Jean-Max PALİERNE

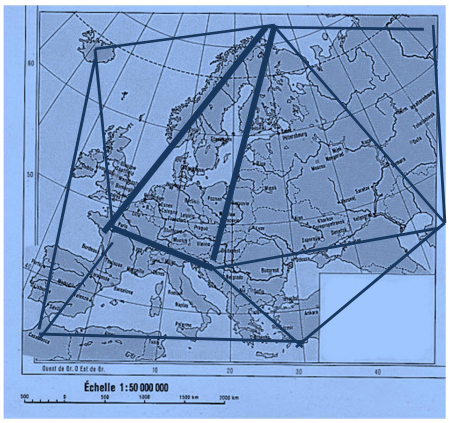
LES CLÉS DES CHAMPS

İNTRODUCTİON

À L'ANALYSE

DE LA COLONİSATION–DOMESTİCATİON
DE L'ESPACE NATUREL EUROPÉEN

TRAİTEMENT SOCİOLİNGUİSTİQUE
et
CHRONOÉCOLOGİQUE



Πόρρω Στοχάζομαι

HON E-UNAN

© 2021 PALIERNE

Tous droits réservés

ISBN 978-2-9530048-7-8

Couverture J-M. PALIERNE

Dépôt Légal Enregistré N° 2021OSO3-29047

« *On sait qu'en Europe Occidentale, la grande expansion (des clôtures) est un fait relativement récent (*sous*) la forme typique du "* bocage de substitution *" au sens de Palierne* »

Xavier de PLANHOL
(Paris-Sorbonne)
ACTES du ***Colloque international sur les bocages****, Rennes - Juilt. 1976 - INRA éd. 1976 (Actes p. 81)*

En grec déjà, s'affrontaient clairement et abruptement, l'***œkoumène*** (« **TERRE HABİTÉE ET CULTİVÉE** » **–** qui a engendré, au sens plein, notre ÉCOLOGİE) ***οἴκουμένη*** (lire *oïkouménè*), d'***οἰκέω*** (*oïkéô*) = « résider », avec ***ὁ οἶκος*** (*Ho oïkoss*), = « la maison » **–** et le « **DÉSERT** » = ***ἡ ἔρημος***, ***ἔρημία*** (lire *Hè érèmoss*, **ÉRÈMİA**), opposant ainsi, et inversement au français, le **masculin** civilisé et la **féminité** fruste, par dérision probable (à mon sens) d'**ÈRÉMA** renvoyant à la **douceur**. Avec, l'élimination des femmes, des responsabilités, les hommes en vinrent à s'éliminer entre eux : c'est toute l'**Histoire** que j'essaie de retracer ici.

TABLES DES FORMULATİONS ET PROPOSİTİONS, plan de l'ouvrage : page 3

TABLE DES İLLUSTRATİONS, page 279

L'*ANTE-SCRIPTUM* est p. VII

PLANCHES-COULEURS : pp. 290 sq.

Ce travail n'a nécessité **aucun recours bibliographique** d'accompagnement (les textes – très peu nombreux d'ailleurs – qui ont été cités ont été référencés dans le même temps). C'est de **mes RECHERCHES** (**relevés** et **prélèvements** de toute nature) **"**sur le ***terrain*****"** et dans les **documents d'archives** utiles (cadastres, cartes, plans divers, photographies aériennes, etc.), comme de mes **manipulations** et **expériences** au ***laboratoire*** (ces dernières en phase ultime ont eu lieu en 2020) que j'ai sorti l'information nécessaire à mes analyses et aux conclusions que j'en ai tirées.

Pour ce qui est de l'**aspect matériel** des choses :
comme **le texte**,
à l'exclusion de la 4e couverture (E. RENAUD),
l'illustration (quelle qu'elle soit, à deux ou trois exceptions près) est entièrement de **ma main,**
de même que la **mise en page**, **les vérifications**, et tout ce que suppose la préparation d'un **objet fini** remis, tel quel, à l'imprimeur.

Ma lectrice ou mon lecteur voudra donc bien me manifester son indulgence, compte tenu de ces dispositions (pas toujours aisées) surtout pour un homme de presque 90 ans, cloué à sa table de travail par une paralysie ne lui laissant, de mobile, que la moitié supérieure du corps.

En mémoire de Marc BLOCH et en hommage à son œuvre

pour mettre fin à des décennies multipliées
de paresse et d'impuissance intellectuelles

GRATİTUDE POUR UNE DÉDİCACE SPÉCİALE

– HENRY – MİGNOLİ – NOEL – PADİLLA –

PİEDVACH – PRİOLET – RENAUD – VERDİER

Par ordre alphabétique voilà les huit noms de mon trésor humain. Il y "manque" le nom exact du juge d'instance des VI^e^ et VII^e^ cantons de Nantes et de son greffier qui, en 1962, ont fait diligence, afin de me faire reconnaître Français et m'éviter ainsi la mise en péril de la suite de mes études supérieures. Le « *professeur* » Meynier, vice-doyen de la Faculté des Lettres de Rennes (1962) et « *homme de gauche* » révéré, ne voulait pas, en effet, me reconnaître comme Français (puisque « *né en terre étrangère* », Madagascar, république indépendante depuis 1960 – « *Droit du sol* », je hais ton nom !), exigeant qu'un jugement de tribunal me reconnût pour tel : il me laissait **3 jours** pour le faire, sachant que la soutenance de mes mémoires pour le *Diplôme d'Etudes Supérieures* n'était possible qu'en Juin ! Je servais alors l'Etat depuis **11 ans** (Éducation Nationale) dont presque **2 ans et demi** de service militaire (avec les 555 premiers jours dans un régiment de combat dans l'*Aurès* (pas ***les*** Aurès).

Peut-être est-ce une ancestrale origine gaëlique qui m'a conduit, très jeune enfant, à proclamer que je voulais faire les choses « ***tasseunn*** » (tout seul), comme l'ont toujours proclamé les ***Sinn Fein*** ; en tout cas je n'ai rien à dire, sur le mode habituel, pour *remercier* des aides ou des contributions à l'occasion d'une quelconque circonstance. Une seule personne m'a, non pas aidé, mais *assisté* : seulement, cela va bien au-delà quand l'aide passe la quarantaine d'années, sur le terrain, au laboratoire, à l'atelier photo ou au bureau. Il s'agit d'une ancienne ***étudiante*** de ma *Faculté* (Edith Renaud), à qui ses talents et

capacités ont valu (coûté serait mieux dire) de me suppléer à l'occasion d'un congé d'assez longue maladie, et donc de remplacer l'assistant-agrégé rattaché à ma chaire (!), totalement incapable de diriger les travaux de mes étudiants sur le terrain forestier pour les relevés et prises d'échantillons, et, au laboratoire, pour conduire les analyses et expériences physico-chimico-biologiques réalisées sur les sols. Pour cela, c'est à peine si Mlle Renaud a été défrayée de son essence pour ses déplacements (professionnels pourtant) avec sa voiture. La mesquinerie crasse et hurlante de l'Université française, plus encore que sa pingrerie, n'a pas attendu le XXIe siècle pour s'épanouir dans l'impudence…

Sept autres personnes méritent **bien plus** que ma reconnaissance, tous, mes supérieurs hiérarchiques à l'époque des faits : un ***Recteur d'Académie*** et un ***Inspecteur d'Académie*** (Henry et Piedvach), un ***Médecin-Capitaine*** et un ***Chef d'Escadron*** (Priolet, Padilla) et un ***Colonel Médecin-Chef*** d'hôpital militaire (Verdier) ; plus un ***Juge d'İnstance*** et un ***Greffier***.

D'abord, quand j'étais «***pion***», privé d'études supérieures, pour cause d'accident ferroviaire et persécution par un Directeur de Collège véreux, les deux premiers m'ont rendu à **ma dignité humaine** en consolidant *avec vigueur* ma position, au sein de l'*Education Nationale*, que le susdit directeur cherchait à ruiner.

Ensuite, quand ***appelé du Contingent***, j'ai été envoyé dans l'Aurès *en guerre*, immédiatement, pour y effectuer mon « *service militaire* » – comme conséquence d'un conflit d'intérêt entre mon père et l'un de ses subordonnés et mon refus de « faire le peloton *ÉOR* » –, ***blessé*** et ***malade*** (Hépatite épidémique compliquée de Tuberculose incipiente), les deux militaires se sont ligués pour me faire rapatrier en France au bout des **555** premiers jours de présence dans mon régiment de combat et, ainsi, me **rendre à la vie** (9 mois d'hospitalisation quand même…), ce que le colonel-médecin a parfait en me faisant réformer des *Théâtres d'Opérations Extérieures*, et achever mes « obligations » militaires en France (semi convalescence) sauvant, par-là, définitivement **mon avenir**. Si ces

hommes ont des descendants, que ceux-ci sachent qu'ils ont été précédés, dans l'existence, par des êtres intelligents, généreux et désintéressés : admirables. Pour moi, ils ont toujours compté pour ce que j'ai connu de mieux dans ma trajectoire humaine, et **je chéris leur mémoire**. Je regrette simplement, le tribunal d'Instance contacté ne m'ayant pas répondu, de ne pouvoir ajouter les noms corrects d'un juge et de son greffier ; d'après les signatures, je suppose, tout juste, qu'il s'agit, peut-être, respectivement, de **MİGNOLİ** et **NOEL** (v. p. 271).

L'*ANTE-SCRIPTUM* est page VII

Le jugement figure page 285

L'attestation d'accident, 286

ANTE-SCRIPTUM

TERRES DU MİLİEU ou MİLİEU DE LA TERRE

DE LA MESOGÉE ET DES MÉSOGÉENS

D'instinct, je n'aime pas le verbe ***flairer***, auquel j'ai toujours trouvé un air louche, vulgaire, malsain ; *suspect* pour tout dire. Cette répugnance, comme spontanée, s'est affinée et affirmée, au temps de mes Humanités débutantes, lorsque j'ai su que le latin – par un possible ***flagrare*** = « puer » – le dissimilerait de ***fragrare*** « parfumer » (*cf*. *fragrance*), en jouant de l'alternance des deux liquides (**R/L**). C'est peut-être pour cette raison, que je l'utilise, ici, à propos de l'indo-européanité que je tiens en haute suspicion, car – c'est mon explication – je suis venu à l'âge de raison en plein milieu de la *Seconde Guerre Mondiale*, pendant laquelle j'ai entendu des gens, plutôt peu recommandables, exalter les *Aryens* pour leur supériorité raciale indo-européenne, une sorte d'"accent tonique" faisant résonner *indo* (v. p. 22). C'est cette exhalaison que j'ai flairée, de mauvais aloi, qui m'a conduit à une réserve soupçonneuse. Mais c'est par l'analyse et l'expérience sur l'étude d'une bonne cinquantaine d'idiomes que j'en suis venu, plus tard, à rejeter les attendus et les conclusions de ce que je tiens pour un **fantasme** ou une **imposture**, à l'égal de tout ce qui prône une **exception**, une *supériorité*, affirmée ou subreptice, de la *différence* ; de la **PARTİCULARİTÉ**. Je l'écris plus loin : il n'y a jamais eu une langue parlée par des êtres donnés pour *Indo-Européens* ; **JAMAİS**.

Et pas plus Marija Gimbutas que Dumézil ou Benveniste, n'a démontré le contraire. Peut-être, du reste, pour le malheur contemporain de l'*Union Européenne* qui claudique assez bas, selon moi, par principal défaut d'une langue commune : pour parler franc et clair, à quoi ressemble un regroupement de dizaines et dizaines de millions de femmes et d'hommes qui, pour se « comprendre », font appel à une langue qui n'est celle, maintenant (mais avant **?!**), d'aucun d'entre eux**… ?** Pathético-comique, surtout quand, comme

moi, on admire et aime profondément l'éblouissante diversité d'un continent dont on se sent « partie prenante », et de gens que l'on tient pour ses proches parents. D'autant plus que mes recherches m'ont convaincu, malgré tout, d'une communauté solide, avec des prolongements tellement inattendus qu'elle n'en est que plus admirable. Mais, attention ! **Fragile** ; très vulnérable.

Lorsque je rédigeais les pages que l'on va lire, l'idée ne me quittait pas de donner (je suis quand même géographe de formation, et **"***à la de Martonne***"** qui plus est !) un **contenant territorial** à ce que je rapportais de mes recherches. Je sentais bien que la ***Méditerranée*** y tenait une grande place, celle, vraiment, d'une mer intérieure, et pourtant qui finit plus par diviser que rassembler. Ce n'est donc pas ce paradigme-là – le méditerranéen – qu'il faut retenir, mais un autre, **équivalent sémantique**, et pourtant **totalement différent de CONSONANCE** : je crois que je l'ai « forgé » (sans l'inventer cependant), à travers le grec **MÉSOGÉE** (***ΜΕΣΌΓΑΙΑ***, ***MÉSOGAÏA***), puisqu'il signifie « ***MİLİEU DES TERRES*** »). La différence, impalpable, mais bien réelle, est celle-ci : la *Méditerranée* évoque clairement une ***MER***, sans contenir le mot (!) ; *Mésogée*, plus laconique, dit, mieux, la « ***TERRE*** (***Γῆ, G^{u}è***) du milieu » (de la sphère, de la planète, connue à l'époque, et qui trouve tout son sens ici, pour le sujet que je vais traiter). Et je tiens d'autant plus à cette définition, qu'elle renvoie à ce qui m'a guidé pour la réaliser, et qui est, par surcroît, indéniablement le propre des Humains : le ***FEU*** ; qu'ils ont inventé, tout en renvoyant à la **VİE**. La **LANGUE** humaine est le trésor que portent ses mots, que nous conserve le **sanskrit** (un des « référents » des idiomes parlés en Europe) : ***jihvā*** = « langue », « flamme », ***jīva*** = « vie » (***JİV–*** = « vivre », « nourrir »). **Alors, autant le dire tout de suite, puisque j'y reviendrai par impossibilité d'esquiver** (pourquoi le ferait-on d'ailleurs ?), **il faut inclure le Proche et le Moyen-Orient à notre Europe, car il y a une communauté linguistique de base extrêmement forte et indiscutable**. Ces terres-là, jusqu'aux côtes du **Golfe Persique** et aux rives de l'**Indus**, en remontant par l'**Afghanistan**, la **Perse/Iran**, le **Caucase**, jusqu'aux

steppes ouralo-altaïques, sont englobées dans ce que j'appellerai donc les **TERRES DU MİLİEU**. Et, pour le sujet qui m'occupe ici – comme pour tous ceux qui « s'attaquent » à des domaines voisins, de l'Archéologie à la Génétique (c'est dire !) – cette question des origines européennes est « prégnante ».

Mon lecteur – ou ma lectrice qui est attentive à ce qu'elle lit – sait déjà, comme elle, que la **LANGUE**, dont je viens d'évoquer la puissance de **feu** et de **vie** qui l'accompagne, est ce **PROPRE** de l'**HUMAİN** que j'évoquais à l'instant, et rappellerai chemin faisant. Il faut dès lors – quoique l'occurrence s'en présentera souvent d'y revenir – que, dès maintenant, soit réglée la **question** du recours à cette voie explicative qui, dans le domaine que j'explore, n'a jamais été parcourue. La ***linguistique*** a ses règles comme toute étude, scientifique ou non, et en discuter se conçoit quand on appartient à la discipline. Étant étranger à celle-ci, je ne le ferai donc pas. Toutefois, dans le compartiment très particulier qui est celui de l'**étymologie** (qui prétend, c'est sa signification, être la révélation du « **vrai** » sens des mots – ***étumos*** en grec), l'utilisateur ordinaire d'un dictionnaire est sollicité par les éclaircissements censés fournis par le lexicographe : avant d'en user, la moindre des choses est alors de vérifier, surtout lorsque l'on maîtrise le grec et le latin, souvent appelés à la « rescousse », et que l'on est assez à l'aise en cyrillique, hébreu, dévanagari (ou arabe, suffisamment pour savoir que celui-ci ne sert pas à comprendre le persan). Très tôt (car mon intérêt pour l'étymologie remonte à l'école primaire), je me suis aperçu (étant étudiant quand même… !) que certains lexicographes manipulaient imprudemment les langues dites mortes et même les vivantes : quand, par exemple, on évoque la *yourte* (supposément) **"**mongole**"** et qu'on la rend par le russe, il faut savoir que le « **J** » existe en tant que tel dans cet idiome et ne pas le prendre pour un « **Y** », au risque de passer pour**….**ce que l'on n'est peut-être pas ! La « tente » mongole, donc et d'abord, n'est **Nİ** une **tente** (***asêur***, ***maïrhêun***) – mais une **"maison"** – **Nİ** une **yourte**, mais une ***GÊR*** ; ni ne s'écrit **JORTA** (A. Rey, *DHLF*) ! Comme je l'explique dans mes développements à venir.

Et je vais profiter de cette remise d'aplomb dans l'usage des mots, pour préciser l'une de mes façons de travailler en étymologie.

Je sais qu'en choisissant cette voie j'encours les foudres des linguistes, tel Claude Hagège. Ce qui m'est totalement indifférent. Toutefois et pour autant, je ne recours pas aux pratiques des lexicographes qui se torturent à vouloir retrouver des **sons** et des **sens** au moins **voisins** d'un idiome l'autre. Ce qu'il ne faut exactement pas faire, au risque de craindre le froid (***cold***) et de se brûler en manipulant le chaud (***caldo***), tous deux indo-européens de l'Ouest. Puisque l'on en était à parler « *maison* », celle-ci fait ***GÈR*** (prn ***guèr***) ou **± ≈ *GAR*** dans de nombreux idiomes indiens et *autres* (très étonnamment divers du reste, v. pp. 147 *sq*.), sauf en **hébreu** (non indo-européen certes). Mais qu'est-ce qu'une **maison** si ce n'est là où l'on **habite** ? Et « ***habiter*** », en hébreu, se dit ***GAR***. Intéressant, non ? Et, surtout, que l'on ne m'oppose pas la sacrosainte et sempiternelle *coïncidence* : cet **"**argument**"**, de dérobade, est d'une indigence à pleurer. De même, lorsque j'affirme que la maison latine – ***domus*** – vaut par sa ***maîtresse*** – ***domina*** – et non son maître [et seigneur aussi peut-être !, parce que ***dominus*** (latin)], j'oppose la ***dame*** et le ***dôme***, cette chambre voûtée – ***dôma*** (genre…neutre, pardi !) – du *gynécée* (grec), la ***maison*** ordinaire faisant ***domos*** (genre masculin évidemment) ! Seulement, beaucoup d'autres idiomes veillent au respect des origines, tel l'albanais qui a ***BANOJ*** pour « **habiter** », parce que l'une des racines du nom des femmes est ***BAN***, vérifiable (pour l'Europe) de l'***Acarnanie*** **étolienne** (grecque) au ***Connemara*** gaëlique ; ce qui n'est, quand même, pas rien. Et voilà une règle à ne pas transgresser.

Il y a, dans le texte que je présente ci-après, **beaucoup de points de friction** : je le sais et le sens, mais je ne les ai pas recherchés : il se trouve que, **depuis des années j'y réfléchis et y travaille** (et vérifie autant que possible) : je ne vois pas **comment ne pas dire ce que j'en pense**. Je sais donc que mes prises de position vont déplaire à un certain nombre de gens qui s'imaginent dominer les

questions qu'ils traitent et qui supportent très mal qu'on les contredise : alors, je commence tout de suite.

Ajustant divers domaines les uns aux autres (mythologie, histoire, droit, parentèle, etc.), en fonction de mon sujet, lorsque j'ai abordé la question de la **sédentarisation** (on le verra dans le cours de mon exposé à venir) je me suis trouvé, en matière de ***symbolique***, et tout à fait inopinément, confronté au concept connu comme relevant de la ***résilience*** : et, immédiatement, le terme que je découvrais en l'occurrence m'a heurté par sa **contrefaçon** ; sa **sottise** en fait. Comme on le disait issu du *sabir* « américain » – **"*resilient*"** – je n'en ai pas pris ombrage, sur le champ. C'est lorsque que j'ai constaté que les **snobinards** français du « culturel » s'ébrouaient de plaisir à user de cette **cuistrerie imbécile** que j'ai décidé de mettre, pour mon service à moi, ce vocable difforme à la **déchetterie**[❁] : je me suis toujours refusé, en effet, à revêtir *Carabosse* des atours de la *Belle au bois-dormant*. Ce que font les utilisateurs béats de la *résilience-barbarisme* (en fin d'*Ante-Scriptum*, je montrerai ce qu'est un **VRAİ *REBOND*** biologique – **SURVİE**). Car, le terme – forgé sur le verbe latin ***RESİLİO***, loin de renvoyer à une **renaissance** par **rebond** (qui est un bien meilleur vocable, parce que, appuyé sur la **résistance**, il est nourri de **rémanence** solide) –, signifie, exactement, et pour l'essentiel : ***« se retirer en soi-même, se replier, se dédire »*** ; on fait beaucoup mieux en termes de courage victorieux **!!!** *Exit* donc cet anglo-américanisme de pédant mal léché. Rey, pour le sauver peut-être, a évoqué une « *basse époque* » pour placer la ***RÉSİLİATİON*** synonyme de **défaite** : à d'autres ! Car depuis quand *Cicéron* serait-il un auteur décadent lorsque, par ***resilire***, il écrit « *tu le vois, cette accusation est **rejetée** loin de mon client* » (*Pro Amerino*) ? Un peu de tenue dans la langue ne messied quand même pas.

Si j'ai évoqué la *résilience*, c'est parce que la **sédentarisation** a correspondu à une **rupture** brutale dans les comportements humains, surtout dans les apparences, car l'Humanité **ne brise pas** définitivement d'avec son héritage. On verra, dans le texte développé, que j'évoque un patriarcat subreptice qui ne

tyrannisait pas (trop) les femmes (et pour cause !) auquel a mis fin la **patrocratie** qui a assuré la transmission du pouvoir par « *droit d'**aînesse*** » (peut-être, pour la *façon*, du basque ***anaia*** = « frère de frère ») en quelque sorte (pour simplifier énormément). Dans la mythologie, je pense que cela correspond à la *disparition* de Saturne et au *triomphe* de Jupiter, ***JOVİS*** de son nom ancien, futur **GÉNİTİF** grammatical (v. p. 33), époux de sa **sœur *JUNO***, comme pour seulement ne pas perdre le contact avec le passé des déambulations des hordes paléolithiques, sous l'autorité des **femmes**, protégées par leur « ***frère choisi*** », **père nourricier** de son **neveu** – par ailleurs **petit-fils** de son propre **père**. Avec Jupiter/Junon, c'est donc une époque nouvelle qui naît, celle de la ***jeunesse*** des divinités (*cf*. ***JOUVence***, ***JOVial***, ***GİOVane*** (italien = « jeune »), thème discrètement suggéré par le « don » de Jean (***GİOVanni***, italien) à sa mère par Jésus agonisant ! C'est d'ailleurs, sous ce nouveau « règne divin », à Rome, que seront célébrés l'Âge d'Or et l'agriculture, tellement cher, pour le premier, à Sahlins**… !** Un mélange inextricable mais richement révélateur de l'évolution des *rapports* à la *Terre nourricière*. Je me demande d'ailleurs dans quelle mesure le mythe de Deucalion et Purrha – repeuplant la Terre, après le déluge infligé aux Humains pour leur inconduite, à l'aide de cailloux dits les « *os de ta mère* » à Purrha, trop vieille pour concevoir –, ne relève pas des mêmes modifications des paysages naturels en terroirs « humanisés » ; à l'abri de quoi ***s'efface*** la « *mère de l'Humanité* », la ***Promètôr*** hellénique ou la ***Máttaráhkku*** sami (= laponne, *cf*. en grec ***Mètèr arkhè***).

Aussi bien, le **basque** – que personnellement je tiens pour un ***idiome* "*mésogéen*" ancien** selon ce que j'ai annoncé – m'apparaît-il consacrer ces **subtilités chronologiques d'enchaînement de la parentèle**. « *Frères et sœurs* » s'y dit, en effet, ***nebarrabak***, le « frère d'une femme » faisant ***neba***, qui peut fort bien s'inscrire dans la famille ***neveu***, ***nepos***, l'ancien français se disant d'ailleurs ***niés*…** À cet égard, et pour n'avoir pas à y revenir, et également par application de ce que j'ai énoncé plus haut à partir de l'**apparentement des**

mots d'un idiome l'autre par la **destination du sens**, je matérialiserai l'appartenance du basque à l'aire mésogéenne d'Europe par l'exemple très court de l'« ***hiver*** », qui s'y dit ***NEGU***, caractérisé par la ***NEİGE*** parce que les **"larmes"** y font ***NİGAR***, le **"dégoût"** ***NAGA***, le **"paresseux"**, ***NAGİ***, comme le **"noir"** du latin ***NİGER***, tous termes qui sont la ***NÉGATİON*** de quelque chose, comme le***…NÉGOCE*** = celle « du repos »! Et que « **tuer** » = ***NECO*** (latin). Voilà comment la langue se forme. Et la contre-épreuve nécessaire vient des Grecs, naturellement, toujours superstitieux, qui pour « **oui** » disent…***NÈ*** !

On a bien compris qu'ici, je ne donne que quelques orientations sommaires en guise de préliminaires. Je vais bientôt conclure cet *ante-scriptum*, mais il me reste trois points encore à tirer au clair : une affirmation de Sahlins – un peu… » hâtive » me semble-t-il – et donc ce que l'on peut lui opposer sur le plan de la **nourriture** ; les thèmes ou **points forts** sur quoi je marque un profond désaccord avec le « communément admis » ; et, enfin, un de mes points d'appui rassurants, à propos de l'**ADN-poubelle**.

Et, d'abord, le problème de la nourriture (qui est évidemment au cœur de mes préoccupations ici). Lorsque j'aborderai ce que je pourrais nommer la « **génétique » de la Langue**, on verra que l'une des quatre lettre de fondation de celle-ci est un **"A"**, pour ***alimentation***, car, à l'évidence (et c'est le bon sens-même), s'alimenter est la première nécessité des vivants. À entendre Sahlins, les chasseurs n'avaient aucune inquiétude de ce point de vue. Sans partager le jugement de B. Cyrulnik qui affirme que les Humains se sont sédentarisés pour pouvoir manger de la viande (*cf*. *Des âmes et des saisons*, Od. Jacob éd.), je trouve la position de Sahlins très exagérée. Dans le vocabulaire des deux grandes périodes d'installation des campagnes (telles que je les ai définies), le « **paysage** » agraire – repéré par ses racines-mères ***G°N*** et ***M°Z*** (notamment, et où ***"°"*** = une voyelle quelconque), tels ***Gegend*** (allemand) et ***manżar*** (arabe, et oui**… !**) – évoque les cultures ; mais le renvoi est quand même massif à l'activité

des abattoirs et à la « boucherie » = ***maiselerie*** (ancien français), aux « bouchers « ***Metzger*** (allemand), à la « viande » = ***mäso***, ***maso*** (slovaque, croate), etc**…..**

Pour ce qui est des **autres aliments** « tout y passe », comme pour les **producteurs**, leurs **habitats** et leurs **emprises** sur la Nature : les **paysages**, les **activités** et les **produits** se pressent en foule à partir, surtout, de la racine-mère ***M°Z***. Mon propos n'est pas d'inventorier cet ensemble maintenant, mais je vais citer **quelques vocables** pour poser – dans sa **RÉALİTÉ BRUTALE** – la question des **origines** dont **personne**, jusqu'ici, sauf erreur, **ne s'est préoccupé**. Voici donc, sans ordre, quelques aperçus-éclairs : ***maza*** = « pâte, pain d'orge » (grec), ***maezou*** = « grand champ multiparcellisé » (breton), ***majzū'*** (***ū*** = ***ou***) = « divisé, loti » (**arabe**), ***medeier*** = « copropriétaire » (norvégien), ***maitzer*** = « fermier » (**basque**), ***mieži*** = « orge » (letton), ***miedza*** = « borne » (polonais), ***matsi*** = « poisson (femelle)» [*cf*. « poisson » = ***zivs***, « vie » = ***dzīve*** (letton)], ***miṣṭa*** = « gâteau » (sanskrit), ***maiz***= « pétrin » (ancien français), ***mais*** = « ferme » (*id*), ***maito*** = « lait » (**finlandais**), ***mazos*** « mamelle » (grec), ***miegs*** = « mouton » (letton), ***miasteczko*** = « bourgade » (polonais), ***mezö*** = « champ », ***mezsgye*** = « lisière de champ » (**magyar/hongrois**), ***muzari°*** = « cultivateur » (**arabe**), ***mezár*** = « silo de céréales », ***mashűl*** = « récolte » (**pashto**), etc.

La voilà donc la **réalité brutale** et jamais évoquée : c'est que, en **Europe**, aussi bien à son extrême ouest, qu'en son plein cœur ou dans ses contrées septentrionales, **partout**, ce qui décrit, caractérise, explique les **terroirs**, la **ruralité profonde**, tire son vocabulaire essentiel (car c'est le plus abondant, le plus détaillé, le plus précis), non pas du français, du latin, de l'anglais, de l'espagnol ou de l'allemand, mais du **sémito-chamitique**, du **finno-ougrien**, et même du **basque** ou de l'**irano-indien**.

Voilà pourquoi, j'ai rejeté depuis longtemps la prétendue indo-européanité des fanatiques, des flibustiers, des fumistes ou des farfelus. Je lui préfère celle, sans doute plus dérangeante mais plus féconde lorsqu'on l'aura explicitée, de la ***MÉSOGÉNÉİTÉ***, parenté linguistique singulière qui mêle autant d'**idiomes**

réputés séparés (irrémédiablement presque) les uns des autres. C'est, peut-être, par-là, qu'il faudra passer, en **conjonction** de la **génétique** (dont je croyais que Sikes avait dressé un tableau satisfaisant grâce à l'**ADN mitochondrial**) pour trouver une **chronologie** acceptable de l'installation de l'**agriculture** (*lato sensu*). **Deux hypothèses** (principales) se heurtent, en effet :

d'une part, celle selon quoi l'agriculture – avec son vocabulaire spécifique – date l'établissement des **structures agraires** de l'arrivée en Europe des populations du ***Néolithique*** en provenance d'***Anatolie*** ou du ***Levant***, parlant donc un idiome, tout au moins, *cousin* **très proche** de l'**arabe** et marquant spécialement la **Hongrie** (mais pourquoi elle ? et les…**Bretons**, pourquoi eux !) ;

et, *d'autre part*, celle, plus singulière peut-être, d'une agriculture européenne, ***sui generis***, ***plus ancienne***, usant d'une langue où le vocabulaire agricole (très bien conservé par les **Magyars**, et pourquoi eux ?, et développé ponctuellement en **Bretagne**, mais pourquoi elle), serait issu du **"mésopotamien" archaïque**, modifié européen, et généralisé lors de l'amélioration des conditions naturelles de la déglaciation.

Car il est difficile de faire comme si ***ouadé*** et ***water*** (v. p.p. 188 *sq*) étaient étrangers l'un à l'autre, ou ***salve***, ***salam***, ***shalom***, ou encore ***rex***, ***raïs***, ***rix*** et consorts dissonaient totalement !

Le dilemme est considérable, mais réel et incontournable. Soluble **?...**

C'est bien pourquoi j'en ai appelé à "mes" **MÉSOGÉENS**
pour alléger momentanément l'**"énigme" LİNGUİSTİQUE**,
qui est, plus impitoyablement que la **GÉNÉTİQUE**, **au cœur** des questions posées.

Car le problème à résoudre est à la fois **très simple** et **très compliqué** ; et cette seule photographie aérienne (IGN) contient **tout le sujet** du présent travail ! Celui de savoir ce que sont et d'où viennent les **deux modèles** organisateurs des **paysages** et **structures agraires**, ainsi que les **noms** originaux (et **originels** donc) qui les caractérisent et les qualifient. Si l'on se reporte à la page **293** (planche **I** de l'***ALBUM***), on retrouvera ce cliché et la **"**traduction**"** que j'en ai faite en **lumière modifiée**. Les **verts**, alors, se nuancent en fonction des **contenus végétaux**, par rapport aux **sols** [plus **"froids"** – **bleus** – à gauche (foncé) où domine l'**herbe** (plus **fraîche**) ; plus **"chauds"** – **jaunes** – à droite (clair) où domine la **terre** plus nue (plus "**échauffable**")].

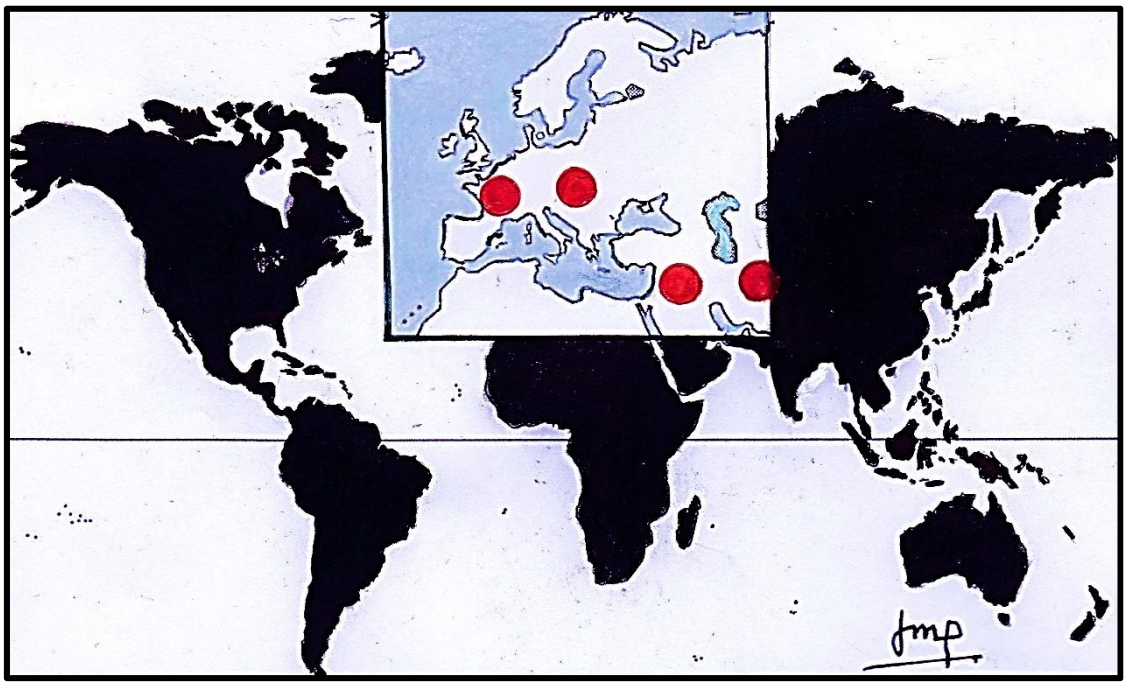


Par ce procédé, tout simple, auquel j'ai eu recours, je montre ce que vous comprendrez immédiatement : que les **Humains**, en modifiant la **Nature**, lui apportent, et, d'une certaine façon, lui imposent leur très forte empreinte. Toutefois, vous découvrirez, dans le même temps, qu'en réagissant la **Nature garde** une **liberté** certaine de réaction.

Et voici les données cartographiques élémentaires des problèmes

L'EXTENSION DE L'AIRE MÉSOGÉENNE

Par la racine M°Z liée à la ruralité pure (points rouges)



Carton en surimpression : les points correspondent, d'Ouest en Est à la zone britto-française, magyare (hongroise), arabo-sémitique et irano-pashtoune.

Attention ! : en **pashto**, **SÉDENTAIRE** se dit : ***MEŠTƏ*** (prn ***méjtêu***, *cf.* ***méjou***, breton), et **AÎNÉ** (*cf.* «***roture noble***», ***MƏŠƏR***, ***mêjêur*** – v. pp. 219-**221**).

Trois racines-mères ont organisé le vocabulaire en ce sens :

MAT = bonté ; **MAH** = grandeur ; **MAS/Z** = juste milieu

NOTİONS DİSCUTÉES & CONTESTÉES DANS LE PRÉSENT TRAVAİL

Les thèmes abordés, sont présentés sans ordre ni hiérarchie car leur liste est seulement indicative et donc non exhaustive

Invention du **feu** – origine de la **lutte** – rejet de la théorie de la **horde** (darwino-freudienne) – rejet de l'expression « **chasseurs-cueilleurs** » – discussion de la notion de **patriarcat** – **sacrifices d'enfants** – discussion de l'**art pariétal** des cavernes – explication des notions de **mahoussat**/matronat – réalité des **gouvernantes et traqueurs** – bêtise et ravage du **plagiat** – rejet des notions de « **famille linguistique** fermée » – discussion de la **réalité bocagère** – rejet de la **démocratie agraire** dans l'openfield – position du **problème chronologique** des **successions** des différentes **structures agraires** ; pour le principal.

APPENDİCE 1

« *RÉSİLİENT* » : sornettes et "faux-amis"

Normalement, il n'est au pouvoir de personne – *psychanalyse* ou pas – de modifier, par fantaisie personnelle, le sens des mots d'une langue. On peut le faire, certes, mais on s'expose, ainsi, à essuyer la critique pour ce genre de foucade, inculte ou haineuse. Car, en usant de « ***résilient*** » comme d'un vocable ***gratifiant***, ***élégant***, ***savant*** même, on n'étale que des **"**connaissances**"** pas même de **"gardien de vaches"**, puisque ce n'est pas au pays fruste des *cow-boys* que l'on a commis cette bourde (*apparente*) d'inverser le sens du latin ***resilire*** (sur quoi a été forgé ***RESİLİENT***), mais dans celui des fort dignes universités d'**Oxford–Cambridge**. Car le ***contresens*** en question – dont se régalent nos cuistres franchouillards – est du type exact de ces **faux-amis** (que l'on n'a jamais pris la peine de m'expliquer au lycée). Alors, voici ce que j'en suppose : lorsque que les barons normands ont écrasé les Anglo-Saxons à *Hastings*, ils ont, du même coup, mis un terme à l'***english***, « *lenguage spoken in England from 450 till about 1050* » (Chambers) ; ***"ABOUT 1050"*** **:** ben voyons **!** Pour n'avoir pas à évoquer **1066** (date de la raclée d'Hastings). ***So british !*** Alors, user de mots ou les créer, en en ***inversant*** le ***sens***, fut un des moyens, évidemment, de nier l'existence de cette langue "française" que ***Le Bâtard*** voulait imposer aux

vaincus ; exemple : ***Beef***, ***mutton*** ? *Pour la* ***viande MORTE***, ***oui***. Et, pour la **VİVANTE** ? ***Ox*** *and* ***sheep*** *of course* ; *as usual*. Bien joué quand même. Mais, je tiens que, nous, nous n'avons aucun motif de dénaturer le latin ; surtout si c'est pour **jargonner** pitoyablement, pour proférer des ***sornettes*** ; d'autant que nous n'avons à nous venger de rien ni de personne. Et bricoler du vocabulaire pour faire **"**chic**"** ou initié (« *sachant* » quoi !) relève pour moi de la ***LALOMANİE*** pure, ou « fureur du bredouillis », propre aux cinglés du verbe. *That's all, men*.

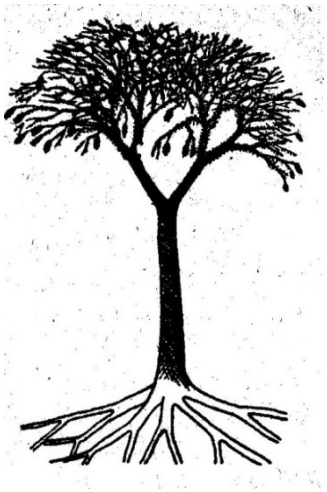
Mais nos étymologistes ont « ***eu un problème*** » évidemment par ce ***retrait***, ce ***repli***, ce ***bond en arrière***, qui devenait soudain – avec la bénédiction de la modernité **anglomaniaque** – un **progrès** par ***sursaut*** et ***rebond avant***. Alors, le brave Alain Rey est allé inventer un ***resilire*** d'« ***époque basse*** » (autrement dit ***décadent***) pour les **"***surviv(ants)***"** (***sic***) "**résilience"** et **"résilient"** (***références***, s'il vous plaît, Maître **!**) apparus au XXe scle, mais « *probablement antérieurs aux dates d'apparition* » (pas de spéculation SVP ; des ***preuves***, des ***noms*** cher "*lexicologue*"). Car les auteurs latins (et non des moindres, et qui connaissaient quand même leur langue !), tels Tite-Live, Ovide, Pline, Sénèque, Cicéron – ***décadent*** lui ? Et puis quoi encore ! – etc. ont tous utilisé ***resilire*** par « *bondir…****en arrière***, ***se replier***, *se* ***réduire***, ***RENONCER***, *se* ***dédire***, ***se retirer en soi-même*** », comme les Anglais le signalent, du reste, en en faisant l'équivalent de *to recede* = *to leap back* = « *sauter* ***EN ARRİÈRE***, *être* ***fuyant*** » *!* D'ailleurs, et ce n'est pas moi qui le dis, mais ***Sanjay Subrahmanyan***, un historien indien qui professe en Californie, mais qui a professé aussi à *Oxford*, à l'*EHSS* de Paris, au *Collège de France* même, parce qu'il est "expert" en « *temps…long, mise…en perspective, (*et)*'éclairage à longue…focale* »… ! (*La Croix Hebdo*, p. 34 *sq*. du 2 Avril 202l) ; autrement dit, un **gars bien** sous tous rapports – forcément – ; qui « ***a les codes et coche les cases*** » pour sûr ; et qui vous ne l'envoie pas dire, sachants à sornettes : « *Beaucoup de Français* (rédigent) *un anglais exécrable* (…), *parlent un très mauvais anglais* (…) *une langue qu'ils ne maîtrise*(nt) *pas* ». **À bon entendeur…! <u>Je me félicite d'avoir toujours écrit en français !</u>**

APPENDİCE 2 – LE VRAİ REBOND L'ADN-RESSOURCE

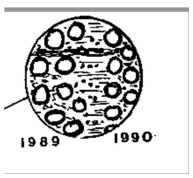
Par les **témoignages photographiques** qui vont suivre, j'entends faire coup double ; outre que, ce faisant, je remets aussi les choses un peu **d'aplomb**. Effectivement, ces témoignages font justice de l'usage **doublement fautif** (**doublement idiot** même pour parler plus simplement et, surtout, plus justement) de l'***ADN*** dit « ***poubelle*** », d'une part ; et de la très mal nommée ***résilience***, d'autre part. Pour ce qui est du premier, je l'ai, naguère (années 1980) nommé – dans mon enseignement en *Faculté* – **ADN-mémoire**, **ADN-réserve**, ou **ADN-dormant**, pour **EXPLİQUER** à mes étudiants ce que j'avais découvert (1968, 1976, 1979) comme **stratégies de survie** chez les **espèces arborescentes** (accepté par les revues qui me publièrent, à condition que je passe sous silence la **disqualification** de « ***poubelle*** » accolée à ADN). Lorsqu'un **arbre** éprouve, en effet, des difficultés de croissance, quelle qu'en soit la cause mais au point d'être **menacé de mort**, il a la **possibilité** – pour survivre par accroissement de son alimentation – d'arrêter la croissance de son **système racinaire vertical** (pivotant) pour le transformer en système « **superficiel** » dit ***traçant***, lequel **accroît considérablement** l'aire d'**approvisionnement** en eau et sels minéraux), la compensation étant obtenue par un renforcement **hypertrophié** de la **base** du tronc et de la naissance des racines (par ***empattements*** fautivement nommés *contreforts*) sous l'action de l'**hormone** de croissance (**auxine *İAA***), contrôlée par l'**enzyme *β-glycéro-phosphatase*** (que j'ai mise en évidence pour les chênes rouvres *sp*.). Ci-dessous, à gauche (sur un individu de la forêt tropicale pluvieuse ivoirienne), ce phénomène – que l'on pourrait qualifier, en suivant un vocabulaire erroné, de *résilient* – par le recours à l'**ADN-dormant** (***inactivé***, mais non transformé en déchet !), utilise un mode de croissance presque archaïque d'**enracinement de surface** (comme l'arbre de

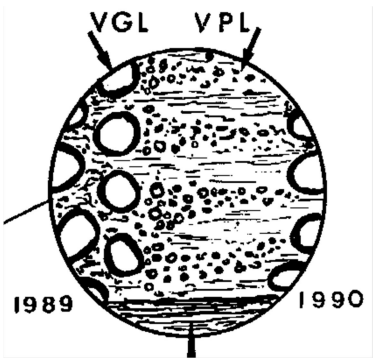
droite, empreinte d'une espèce du *Carbonifère* – ère primaire), qu'il a perfectionné grâce à l'***Évolution***.





Au centre des vues ci-dessus, un jeune **chêne** rouvre (sessile, *Quercus sylvestris* Pal.), considérablement gêné par la cohue d'une plantation récente, s'impose à la concurrence par la stratégie que j'ai découverte et nommée « **reverticillation** », parce que, comme ses cousins (bien plus vieux que lui génétiquement) les **conifères** (pins, sapins, etc.), cet individu – délaissant l'*actuelle* disposition échelonnée de ses branches le long de son tronc (dite à bourgeons ***axillaires***) – est revenu au **mode ancien** des bourgeons de branches **REGROUPÉS** au même niveau, dit en ***verticille***, afin d'***économiser*** les déperditions dans son alimentation, et cela grâce aux gènes de l'ADN-dormant qui codaient ainsi ***jadis*** (et aujourd'hui encore) pour les conifères. C'est un nouvel exemple de ***RÉACTİVATİON*** de l'**ADN-ressource**, que je ne nommerai **JAMAİS *résilience***.



V = vaisseaux (sève)

À gauche, coupe, au sol, d'un chêne à base empattée – À droite, gains de développement des tissus par gain d'espace exploré **GL = printemps PL = été**

En consultant la planche **XIII** de l'***ALBUM*** (en fin d'ouvrage), on découvrira enfin une **troisième stratégie de survie**, la **DİPLASİE** [comme je l'ai nommée (1991) et que m'a volée Cl. Mattheck, de l'Université de Karlsruhe, en la *dénaturant* par *falsification* (v. **p. 273**), reproduite de travers, du reste, par Fr. Hallé qui n'a rien compris à ce qu'il faisait, d'une "chose" *trafiquée* par l'Allemand, et qui est une **TOTALE İMPOSSİBİLİTÉ PHYSİQUE !!!** (in *Desing in Nature*, Springer *éd*., Berlin, Heidelberg, 1998) ; étant, de surcroît, **CONTRADİCTOİRE** du texte accompagnateur (« *symétrie* » des tiges !), ce qui ***signe*** la fraude, produite par un plagiaire-faussaire inintelligent **!!!**]. Ladite ***diplasie*** consiste, pour un arbre – qui n'a recours **ni** à l'**empattemen**t, **ni** à la **reverticillation** – à diviser son tronc (en *pied*, à la *cime*, ou en son "*milieu*") en **deux sous-troncs quasi *JUMEAUX***, par **clonage** de ***scissiparité médullaire***, augmentant son alimentation, d'un facteur que j'ai établi à **≈ √2**, soit environ 1,5, un peu comme on le voit ci-dessus avec la coupe du tronc au ras du sol avec le déploiement de ses racines autour de la base du tronc, et dans les coupes de tissus et les vaisseaux par lesquels circule la sève (dits GL ou « grande lumière », au printemps pour faire monter vite et en masse la sève du démarrage de la reprise végétative). Cette stratégie était le mode courant de division par 2 de la croissance, en mode **archaïque** dit ***DİCHOTOMİE*** [*cf*. empreinte fossile à droite, déjà citée plus haut, à l'âge que j'ai nommé **PALÉOBOTANİQUE** ou **ARCHÉOPHYTİQUE**, c'est à dire des plus anciens (grands) végétaux].

RETOUR SUR UNE ÉNORME İMBÉCİLLİTÉ : LA RÉSİLİENCE

Je ne serais pas revenu sur ce que j'ai dit aux pages XI, XVIII et suivantes, si le président Macron, son gouvernement, les chambres parlementaires – approuvés par *tutti quanti* – ne s'apprêtaient à promouvoir une loi dite « ***Climat et Résilience*** », qui est un monument d'**İNEPTİE ABSOLUE**. Mais faut-il s'en

étonner dans un pays qui cafouille constamment au cœur d'une "pandémie" triomphale ?

AVERTİSSEMENT
À MES LECTRİCES ET LECTEURS

Ce que vous allez lire ici, est la version assez simplifiée d'un travail plus complet que mon grand âge (je vais bientôt entrer dans la dixième décennie de ma vie… comme dit Alain Duhamel), compliqué maintenant de la crise sanitaire de *Covid 19*, m'oblige à abréger et à précipiter un peu. Si le fond ne s'en ressent pas trop (car vous pourrez apercevoir, çà et là, quelques perspectives d'approfondissement ou de prolongement de ce que j'ai encore **"**en réserve**"**, voire de surgissements nouveaux que vous pourrez, vous, imaginer), la forme, *par contre* **Φ**, en est moins assurée, car j'ai dû faire vite. Vous voudrez donc bien m'accorder votre indulgence.

Φ Comme les grammairiens, pas plus que Littré du reste, ne sont parvenus à me démontrer, de manière irréfutable, que « *par* » et « *contre* » sont des prépositions *exactes*, qui, conjointes, feraient en conséquence – mais supposément – un pléonasme (?), je rejette la formule de leur remplacement par l'abominable « *en revanche* », dont je me demande bien sur qui ou sur quoi, il me faudrait – pour nuancer ma pensée en la précisant – assumer une **vengeance** dont il me semble, dès lors, qu'elle est aussi burlesque et incongrue que sottement pédante. Dans ce travail-ci, j'écrirai donc toujours *par contre* en italiques pour rappeler mon opposition à la cuistrerie naïve.

Et foin de mystères :

pourquoi **Des clés pour les champs ?**

Parce que, au terme de ce travail, sera enfin débouclé, je l'espère, ce qui est resté longtemps cadenassé faute d'avoir cherché intelligemment ce qui déverrouillerait le passé.

SİGNES, SİGLES & ABRÉVİATİONS

Ils et elles sont tout à fait **ordinaires**, d'usage courant

Φ = l'équivalent de mon astérisque personnel ; pour des renvois ***infra*** (plus bas)

ali* =** alinéa.***
***ang. sax* =** anglo-saxon

***alq*. =** autres (après *tel*, ou *untel* « et autres »)

c-à-d. = c'est-à-dire

cf. = se reporter, comparer, etc.

DHLF : *Dictionnaire Historique de la Langue Française* (Alain Rey, Robert éd.), quelle que soit le mode de présentation de l'ouvrage, au titre variable, d'édition en édition successives, mais au contenu très peu variable.
***éd*. =** édition, éditeur, édité…

***e.g.* =** par exemple

***gntf* =** génitif

***id* =** même, ***ibid* =** du même

***pl* =** pluriel

***pp*. =** pages

***prn*.** ou ***pron*. :** pronon/cer, /cé

***R* =** racine **resp. =** respectivement

***resp*. =** respectivement

***s/s* =** sous

***s.s.* =** *stricto sensu*, = "au sens restreint"

***ss/ent* =** sous- entendu

***sq* =** suivant-e-s

***S°V* =** désignation d'une **racine** de mot, où **° =** une voyelle quelconque

***var*. =** variante

VHA : vieil haut allemand

(**V**)**F** [(Vieux) **français**, **GB** (anglais), **D** (allemand)

❁ ***Renvoi*** en fin de paragraphe ou de chapitre

TABLE DES FORMULATİONS ET PROPOSİTİONS

Plan de l'ouvrage

Un ***ALBUM*** figure en **fin d'ouvrage**, qui reprend, en **couleurs**, les clichés significatifs, noir et blanc, du texte

Ante-Scriptum : De la Mésogée admirable à la ***résilience*** et autres ***sornettes*** VII-XXII
Avertissement au lectorat 1
Signes & abréviations 2
Plan de l'ouvrage 3
Avant-Propos 7
Entrée en matière 9
Titre, Dédicace, Thèmes et Méthodes 9

PREMIÈRE SECTION – GÉNÉRALİTÉS : PRÉCAUTİON ET PRÉPARATİON 17
INTRODUCTION 19
1 – Unicité de la Langue 21
2 – Biologie de la Langue 23
3 – Continuité d'idiomes 24
4 – Boustrophédon et autres 28
5 – Association d'idées 31
6 – Échanges 44
Petite Conclusion 46

DEUXIÈME SECTION – LES FONDEMENTS DE LA SÉDENTARİSATION
DÉCORS DE VIE DESPREMIERS ÂGES EUROPÉENS 51
I – ABRÉGÉ DES FONDEMENTS PHYSIQUES 53
1. Les glaciations et leur héritage 5 3
2. Les sols par leur spect 55
3. L'eau dans les sols 57
II – LES PAYSAGES PÉRIGLACIAIRES 59
Introduction : la monstruosité anthropocène 59
A. Du sens des mots : Séquence paysagère 61
B. Paysages périglaciaires 64
1 – Les déserts blancs 64
2 – Les savanes périglaciaires 66
3 – Toundras, Tourbières, Marécages 71
4 – Forêts 72
5 – Steppes 74

TROISIÈME SECTION – ÉLÉMENTS HUMAINS DE LA SÉDENTARISATION
Du matronat des“ mahousses” à la patrocratie 81
I – LA HORDE : HOLÀ ! CONTRE DARWIN, FREUD, SAHLINS ET HARARI 83
II – LE BEL ÂGE DES FEMMES 87
1. La vérité des “poupées” *nieniéčs* et la farce des « vénus » 90
2. La *lutte*, emblème des bandes (les **“***marginaux***”**) 94
3. L’organisation basique des bandes (les **“***fondamentaux***”**) 96
4. Place aux arguments des faits 97
5. Splendeur et effroi : silences ou secrets des femmes ? 105
6. Feu, aïeux et aïeuls 111
III – FIN DE L’ÂGE D’OR & SUBVERSION PATROCRATIQUE 113
A – le cordon avunculaire et le patriarcat subreptice 113
B – la grande subversion patrocratique 116

QUATRIÈME SECTION – FIN DES PARCOURS & FONDATION DES TRÊVES
LA SÉDENTARISATION 119
I – PRÉALABLES NÉCESSAIRES 121
1. Copier n’est pas chercher : abus par utilisation illicite 122
2. Compiler et critiquer non plus : abus par fourvoiement méthodologique 124
II – LA FIN DES PARCOURS : prodromes de la sédentarisation 129
1. Les cueilleuses en quête de farines 129
2. L’avoine et l’innovation néolithique 134
3. Le vocabulaire de rattachement à l’avoine 139
III –LA TRÊVE : vie sécurisée pour sédentarité réussie 144
1. La notion de trêve : un repère décisif 145
2. L’invention du jardin et de ses délices 149
Résumé : conclusion pour une introduction 151

CINQUIÈME SECTION – LE SIÈGE NUCLÉAIRE DE L’HISTOIRE
AGRAİRE EUROPÉENNE 155
I – LA GAIGNERIE PAR SES FORMES 157
A. Remarques liminaires : réaction en chaîne et syndrome Potemkine 157
B. La gaignerie par le nom et l’image 160
1 – Loire-Atlantique, Croatie, Finlande : triangulation mémorielle 161
2 – Premières représentations 163
a. localisation et vues de présentations 163
b. structure par la carte et le cadastre 166
3 –Ingéniosité de la mise en valeur 168
a. régularité constante des formes

b. adaptation fine, méticuleuse, exhaustive 170
c. … et intereuropéenne 172
II – LA GAIGNERIE PAR LES MOTS ET L'HÉRITAGE 173
1. Unité sans uniformité 173
2. Origine et héritage 175
a – simultanéité cultures/élevage 175
b – les dons faits à l'openfield et au bocage 178
III – LA FIN DES GAIGNERIES 181
1. Ultime déprise territoriale 181
2. Effacement précoce par « orientalisation » 183
a – généralités 183
b – quelques mots pour un éclairage préalable 188
c – vocables d'« appel » pour l'aventure européenne 190
IV – CAMPAGNE/OPENFIELD : GÉOGRAPHIE DE L'HISTOIRE RURALE 196
1. Rappel des caractères et règles de l'openfield 198
2. Le "trousseau" des clefs d'accès 199
a – les plus proches « dires » de l'européen 199
b – … *via* l'européen réputé « étranger » 201
c – l'étranger « effectif » 202
d – l'étranger supposé « pur » et « réel » 203
ESQUISSE DE CONCLUSION 205

SIXIÈME SECTION – LE PEUPLE DES GAIGNERIES : L'ILLUSION DÉMOCRATIQUE ET LA GRANDE SUBVERSION PATROCRATIQUE 209
I – HABITER LES GAIGNERIES 211
A. Résidence et dépendances 211
1 – Du plan des villages 211
2 – Du logement dans les « barres » 217
B. Sociologie sommaire : l'anti-démocratie agraire 219
1 – Frarèsches et « roture noble » 219
2 – Ellen Meiksins et le capitalisme agraire 223
a. un « intervenant » inattendu 223
b. le « capitalisme agraire » selon E. Meiksins 224
c. et Kantorowicz : fumisterie ou imposture 226
II – SÉDENTARISATION & HUMAINISATION : CINQ RÉFORMATEURS 231
A. Les illusions de l'« âge d'or » 233
1 – Mme Roudinesco et le patriarcat 233
2 – le « mahoussat » : "marginaux" et "fondamentaux" 236
a. l'intégration des célibataires : la lutte 236
b. la connivence tranquille des fondamentaux 238

B. L'intégration des marginaux 240
1 – La déflagration de la sédentarité dans les familles 240
2 – Surprises de la généalogie et ouverture à la violence 241
PROPOSİTİON POUR UNE VÉRİFİCATİON À RÉALISER 245
ÉBAUCHE D'UNE RÉFLEXION FINALE : le singulier diagnostic du Dr. B. Cyrulnik 246
Petit Supplément 255
ANNEXES – Bocages 257
Thanatosphère : *Tableau* de la cadavérisation 266
Nom de la *Peste* et des *Virus* 267
Obstacles à ma recherche – 1 Tricheries à mes dépens 273
2 Actions scélérates : A. Meynier, Palierne père 277
Jugement de tribunal pour identification française (exigence Meynier) 285
Attestation blessure par accident ferroviaire 286
C V C H Q 287
Tables des illustrations 289

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA PRÉSENTATİON

Les sujets, du genre de celui qui est traité ici, ne sont pas des récits qui se lisent au fil de l'écriture, comme cela est le cas pour les romans par exemple. Du reste, la « patte » personnelle de l'auteur pèse également : dans une démonstration qui a exigé une recherche ou une expérimentation longue, et, parfois, les deux conjuguées, le recours à la phrase courte, rêvée par beaucoup de professeurs de *Lettres*, n'est pas de mise, car elle rend l'exposé plutôt haché, et même, possiblement, haletant.

Donc, personnellement, j'incline plus volontiers à la rédaction soutenue, et mon « phrasé » peut paraître allongé. Pour y remédier, quand j'explique quelque chose, surtout (mais pas seulement) s'il y a une forte attention requise en raison de la difficulté, j'éprouve la nécessité de rendre la lecture plus immédiatement accessible à ce qui m'importe que l'on en retienne : d'où l'usage – que certains trouveront sûrement immodéré – des **graphies différenciées** : *italique*, **gras**, MAJUSCULES, <u>soulignés</u>, avec combinaisons possibles des graphies différenciées. Ce qui m'importe, en effet, c'est que celle ou celui qui me lit sache ce que je pense personnellement, afin qu'il n'y ait aucune tentation ou possibilité, pour moi, d'obvier aux difficultés, par des restrictions non avouées.

Je souhaite vivement que mon lecteur ou ma lectrice n'en soit pas trop incommodé(e) si mon procédé lui paraît « durcir » sa lecture ; et je lui en sais gré par avance, le remerciant pour sa compréhension ; et la priant, en toute hypothèse, de m'en excuser.

.

AVANT-PROPOS

Tout le monde connaît bien l'expression, quasi proverbiale, selon quoi le sot « *ne regarde que le doigt qui montre la lune* », alors qu'il devrait seulement regarder la lune. C'est ce qu'ont fait les **géographes** qui n'ont regardé les **STRUCTURES AGRAİRES** de nos pays que dans leurs ***formes***, en **imitant** la **méthode historique**, mais sans la maîtriser le moins du monde, et en oubliant leur métier qui eût dû les conduire à regarder plutôt, sinon exclusivement, les "***fondations*** ***naturelles***, sur lesquelles, pourtant, Marc Bloch avait attiré l'attention, de manière que l'on en vînt vite à dépasser le mouvement qu'il avait initié. Il en a résulté que la ***description*** (cet infernal et absurde oukase du « ***COMMENT*** »–*roi*) les condamnait à sur-privilégier le mot précieux, mais devenu alors absurde, de « ***paysage*** ». Avec « ***territoire*** », il a fait la *paire* stupide de leur vocabulaire **"**administrativé**",** qui a étouffé le lexique précis des scientifiques, que les géographes prétendent pourtant être. Pour rester objectif, il faut dire que les naturalistes (ou **écologistes**) ont cherché, eux, à aller plus loin que la simple description : tenter le maudit « ***POURQUOİ*** » qui, pour le coup, affole les scientifiques (probablement par crainte d'entrevoir, par-derrière lui, l'ombre menaçante du **divin…**). Même sans cela, cependant, les écologistes (y compris ceux n'appartenant pas à la mouvance politique dure), ont été, parfois, presque tenus pour des *intrus*, dans le *domaine réservé* des **"**chercheurs**"** des prétendues « *sciences humaines* », lesquels redoutent la concurrence des vrais scientifiques. Pour être tout à fait honnête, il faut ajouter que les écologistes *ultras* ont pris, avec véhémence (et assez souvent mauvaise foi), les humains pour des criminels : leur consécration, d'ailleurs, vient d'advenir avec la ***loi*** dite « ***écocide*** » qu'ils veulent faire triompher dans la société française, *via* son *Parlement*. On a compris qu'ici je précise ce qui doit nous importer prioritairement : savoir ce que représentent, au juste, nos **« paysages** » **agraires** européens, sous les **deux formes** majoritaires qu'on leur connaît : les **BOCAGES**,

aux parcelles encloses, d'une part, et les **CAMPAGNES** "nues", ou **plaines**, aux parcelles sans clôture, de l'autre. Car, on comprend aussi que, par-là, on ira à la recherche de ceux qui, les **premiers**, ont aménagé la Nature en Europe, afin d'y développer la **société rurale**, tout en léguant à leurs héritiers cet espace « vivable » que l'on dit, aujourd'hui, quasiment en péril de mort, par suite de la négligence de ses « *locataires* ». Question attendue alors, par complément nécessaire : cette **occupation** de notre sol nous **rapproche-t-elle**, nous Européens, ou nous **éloigne-t-elle**, au contraire, les uns des autres ? C'est aux ***faits***, et aux ***mots*****,** qui les caractérisent de nous répondre. Encore ne devons-nous pas nous tromper de destination, ni de chemin pour y accéder, sachant que l'on attribue à l'arrivée d'« ***orientaux*** » (Anatolie ? Palestine ?) la pénétration, en Europe, de la ***véritable agriculture*** ; voire de l'***AGRİCULTURE*** tout court. Et donc, par voie de conséquence, les structures qui l'ont organisée et les paysages qui en ont résulté.

ENTRÉE EN MATIÈRE

DU TİTRE, DE LA DÉDİCACE, DU THÈME ET DE LA MÉTHODE

Après une explicitation-éclair de mon titre (*stricto sensu*), contrairement à ce que dit ce titre, c'est par la dédicace que je vais commencer, car, au fond, c'est elle qui a suscité le présent travail comme on le comprendra au fil des pages. Entre Marc Bloch et moi, c'est en effet une longue histoire que je vais essayer de résumer le plus brièvement possible bien qu'elle me touche profondément. **Donc, les *CLÉS DES CHAMPS*, c'est – de façon ambitieuse, " présomptueuse ", jugera-t-on peut-être – la mise au point, révélatrice de ce que sont, réellement, nos paysages et structures agraires, lesquels, après avoir été très bien mis en place par M. Bloch, ont été massacrés par l'incurie et l'incompétence des géographes, qui ont voulu en faire leur chose, mais sans méthode ni ligne directrice.**

DE LA DÉDİCACE

D'abord, c'est par mon père que je me rattache à Marc Bloch, puisqu'ils ont tous les deux appartenu, si je me souviens bien, au même groupe lyonnais de la "*Résistance*" durant la Seconde Guerre mondiale ; ce qui a valu au célèbre historien de mourir, les armes à la main, en défendant l'honneur de son pays, de notre pays, abattu, non pas par les *SS*, comme on le dit mensongèrement, mais par des crapules (il n'y a pas d'autre mot) de miliciens « français » nazifiés.

Mon père a eu plus de chance : revenu de Madagascar pour entrer dans la lutte contre l'occupant nazi, cassé de son grade et mis à la retraite par le gouvernement de Vichy (comme le rapporte le soi-disant *Journal Officiel* du prétendu *État Français* présidé par l'ex-maréchal Pétain), Jules Palierne devait, à Marseille, où nous avions débarqué fin 1940, « *faire du renseignement* » (il appartenait jusque-là au *Deuxième Bureau*, chargé du contre-espionnage français), et assurer le « convoyage » des juifs fuyant vers l'Espagne. Je me

souviens que je l'accompagnais dans certains de ses déplacements : un enfant (j'avais alors entre neuf et dix ans) est un élément apaisant, rassurant en quelque manière, dans les « situations troubles et tendues ». Je me rappelle notamment la famille Stern – qui avait été logée en face de notre domicile (avenue Norma à Montolivet, une des banlieues vertes de Marseille) pour que l'on pût veiller sur eux – à cause des deux garçonnets qui avaient à peu près notre âge à mon frère et à moi. Je me souviens également, et très bien, de mademoiselle Marcus, solide et intrépide célibataire que l'on avait cachée dans un passage, entre le boulevard de la Mazarade et l'avenue Norma, à la villa de la « *Tour Pisani* », en attendant que son passeur « espagnol » pût la prendre en charge au pays cathare.

Ce souvenir, devenu lointain aujourd'hui, était encore vif quand j'ai recommencé mes études supérieures. Initialement, mes deux baccalauréats en poche, j'envisageais de me spécialiser dans l'étude des sols (pédologie) et des arbres forestiers. Un… contretemps brutal m'obligea à renoncer à ces projets, et je fus contraint de « gagner ma vie » immédiatement (mon père ne souhaitant pas que je fisse des études supérieures). Un accident ferroviaire (et une altération consécutive de mes facultés mémorielles) m'obligea à effectuer alors mon service militaire : ce fut, directement et pour dix-huit mois, la guerre d'Algérie, dans l'*Aurès*, dont je fus « extrait » (par deux capitaines courageux, mon chef d'escadron, Padilla, et le médecin-chef de l'antenne médicale de campagne, Priolet) pour un rapatriement en France où je traînai d'hospitalisation en convalescence durant encore cinq mois (9 mois d'hospitalisation au total quand même !) avant d'être « libéré de mes obligations » six mois plus tard (1955-1957, soit près de 2 ans et demi pour un an et demi prévu !). Ma mémoire retrouvée (!), je repris mes études supérieures (toujours comme travailleur à plein temps), combinant une formation géographique – qui m'ouvrait les portes de la ***biologie végétale*** et de la ***pédologie*** – à des études historiques qui me donnaient accès à l'***histoire médiévale*** que j'étais impatient d'approfondir,

ayant lu l'admirable ouvrage de Marc Bloch (dont le nom m'était resté cher pour les raisons que j'ai dites plus haut), consacré aux *Caractères Originaux de l'Histoire Rurale Française*.

C'est ainsi que je pus préparer l'agrégation de Géographie et entrer en faculté pour y travailler à la *Biogéographie* (Étude de la vie sur Terre), laquelle m'ouvrait les portes d'une thèse d'État consacrée à la biologie des arbres et des sols forestiers, dans laquelle je pus faire une place, non négligeable, à la résolution de problèmes d'aménagement de la Nature par l'Homme au travers de ces « paysages » agraires où j'ai retrouvé Marc Bloch. À la fin de ma carrière, je me suis aperçu, en fait, que mes collègues et confrères, ni moi non plus d'ailleurs, n'avions résolu l'épineux dilemme opposant les terroirs de **BOCAGE** à ceux des **CAMPAGNES** (dites « **champs ouverts** » ou ***openfields***). Profitant de mes loisirs du "cadre de réserve", j'ai décidé d'explorer cette question pendante en l'affrontant par la face de la ***linguistique***, non encore explorée, mais dont j'avais pressenti, au cours de mes recherches antérieures, l'extraordinaire richesse pourvu que l'on parvînt à en déverrouiller les accès, curieusement restés inaccessibles jusque-là. La stimulation, due au livre de Marc Bloch, m'a amené à des découvertes et des explications, réjouissantes, non seulement par leur ampleur et leurs apports inattendus, mais aussi par leur application possible à la **CULTURE COMMUNAUTAİRE européenne**. C'est le but de cet ouvrage, précisément, que de les faire connaître, car elles ont été, à la fois, ***intellectuellement*** satisfaisantes, et, ***affectivement***, éblouissantes.

DU TİTRE

Sous-titres compris, je l'ai choisi un peu long, à la fois pour fixer clairement les buts que je vise dans cette étude et pour définir, le plus précisément possible, les limites dans lesquelles celle-ci doit se développer. Pour rester dans un exposé simple, je vais donc expliciter, un à un, les mots essentiels qui composent ce titre.

En employant ***colonisation***, j'entends prendre pour point de départ de ma recherche le moment où l'Europe a commencé à sortir de la « nuit » **glaciaire** dans laquelle elle était plongée depuis des dizaines de millénaires, entrecoupée, de temps à autre, de « déglaciations » qui n'étaient que des répits momentanés. Cette époque de fin de l'englacement généralisé du Nord-européen (jusqu'au centre de la Grande-Bretagne environ) est dite du *Würm* terminal : approximativement il y a douze mille ans de cela. Dès lors, le réchauffement du climat et le recul généralisé des glaciers continentaux (de ce que l'on appelle l'*Inlandsis*, c'est-à-dire la calotte glaciaire continue, comme, par exemple, le continent antarctique actuel) étant amorcés, le retour d'une végétation autre que celle de la ***toundra*** bordière des terres englacées – la **FORÊT** notamment – devenait massivement possible à partir des régions méridionales du *Continent* (qui avaient servi de refuge à quantité d'espèces). Simultanément, ou presque, l'occupation pérenne, étendue et puissante de ce-dernier par les Humains, pouvait s'envisager en lieu et place des errances paléolithiques qui avaient marqué l'ère précédente, qu'elles fussent celles d'*Homo sapiens neanderthalensis* ou du *Sapiens sapiens* – « homme moderne » (*Cro-Magnon*, pour simplifier) – c'est-à-dire nous, qui vivons encore en ce troisième millénaire du temps chrétien. La ***COLONİSATİON***, par les Humains, de cette Nature en voie de changement, est donc la mise en valeur de celle-ci à partir des tribus, clans et familles « nomadisantes » du *paléolithique* final, qui, en se sédentarisant, allaient passer au *Néolithique* agricole, *via* la transition, dite ***MÉSOLİTHİQUE*** ; la mise en valeur revêtant alors **DEUX FORMES** (***bocages et campagnes***) d'occupation de l'espace à partir de la combinaison de ces formes anciennes (mésolithiques) ou archaïques (paléolithiques) complètement transformées. C'est d'une **mutation** qu'il s'agit pour la *Nature* ; d'un **saut civilisationnel** remarquable pour les *Humains*.

On a compris, bien sûr, que je n'aie pas voulu refaire ce que Marc Bloch avait excellemment fait. Si j'ai préféré m'en remettre à la ***domestication*** c'est en

raison du rôle de la ***sédentarisation*** progressive dans l'espace des anciens **parcours**, laquelle a permis à la civilisation de s'épanouir. C'est très exactement ce que j'ai décrit au paragraphe précédent, à propos d'une Nature en voie de mutation par suite d'un changement climatique radical. J'ai mentionné le ***retour de la forêt***, et je montrerai **en quoi elle a été souvent DÉCİSİVE dans la reconquête AGRAİRE de l'espace** (notamment p. 199) J'évoque maintenant l'autre condition d'absolue nécessité pour le façonnement de la Nature par les Humains afin qu'ils s'y installent à demeure : les ***SOLS*** (***ALBUM I***).

C'est un aspect beaucoup trop souvent méconnu, même des pédologues dont c'est pourtant le métier de les comprendre. À la décharge de ces derniers, moi qui en ai fait aussi une partie de ma pratique professionnelle, je dois dire que c'est encore une science très jeune et qui doit, d'abord, se doter de fondements techniques sûrs. Toujours est-il que la "maturation" (la *pédogénèse*) d'un sol apte à une culture exigeante est longue, même si sa base minérale (le matériau géologique qui lui fournit la fraction « physique » de son "corps") est d'excellente qualité comme le sont, par exemple, les limons (*cf*. le *læss*). Ce sont donc les sols spontanément évolués qui ont attiré prioritairement les Humains. Or, aux temps dont je parle, et pour employer l'image linguistique que j'ai évoquée ci-dessus, c'est bien l'***AGRİOS*** = « sauvage » (grec) – c'est-à-dire la **Nature brute** – que les Humains vont transformer en ***AGROS*** = « **champ cultivé** ». Autrement dit c'est la forêt (son nom renvoie à cette "sauvagerie") qui a reconquis l'espace libéré des pesanteurs glaciaires – qui ont sévi même dans la zone dite *périglaciaire*, en avant de l'inlandsis où passaient les rennes et leurs prédateurs, ainsi que les mammouths – et amélioré le sol. La forêt, de ce fait, a joué encore un rôle fondamental ici, dans la vie humaine pour la conquête de l'espace européen recouvré et "modernisé", perpétuant ses fonctions anciennes des temps humanoïdes, et plus récentes du mésolithique, pour les traqueurs qui y pratiquaient la **chasse**… : ***AGRA*** (en grec, ***ἄγρα***). Voilà, alors, complètement éclairé le choix d'"***AGRAİRE***".

Pour analyser les réalités que je viens de décrire, j'ai donc choisi de considérer mon champ de travail dans le **cadre européen pris comme un TOUT,** d'où le recours à la notion très simple d'**ESPACE**, bien que délibérément floue, car c'est sans doute ainsi que le percevait les bandes humaines qui nomadisaient à l'époque glaciaire au sud de l'*İnlandsis*, à la traque au gibier avec pour complément ce que pouvait fournir une steppe maigre aux provendières (cueilleuses, collectrices, etc.) qui la parcouraient, parce que l'on ne peut pas, à ces très hautes latitudes, parler de *récolteuses*. Je reviendrai, du reste, sur cette désignation, ou abusive ou sans grande signification de « ***chasseurs-cueilleurs*** » couramment mais, *fautivement* usitée. En attendant, je vais plutôt expliciter ce que j'entends par ***İNVESTİGATİON***.

Sans doute, ici, s'agit-il ici ***recherche***, et de recherche pure et vraie, ***puisque je ne m'inspire d'aucun travail de collègue ou confrère*** ; sans doute aussi s'agit-il d'une forme d'***enquête*** que j'ai conduite dans le domaine des structures agraires, car elles sont révélatrices du mode d'acquisition, d'appropriation et d'exploitation de l'espace naturel qui est soumis aux objectifs humains. Mais une enquête, comme son nom l'indique, est une exploration sous forme de « demandes », d'« interrogations », comme l'explique l'origine latine du mot : *inquirere* = « demander, questionner ».

L'***İNVESTİGATİON*** est tout autre : elle suggère clairement que la recherche (de la vérité) s'effectue par exploration de « **vestiges** », c'est-à-dire de « **TRACES** », de « survivances », de restes ; au mieux, de ruines. Le mot relève effectivement du latin signifiant « *empreinte de* ***pied*** », « *trace de* ***pas*** », « *marque de semelle* », toutes choses difficiles à lire et parfois même inexploitables**.** Le fait que le linguiste A. Rey (*DHLF*) ne lui trouve aucune « *étymologie connue* » ne doit pas nous décourager**.** Pour ma part, je pense qu'il s'agit d'une déformation (ou d'une extension) du mot ***pes***, ***pedis*** = « pied » (latin), le "P" renvoyant au "B" (qui avec le "F" est l'autre lettre de correspondance de celle-ci), et le "B" s'échangeant avec le "V" qui lui correspond (*cf*. l'espagnol qui a formé un proverbe avec l'équivoque

entre *vivir* = « vivre » et *beber* = « boire » : *hay que beber para vivir, y no vivir para beber* – **"**il faut boire pour vivre et non….**"**). ***Pedis*** (car le génitif – qui est l'équivalent du complément de nom dans les langues à déclinaisons comme le latin ici – a une très grande importance dans la formation des mots, beaucoup plus que le nominatif ou l'accusatif qui a les faveurs des linguistes) a dû, à un moment renvoyer, manifestement, à ***vesti***, le "D" et le "T" étant, à leur tour, échangeables. Donc, c'est cette reconstitution de la réalité évolutive que je tente ici, à l'**ORÉE** des temps **"périhistoriques"** et à travers le témoignage des données agraires renvoyées aux mots des idiomes européens pour qu'ils les éclairent, les explicitent et, possiblement, les expliquent dès leur **ORİGİNE**.

DE LA MÉTHODE ET DES ORİENTATİONS THÉMATİQUES

J'ai suggéré, plus haut, que j'allais revenir rapidement sur les faits et les mots qui constituent le *corpus* de mon investigation**.** Comme cela met en cause, *de facto*, la façon de procéder, c'est donc l'exposé succinct de la méthode que j'ai retenue qui va y pourvoir**.** Les **FAİTS** sont simples : ils concernent les ***STRUCTURES AGRAİRES*** réduites à leur expression la plus forte, celle qui définit (et oppose éventuellement) les deux grands types de mise en valeur de l'espace sylvo-agro-pastoral, que j'ai évoqués plus haut et qui se répartit, selon des proportions essentiellement variables, en fonction des environnements et des milieux, entre, d'une part, les ***campagnes*** ou champagnes, dites aussi **PLAİNES** (« *champs ouverts* » ou « *openfields* » selon les géographes), c'est-à-dire là où les « pièces de culture », ou **parcelles** (cadastrées), ne sont **pas séparées**, les unes des autres, par des clôtures**.** Généralement, ces paysages agraires sont préférentiellement, majoritairement ou principalement voués aux **cultures.** D'autre part, il y a les **BOCAGES**, lesquels ont leurs **parcelles closes** sur les quatre côtés, quels que soient les modes de clôture ou « ***ENCLOSURE*** », terme francisé de l'anglais qui lui a servi de modèle**.** Ce type de paysage est, plutôt, consacré à l'élevage, et donc, là

où les **plaines** sont faites de **CHAMPS** (d'où son nom de *campagne* ou… *champagne*), les **bocages** eux, comportent surtout des **PRÉS** ou prairies (le bocage évoquant, quant à lui, le ***bois***, l'arbre de la haie, faute d'être celui de la forêt**.**

Évidemment, mon propos n'est pas de dresser l'inventaire descriptif et exhaustif des structures agraires en Europe**.** D'autres, géographes pour l'essentiel, l'ont fait et il serait vain de les reprendre, le travail ayant été correctement conduit**.** Non**.** Ma méthode étant, comme on l'appelle avec profit en philosophie, **İNDUCTİVE**, je partirai d'un exemple (pris dans les ***structures agraires***) **restreint**, précis et recélant tous les éléments indispensables, afin de fonder une réflexion beaucoup plus large et renvoyant à la ***désignation des choses***, c'est-à-dire aux **MOTS**, couvrant l'**ENSEMBLE** des idiomes européens : en un mot, ainsi qu'on le dit d'ordinaire, je m'élèverai du **PARTİCULİER** au **GÉNÉRAL.** Ici, le problème posé est plus complexe (et même plus compliqué) et plus "rébarbatif", car il remet en question les théories des linguistes, selon qui, cohabiteraient, en Europe, des groupes d'idiomes très différents les uns des autres**.** Sans doute, l'*étrusque* pour le passé, et le *basque* pour le présent, par exemple, sont-ils encore, ***de quelque façon***, des « énigmes »**.** Sans doute, aussi, le *grec*, le *géorgien* ou l'*arménien* soulèvent-ils des questions quant à leurs origines exactes**.** Sans doute encore, le *celtique* n'est-il pas totalement monolithique, le *gaëlique* faisant un peu « bande à part »**. MAIS…**

Mais ce ne sont là que des détails**.** Car, à côté de ce que l'on nous dit séparer l'**indo-européen** (supposé) du **finno-ougrien** (prétendu), ces détails sont bien minces**.** Et, même dans le premier de ces deux groupes, par exemple, il est des singularités qui prennent en défaut les théories les mieux « reçues », les plus « communément admises »**.** Ainsi, pour ne prendre que ce *seul* exemple, pourquoi ce qui est ***torride***, incendiaire presque, au **Tyrol** italique, tel ***CALDO*** = « chaud », devient-il, à quelques kilomètres à peine de distance, froid, voire ***glacial***, avec les mêmes exactes racines ***KALT*** = « froid » au **Tyrol** germanique ?

En vue de préparer la lectrice ou le lecteur aux subtilités de l'exploitation assez soutenue qui sera faite des mots, voici un exemple de souplesse linguistique pour donner un **aperçu de l'utilisation de la Langue par les Humains** : l'explicitation des rapports nature/personne s'agissant de Jésus-Christ rapporté à son « père ». Afin d'arriver à concilier les points de vue divergents des chrétiens, et de satisfaire tous et chacun à propos de la **NATURE *UNİQUE*** de Dieu répartie entre ***TROİS* PERSONNES**, les linguistes du temps ont torturé le vocabulaire (grec évidemment), ce qui a semé une énorme pagaille, multiplié les « hérésies », les schismes, les condamnations, voire les *exécutions* discrètes ou sournoises. Ces propositions**,** par leur **complexité** même**,** font bien ressortir l'**İNSANİTÉ** de la formule **OFFİCİELLE.** Ainsi se sont affrontés aux (officiels) ***HOMOOUSİENS*** du *Concile de Nicée* pour qui le **Fils** est **« *İDENTİQUE* » – *ὁμοούσιος*** (*Homoousïos*) **–** au **Père** (d'***Homos*** = « *semblable* » et ***ousia*** = « *essence* » d'où ***consubstantiel***) **;** les ***HOMÉENS*,** partisans d'un *arianisme* tempéré (le pur et dur**,** condamné à Nicée**,** rejetait la *divinité* de Jésus)**,** lequel définissait le **Fils** comme **« *SEMBLABLE* » –*ὅμοιος*** (*Homoïos*) **–** au **Père**, mais ni égal ni consubstantiel**,** et les ***HOMÉOUSİENS*** partisans du **Fils** de **« *NATURE SEMBLABLE* » – *ὁμέοούσιος*** (*Homéoousïos*) **–** à celle du **Père !**

Nota Bene <u>le "S" grec est toujours doux, jamais prononcé Z.</u>

PREMİÈRE SECTİON

GÉNÉRALİTÉS CURSİVES
DE PRÉCAUTİON ET DE PRÉPARATİON

LES EUROPÉENS PARLENT L'EUROPÉEN
parce que
LES HUMAİNS PARLENT EN HUMAİN

DE MON CODE D'ACCÈS AUX CONNAİSSANCES : LA LANGUE
PAR SES PROPRİÉTÉS REMARQUABLES ET SES MODES D'UTİLİSATİON

Pour introduire **EXACTEMENT** la partie que je vais exposer maintenant, car elle s'ajuste absolument au sujet que je traite dans le présent ouvrage, je vais prendre **un exemple** ; **pas cent**, **pas dix**, **pas deux**, **un – UN SEUL –** pour montrer comment on **subvertit** et **annihile** une réalité, par **intrusion** dans son corps du **poison mortel** de la ***substitution***. Cet exemple est ce que le pape ***Bergoglio*** (très clairvoyant ici) a bien discerné, et fort bien désigné : le **CLÉRİCALİSME** (ou *"pouvoir des clercs*", supposés **élite cultivée** du catholicisme, en l'occurrence). Les ***clercs***, en effet, avec leurs ***affidés***, ont, jadis (et ils voudraient bien recommencer), **effacé** les **LAÏCS** (ceux-ci étant le ***peuple***, **ÉTYMOLOGİE VRAİE**, supposé fait d'**ilotes incultes**) dont ils ont **volé** et **retourné** le vocabulaire. Et cela se prouve d'**un mot**.

Tout le monde croit, aujourd'hui, et les catholiques les premiers, que **LİTURGİE** signifie « ***cérémonie religieuse*** », comme le rappelle Alain Rey dans son dictionnaire (*e.g. DHLF*, p. 2041, éd. 1998), à partir du latin ***LİTURGİA*** **=** « ***service de Dieu, du culte »***, alors que, en réalité, ce sens, **frelaté**, est une **ESCROQUERİE,** née d'une **FALSİFİCATİON,** le **vrai sens** du grec ***lètourgia*** (origine première) ou ***LÉÏTOURGİA*** (***λειτουργία*** prn. *léïtourg^{U}ia*) étant = « **service public** » (public= « **du PEUPLE** ») ; étant bien entendu que ***dêmos*** (écrit ***DEMOS*** –*sic* – par une éditorialiste-directrice d'un newsmagazine, agrégée de lettres pourtant (**"***modernes***"** il est vrai, hélas !) ne signifie que « **circonscription administrative** ». L'essentiel de la *Langue* étant, selon moi, l'***origine*** de ses mots, il faut donc être très prudent, car la ***règle-mère*** est, toujours selon moi, l'**association d'idées** (sur laquelle je reviendrai), les **mots**,

mal compris, pouvant **masquer** les **choses** et induire des conduites **fautives**. Pour appliquer cette règle à notre sujet, je prendrai, par exemple, la **HAÏE**, **élément-clé** du **bocage**. Afin d'en comprendre (?) la nature et les intentions de sa présence, les géographes se sont laissés guider par le **sens ADMİNİSTRATİF** d'une réalité mal nommée à partir du français, langue germanique : ***haie***, en ce sens signifie « **obstacle** » (*cf*. la course hippique avec haies), tel l'anglais *fence* et *edge*, néerlandais *hegge*, tous de *hegga* (VHA) = « pieu, palissade ». C'est l'hostilité, l'interdit, sous-jacents, qui fondent ici et ainsi : *cf*. la **haire** (ceinture de macération monastique), le verbe ***haïr***, etc. Ce qui reporte à des temps très anciens, et qui prouve que le **bocage *s.s.*** n'est **pas germanique** d'origine.

Je pense avoir quelques cordes à mon arc et savoir, à peu près, en tirer parti, mais je connais – mieux que personne évidemment – **mes limites**. Je ne **prétends** donc **pas** faire, ici, œuvre de "linguiste", d'autant que, comme Claude Hagège (patron de la *linguistique* au Collège de France), je juge que l'étymologie, par exemple, n'est **pas une science** ; pas plus du reste, pour moi, que ne l'est la **linguistique** dans son entier (et là, je diffère d'Hagège dont les positions extrêmes sont excessives, soulignant ainsi, qu'à l'instar de ses collègues linguistes, il n'a rien compris à l'étymologie). J'estime, en effet, que des gens comme **Lacan** avaient raison de voir l'analyse de la ***langue*** en d'autres termes que ceux, abominablement convenus, compassés, « normatifs » et pompeux des tenants de cette « discipline ». La faute de Lacan et des « lacaniens » (!) a été de croire que les **bouffonneries** du calembour et de ses variantes étaient de nature scientifique, ce qui a compromis totalement la voie autre du sens des mots (pour leur origine) qu'ils proposaient. Ce n'est pas du tout le lieu, ici, d'examiner sur le fond les différends lacano-**"**linguisticiens**"**. En conséquence de quoi, je me bornerai à traiter d'**ÉTYMOLOGİE** à **ma façon**, laquelle est quand même tirée de la pratique expérimentale vraie d'une cinquantaine d'idiomes (majoritairement européens évidemment) pendant une cinquantaine d'années ; *quand même*.

Pratique expérimentale vraie, c'est-à-dire, spontanée, libre de toute contrainte, seulement « bâtie » sur les enseignements de l'expertise tirée d'autres façons de faire : archéologie, mythologie, psychologie, éthologie (nommée et validée bien avant que Cyrulnik n'en revendique presque l'invention !), histoire, géographie, écologie, etc. Je veux surtout éviter – comme l'ont fait des ***sorbonnards*** [*e.g.* Séchan et Chantraine dans le Bailly (dictionnaire grec de référence, Hachette 1950) qu'ils ont voulu compléter] – de perpétrer des **monstruosités** telles que celle qui leur a fait écrire que ***parthénos*** = « vierge » (*op*. *cit*., p. 1489) est « ***sans étymologie*** » (*Sic* ! et en italiques SVP !). J'ai tellement tiré profit de mes recherches linguistiques, pour le sujet qui nous occupe ici, que je n'envisage pas un instant de les écarter de mon propos, à condition d'en respecter ce que je tiens pour les vertus cardinales appartenant en propre à la Langue : unicité, spécificité, interactivité, complémentarité…

1 – UNİCİTÉ DE LA LANGUE

Pour une fois, je vais me référer aux textes sacrés, la *Génèse* en l'occurrence, qui dit qu'il fut un temps – prébabélien – où « ***tous les humains parlaient des mêmes lèvres la même langue*** » ("***GÉ***"nèse et non pas "***ge***", car le grec ne connaît pas d'"e" muet, et ce "e"-là, en plus ! est accentué : *génesis* = ***γένεσις***, prn *g^{U}énéssiss*). J'en fais une **PROFESSİON DE FOİ**. Sans doute, les parlers de l'**Asie** « **pure** », continentalo-orientale (Chine et dépendances par exemple) sont-ils les plus difficiles à intégrer (je n'ai même pas essayé), mais, pour le reste, les apparentements sont aisés : je vais illustrer cela bientôt. Cela signifie – immédiatement – qu'il faut renoncer aux **sornettes** crapuleuses et mortifères du **prétendu indo-européen** qui n'est qu'une **chimère** exaltée surtout par les nazis pour faire pièce, croyaient-ils (!) avec le sanguinaire illuminé Hess, au « *peuple **"élu"*** » des Juifs.

Calembredaines que tout cela ! Il n'y a **jamais eu d'Indo-Européens** et encore moins d'Aryens (au sens hitlérien ou non des mots) : il y a eu des **tribus**

associées en **Eurasie centrale** (d'où une masse que je nomme ***EURASİANS***) qui ont **diffusé**, en plusieurs temps probablement, et dans **toutes les directions**, en raison de leur supériorité (numérique au moins), favorisée par un climat plus clément. Pour le nom de l'Inde, l'explication est simple : à la question, probable, des *Eurasians* – découvrant les **Noirs** indiens (Malabars, Négritos des Andamans, par exemple) – « *D'**"OÙ"** sont-ils ceux-là ?* » (en probable idiome commun, proche du latin ***UNDE***), la réponse, évidente, étant « ***İNDE*** » – d'"**İCİ"** (ave **E** final *pron*. **É**) – a dû concourir à forger le nom. C'est tout. Pour ce qui est du lieu de « *résidence* » de ces Eurasians, je le vois vers l'entre Caspienne-Aral, au pied de l'Oural, et peut-être jusqu'aux contreforts des mass**i**fs himalayens. Je crains qu'une crise désertique n'en ait enseveli les traces ; et je n'ai d'autres preuves indiscutables que cette intuition…

Je ne prendrai pas un exemple en particulier pour montrer cette unicité de la Langue, car cela me ferait regretter tout ce que je ne citerais pas, c'est-à-dire pratiquement tous les lexiques du monde… Au demeurant, les exposés qui vont venir donneront, à profusion, l'occasion de vérifier cette propriété spécifique que tous les Humains partagent. C'est bien pourquoi, d'ailleurs, n'importe qui peut s'approprier la langue de n'importe qui d'autre sur Terre, ce qui tranche décisivement l'imbécillité de prendre les races pour des espèces. Mais là n'est pas l'essentiel : celui-ci tient, effectivement, au fait – et c'est un avantage des plus précieux – que si un ***hiatus*** survient dans la recherche du **sens profond** d'un mot dans un **idiome quelconque**, le recours à **n'importe quel autre idiome**, pourvu que l'on veuille chercher convenablement (c.-à-d. sans apriorisme paralysant), fournira le chaînon manquant, et il peut en résulter des conséquences de grande importance pour la solution à des problèmes, autrement, insolubles. Et cela, simplement parce que les Humains, sur la planète, parlent l'humain, comme les chiens du monde entier aboient du chien, et que les merles sifflent en merle. Il est donc profitable, et réconfortant à la fois, de se dire – que l'on soit ***Mongol***, ***Breton***, ***Wolof*** ou ***Tsigane*** (avec quantité d'autres

encore) – que l'on on utilise le même mot pour désigner sa demeure. Ce qui amène à considérer une deuxième propriété de la Langue : sa biologie.

2 – BİOLOGİE DE LA LANGUE

Il est quand même pénible de devoir, à tout instant, rappeler des évidences à des gens dont le métier devrait être de se servir surtout de leurs neurones ! Dire de l'homme, que, ce qui lui est propre en priorité est **le rire** ou **la conscience** de soi ou de la réalité de l'univers est proprement une **bouffonnerie**, par boutade involontaire ou raccourci théorique. Ce n'est même pas la **LİNGUİSTİQUE**, bien que **LA PAROLE** soit le **caractère distinctif** par excellence de l'**espèce humaine**, qui est le **PROPRE** de l'humain : je viens de le dire **les Humains parlent en humain.**

Bien que je redoute la cuistrerie intellectuelle, je dirai quand même que j'appellerais volontiers ***"GLÔTTİSTİQUE"*** (de ***glôtta*** = « langue », grec) ce que l'on nomme linguistique, car la clef de beaucoup de choses sur Terre, c'est **L'ANALYSE RAİSONNÉE DE LA *LANGUE* EN TANT QUE PHÉNOMÈNE *BİOTİQUE* PARMİ LES AUTRES**, et non envisagée comme une matière scolaire – ou universitaire (ce qui est tout comme au fond) – corsetée d'orthographe, de **grammaire** et de **syntaxe**, avec *prédicat*, *syntagme* et autres fourbis pseudo-scientifiques de la linguistique.

Au titre de **manifestation biologique**, donc, la Langue, d'après ce que j'ai pu – à la longue – en tirer, repose sur **quatre bases essentielles**, un peu à la façon de l'**ADN** : **A**, pour l'***alimentation***, la *nourriture*, **hantise** première des humains ; **S**, pour la ***sexualité*** qui recouvre à la fois le **plaisir** mais surtout la **reproduction**, autre **obsession** humaine très prégnante ; **D** pour tout ce qui est d'ordre **non** humain – divin, sacré, tabou, etc. –, donc le ***surnaturel*** ; **P**, pour la ***peur***, notamment par **angoisse** de la **mort**, mais pas seulement, il s'en faut de beaucoup. **A**, **S**, **D** et **P** jouent en **combinaisons infinies**, et c'est une **féérie** incessante que de le découvrir et de le savourer. Par exemple, en Europe, les

premiers occupants d'une terre se remettant de la violence glaciaire n'en finissaient pas de louer les divinités – ***Puissances Supérieures*** – pour les ***glands***, l'***avoine***, la ***bière***, le ***gibier***, l'***olive***, le ***miel***, et tout le restant qu'elles étaient censées leur fournir et auxquelles elles mêlaient, évidemment, leur nom en l'attribuant aussi aux édifices du culte, quel qu'il fût : c'est pourquoi, le ***chêne***, l'***avoine*** et l'***église*** **–** par simplissime exemple **–** portent un même et seul appellatif : ***quercus***, ***coirce***, ***kerk*** (le deuxième – irlandais – se prononçant ***kork***).

C'est de cela qu'il faut tirer les **conséquences** pour comprendre comment les Humains se sont organisés dans leur société naissante. C'est la Nature qui décide, ici, pour les Humains qui n'analysent pas leurs impressions en… grammairiens, mais réagissent ***spontanément***, les mots leur venant, en quelque manière, par réflexe. C'est pourquoi – contrairement à ce qui s'enseigne d'ordinaire – l'***onomatopée*** a été très souvent à la **base** du **vocabulaire**, par réflexe de quelque façon, mais tellement transformée par les neurones cérébraux qu'elle en devient, le plus couramment, méconnaissable. Parce qu'ils ont refusé cette évidence (et qu'ils s'y entêtent), les **linguistes** sont **passés à côté** de la ***Langue***, inspirant – de travers, voire à l'envers – les utilisateurs de leurs méthodes, de telle sorte que les géographes (mais bien d'autres aussi) ont cru que **GAÏN** signifiait – pour ce qui relève de nos préoccupations ici, c'est-à-dire en matière de **structure agraire** – ***profit*** ou ***conquête*** sur la nature, alors que ces sens ne sont que secondaires et postérieurs ; ce qui est tellement **erroné** que cela en devient ***puéril*** à pleurer.

3 – CONTÏNUÏTÉ D'UN ÏDÏOME L'AUTRE

La ***première conséquence*** de la **spontanéité créative de la langue** des Humains est que **d'un mot l'on passe à l'autre sans encombre, pour l'ensemble du monde** (Asie "exacte" exclue, comme dit ci-dessus, par défaut d'étude suffisante de ma part). De sorte que la notion de « **particularisme**

chaînon manquant » est une pure **sottise**, dont se sont rendus coupables **Dumézil** (Georges) et **Benveniste** (Émile) par exemple. Asphyxiés, en effet, par leur « *indo-européen* » de pacotille, imposé par contrebande intellectuelle, et où ils étaient englués, ces deux compères ont osé écrire que d'**Inde** en **Gaule** (il faudrait d'ailleurs dire, plutôt, Écosse avec ***righ***), le **NOM DU ROİ** était discontinu massivement puisque de ***radja*** (Inde) à ***rix*** (comme dans *Vercingétorix*), il n'y avait que ***rex*** (Rome) qui assurât la continuité. Belle absurdité en fait (**"**couillonnade**"** pour le dire crûment, parce que l'on ne peut faire servir les mots dignes aux choses qui ne le sont pas) : entre les deux, de fait, il y a, au moins, le ***RAÏS***, ou ***RAS*** (arabe), son équivalent, car le « roi » (*malik*) est un sens très récent, et son équivalent est bien le "chef " suprême, le "président" (à la**…**"***tête***" du pays, *cf*. ***rosh*** – hébreu !). Bientôt nous allons voir une autre conséquence importante, mais déjà nous voyons que la **Langue** est quelque chose de **CONTİNU**. Quand on lit **RAS** à l'***envers***, <u>et il faut le lire comme cela</u>, c'est une règle (linguistes ou pas !, comme on le découvrira plus bas), ***RAS*** fait ***SAR***, nom de certains **rois** ou chefs d'État en Asie centrale notamment – *e.g.* kazakh = « roi », ***sharh*** – car celle-ci s'est nourrie de Mésopotamie, où, en akkadien, le roi se disait ***šarru*** (prn. *sharrou*) et, ainsi qu'en hébreu (entre autres parlers), « **S** » faisant aussi bien *sinn* que *chinn*. Étendons un peu : en kazakh, « roi » = ***sharh***, « jaune » = ***sari*** ; **mongol** : ***shar*** = « jaune », ***sar*** = « lune », et ainsi de suite, la **royauté** se mêlant au **jaune** (d'**OR** évidemment) et de **lune** (jaune aussi, en général). Petite incise : je **mélange** ici, comme partout dans mon texte, et comme je l'entends, car « roi » = ***karalius*** (lituanien), ***karalis*** (letton) ***qirol*** (ouzbek), les deux premiers, indo-européens ; le second, du groupe turc ; à rapprocher de ***corolle*** (= « petite couronne »). Donc, linguistes, cessez de nous importuner avec vos *oukases*, cassants, vos « *emprunts* », commodes mais *supposés*, vos « *coïncidences* », mais *fallacieuses*, de « scientifiques » simulés, cachés sous les **brimborions** d'un savoir étouffant.

La ***deuxième leçon*** à tirer de ces considérations, c'est qu'à l'**extrême aube** de l'Humanité, ce n'était **pas** les **hommes** (les mâles) qui l'emportaient dans la *toute naissante société* des **civilisés** : les **couleurs** de l'**AUTORİTÉ**, les **symboles** de la **FORCE** étaient féminins. Si le **jaune** et la **lune** sont, ici, à l'honneur, c'est parce que la lune a été revêtue de la couleur **majestueuse** de l'**OR**. Et cela parce qu'elle fut la première honorée au ciel, ses phases servant à fixer le **calendrier** de la vie, les **récoltes**, qu'elles soient de cueillette ou de culture, étant essentielles à connaître. À quoi il faut ajouter le **mois**, division basale du calendrier (***mens*** en latin), et les ***menstrues***, de même périodicité et donc fondatrices elles aussi. **MORALİTÉ** : tout cela reportait à la **FEMME** (comme le « *petit taureau du ciel* » mésopotamien, la **lune** en l'occurrence, à cause des *cornes* en *croissant* peut-on présumer), laquelle fut donc bien la **première maîtresse** des choses, que cela *hérisse* ou non les machos attardés, et *défrise* ou non les suffragettes échauffées de féminisme sauvage. Pour ce qui est de la mise en valeur de la Terre, cela est fort important !

Nous y reviendrons, mais déjà – comme je le laisse entendre ici, que les premiers humains à avoir détenu l'**autorité** sur les clans (et les peuples) furent les **femmes** – il faut prendre acte de la **réalité** et de la **mesure** des choses : quand ils dépossédèrent, en effet, les femmes de leur autorité (afin de jouir de celle-ci durablement), les hommes firent en sorte de les **humilier**. Ainsi, pour écrire « **esclave** », en **"**babylonien**"** **cunéiforme**, on s'est servi de deux mots associés : celui de « **montagne** » et celui de « **femme** ». Or, l'une des divinités éminentes des temps (pré-)babyloniens était la « ***Dame de la Montagne*** », « **maîtresse** des **fauves** », ceux-ci étant représentés par le ***taureau***, emblème ***lunaire*** et ***féminin*** (on l'a vu), qui dut être **masculinisé** : c'est pourquoi, dans tout ce Moyen-Orient archaïque le taureau (mâle symbolique s'il en est !) fut **pourvu d'une…BARBE**, comme pour atteste sa **virilité**. La maîtrise des « fauves » (bêtes sauvages), me paraît d'ailleurs renvoyer à l'action **domesticatrice** des **femmes** (de préférence aux hommes). Nous reprendrons ce sujet important. En attendant, on voit bien

que tout ceci n'a pas été sans **influer fortement sur la Langue** : il faut donc le prendre en compte, si l'on veut vraiment essayer de comprendre les tenants et les aboutissants des choses.

Petit ***aparté culturel*** pour préparer au choc que va produire sans doute mon récit explicatif du passage de l'errance paléolithique à la sédentarité néolithique. Nous, **biologistes**, savons cela, ou devrions le savoir ; mais beaucoup d'entre nous veulent, comme d'autres (qui ne le sont pas), l'ignorer. Et l'une des manifestations de ce déroulement de l'Histoire a été l'**arrachement de l'autorité** (qui était, je crois, plutôt clémente, mesurée au moins) des mains des femmes par les mâles. Ils ont vu, désormais, la **femme** et la lune en **BLANC** (nouvelle couleur symbolique – et **faible** par rapport au jaune "aurifère" des commencements – donnée à la lune, tandis que l'**homme**, le soleil-maître désormais, fut figuré en **ROUGE** (les Chinois exaltent cette couleur **forte**), pour priver les femmes du jaune royal (on en a même fait parfois une couleur maudite pour les **traîtres** et les **cocus** : *cf*. **jaune** = ***melen*** (breton, *cf*. ***miel***, français), **noir** = ***mélas***, ***melns*** (resp. grec, letton). Les « *occultistes* » soi-disant initiés (!) ont fantasmé sur « *les hommes rouges* » (présumés égyptiens et maîtres secrets du monde !). La ***Torah*** s'en est emparée à son tour, et tout est devenu rouge : ***Adam*** et la ***poussière*** d'où il aurait été tiré par le putatif créateur ! Nous aborderons cet aspect en traitant du ***Patriarcat*** (***grand-père***, ***oncle***, ***père***, etc.) qui met tant en fureur madame Colline Serreau, mais auquel ne veut pas croire Mme Roudinesco. Certes, Mme Roudinesco est libre de détester les écritures juives, mais elle ne peut pas faire, que les ***Patriarches*** y ont joué un rôle important encore que…v. p. 233 *sq.* not. 242, *patriarcat* ***subreptice***). **Car, par-dessus tout, il fallait sauver le FEU, rouge** (on y viendra aussi). Et la nouvelle manière de voir et de « ***faire humanité*** » comme disent les cuistres de la médiocrité, a été une traînée de poudre, car du ***Cap de Bonne Espérance*** (ou peu s'en faut) au ***Cap Horn*** (ou tout comme) les Humains ont transporté leurs **mots**, restés (à peu près) **intacts** partout. **L'ADN ne s'éradique pas « *comme ça* »**, braves gens !

4 – BOUSTROPHÉDON, COMMUNAUTÉ DE LETTRES et PARTİCULARİSMES CRÉATİFS L'aisance des anciens locuteurs

On verra, plus loin, que **TP** – "racine ultime" – peut se muer en **PT** (entre autres possibilités). Lorsqu'un mot semble ainsi s'« inverser » ou modifier l'ordre des lettres le composant, les linguistes parlent de ***métathèse***. Sans évidemment nier le phénomène, j'ai remarqué, pour ma part, que, dans nombre d'idiomes, nombre de mots se renversent exactement, tout en gardant leur sens ou en en exprimant un très voisin, comme on l'a vu plus haut (p. 25) à propos de ***SAR*** et ***RAS***. Plus tard, lorsque l'on abordera les caractéristiques de la **sédentarisation** par exploitation agricole des sols, nous verrons comment la racine **M**(e)**Z**, renvoyant aux terres et aux bâtiments d'exploitation, s'est inversée en **Z**(e)**M**. – dans le monde slave (élargi par contact) en Europe – pour se transformer.

Plutôt que de la ***métathèse*** (beaucoup trop souvent prise pour référence ou "procédé" et que Rey – *DHLF* – n'explique même pas), ce phénomène me paraît relever de la pratique dénommée ***BOUSTROPHÉDON***, laquelle correspond à une écriture **alternativement** faite, de **ligne** en **ligne**, de **gauche** à **droite**, puis de **droite** à **gauche**, selon l'image du "bœuf" – ***bous*** – qui doit "tourner" – ***tréphéïn*** (grec) – en bout du sillon pour revenir sur ses pas pour ouvrir un nouveau sillon. D'où, lorsque les choses se sont fixées et figées, deux modes d'écriture ont été retenus : la ***romaine***, par exemple de gauche à droite, la ***sémite***, de droite à gauche). **Il faut absolument tenir compte de ce fait lorsque l'on étudie la Langue**.

D'un autre côté, il faut également tenir le plus grand compte des contradictions à l'intérieur d'un même **groupe d'idiomes** (ou, parfois, du **même idiome**) et de la **perception** que chacun a des choses (en psychologie des masses, il y a là, me semble-t-il, un champ non négligeable à explorer). Par exemple, les Grecs disent « ***LES animaux COURT*** » –***ta zôa tréxhéï*** – car c'est l'**ensemble** des animaux qui est pris en considération : c'est donc un tout qu'exprime la langue. Les Latins,

eux, laissent plus de champ à l'expression : « ***tourner le dos*** », par exemple quand on parle d'un **groupe**, peut, comme en français, se dire au singulier (*ils lui tournèrent* ***le dos***, car on n'a qu'un seul dos par individu), ***dare tergum***, ou « ***les dos*** », ***dare terga*** (considérant que chacun a un dos propre) ; ce que l'on observe, de même, et pour cause, en parlant de la **foule**, qui « *se* ***rue*** » ou « *se* ***ruent*** » (à l'inverse absolu, ici, du grec cité plus haut) : ***turba ruit***, ***turba ruunt*** (la foule, sous-entendu, étant plurielle).

En Europe où l'indo-européen devrait unifier les faits, les mêmes bizarreries sont légion : je rappelle, ici, ce que j'ai signalé plus haut, là où Anglais, Allemands, Norvégiens et autres Nord-Européens voient du ***FROİD*** – ***cold***, ***kalt***, ***kald***… – les Italiens, les Roumains, les Espagnols et autres Sud-Européens, à partir de **racines identiques**, voient du ***CHAUD*** : ***caldo***, ***cald***, ***caliente***. Quand les Bretons parlent de leur ***grand*** champ, ***MAEZ***, les Baltes, eux, les voient ***petits*** au contraire, ***MAZ*** ; et **ils parlent très exactement de la même chose**. Mais, je le rappelle également, des gens aussi différents que le sont les Wolofs, Bretons, Tsiganes, Indiens, Mongols, et tant d'autres !, ont pratiquement le même mot pour dire « ***maison*** » ou « ***chez soi*** » (***GÊR***). De même, les Anglais ont-ils *inversé* le « **BLANC** » **originel** des plus vieux Européens – ***balts***, ***baltas*** (letton, lituanien), ***valkea***, ***valkoinen*** (finnois), ***blakkr*** = « blanc éblouissant » (norrois) – en « **NOİR** » = ***black***, à l'imitation des…Basques = ***beltz***. Ces derniers, du point de vue du *chaud* et du *froid* se singularisent d'intéressante façon : comme le fait la moitié de l'Europe, ils *inversent* les deux phénomènes en se servant, à leur manière (usage particulier du « **z** »), du mot "anglais" ***hot*** (chaud) pour dire « froid » **= hotz.** Voir, à propos des idiomes européens singuliers, p. 44, le hongrois.

Peut-être se rend-on mieux compte, ici et maintenant, des raisons qui m'ont poussé à creuser autant dans la Langue. C'est que la **logique profonde** – qui a animé les Humains dans l'acquisition et le développement de leur vocabulaire, et qui est rien moins que ce que disent les linguistes – prend des voies inattendues pour exprimer la réalité. Il faut avoir une grande expérience du langage pour se

lancer dans cette aventure ! Ainsi les Grecs (mais pas seulement eux) ont usé assez couramment de l'**euphémisme antonymique** pour dire les choses qui heurtaient leur inclination secrète à la superstition : le cas des déesses du malheur, les **Furies** (Erinyes) devenues les ***Bienveillantes***, est trop connu pour que l'on y insiste. Mais, même quand il s'agissait du **fer** – métal quand même assez suspect pour que le Grand Flamine, à Rome, ne s'en serve pas pour ses couteaux rituels – les Grecs se distinguaient des autres peuples en l'appelant « *le céleste* » (***sidèros***) pour ne pas en offusquer ceux supposés l'avoir envoyé aux Humains. Ainsi notre ***sidérurgie*** s'apparente-t-elle au monde ***sidéral***, divers astéroïdes contenant, effectivement, du fer : pour comprendre cette subtilité d'emploi, il faut mettre en parallèle ***hierro*** = « fer » (espagnol, *cf*. notre « hiératique ») et ***Ἱiéros*** = « sacré » (grec). Ce n'est pas le premier venu – ni la première non plus d'ailleurs – qui peut s'improviser étymologiste ici, fût-il – fût-il surtout – sénateur, députée ou enseignant à *Sciencepo* !, comme je l'ai vu, récemment, sur un plateau de télévision**…**au péril de ma rate !

Deux peuples, plutôt proches géographiquement, mais réputés appartenir à des groupes linguistiques opposés (indo-européen et finno-ougrien), Polonais et Hongrois, ont un mot très voisin pour désigner deux ***paysages*** totalement différents en apparence : la ***PUSZCZA*** polonaise est une « jungle, ***forêt dense*** », la ***PUSZTA*** hongroise est une ***steppe pelée***. Au premier abord, car, en polonais, ***PUSTKA***, et ***PUSZTİT***, en hongrois, signifient, l'un comme l'autre, « ***désert, vide, dévasté*** », que le français « ***sans vie humaine*** » traduit fort bien. Qui a imité l'autre ? Qu'était, en des temps lointains, la *puszta* ? Tout cela, pour répéter qu'**EN MATİÈRE DE LANGUE** – comme dans nos sciences dures, il faut le dire – l'**AMATEURİSME EST İNTERDİT**. N'imaginons jamais les ***linguistes*** (et encore moins les ***politiciens*** et tous ceux qui gravitent dans leur sphère de pacotille) en ingénieurs de viaducs ou d'hydro-barrages, non plus qu'en chirurgiens thoraco-cardiaques ou en pilotes de longs courriers aériens, si nous voulons être rassurés ou sérieux.

Un des **malheurs du monde**, récents (je l'ai connu et en ai pâti) la *Seconde Guerre Mondiale*, a, en partie, tenu à la **croyance aberrante** que le **nazi** Hess a extrait des **vaticinations** d'un **moine germanique**, à propos de la **Baltique**, qu'il surnomma la « *Génitrice des Nations* » : ***VAGİNA GENTİUM***, cette étendue d'eau un peu salée que les Baltes et les Sami/Suomi voient en ***BLANC***, quand les Romains l'ont comprise comme une mer ***CEİNTURÉE*** (*cf*. l'anglais ***belt***). Je pourrais ajouter encore beaucoup d'exemples incitant à la prudence : il n'est pas sûr que cela augmente le sérieux de l'argumentation. Aussi préféré-je en venir à deux derniers point d'appui essentiels : l'un technique, l'autre, plus général, mais tout aussi important dans l'**APPRÉCİATİON DES MOTS**, en retenant la leçon que l'on peut tirer de ce qui vient d'être survolé : chercher, dans un mot, le **sous-jacent, l'intention profonde**, et ne pas faire comme les étymologistes : regarder le doigt qui montre la lune. Encore faut-il se méfier des ***échanges*** très fréquents d'une lettre pour une autre que je rappellerai, une fois examiné la très importante association d'idées, essentielle ici.

5 – L'ASSOCİATİON D'İDÉES, CŒUR DE LA VÉRİTÉ LİNGUİSTİQUE

Car, dans ses **DÉTOURS**, **LA TRÈS LONGUE "MARCHE" DES MOTS A COMMENCÉ İL Y A TRÈS LONGTEMPS**. Tout s'est amorcé, probablement, au pied des *volcans*. Même si l'on discute l'origine de l'hominisation en Afrique de l'Est, du côté du **GRAND RİFT** (volcanique), il est indéniable que celle-ci fut un foyer humain de toute première importance. Par commodité, je prendrai l'un des peuples emblématiques de cette région du monde : les **MASAÏ**. Ces gens honorent un dieu qui se définit (ou s'est défini) quelque peu par le volcanisme (mont ***Ol Doïnyo***). Pour simplifier, qu'est-ce d'autre un **VOLCAN**, qu'**une montagne haute**, **pointue**, **isocèle**, et **fumante**, donc où tout concourt à imposer le respect un peu par la terreur. C'est d'ailleurs pourquoi elle a été déifiée ou est devenue le séjour des dieux et même du Dieu de la *Torah*, l'un des plus *dématérialisés* qui soient pourtant. Du *Sinaï*, au buisson embrasé, à

Boroboudour, *via* l'*Olympe* ou la *montagne chinoise*, les Humains ont fait des hauts reliefs un espace divin ; féminin, d'ailleurs en ses enfances grandissantes, avec la redoutable « *Maîtresse des fauves* » (***taureaux***), la « ***Dame de la Montagne*** » dominant le « *Croissant fertile* » à partir des sommets l'encadrant.
On croirait qu'il faut dire « **bizarrement** » (mais, moi, je dis **NATURELLEMENT**), la ***racine*** qui a engendré un vocabulaire immense en quantité et infini en significations, ne se ***retrouve*** pratiquement ***pas*** là où tout s'est enclenché : c'était il y a trop longtemps, et les Humains balbutiaient encore leur culture. À l'état de traces, et sans doute au hasard – je le concède aux linguistes – des mots tels que ***thathony*** (dinka) et, mieux, ***thaba*** (sesotho) = « montagne » pourraient évoquer un souvenir originel ; mais c'est sans garantie, d'autant que ces idiomes me sont tout à fait étrangers. Donc, cette **montagne ignée** et **conique**, reconnue pour divine, les Egyptiens, bien plus tard, l'ont matérialisée sous la forme de **pyramides** pour ***feus*** leurs pharaons qui devaient, de là, s'élancer vers le ciel. La **langue pharaonique** ne l'ignore d'ailleurs pas, bien que ce soit sans éclat particulier : ***TEP*** = « tête, chef, sommet », que nous allons observer massivement ailleurs, où, à partir de la racine ***TP*** – et son double inversé ***PT*** et toutes leurs variantes, ***TT***, ***PP***, etc. – un foisonnement glossique en a surgi, comme je le mentionnais en début de paragraphe. Ainsi, ***pet*** = « ciel », ***paout*** = « temps primordiaux », ***ptah*** = « feu » (du ciel, entré dans la terre), ***tabh*** = « prier » (s'adresser aux puissances d'*en haut*), ***péhwé*** = « bout, fin », ***kaphé*** = « devenir », ***saphé*** = « atteindre », sont d'indéniables témoignages en faveur de ces racines. Pour les cerner, très vite, deux mots-résumés : ***TEPE*** = « colline » (pron. ***tépé***, turc), ***TAPAS*** = « chaleur » (sanskrit).

Petite précision au passage : une ***colline***, selon ce que m'a appris une énorme fréquentation des idiomes dans le monde entier, ne désigne **PAS** une « **petite** » **montagne**, car ce n'est pas l'altitude qui joue ici mais la place occupée. Une colline **c'est** une **hauteur ISOLÉE**, comme un ***volcan*** (par exemple), alors qu'une montagne c'est un **GROUPE** de **hauteurs** (de ce point de vue, le moderne « *chaîne de montagnes* » est un pléonasme, même si l'on peut l'opposer à

« *massif* »). Ainsi, le ***Kilimandjaro***, point culminant d'Afrique (presque 6000 m) est formé à partir du nom *swahili* de la **colline**, ***kilima***. Il faut donc faire très attention quand on manipule l'argument linguistique. Au moins, ma pratique de géographe m'aura-t-elle mis sur la bonne voie.

D'où il résulte que le ***TAPİS*** tient **chaud**, autant qu'il est foulé au **PİED** et qu'on a ***TAPÉ*** (foulé) des poils pour obtenir le **feutre** des tapis formant certaines tentes (mongoles, par exemple). Quant à celles des Amérindiens – coniques et pointues – les ***TİPİS***, elles sont à l'image de leur modèle (*cf*. les tentes inuits, ***tupik*** en peaux de phoques). Après tout, les Indiens mexicains ont bien nommé leur « ***MONTAGNE à fumée*** » (le volcan donc) ***PopocaTEPETL*** (avec cette bizarrerie du « ***tl*** », peut-être aristocratique, mais présente aussi chez les Aléoutiens (*e.g.* les *Tlingit* ou les *Kwakiutl* pratiquants du curieux *potlach*), et qui n'est pas sans rappeler la langue à ***clic*** des Koïsans d'Afrique du Sud. On notera, une fois de plus, que les ***lexicolographes***, tel Alain Rey, disent n'importe quoi : **feutre**, pour lui, serait un parent de *filtre*, ce qui est tout bonnement une aberration. Ce mot, effectivement, est simplement lié au *foulage* aux **pieds** des poils dont on le tire (regardez les lettres qui composent les mots !). Du reste, "pied" – ***PeDis***, ***pes*** (latin), ***PoDos***, *pous* (grec) – est façonné (**PD**) sur son **inverse** (**TP**, *cf*. plus haut). Quant à mon choix du ***génitif*** pour donner le mot, je l'explique ci-dessous, comme j'ai essayé d'expliquer, plus haut, l'***inversion*** des lettres, de "D" en "T" à ***vesti*** (sur ***pedis***).

Petite parenthèse : GÉNİTİF

D'ordinaire, les linguistes font appel – c'est ce que l'on m'a enseigné et que je vois encore traîner dans les livres – à l'**accusatif** (grossièrement : le *complément* d'*objet* traditionnel) pour expliquer l'origine des mots (surtout ceux supposément forgés sur le latin) : ainsi, dira-t-on d'« **échelle** » qu'il vient de *scalam*. Personnellement, j'ai des doutes : je vois mieux le ***génitif*** (ce que nous appelions complément du nom avant que les cuistres désœuvrés n'envahissent l'enseignement, façon « scientifique ») produire du vocabulaire ; c'est, du reste, le sens exact du mot : **"**qui **engendre"** !

Quant au mot voisin de ***génocide*** c'est autre chose. Une mésaventure pendable est survenue à un historien qui proclamait le « ***génocide vendéen*** ». Le ***génocide arménien*** a connu (et connaît) la même mésaventure : des crétins ou des salauds ne cessent de le contester. À vrai dire, pour ma part, je trouve ce terme plutôt **impropre** lorsqu'il y a des **survivants**, car dire que c'est par rapport à sa totalité que la **disparition *partielle*** d'un peuple fait le génocide, est une incorrection : un **homicide** (ou un **féminicide**) n'est **PAS** la **MORT PARTİELLE** d'une **femme** ou d'un **homme**. Pour un peuple, il en va de même : Dieu merci ! il y a encore beaucoup d'Arméniens et de Juifs (pour ne rien dire des Vendéens…). *Par contre*, ***il n'y a plus*** **de Caraïbes** vrais (ni de tant d'autres **Amérindiens**) comme ***il n'y a plus*** **de Tasmaniens**. Ces peuples, seuls, éliminés totalement de la surface du Globe, ont été, *à la lettre*, victimes d'un génocide, ce qui ne diminue en rien la **sauvagerie crapuleuse** des **Nazis**, non plus, du reste, que la ***dérisoire*** « idéologie » de leur prétendu **ordre noir** d'**"initiés**" : d'initiés à quoi ! On se le demande bien (à tort d'ailleurs, car c'est du temps perdu).

Petit aparté : pour moi qui ai connu cela de très près, l'**image la plus belle d'humanité** et la plus **abjecte**, à la fois, de la *déportation*, c'est celle d'une femme assez menue, d'âge moyen, en manteau et chapeau, portant une petite valise (!), et marchant sur un quai, le long d'un train, d'un pas confiant : comment eût-elle pu se douter, une seconde, dans cette **belle naïveté confiante d'humaine accomplie**, qu'on l'envoyait à une mort dissimulée et innommable du seul fait qu'elle était juive ? Je ne revois jamais ce petit bout de film sans trembler de tout mon corps, et en rester perturbé pour les jours à suivre.

Pour en revenir à notre propos de fond, il faut ne pas perdre de vue le *manque de rigueur* affligeant trop souvent l'usage que l'on fait des mots, ce qui a été dit avant la **"***Petite parenthèse***"** (ci-dessus) suffit à fixer le **cadre général** dans lequel on peut développer la ***Langue*** comme ***support*** d'***investigation civilisationnel***. Il me reste à donner un exemple de l'unicité de la Langue, de son point de départ supposé (Afrique de l'Est jusqu'à son terme géographique d'expansion, avec les caractéristiques principales qui la conditionnent, telle, par exemple, l'*inversion* et les *contraires*. Je passe par ce détour, afin que mes lecteurs et lectrices comprennent bien ce que j'essaierai de montrer à propos des structures agraires (et de leurs paysages), à travers l'***Eurasie*** de **"**mes**"**

Eurasians, telle que je l'entends ici, c'est-à-dire en excluant l'Asie **"**vraie**"** (Centre-Est, (Extrême-)Orient, Sud et Sud-Est) ; à gros traits. Ce que je ferai-là n'a jamais été tenté par les soi-disant « chercheurs » qui sont restés figés dans le plus strict conformisme remontant au XIXe siècle. Et cela va surprendre, peut-être même choquer, le caporalisme intellectuel étant infiniment plus répandu et plus tenace qu'on ne l'imagine d'ordinaire ; surtout lorsque l'on constatera que les **prétendus** « ***domaines linguistiques*** » vont voler en éclats.

Évidemment, l'exemple que j'ai choisi est celui de la **montagne** de feu, incarnation des **hauteurs divines** mais aussi des **supériorités** humaines ou matérielles, **morales** ou **triviales**. Je conçois très bien que ces listes de mots (que je me suis pourtant efforcé de réduire au strict minimum de ce que j'ai recueilli) sont pénibles, parfois, pour ceux qui prennent quelque distance avec mon sujet (dans ce qu'ils jugeraient, peut-être, ses à-côtés ou ses ramifications). Aussi, une fois intégrés les quelques **mots-clés de guidage**, ces lecteurs auront-ils le loisir de délaisser – quitte à y revenir plus tard – la suite de mots que j'expose (je ne le leur conseille cependant pas). Les autres pourront, comme dans un jeu, après tout, chercher les explications derrière les vocables. Cela allègera, à la fois, ma tâche et le texte de mon propos proprement dit. Une **recommandation** est nécessaire toutefois : la liste que je vais donner n'est (ainsi que je viens de l'indiquer) qu'une **vue très partielle de la réalité**, car, compte tenu de ce que j'ai dit du ***boustrophédon*** et de l'***échange*** très fréquent d'une lettre pour une autre (et donc pas seulement d'un mot pour un autre… !), ce que l'on pourrait accumuler serait énorme. Ne me reprochez donc pas les ***omissions*** que vous ne manquerez pas de découvrir ; d'autant que, dans son **ensemble**, du point de vue du ***vocabulaire***, la **LANGUE** fonctionne essentiellement selon l'**ASSOCİATION DES İDÉES**, celles-ci s'enchaînant les unes les autres sans le moindre heurt.

C'est donc **TP/PT** (et toutes leurs variantes, ***TT***, ***PP***, etc.) qui sont concernées ici, et pour l'illustrer immédiatement je vais prendre le sens « ***TÊTE*** » qu'implique le ***sommet*** (on l'a vu à propos de ***raïs***, plus haut, § d'*UN İDİOME L'AUTRE*, p. 25) = ***TOP*** (anglais), donc la « ***POİNTE*** », et donc la ***TOUPİE***, par exemple qui tourne sur ladite pointe. J'ai déjà laissé entendre que, parce qu'il est l'opposé de la tête, le « ***pied*** » a fait ***podos*** (grec), ***pedis*** (latin) où ***D*** vaut ***T***. Mais je n'ai pas encore expliqué pourquoi ce **relief** sensible (*cf*. ***TOPOS*** – grec – d'où ***topographie***, *cf*. ***tup*** = « sommet », dialecte auvergnat) qu'est la colline volcanique, s'est modelé (avec tout son *cortège* *morphologique* et *sémantique*) sur **TP** ou **PT**. Le russe ***TOPOR*** = « hache » est du même acabit, sous-entendant, de fait, que c'est là l'attribut de *commandement* (nous verrons plus tard qu'il faut *nuancer sérieusement* cette prétention). **Personne n'ayant remarqué ces faits**, nous n'avons, évidemment aucune idée – *d'après les linguistes* – de l'origine, même supposée, du phénomène. Alors pour avoir vu pas mal d'**éruptions volcaniques**, *in vivo* (sur le vif bien sûr), et pour connaître le **grec** et l'**ouzbek** (celui-ci à un degré bien moindre toutefois), j'ai immédiatement pensé que l'ÉRU***PT***İON, qui marque une ru***PT***ure donc de la montagne, équivaut – avec ses laves, mais surtout ses bombes, ses lapilli, ses cendres – à un énorme ***CRACHEMENT*** de matières diverses enflammées. Or, en grec « ***cracher*** » se dit ***PTUÔ***, la « *vipère* » faisant alors ***ptuas***, celle qui crache son venin, comme le malheureux ***phtisique***, naguère, « *crachait ses poumons* ». Quant à l'ouzbek, il nous fournit, pour « *cracher* », ***TUPUR*** ou ***TUPLA***.

Tout cela montre que les Humains ne sont pas de ces écervelés qui opteraient pour des mots, « ***par coïncidence*** », comme s'obstinent à le seriner des linguistes qui continuent de patiner ou de patauger dans leur « science » de bazar. Ou qui, incapables de penser par eux-mêmes, attendent que de plus futés leur soufflent les bons vocables. Je me souviens de ce **médecin** (assez exemplaire de ses « confrères » du reste – j'en ai connu beaucoup, hélas !) qui s'offusqua bruyamment que je l'appelasse **TOUBİB** : je me suis immédiatement…

excusé pour reconnaître que, effectivement, il **ne méritait pas** cet appellatif qui renvoie à ***ṭabîb*** (arabe), de même sens, et qu'accompagne ***ṭibb*** = « *savoir et pouvoir de guérir* » (ce qui est le propre de l'action médicale. Non? Dois-je ajouter ***supposément***) ? Qu'accompagnent aussi ***ṭabâshir*** = « origine de tout » (*cf ; bérèshit*, hébreu, = « commencement » – בראשית), ***ṭabi°yya*** = « comportement supérieur », ***ṭabrîz*** = « suprématie », ***ṭab*** = « ordre », etc. Il n'est pas jusqu'à la ***TAUPİNİÈRE***, cette colline conique d'extrême miniature, qui ne les nargue, avec son « ***origine obscure*** » (A. Rey), alors que l'espagnol leur offre la « motte de terre » avec son ***tepe*** (v. ci-dessus le ***tepe*** turc !). Ainsi, comme dit plus haut, je vais vous « déverser » quelques mots, et vous chercherez, parmi eux, l'idée d'élévation, de commandement, de satisfaction, d'accomplissement, de « transport » par l'herbe à Nicot, la drogue ou l'alcool (tiré des grains ou des fruits), la nourriture fortifiante, et tout ce qui tourne autour de ces idées basiques, la *Divinité* n'étant naturellement jamais très loin, avec ses tolérances ou ses interdits. Comme chez les ***Tupi***, ces Guarani, enfants de ***Tupâ*** (Dieu), qu'ils célèbrent à la ***tupao*** (église), qui les a gratifiés du ***tapioca*** et des ***topinambours*** et de ce ***pety*** (*cf* « *pétuner* » en français), ou… ***tabac*** (herbe à Nicot) qui entête en faisant rêver un peu. Avant d'y venir tout à fait, je voudrais encore relever deux points.

Le premier concerne la ***souplesse*** de la Langue que les « linguistes » ont **figée** – cela ne date pas des temps modernes – car **tenir les mots en laisse** est aussi un moyen de **gouverner avec autorité** ; et permet toutes les **falsifications** possibles, y compris par ignorance ou par bêtise : nous le constatons à satiété ces temps-ci avec la **LAÏCİTÉ** mise à toutes les sauces, selon les intérêts de chacun ; ce qui est une pure **ESCROQUERİE**. Car voir la sénatrice Benbassa et **"**son excellence (ecclésiastique)**"** de Moulins-Beaufort user d'une même argumentation dit assez l'**état de confusion des esprits** ! De ce point de vue, la « **tête** », entendue ***TEP***, peut très bien devenir ***CAP*** dans la bouche de locuteurs « empruntant » ce vocable pour le substituer au leur s'ils y ont intérêt. Et c'est

ainsi que le latin ***caput*** renvoie au grec ***képhalè***, lequel est voisin de l'arabe ***kûfiyya*** (keffieh), ***coiffure*** des Bédouins surtout, car l'idée sous-jacente est celle du chef, forcément grand = ***kabîr***, comme l'âge avancé, ***kabar***, ou l'orgueil (des puissants), ***kibar***, la tête étant bien identifiable par celle du « bélier » (qui a inspiré la machine à faire tomber les murailles ! assiégées) = ***kabsh*** (*cf*. l'argot, ***cabêche***), ou le bouton du « câprier » = ***kabbâr***. **Je redis donc, ici, qu'il ne faut surtout pas élever d'artificielles et fallacieuses barrières entre les mots de la Langue humaine** (sous prétexte que l'on serait dans l'« ***expertise*** » des « spécialistes (en linguistique)» comme le **"**dégoisent**"** les vaniteux ignares contemporains). Je prends un seul exemple à l'appui de ma formule, et exprès dans des idiomes un peu inhabituels : le **gaëlique** et l'**étrusque**, et j'obtiens cet intéressant chiasme (v. aussi p. 44) :

MAC = **fils** ⤫ **CLANN** = **tribu**, peuple (gaëlique)
CLAN = **fils** ⤫ **MECH** (*mèq*) = **tribu**, peuple (étrusque)

S'agissant d'étrusque, je noterai que son ***lautn***, ***lautun***, = « **les gens** », renvoie bien au ***laos*** (grec) = « le peuple » [n'oubliez jamais que la ***Langue***, avant tout, c'est **PARLER** (u = ou) ; dont les Latins tireront la ***LEX*** (***loi*** ou ***chose*** du ***peuple*** ou ***PEUPLE*** tout court) que leurs autocrates confisqueront et **déformeront** en ***REX*** = « roi », avant que le peuple, reprenant le pouvoir que s'était attribué le roi, ne refasse de la ***loi*** la « ***chose*** du peuple » ***RES*** (*publica*). La Langue, nous dit toujours beaucoup à travers ses mots… Autre rapprochement, pour le « **peuple** », et toujours avec le gaëlique – qui se dit ***dinêu*** mais s'écrit ***daoine*** (!) ou ***duine*** – et le navajo ***dineh*** = « peuple ». Ici, se vérifie, comme en **biologie** (ainsi que je l'ai mentionné plus haut), l'**"**erratisme**"** de certains **mots** comme il en va de certains **gènes** : on ne peut prévoir (quant à expliquer… !) leur distribution : « **tuer** » se dit bien quasiment de la même façon en espagnol – ***matar*** – qu'en… malgache – ***maty***.

Je vais donc, maintenant, donner la suite de mots annoncés que l'on peut "sauter" (quoiqu'il serait mieux de la lire) pour y revenir plus tard.

Tepa, tepalik = (ouzbek) ***töbe*** (kazakh) = « colline », ***tövshin*** = « altitude » (mongol), ***tipous*** = « escalade » (hébreu), ***Tafelberg*** = « butte-témoin » (allemand), ***tampokestsa*** = « haut plateau » (malgache – ce que sont les ***tepuy***/***tápuï***, sud-américains) ֍, qui renvoie à ***tefoka*** = « explosion », ***tipika*** = « jaillissant », ***tefoka*** = « bulles éclatant en surface des marais », la ***topa*** = eau de « surface des marais » (malgaches aussi – *cf*. le ***top***-*bottom* anglo-saxon), tant le souvenir du feu ancestral reste vivant, avec ***tupakeittio*** = « foyer de cuisine » (finnois), **tophèt** = « brasier » (hébreu), ***tova*** = « poêle » (ouzbek), ***tapis*** = « chaleur » (hindi), ***tàpy*** = « incendie » (malgache), ***tapt*** = « chaleur » (ouzbek), ***tepefacio*** = « échauffer » (latin), ***tobla***, ***tovla*** = « chauffer » (ouzbek), ***tupakoida*** = « faire fumer » (finnois), ***tuphos*** = « fumée » (grec), ***tupruta*** = « tourbillon » (finnois), ***tuphôn*** = « tornade » (grec, à comparer à l'arabe ***dabâbi*** = « masses nébuleuses»= »), ***kúpyati*** (sanskrit), ***kupitû*** (slavon) = « bouillon », ***tèphra*** « cendres » (grec), ***tvaiks*** = « vapeurs » (letton), ***tvaikas*** = « fumée » (lituanien), ***toppima*** = « mettre en tas » (estonien), ***tibn*** = « meule de foin » (arabe), ***taphos*** = « ***tombeau*** » (grec), ***tâbût*** = « cercueil » (arabe), ***thaptô*** = « rendre les honneurs funèbres » (grec), ***tropaïa*** = « trophées » (grec), ***thriambeuô*** = « entasser les prises de guerre » (grec), et ***trophè*** (grec), ***taplalék*** (magyar) = « nourriture », dont j'ai dit le lien avec les « ***Puissances Supérieures*** » (et sur lesquelles on reviendra) qui accordent ces prodigalités (*cf*. le *benedicte* chrétien) et que les Suméro-Akkadiens nommaient ***TUP-****SİMATİ*. De ce point de vue, le ***Templum*** latin est emblématique de l'ensemble : n'oublions pas que, à l'origine, il est un carré de ***CİEL*** désigné pour prendre les augures : sa projection au sol en fera le lieu de culte des religions, ***tapuli*** « clocher » finnois), ***tecpan*** = « palais royal » (nahuatl, lequel à ***Téotl***, pour Dieu, sans avoir jamais connu les Grecs anciens ni leur ***théos*** !). Dans la même veine, ***tabou*** (variante ***tapu***) s'inscrit dans le domaine de l'interdit et du néfaste que ***fady*** (malgache) rend fort bien en

renvoyant à la ***fée*** (***fada***, *cf*. le ***fado*** portugais, ce chant extrêmement ambigu), le ***FATUM*** (latin), le ***fâti*** = « démon tentateur », et les ***fatâwâ*** « arrêts de la justice divine » (arabe) confortent de toute leur rigueur, qu'essaie de compenser le ***taupīt*** = « sauver » (letton).

Dans la même veine du ***P*** devenant ***F*** (banal) et **s'inversant** par rapport à lui (ce qui est l'une des finesses des idiomes humains), on relèvera, très vite, ***fadî*** = « honte » (kurde), ***fido*** = « sacrifice compensatoire » (ouzbek, *cf*. ***fidâ*** – arabe), ***fides*** = « foi » (latin), ***fidokor*** = « fidèle » (ouzbek), ***fatisco*** = « s'ouvrir » (latin), à la fois comme le volcan qui émet sa lave et la femme (qui accouche notamment). Et pour renvoyer au tabou, le suméro-akkadien a créé ***tabihu***, à la fois « boucher » et « prêtre sacrificateur » (ne jamais oublier qu' « **U** » se prononce toujours **OU**). Car, comme j'aime à me le rappeler à moi-même pour rester dans la vérité des choses, quand un mot vient à manquer à Kant ou à Platon, un chasseur papou ou un berger andin peut faire l'affaire pour y remédier, les mêmes neurones habitant les mêmes boîtes crâniennes. Avec ces lettres les Humains visent toujours haut : notons seulement, ***teppe*** = « couverture » (norvégien), ***tavoite*** = « but », ***toivo*** = « espoir », ***täpö*** = « comble » (finnois). Mais c'est avec quelques mots plus triviaux, plus allusifs ou plus exigeants et même inquiétants, et donnés sans ordre, que nous mettrons un terme ce très bref tour d'horizon : ***tepri*** = « exagération » ***téperté*** = « excédents », ***teproj*** = « combler la mesure » = (albanais), ***tuupija*** = « accumuler », ***toppima*** = « rembourrer » (estonien), ***top-head*** = « postiche crânien » (anglais, *cf*. ***toupet*** exact (de cheveux) et figuré – français) ; ***tap*** = « ascétisme », ***tapnâ*** = « macération », ***tapovan*** = « ermitage », ***taprovat*** = « vœux religieux », ***tâvîz*** = « talisman », ***tapâk*** = « miséricorde » (hindi) ; ***tapitra*** = « accomplissement » (malgache), ***tappo*** = « meurtre », ***tappaa*** = « tuer » (finnois, par excès inverse), à rapprocher de ***ptoéô-oô*** = « terrifier », ***piptô*** = « tomber » (c'est comme pour la ***tête*** et le ***pied***, le ***Capitole*** et la ***Roche Tarpéienne***) ***ptôma*** = « chute » (grec) ; de même intention, il y a le français ***putain***, ***tapiner*** (les prostituées sacrées ayant

été encore plus avilies), lesquels reportent au grec ***tapéïnotès'***, (le malheureux ***merisier*** étant affligé du surnom de ***putier***), accompagné du breton ***tavantegezh*** = « d'infime condition » et de l'ouzbek ***tuproq*** = « foulé au pied », car c'est une autre propriété de la Langue que de susciter ses propres **antonymes**. C'est pourquoi, l'ouzbek – encore lui – a fabriqué ***tovlan*** = « étinceler » et ***to'p-to'la*** = « combler ». On ne s'étonnera donc pas que ***se tapir*** c'est « se mettre au chaud » dans une ***tanière*** (***tan*** = « feu », breton et *alq*.), où « se cacher » comme la ***taupe*** (car ce sens-ci peut concurrencer le précédent ou le renforcer…) ; quoi qu'en pensent A. Rey, P. Guiraud et tous leurs copains, Bloch, Wartburg et consorts. Je passe sur les **tambours** et leur haut **tapage**, pour en terminer par le retour au sacré du volcanique point de départ (aux grondements précisément représentés par ces instruments à percussion).

Comme le mont ***Ol Doïno*** est interdit d'escalade aux *Masaïs*, on sait qu'il y a eu le ***fruit défendu*** dans le judéo-christianisme : la **POMME**. Car vouloir imaginer un autre fruit est, au moins une folie aberrante, au plus un délire de religion superstitieuse. De toute façon, on y perdrait son temps, la **Langue** dressant des **barrières** qu'il n'est pas à la portée du premier venu ou non de renverser. Pour ne prendre que cet exemple déroutant, je citerai le basque ***sagara*** (« consécration » de l'eucharistie) et ***sagar*** = « pomme ». J'attends pour voir… ! Car il y a belle lurette À Rome, dans les enfances de la ville, il y eut une ligne interdite au franchissement et un espace inconstructible, le ***Pomœrium*** (Pomérium). Remus, qui l'a ignoré l'a payé de sa vie. Consonant de pomme, il y a, par ailleurs, l'autre nom du fruit, ***malum***, qui est de sinistre augure, par ce qu'il évoque de mauvais et de méchant. Le grec ***mèlon'*** ne nous éclaire pas davantage en nous renvoyant au latin. Tout juste peut-on évoquer, devant la carence des hellénistes, le ***mélas*** = « noir » mais qui n'ajoute cependant rien, intrinsèquement, au ***mal*** latin. J'ai **deux éléments**, toutefois, de possible éclaircissement, mais je les livre avec des réserves, car il me manque quelques fragments décisifs. En tout cas, je ne vais pas perdre mon temps, avec

les… « exégètes » et leurs **mièvreries carnavalesques** à propos de la nature exacte du « **fruit défendu** », comme, du reste, avec la feuille dont la malheureuse Ève a masqué sa nudité. Ces pitreries infantiles sont, au mieux, inutiles.

Le premier de mes éléments de preuve est le plus solide : il a trait à l'***ivresse***. Quand on parcourt, comme je l'ai fait, une bonne cinquantaine d'idiomes (diversifiés à travers le monde), on s'aperçoit, du moins là où poussent les pommiers, que c'est son fruit qui est mis en cause dans l'état anormal que provoque une surconsommation d'alcool. Le nom de la boisson fermentée que l'on en tire – le ***cidre*** – vient d'ailleurs d'un fruit de type agrume, parent du ***cédrat***, ce qui complique encore les choses, probablement par l'effet d'un tabou, qui frappe également d'ostracisme l'alcool que produit la distillation du cidre à l'alambic. ***Sidr***, en arabe classique renvoie au **jujubier** d'Orient. À l'appui de cette proposition, je me réfère au *Zizyphus lotus*, ou « ***jujubier des Lotophages*** » dont on connaît la singulière réputation qu'Homère leur a faite dans l'Odyssée. Il y a quand même plus : de l'allemand ***Apfel*** = « pomme », on peut remonter au grec ***tupos*** = « modèle » (pour le **fruit-type**, car ***pomum***, en latin, signifie « fruit » tout court), puis à l'hébreu ***tapôûarh'*** et à l'arabe ***teuf'ia*** ou ***touffâha*** (« pomme »), ***tafattouh***, étant l'« éclosion », ***tafakkour*** = « pensée », ***TAFAWWOUQ*** = « supériorité » (dont tout est parti), avec ***thamma*** = « fruit », et ***thamal*** = « **İVRESSE** » dont on ne peut pas ne pas rapprocher le ***tafiat*** et ***ratafiat***, cet alcool plus ou moins grossier de la marine à voile, sur quoi la boucle va commencer à se reboucler avec le *summum* de l'ivresse , la ***toufiane*** des fumeurs d'opium, ***tuphoô-ô*** = « rendre fou », et ***tuphioô-ô*** = « aveugler » (grec), l'hébreu complétant par ***tifourha*** = « enflé », ***tipouf*** = « prêt à éclater », comme une « tumeur » = ***téparh***, que parfait le finnois ***täpô*** = « archiplein » , tel le volcan sur le point de faire éruption.

Mais pourquoi la **pomme ?** Car elle ne semble avoir rien d'extraordinaire. C'est le ***deuxième élément*** de ma réponse : sans doute paraît-il plutôt fragile, au premier abord ; mais à tout bien considérer…. Effectivement, dans les débuts de

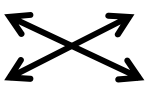
ce XXIe siècle, des « chercheurs » étatsuniens « découvrirent » (?), dans les vallées du **piedmont du Tien-Chan-Altaï**, des **vergers** de **pommiers** où poussaient à peu près **toutes les variétés** de ces arbres. Ils conclurent, ***un peu vite*** à mon sens (mais je n'ai vu qu'un reportage télévisé – avec les yeux d'un biogéographe quand même !), qu'il s'agissait là d'un phénomène **naturel**. En fait, je n'en crois **rien**. Quand on pense aux trésors archéologiques (statuettes et ouvrages d'art multiples) découverts sous les sables du *Kazakhstan* (sur quoi on ne s'est guère étendu en France), et quand on les compare à ces trésors végétaux des **"variétés"** de pommiers, telles qu'on nous les a présentées, je pense que c'était plutôt là l'**œuvre d'Humains**, dont le souvenir, au fil des millénaires, s'est perdu. Et je me demande, si la *Torah* – ce livre de la ***MÉMOİRE des Humains*** qu'il est fondamentalement (surtout à travers le ***Bérèshit*** avec son **ARBRE de la CONNAİSSANCE** comme frappé d'un **tabou**) – ne rapporte pas, sans le savoir, une sorte de **vieil interdit** qui aurait voulu protéger les connaissances de la **sélection végétale**, acquise dans les **arrière-temps** du **surgissement des savoirs humains s'emparant de la Nature pour la transformer**, et la **faire servir à nos nouveaux besoins** d'**ESPÈCE TERRESTRE DOMİNANTE**. Que certains aient voulu **protéger ces SECRETS de manipulation végétale** à en faire prendre **PEUR** aux autres pour ne pas les partager, ne me paraît pas déraisonnable quand on connaît la suite de notre Histoire. Une chose reste remarquable : pour se protéger des **drones** américains qui cherchent à les débusquer, les ***talébans*** afghans **se cachent dans les vastes vergers de… pommiers de leurs pays** (ainsi que l'a très bien montré le magazine français *Paris-Match*, fin 2020). Comme quoi ! **En toute hypothèse, nous voici, maintenant, aux PORTES des ENFANCES de l'HUMANİTÉ TRİOMPHANTE.**

❁ Comme tout le monde, y compris N. Hulot qui les a pourtant vus d'assez près, j'ai commis la faute de croire aux pléonastiques « *plateaux tabulaires* » (*Ushuaia dixit*) pour qualifier les ***tepüyi***, en y ajoutant « hauts » (ce qu'ils sont, c'est vrai)

pour satisfaire mon besoin d'y voir un « sommet » ***top/tepe***. Eh bien, tout le monde se *trompe*, et c'est la **rigueur** de la ***Langue*** qui, seule, est **exacte**. Allez-y voir, mais **vraiment** (sur place), et vous comprendrez : le recours au ***pluriel*** **LES *tepuy***, qui qualifie ce genre de *relief* est **révélateur,** la surface est **plane** lorsqu'elle est vue de *loin*, de *biais* ou de *trop haut*, et, de ce fait, **masque** la **réalité** du **MODELÉ** de détail qui est, en réalité, un **HÉRİSSEMENT** de POİNTES (de type *karstique*, lequel caractérise le ***modelé*** en roches **calcaires**), rappelant les ***tsingy*** malgaches ; ou nos « cheminées des fées » mais sans coiffe et en nettement plus aigu.

6 – ÉCHANGES DE MOTS, DE LETTRES…

On l'a vu, les mots peuvent s'échanger facilement d'un idiome l'autre : il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas là la preuve d'un fait mûri, correspondant à une intention claire bien que dissimulée ; ou alors, c'est une confusion involontaire qui est à l'origine des chiasmes linguistiques qui ne sont pas une rareté. Nous l'avons relevé à propos de l'étrusque et du gaëlique (p. 38). J'avoue ne pas pouvoir trancher, ici (on verra plus loin, à propos de l'installation agraire). J'en citerai donc encore un pour introduire la notion d'échange de lettres, beaucoup plus facile évidemment. Donc, et à propos de **notre sujet** strict, entre le **magyar** (hongrois) et l'**allemand**, s'est produit un **chiasme** de la « ***terre*** » à la « ***forêt*** » qui la couvre ici et là.

ERDE = **terre**  **WALD** = **forêt** (allemand)

FÖLD = **terre** **ERDÖ** (prn. *erdeu*) = **forêt** (magyar)

On verra l'importance que j'ai accordé aux **femmes**, notamment aux tout débuts de l'*Histoire du Monde*, lorsque nos ancêtres erraient dans les savanes froides européennes, conduits par les ***mahousses*** ces **femmes** tellement **fortes**, qu'elles évoquaient le nom de **Dieu**, que l'on retrouve dans de très vieux idiomes africains par ***MAWHOU***, en *fon* (Bénin) ou *éwé* (Togo et Ghana).

RÉCAPİTULATİON RAPİDE

La **complémentarité** des **idiomes** entre eux est donc le **fondement linguistique** qui est, ici, à prendre en considération, absolument et par-dessus tout. Dès lors, avant de le récapituler très brièvement, je donnerai un dernier exemple de ce que j'ai relevé – à propos du *pseudo–indo-européen* cher à Benveniste et Dumézil – s'agissant du mot « **roi** » (***ras***, vu, ci-dessus p. 38, tel ou inversé en ***sar***, var. ***shar***), renvoyant à l'« **or** » et à la « **lune** », que le rapport a été tellement fort que, la **royauté** des premiers temps, limitée souvent à l'espace de la **cité** et de ses dépendances, l'a adopté pour nommer la **ville** dans une **grande partie de l'Ancien Monde**. En voici quelques exemples, sans ordre : ***shar*** (tadjik, pashto, baloutche, ouigour, népali), ***ṣahar*** (ouzbek), ***shahar*** (kashmiri), ***shaher*** (gujrati) ***şeher*** (azéri), ***sher*** (konkani), ***shehr*** (ourdou), ***shahër*** (marathi), ***shohor*** (bengali), etc.

Cela étant, il faut donc retenir l'« échangeabilité » d'un mot l'autre, ce qui veut dire que s'il manque un **mot** dans une séquence ou série dans tel **idiome**, il est presque toujours possible de le retrouver dans un **autre idiome**, totalement étranger à la supposée famille linguistique dont relève ladite séquence, ce qui permet d'avoir des continuités intelligibles (on le verra à propos des ***fermes*** et des ***champs***, dans un domaine lexical d'une éblouissante variabilité). Aussi bien, ne faut-il pas hésiter à « enjamber » gaillardement les **impossibilités** phonétiques ***inventées*** par les linguistes. S'il est banal et admis (quand même !), que les humains peuvent ne pas posséder une des deux liquides (**R** ou **L**) l'une peut facilement suppléer l'autre : par exemple notre **lilas** devient **rira** pour les Japonais qui n'ont pas de L ; et ainsi de suite. Ce qui est vrai des lettres (consonnes ou voyelles du reste – car on va très au-delà du banal espagnol mentionné p. 15), l'est donc aussi des mots eux-mêmes ; en ne perdant jamais de vue ce qui fait l'« ADN linguistique », tel que je l'ai esquissé au début de cette réflexion.

PETİTE CONCLUSİON

LA PLUS BELLE HİSTOİRE DU MONDE

Comme dans ce travail j'ai pris le parti de **chercher**, à travers les **mots**, l'explicitation, sinon l'explication, voire l'**élucidation** du « mystère » (qui n'est tel, d'ailleurs, que pour les paresseux, les incapables ou les fanatiques bornés) de nos **structures agraires** françaises – lesquelles ne diffèrent en rien, du reste, de celles de nos parents directs, les Européens –, et pour que l'on comprenne bien que j'entends par "**CLÉ"** vraiment sa **matérialité** (même transcendée dans le concept) et non je ne sais quelle « image » ou métaphore plus ou moins habile ou besogneuse, je veux en donner une **justification claire** grâce à ce sous-titre (peut-être un peu pompeux) qui introduit cette petite conclusion. Et, pour que l'on vérifie que je ne suis pas indéfiniment dans l'invective, je ne dirai rien des linguistes, me contentant de montrer la beauté de la **Langue**.

Oui ; vraiment, à mes yeux, il s'agit de **beauté pure**, et de sa plus remarquable expression, celle qui en quelques mots – et en dépit de tout ce que l'on peut constater de fâcheux ou de néfaste retardant notre passage au troisième temps (selon ma propre classification) de notre histoire [l'***"HUMAİNİSATİON"*** –, après l'**humanisation** (*Actuel*) et l'**hominisation** (d'avant même *Néanderthal* évidemment)] –, mots nés de l'***espace*** et du ***temps***, pour tisser le lien qui unit les Humains les uns aux autres. Que l'on en juge plutôt par cette infime séquence qui met en rapport tous les Humains, dans l'**Espace** (terrestre) et le **Temps** (antéhistorique et historique).

Mani = « sperme » (arabe), ***muna***, ***manni*** = « œuf » (finnois, lapon), ***mánná*** = « enfant » (lapon), « ***man*** » = homme (néerlandais), ***manus*** = « main » (latin), ***mânes*** = « âmes des morts » (français), ***maen***, ***men*** = « pierre » (breton/gallois), ***manant***= « premier sédentaire » (vieux français), ***manm*** (arménien), ***mandan*** (iranien) « rester », ***mana*** = « énergie naturelle » (maori), ***manitou*** = « Grand Esprit » (amérindien), ***méin*** = « esprit » (gaëlique), ***main*** = « essentiel »

(anglais), etc. ; tous vocables qui tracent la vie de son origine **procréatrice** jusqu'au ***PLUS HAUT CONCEPT*** qu'elle suggère par l'essence, la puissance cosmique et l'élévation spirituelle, à travers tous les idiomes (je n'ai cité ici que le strict nécessaire), sur toute la Terre et des origines de l'Humanité à nos jours. Il faut, cependant, y ajouter, pas tout à fait au hasard mais sans ordre (pour les **faire servir** en **temps voulu**), ***mèynéqét*** = « nourrice » (hébreu), ***mani*** = « les morts », ***men*** = « offrir », ***MUNİ*** = « **lieu SOUTERRAİN, TOMBE** » (étrusque), ***mani°*** = « inaccessible » et ***mamnu°*** = « interdit » (arabe), ***manêu*** = « défendre » (mongol), ***manu*** = « prototype de l'espèce humaine » (sanskrit),

Alors, par quelle étrangeté, voire quelle **incongruité**, l'***inerte*** le plus trivial – la **PİERRE** – vient-elle se mêler à cette **suite** qui concerne les **VİVANTS humains** ? Le voilà bien le "**secret"** de ceux-ci, de leur Langue, de la **perception** qu'ils ont des choses, exprimée par leurs **sociétés**, et donc par leur **mode d'organisation** de l'espace naturel, notre présent sujet d'**interrogations** et de **réflexion** précisément.

Pour y répondre, ici, de façon cursive, mais significative, j'ai choisi de renvoyer mes lecteurs – qui ne s'intéressent pas nécessairement aux comportements – à certaines pratiques, qui, elles aussi, traversent le temps et l'espace, pratiques qui concernent la relation à l'*Au-Delà*, y compris en rapport aux morts. Sur les chemins caucasiens menant aux ermitages ou aux sanctuaires de pèlerinage musulmans, les bas-côtés comportent de loin en loin des tas de cailloux que grossissent progressivement les pèlerins de passage. Comme on en voit aussi sur les parcours religieux tibétains, ceux-ci et ceux-là reportant aux *ᴴérmaï* grecs de l'Antiquité (qui concurrençaient les bustes du dieu Hermès) ; à quoi, entre autres exemples, on ajoutera les pierres déposées par les visiteurs sur les tombes… juives. Le "lien" est donc très fort entre la **pierre** et l'**humain** : du reste, **Jésus**, lui-même, n'a-t-il pas changé le nom de son disciple *Simon* en celui de ***Pierre*** pour édifier son Église ? Et que, surtout, on n'écarte pas les ***dolmens***, tellement

préceltiques que l'on en trouve aussi bien en Inde qu'au Sénégal, en Chine qu'à Madagascar, pour ne citer que ceux-là, et qui renvoient, de fait, à un mémorial honorant l'Humain. Et, comme toujours, je le redis, et le redirai encore, **la *LANGUE* témoigne ici ; et avec quelle FORCE !**

En se reportant au grec ancien – idiome classique de référence s'il en est – on relève que du nom du **PEUPLE** (humain) à celui de la **PİERRE**, il n'y a même pas toujours **UNE** lettre qu'ils n'aient en commun : ***LAOS*** (***λαός***), pour le premier, ***LAAS*** (***λᾶας***), pour le second (avec des variantes de déclinaison, ***las, lâos***, [***λᾶός***, ***λας/ λεῦς*** (gntf = ***λᾶός***), et des passages entre cas de déclinaison de l'un à l'autre)]. Mais il n'y a pas que le grec qui soit en cause ici : le gaëlique, pour « **pierre** » a ***lia***, ***leac*** (avec ***leacht*** =**…**« **tas** de pierres »), le slavon, vieux slave, ***ljudŭ*** = « **peuple** », ***ljudĭje*** = « **gens** », l'allemand, ***Leute*** = « **gens** », issu de ***liut*** = id.) VHA, et, plus généralement, du fonds germanique, ***leod*** ; la « **maison du peuple** » ou prytanée, temple du feu perpétuel (sacré) faisant, en grec ancien ***lèïton***. Ces mots sont loin d'être quelconques, comme on le verra plus loin. Il faut, ici, avoir gardé en mémoire ce qui a été dit plus haut à propos de la **lex** ou **res** *publica* romaine (**§ 5**, p. 38).

Ce sont là, en effet, des vocables qui expriment l'attachement profond des Humains à leur Terre, dont ils se sentent directement issus, comme les arbres et leur ***BOİS***, et les cailloux faits de ***PİERRE***. Et il ne s'agit pas ici de visions, plus ou moins **"**ésotériques**"**, de conteurs en mal d'auditeurs, mais bel et bien de convictions fortes qui ont révulsé en leur temps et à égalité, **prophètes** juifs, **philosophes** et **aèdes** grecs : « *Que sont donc ces parlotes et racontars honteux qui font du bois de **chêne,** le **père**, et de la pierre du **rocher**, la **mère** des humains ?* », s'insurgent, chacun à sa façon, **Jérémie** (II, 27), **Homère** (*Odyssée* 19, 163), **Hésiode** (*Théogonie* 35), **Platon** (*La République*, 544 d) ; et tant d'autres de moindre envergure. Pour leur répondre, il suffit de se tourner vers leurs mythologies, ***Adam*** né de la terre (***adama***…), et les premiers ***Hellènes*** issus des **cailloux** que Deucalion et Purrha, sa femme – Humains exemplaires

aux yeux des « *Olympiens* » mais trop vieux pour procréer –, ramassèrent au pied de l'Hymette, pour les enfouir dans le sol, afin qu'ils s'y transformassent en Humains en vue de repeupler la Planète *désertifiée* (sens propre) dans un déluge déchaîné par la colère des dieux, choqués de l'inconduite des premiers Humains.
Peu importe la fable ici, puisqu'elle éclaire le **lien profond** de l'Humain et de la Pierre, au point d'avoir influé sur les ***mœurs***, la ***religion***, la ***politique***, et l'***agencement sylvo-pastoro-agraire*** des premiers **SÉDENTAİRES** ; bref la **CİVİLİSATİON HUMAİNE**. C'est de cela qu'il s'agit à ce point précis, et l'on comprend peut-être mieux mon parti de me référer à la **Langue**, ce « ***propre de l'humain*** » (comme je le soutiens), en vue d'éclaircir des questions aussi **embrouillées** ou **conflictuelles** que sont l'origine du **capitalisme**, les **pratiques religieuses ostensibles** (sinon **ostentatoires**), l'exercice de la **prostitution** ou l'incapacité à expliquer simplement mais nettement les particularités du **bocage** face aux autres « *paysages* » agraires, et les rapports dits **public >< privé**. De la **prostituée** antique (***laïkas*** en grec) – mais oui ! – jusqu'aux heurts contemporains des débuts du « *Troisième millénaire* », le problème du **peuple** et de ses **droits** (propriété rurale, par exemple où la contribution d'***Ellen Meiksins Wood*** est souveraine, comme on le constatera), *via* la **république** et les **lois** sur la **laïcité** (1882-1901), la question agite la France. D'une certaine manière, l'Angleterre a traversé ces tempêtes avant sa rivale continentale : nous y viendrons plus avant dans ce travail ***Section* 6, I, B, 2, b,** p. 223.
Pour conclure sur cet aspect des choses où la *Langue* est en première ligne, il faut le ***concours*** et même le ***recours***, sinon le ***secours*** de ce que l'on nomme sottement les « ***langues "régionales"*** », lesquelles perturbent tant certains de nos compatriotes, tel d'entre eux s'enflammant sur une question qu'une trop courte culture (hélas !) l'empêche d'approcher sérieusement et sereinement. Cela aussi sera explicité le moment venu, Par exemple, le breton, est en quasi inter-communicabilité du gallois ; quant au basque, on ne saurait nier son

caractère transfrontalier. On fait mieux en matière de **“**régionalité**”… !** Pour ce qui est d’expliquer les toponymes **Toul**, **Toulon**, **Toulouse** ou **Toulfoen** par le français, il vaut mieux ne pas s’y risquer. Le fait d’être devenu *Français* en apprenant l’idiome à l’école, comme me l’a écrit monsieur Szafran, ne lui octroie pas de droit éminent à juger de notre langue ! À tant dire, que ne renvoie-t-on, alors, celle-ci à ses origines « germaniques » !!!

Sans aller jusque-là, mais pour convaincre, si possible (**?**), les étymologistes qu’ils sont sur la mauvaise voie, il faut quelques derniers clous au cercueil des explications toutes faites qui ont leurs faveurs. Les voici : qu’y-a-t-il de moins apparentés ou de moins contradictoires, *en apparence*, que la **FORÊT** et le **FORUM** romain, ou la **FÊTE FORAİNE** (héritière des **FOİRES** médiévales), les **FORAGES**, le **FORCEPS** ou le **FOR İNTÉRİEUR** ? Pratiquement RİEN. Car, ***contrairement*** à ce que *raconte* l’un des professionnels de la chose, le lexicographe Alain **Rey** (*DHLF*) – qui y voit tantôt « *l’**enclos*** *autour de la maison* », tantôt le « ***tribunal*** », ou le fait de « ***faire un trou*** », ou celui de « ***couper*** », etc., ce qui rend les susdits vocables évidemment **étrangers** les uns aux autres – **tous**, je dis bien ***TOUS*** véhiculent l’idée de **liberté**, d’**éloignement**, d’**EXTÉRİORİTÉ** ; car ils s’en**racine**nt **tous** dans le latin ***FORİS*** dont le sens exact **“*DEHORS*”** (*cf.* l’anglais ***FOREİGN***) s’accompagne de l’idée d’être ***sans entraves***, ***sauf*** (« *tout est perdu, **fors** l’honneur* »), ***à part*** ; ***à l’air libre***, etc. Par exemple **“*forer*”** ne signifie **PAS** « *percer* » ni « *trouer* », mais « **extraire**, **faire sortir** », comme le ***forceps*** aide la femme en couches dans une ***délivrance*** difficile ; un navire en « ***rade foraine*** » est celui qui a jeté l’ancre hors du port, telles les foires qui, au Moyen-Âge, se tenaient « *hors-les-murs* », etc. C’est ne rien pouvoir tirer de la *Langue* que de l’asservir au littéral absolu. C’est ne rien y comprendre non plus.

֍ En allant page **144** *sq*., on verra combien cette notion d’**ENCLOS** est **radicalement contraire** à l’utilisation incompréhensible qu’en fait Rey, sur la base d’un sens initial qui implique l’**opposé absolu** de l’**enclos** !

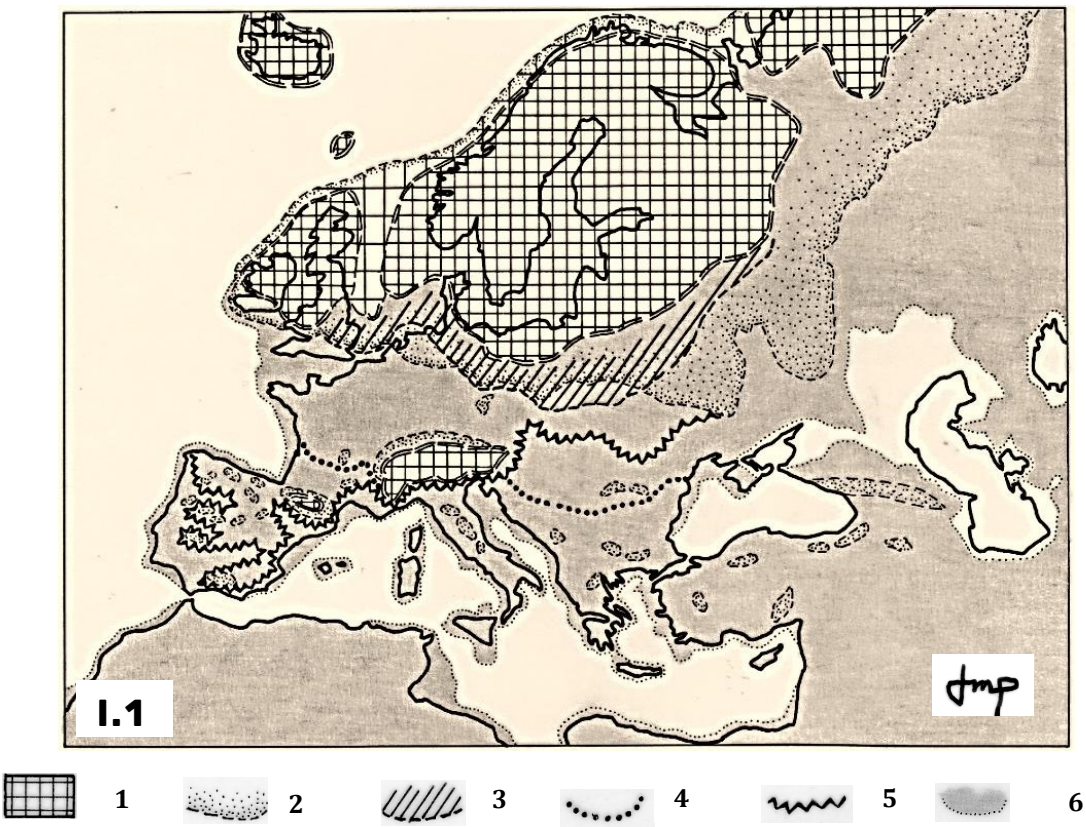
DEUXİÈME SECTİON

LES FONDEMENTS PRİMAİRES DE LA SÉDENTARİSATİON

ÉLÉMENTS DU DÉCOR DE VİE DES PREMİERS ÂGES EUROPÉENS

I – ABRÉGÉ DES FONDEMENTS SCIENTIFIQUES PHYSIQUES

1. LES GLACIATIONS et LEUR HÉRITAGE



1. *Inlandsis* (calotte glaciaire) et glaciers continentaux würmiens (– 18000) – 2. Limite de la glaciation extrême de **Riss** (avant-dernière glaciation) – 3. Limite extrême de la glaciation de **Mindel** (antépénultième crise glaciaire) – 4. Limite extrême du pergélisol quaternaire (sol gelé en permanence, en profondeur) – 5. Limite nord de la forêt "würmienne" (**Würm** = dernière glaciation) – 6. Terres et littoral "würmiens" (Günz, Donau, 1ère, 2ème glacions).

d'après Institut Hölzel, Vienne (Autriche) – Atlas Bordas

Je n'ai pas du tout l'intention d'accabler mon lecteur, ou ma lectrice, sous une avalanche de sujets technico-scientifiques, ni de l'assommer d'un luxe de détails qui, ici, seraient oiseux. Mon **but** vise essentiellement à *faire percevoir* l'**environnement** naturel, immédiatement **significatif** dans la vie humaine, pour ce qui nous intéresse céans, et qui conditionne les rudiments de la vie, surtout quand elle est encore fruste. Les **SOLS**, pour ceux qui allaient devoir

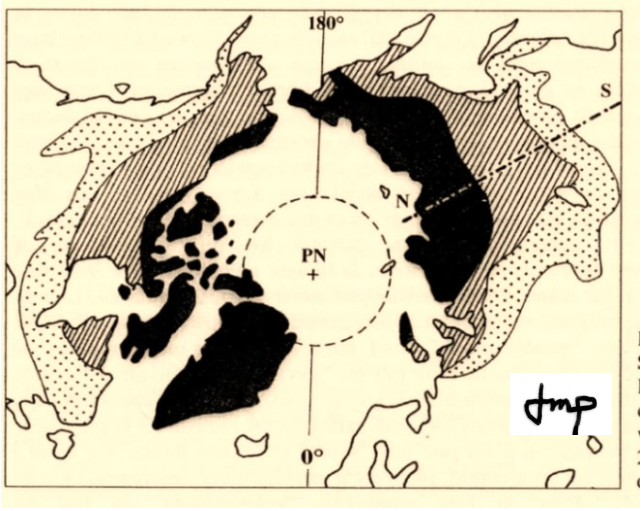
bientôt en tirer leur subsistance *sur place*, étaient évidemment une des nécessités de première instance.

Ceux que je présente, très brièvement dans ces pages, résultaient directement des **conditions drastiques** d'élaboration, imposées par **quatre** vagues principales d'**englacemen**t de la planète à ces latitudes, lesquelles avaient aussi agi sur la géomorphologie et la végétation. Ce qui importait alors aux Humains – errants – de l'époque tenait évidemment aux **terrains de parcours** favorables à la **marche**, à la **chasse** et au **ramassage** des **aliments** non carnés, et à la **fourniture** de **matériaux** susceptibles de contribuer à l'élaboration d'**armes** et **d'outils**. Ces espaces – « *de l'Atlantique à l'Oural* » – étaient surtout couverts des herbacées des **steppes** et des **savanes**, en dehors des **toundras** (sorte de maquis nains/landes où le gibier (oiseaux) trouve refuge, mais qui, l'été, sont infestés de mouches et, surtout, de moustiques.

Entre le **front** de l'***inlandsis*** (= glacier à l'échelle continentale) et la **forêt** (pour le refuge et les fournitures de l'hiver), les espaces herbeux de parcours souffraient, par ailleurs, d'un sol gelé, dont une grande partie en permanence, dit **pergélisol**, que les Russes nomment ***merzlota*** (**Пóчва Вечная Мерзлотá**), lequel n'est pas spécialement porteur de richesses.

Ci-contre : LA ***MERZLOTA PERGÉLİSOL*** DE L'HÉMİSPHÈRE NORD
Noir : état continu
Strié : état discontinu
Ponctué : état épars
De N en S, l'épaisseur varie entre 350/400 m et 2/6 m, avec couche active de surface vers S.

i. 2



Deux faits sont alors à retenir de ce que révèlent les documents cartographiques que je viens de présenter :

1) l'**espace** accessible, et donc **utile** aux Humains, n'était **pas tellement vaste** à l'époque qui nous intéresse ici : la ***würmienne***, ou dernière glaciation ;

2) la **déglaciation**, née du **nouveau climat**, allait donc **changer radicalement** les **conditions d'existence** des Humains (***végétation***), mais aussi celles des **animaux** dont ils tiraient parti.

C'est bien pourquoi, Grégor Marchand a donné toute l'**importance** qu'elle mérite à la « ***FAÇADE ATLANTİQUE*** », notamment à l'« ***Ouest de la France*** » : par rapport aux terres éloignées de l'Océan, celles-ci ont dû bénéficier d'un climat plus clément ; entre autres facteurs explicatifs.

2. LES SOLS : APERÇU SOMMAİRE DES PROFİLS PÉDONİQUES



1



2



3

İ. 3

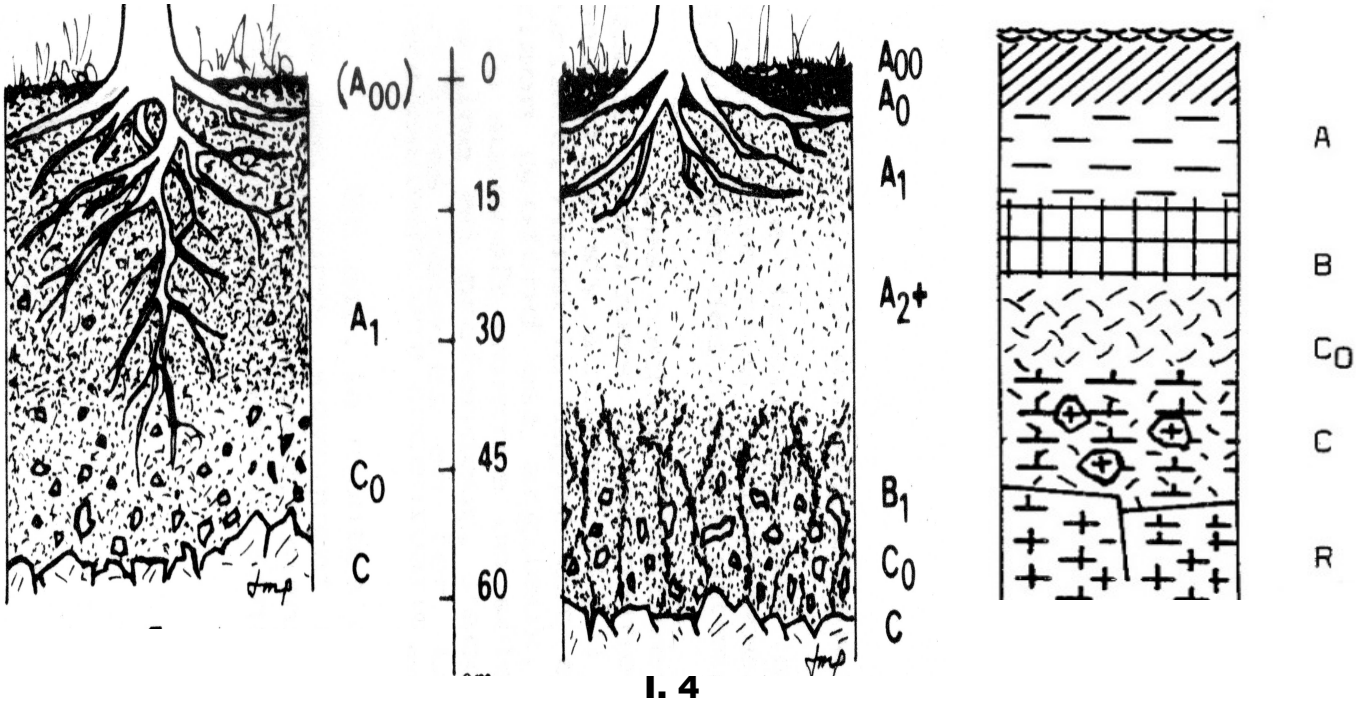


4



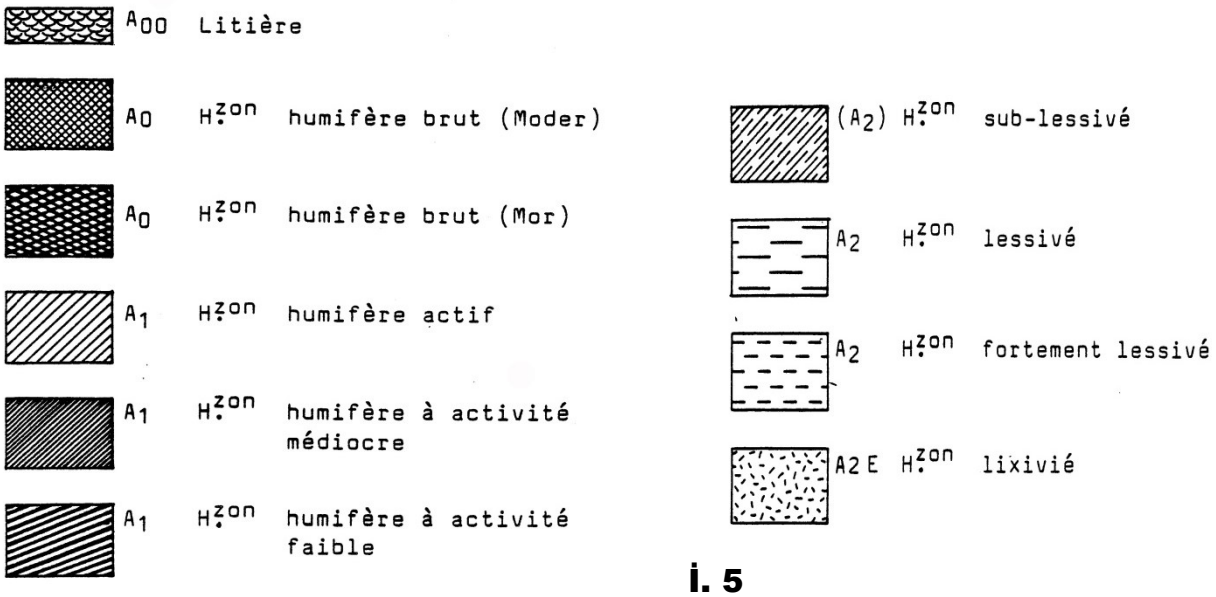
5

Les cinq clichés ci-dessus sont ceux : en **1**, d'un sol dit « de ***terre noire*** », ***tchernozem*** (*tchernoziom*), très fertile et propre à la steppe haute (*savane* tempérée), apte à nourrir les « *greniers à blé* », telle l'Ukraine ; en **2**, d'un **sol brun**, à profil équilibré (entre matières minérale et organique), sous forêt feuillue dense (type de la futaie actuelle, haute, des forêts de fort rapport), facile à défricher et apte à l'agriculture ; en **3**, d'un sol (brun ou châtain), faiblement **lessivé**, assez fréquent, sous forêt feuillue de moyenne qualité et pour agriculture moins exigeante que celle fondée sur les emblavures ; en **4**, d'un sol **très** « **évolué** » (dégradé) à quatre horizons nets, à "économie" interne de l'eau en mouvements alternés entre *excès* et *pénurie*, couvert par des prairies hyper-humides, des landes, de pseudo-tourbières de surface, etc. ; en **5**, d'un ***podzol***, hérité (double couche humifère brute, noire, séparées par un horizon "cendreux" ***lixivié*** = ultra-lessivé, fui par les racines revenant vers la surface – **I.3**/5, fléché rouge), convenant aux landes ou à la forêt de résineux (v. ***ALBUM*** I).



I. 4

Nature du **PROFİL** (coupe du sol de **A** en **R**, composés des **HORİZONS A**, **B** = sol proprement dit $\mathbf{A_1}$ = **bon sol**, – $\mathbf{C_0}$ = sous-sol – **C** = roche-mère altérée – **R** = roche-mère saine. Profil gauche = **cliché 2** ci-dessus
Podzol, en russe = « (sol) sous (***pod***/**под**) la cendre (***zola***/**зола**) »



i. 5

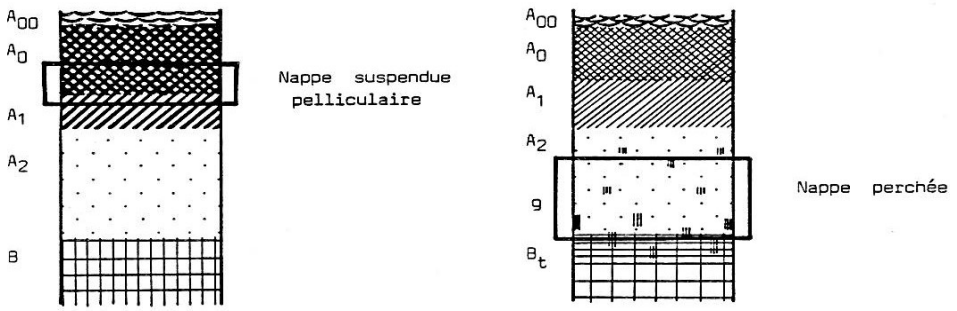
Litière = feuilles mortes, cadavres, déjections, etc. Humus = « terreau »
Les horizons (= couche de sol) **A_{00}**, **A_0**, **A_1** sont d'**accumulation** ; les **A_2** sont d'**èluviation** (pertes par **migration** en **profondeur** des argiles, fer, etc) ; les **B** sont d'**illuviation** (accumulation des éléments lessivés) .

Voilà pour les données pédologiques générales de base que les Humains ont trouvées à leur disposition au moment de la sédentarisation. Naturellement, le **facteur essentiel complémentaire** des données physico-chimiques de ces sols est l'**EAU** par sa présence et les mouvements de ses nappes, dites « phréatiques ».

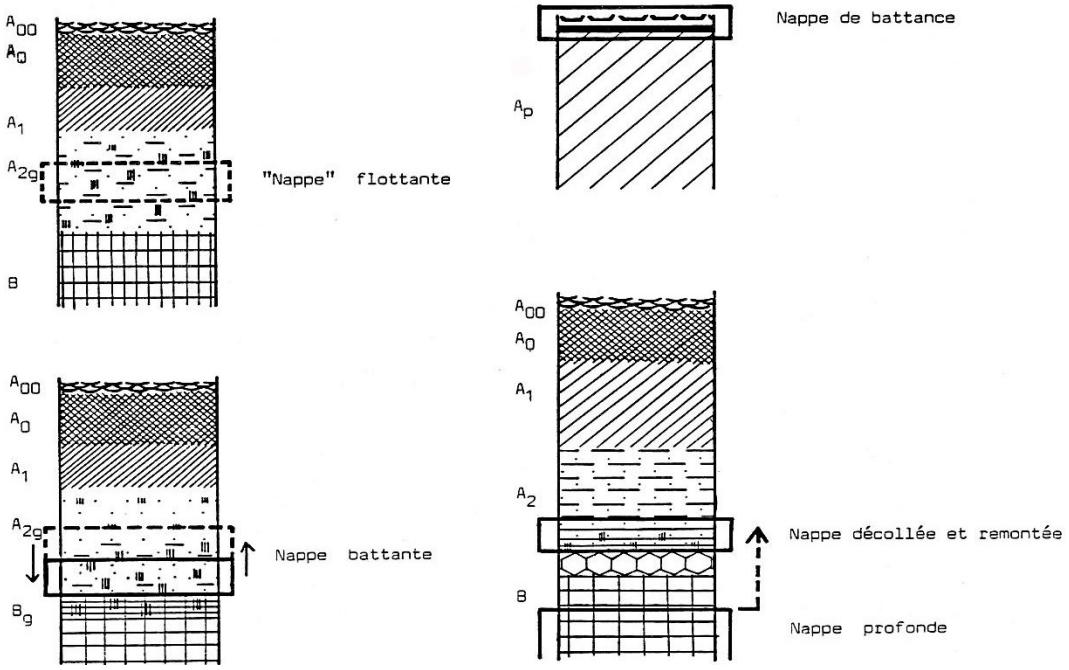
3. L'EAU ET LES SOLS : positions et mouvements des nappes

croûte de battance
lame de glaçage
structure boulante

Ci-contre **:** formations à la surface des sols à la suite des mouvements de l'eau**.** Ces effets particuliers sont observés en milieu labouré.



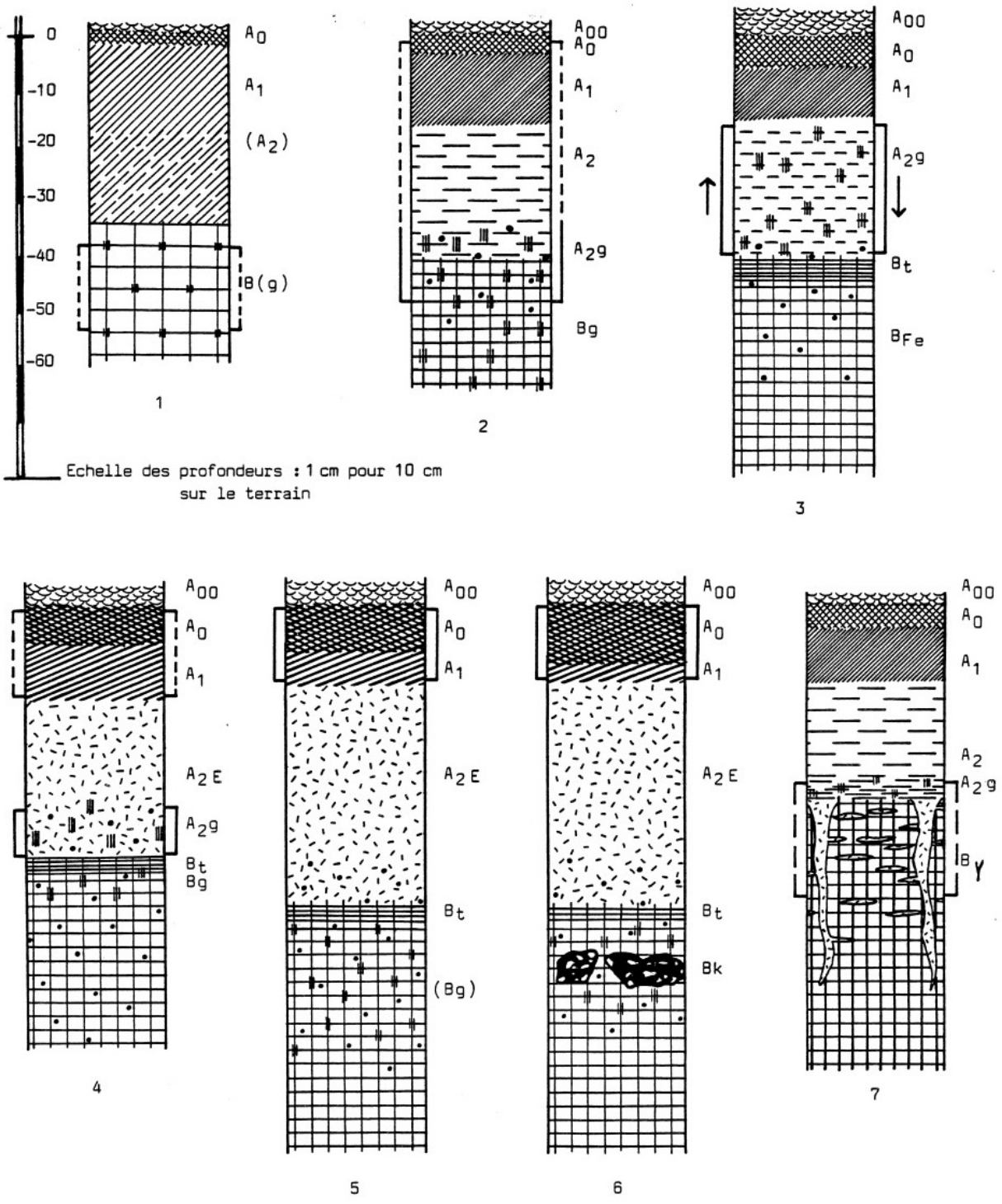
i. 6



i. 7

De haut en bas et de gauche à droite : nappe **pelliculaire**, nappe **perchée**, **flottante**, nappe **battante**, nappe profonde **à dédoublement**.

On comprend bien que l'installation des groupes humains devenus, sédentaires et exploitants agricoles, a beaucoup dépendu – en plus de l'**eau profonde** des ***PUİTS*** (vitaux évidemment) – de la **permanence** ou non, et du **volume** à **"**disposition**"** de l'eau des nappes « de surface », dont l'influence immédiate sur les façons culturales a guidé les **"primo-sédentaires"** dans le choix de leur lieu de fixation. Les géographes, surtout ceux de la deuxième moitié du XXe siècle (*e.g.* A. Meynier), qui se sont crus des esprits forts, libérés du **"déterminisme "**– dont ils disaient et écrivaient pis que pendre – ont beaucoup glosé sur ce problème de l'eau, dont ils niaient le rôle éminent, en particulier dans le cas des habitats groupés, ce qui est un comble. En fait, et nous y viendrons au moment opportun, ces pseudo-spécialistes ne raisonnaient pas en connaisseurs des terrains, mais en abonnés aux bibliothèques où ils compilaient leurs **"**connaissances**"**, pas même théoriques, à partir de positions et de pétitions de principe fondées sur l'**apriorisme** des raisonnements abstraits.



Ci-dessus 7 types courants de sols en zone tempérée post glaciaire, et leur rapport moyen aux nappes phréatiques :

1 : brun [2 de İ.3 (profil gauche en **İ.4] – 2 : brun lessivé faible : (3 de İ.3)** profil central en **İ.4 – 5 : sol lixivié = 4** de **İ.3 – 5** de **İ.3** équivaut à **5 ci-des.** où **B_t** est remplacé par **A_o** (**podzol hérité d'une période antérieure et enfoui**). Page **156**, l'espace **Sylve** couvre un sol de type **1** ci-des. – **Bois** correspond à **2** et **3 – Hallier**, à **4** et **5 – Savane**, à **6** et **5** de **İ.3**

II – LES PAYSAGES PÉRİGLACİAİRES

DES DÉSERTS ENGLACÉS
AUX STEPPES ET SAVANES

EN GUİSE D'İNTRODUCTİON : L'ANTHROPOCÈNE ? UNE MONSTRUOSİTÉ

Pour des raisons évidentes, je laisse de côté toute l'Histoire géologique qui n'est pas, ici, de mon propos. Toutefois, les problèmes humains étant abordés, d'un point de vue plus général que du seul aperçu *biogéonomique* ❁, il me faut préciser le cadre géologique de cette histoire humaine : ce cadre est **QUATERNAİRE**. Lorsque j'enseignais la **géographie générale physique** en ***Faculté***, j'avais fixé la division du temps géologique selon des **règles biologiques** plus que géologiques, mais à l'image de la division rigoureuse des géologues, qui va du *Primaire* au *Quaternaire*. En me fondant sur cette division, je définissais donc, pour ma discipline, le **PALÉOBOTANİQUE** (*Primaire*, où s'est épanouie la flore du carbonifère), le **MÉGAZOÏQUE** (*Secondaire*, dominé par ces « *grands animaux* » que sont les dinosaures illustrateurs exacts de mon choix qualificatif), l'**HOLOBİOTİQUE** [*Tertiaire*, rassemblant quasiment l'"ensemble" (***holos***, grec) des types vivants, *e.g*. mammifères (animaux) et angiospermes (végétaux)], et l'**ANTHROPOPOÏÉTİQUE** (du *Quaternaire* envahi par les *œuvres* de l'"Homme" : d'*anthropos* = « humain » et *poïéô* = je « fabrique », etc., grec). Ce dernier peut être ensuite divisé (et subdivisé) en ***glacial***, ***paléo-anthropial***, etc. Si, par malheur, devait survenir une humanité « connectée », il serait même possible de parler de ***néo-anthropial*** (époque du *« Nouvel Humain* », selon les « canons » **transhumanistes**) qui serait datable d'un moment du IIIe millénaire.

Je sais bien qu'un **chimiste de l'atmosphère**, le Néerlandais **Crutzen** (gratifié d'un prix *Nobel*) a presque réussi à banaliser « ***anthropocène*** » (quaternaire), dont nos modernes **cuistres** (scientifiques ou non) se gargarisent à qui mieux-mieux. Pour ma part, **je rejette catégoriquement** cet appellatif

d'***ANTHROPOCÈNE*** qui est une sorte de **MONSTRE TRİCÉPHALE** où les inconvenances s'entremêlent plus encore qu'elles ne s'additionnent. Par sa forme, en effet, ***anthropocène*** (validable pour une **toute petite partie** du **QUATERNAİRE**) combine l'incohérence sémantique et la confusion chronologique, en renvoyant, d'abord, à **paléocène**, **éocène**, **oligocène**, **miocène**, **pliocène**, tous de l'ère **TERTİAİRE**, et inventés par des géologues anglais pour signifier successivement et très *approximativement* (avec la racine ***cène*** formée sur l'adjectif grec ***kaïnos*** = « ***nouveau*** ou ***récent*** ») : *« le récent primitif, le récent ancien, le récent "moyen", le récent nouveau* (!)*, le plus récent* ».

Le malheur veut déjà que cette racine a été reprise, par d'autres, pour le quaternaire avec **pléistocène**, que, personnellement, je comprendrais alors – bien que ce soit de la confusion mentale que de mélanger ainsi linguistiquement des époques chronologiquement différenciées – comme « *le **très** nouveau* » (superlatif absolu par rapport à *pliocène*, superlatif relatif, tel que je l'interprète, mais si dire les choses ici a encore un sens…). Il en va de même avec **holocène**, traduisible en « *tout nouveau* » qui met le comble à l'errance inintelligente, car le qualificatif est ramené au **quaternaire**…**humain !** Ce que prétend reprendre cet *anthropocène* de l'« **ère industrielle** ». Cette utilisation, qui se veut savante, n'est que du ***délirium pseudo-scientifique***, *anthropocène* signifiant, au mieux, « *homme nouveau* », alors que ce sont évidemment les techniques productives qui sont nouvelles ! C'est là de l'ignorance **pontifiante** !

Mais rien n'arrête l'innovation des illettrés : dans une lettre publiée le 22 juin 2020 par la revue (sûrement prestigieuse puisque d'idiome anglo-saxon) *Nature Ecology & Evolution*, des naturalistes de toutes nationalités s'enchantent de la *Covid 19* qui va leur permettre « *de mesurer à une très large échelle l'impact des déplacements humains sur la nature* » : en creux évidemment, puisque lesdits déplacements sont supposés avoir diminué dans des proportions énormes (confinement oblige). Et comme ces braves gens ne doutent de rien ils ont trouvé une perle linguistique pour qualifier ce silence dans les activités

humaines : ils l'ont appelé « l'***ANTHROPAUSE*** », calquée probablement sur**…** l'***andropause***, elle-même démarquée de la ***ménopause*** des femmes. Ces deux mots-ci sont compréhensibles car corrects, mais cette ***anthropause*** n'est que du **pédantisme grotesque**, linguistiquement nul (déjà ***anthropopause*** serait hautement discutable) et scientifiquement vain puisque les hypothèses de base sont hasardeuses. Par exemple, le trafic maritime, la pêche, la fréquentation de certains parcs se sont maintenus ou ont « *explosé* ». Ces pauvres naturalistes, ont donc inventé un **grec de marché aux puces** à ranger aux côtés du latin de cuisine.

❁ La ***biogéonomie*** (*cf*. astronomie, économie, etc.) est l'équivalent, que j'ai forgé, de la ***biogéographie*** des naturalistes, qu'ont illustrée Humboldt, Wegener, Wallace, Darwin, et tant d'autres plus modestes. Le terme a été repris par les géographes au XXe siècle, mais il a très vite été vidé de son sens par ses usagers, qui n'ont pas compris qu'il ne s'agissait pas de **réduire** cette discipline scientifique à des applications étroites telles que la *cartographie* ou la « *géographie historique* » des forêts. Donc, à partir de la composition du mot (**=** « *description de la vie sur la Terre* » (de **BİO**, de ***βίος*** – prn. bioss – **GÉO**, de ***γῆ***, prn. g^{U}è – **GRAPHİE**, de ***γραφή***, prn. grafè grec), j'ai composé, pour l'adapter à la géographie, le vocable **BİOGÉONOMİE** qui définit l'étude des ***LOİS d'organisation*** **de la vie sur terre** (***nomos***, grec = usage, coutume),

A. DU SENS DES MOTS POUR COMPRENDRE LES FAİTS :

L'équivoque « chasseurs-cueilleurs »❁

En prenant connaissance de ce titre, ma lectrice, comme mon lecteur, vérifie que je m'en tiens bien au fondement linguistique que je me suis fixé pour analyser les caractéristiques d'un domaine (géographique) qui a donné lieu à des **controverses interminables** et stériles ; surtout **stériles**, puisque les géographes, abusant… exagérément (!) du mot « ***paysage*** », n'ont jamais su trancher de la **NATURE**, ni de la **CHRONOLOGIE** relatives audit qualificatif des

structures agraires qu'ils prétendaient étudier : la **campagne *nue*** (dite *openfield*) et le **bocage** (hérissé de ***clôtures***).

Les mots en question et en l'occurrence, sont – du plus **simple** au plus **complexe**, et du plus **admis** au plus **discutable** (j'imagine) –. ***périglaciaire***, ***horde***, ***savane***, ***mahoussat***. Périglaciaire, de fait, ne pose aucun problème puisqu'il renvoie à ce qui est « ***autour*** » (***péri***, grec) : ici, c'est, à l'évidence et essentiellement, le **domaine** géographique qui **cerne** les zones englacées de l'ensemble eurasien (de l'Atlantique à l'Oural ainsi que je l'ai rappelé plus haut – pp. 22, 54). Ce pourrait être aussi l'**époque** au cours de laquelle l'*inlandsis* würmien a régressé vers le pôle, libérant des terres désormais offertes à la conquête permanente des Humains. Ces unités de lieu et de temps, commodes à circonscrire, une fois mises en place et acceptées, restent les autres : la **horde**, pour commencer.

HORDE est un mot turco-mongol, apparu au XIIIe siècle, nous disent les linguistes, définissant un « ***camp militaire*** ». On ajoute, en général, qu'il s'applique aussi à « ***tribu nomade errante*** » (A. Rey, *DHLF*). Ce que l'on prétend savoir des tribus de « ***chasseurs-cueilleurs*** » **paléolithiques** et mésolithiques pourrait donc se ranger sous cet appellatif – guerrier quand même – alors que l'on dit les premières bandes humaines plutôt **pacifiques** ; ce que je crois. Mais **mon accord s'arrête là**, et encore est-ce pour la branche basse de la fourchette de définition. Car, sur **tout le reste**, je suis (plus ou moins) en **désaccord total** et **profond**. Et je suis d'autant plus **résolument hostile** que je **rejette carrément** la ***théorie*** **darwinienne**, puis **freudienne**, de la *« horde primitive dominée par un "mâle puissant"* » que rappelle A. Rey. Pour moi, il y a deux choses qui comptent, du point de vue de mon sujet : les **faits structuro-paysagers**, d'une part ; les **mots** qu'y rattachent les Humains, d'autre part.

En conséquence, il me faut démontrer, d'abord, l'**inanité** de l'expression inexacte et sotte, indécente même, de ***chasseurs-cueilleurs***, dont on a affublé les populations paléo-mésolithiques. Je m'étonne, au demeurant, que les féministes

aient laissé passer cette impropriété, comme celle de la **fable** de la horde **darwino-freudienne**, qu'elles devraient pourtant trouver hautement *sexistes*.
De fait, et c'est vraiment le *minimum minimorum* de ce que l'on peut rappeler : ces **troupes** ou **BANDES**, de leur ***véritable appellation*** (on y viendra en temps voulu), étaient composées, **NORMALEMENT (!**), d'à peu près *autant* de femmes que d'hommes : alors, pourquoi n'attribuer d'activités qu'aux mâles ? C'est aussi **stupide** que d'avoir qualifié les statuettes **FÉMİNİNES** du paléolithique d'un mot du **"**latin**"** contemporain : ***VÉNUS* !** Donc, Les femmes étaient, déjà et **AU MOİNS**, les **cueilleuses** dans lesdites bandes, et il faudrait les dire de « ***chasseurs–cueilleuses*** » pour respecter la vérité des faits, voire de ***cueilleuses–chasseurs***, afin de respecter l'importance quotidienne de cette tâche (a-t-on pensé à l'eau et au bois de feu, entre autres nécessités de la recherche et du ramassage ?), à laquelle une certaine courtoisie ne messiérait point.

En toute hypothèse, et je vais essayer de le démontrer du mieux possible, cette appellation est encore plus frelatée qu'impropre ou inexacte : c'était, en effet, les femmes qui étaient, non seulement les « *cueilleuses* » de l'époque, mais, surtout, les vraies responsables des **troupes familiales**, **claniques** ou **tribales** (laissons de côté l'idée de la *chefferie* et du *commandement* qui ne se posaient sûrement pas en ces termes au *Paléolithique*, quand les groupes humains parcouraient l'espace périglaciaire eurasian, fluctuant d'ailleurs probablement, dans l'espace et le temps, au fil des siècles). C'est pourquoi je conteste la formule ***chasseurs-cueilleurs***, que je n'utilise jamais, les hommes usant du piège et du guet-apens (*cf*. ***traquenard***) autant que des armes proprement dites dans leur quête du gibier. Ces procédés que j'évoque, ne minimisent d'ailleurs pas le rôle des mâles, car la part d'intelligence est sans doute même plus grande dans la traque que dans la chasse pure ; la ruse, en l'occurrence étant une qualité. Nous regarderons de très près ce terme de **horde**, car il m'a ouvert des **perspectives inattendues**, propres, du reste, à éclaircir des questions tenant aux structures agraires.

Avec ***MAHOUSSAT***, s'approfondit l'évocation des **bandes** menées par les **gouvernantes** et dont, évidemment, il me faudra aussi justifier la nature et l'emploi, car, on voit bien que j'en fais la clef du **système social paléolithique**. Mais ce mot-là, comme celui-ci – qui lui est indissolublement lié, le mahoussat étant ***FÉMİNİN*** – nécessite, à cause de sa formation (qui n'est **ni argotique**, **ni patoisante**), une explicitation en règle, car il engage la réalité de la **société paléolithique**, laquelle a précédé la **sédentarisation** dont elle explique la constitution et l'évolution. Ce sont là les principaux éléments linguistiques à développer pour comprendre la dynamique d'agencement à venir des structures agraires européennes, beaucoup plus surprenantes que ne l'ont cru et le croient encore leurs supposés spécialistes. Les ***acteurs***, annoncés comme l'une des deux composantes des thèmes à traiter dans cette partie du présent ouvrage, venant d'être rapidement évoqués avant explicitation, restent les ***décors*** – deuxième composante à présenter.

B. DES PAYSAGES NATURELS PÉRİGLACİAİRES

1. LES DÉSERTS BLANCS

Au tout début de cette *Section* de mon travail, j'ai mentionné les glaciations et leur poids sur les paysages naturels européens à l'époque quaternaire. Ici, je vais préciser un peu cette **"**ambiance**"** paysagère dans laquelle évoluaient les populations humaines. Pour comprendre à quoi pouvait ressembler l'immédiat environnement de l'*inlandsis*, nous allons nous référer au ***vida*** du Grand Nord actuel.

Le ***VİDA***, c'est le **désert enneigé** ou **englacé** créé par l'hiver, selon le mot norvégien emprunté par les *Lapons*, très bien approprié à une aire totalement hostile à la vie, sauf pour les rennes sauvages qui vont, en cas de nécessité, y débusquer, si possible, des lichens cachés par la neige. Le mot fait très bien image selon ce que j'en ai constaté personnellement, c'est-à-dire une étendue ou la ***vue*** n'est **arrêtée par rien** et porte donc très loin, comme dans le ***vide***, du latin ***video***,

videre = « **voir** » (*cf*. *vidua*, la “veuve”). Ce milieu de vie, si l’on peut dire, est une sorte d’environnement à lui seul, qui renvoie, évidemment, à ce qui est blanc et **“**haut**”** (proximité du ***pôle***, car ces Humains, sans aucun appareil scientifique, savaient très bien où ils se trouvaient), que traduit excellemment un mot inattendu comme le magyar ***jegennyefenyö*** = « sapin » qui, précisément, rend cette notion à la fois de **hauteur** et d’**éclat**, et tellement présente en Europe (*cf*. § 3).

Autre évidence, celle du lien entre **nord** et **nuit** (***negu*** = « hiver » en basque, ***niger*** = « noir » en latin et ***neige*** en français sont de même famille radicale). Mais ce qu’il y a de plus instructif c’est le renvoi de ce **vide** blanc à la **connaissance pure**, et il faut saisir, dès maintenant, cet acquis admirable qui montre les Humains préoccupés d’autre chose que de la trivialité du contingent ou du concret qu’ils se contentent de nommer. Du gaulois ***vindos*** = « blanc », on passe, en effet, sans effort à ***hvid*** (danois), ***hvitur*** (islandais), ***hvit*** (norvégien), ***vit***(***t***) (suédois), ***witt*** (néerlandais, avec « ***wild*** » = sauvage et « gibier »), ***white*** (anglais) ***weiss*** (allemand) etc., pour l’aspect matériel des choses ; et de là on s’élève à la solitude, au silence qui effraient les faibles ***vidhuta*** = « désolé », ***vitāna*** = « déprimé », ***vidhavā*** = « veuve » (en sanskrit, *cf*. ***vitols***, en letton, pour le dernier mot), mais confortent ceux portés à la recherche du ***savoir***, tel ***vidyā*** = « ***connaissance*** » (en sanskrit), laquelle retrouve le ***video*** latin d’où se tire la « voyante » la ***vidlua*** des Gaulois, que ne répudie pas le russe avec ***vidimost*** = « visibilité », et ***vidiénié*** = « vision », ***viédat*** = « savoir », ***viédomstvo*** = « compétence », etc. **<u>Quelle belle leçon de linguistique, de l’Atlantique à l’Oural</u>…** Et, puisqu’il est question d’Atlantique, il faut relever et retenir ce ***BÁN*** irlandais qui dit, à la fois, le « *blanc* » et les « *terres incultes* ou *herbeuses* (comme les prairies, les steppes, les savanes, les gazons et les pelouses sauvages) », avec ***talamh*** = « **sol, terre, plaine** », qui renvoie – au-delà de l’Oural, où déjà errait Néanderthal – au mongol ***tal*** = « **plaine, champ** ». Mais avant d’en venir à ce vocabulaire d’après la sédentarisation – et qui conduit à la végétation domestique cultivée – il nous faut dire quelques mots de la végétation sauvage des temps périglaciaires.

2. LES SAVANES PÉRIGLACIAIRES

TENANTS ET ABOUTISSANTS DE L'APPELLATION

Contrairement à ce que disent **TOUS** les étymologistes (soyons clairs : **UN** étymologiste a prétendu une chose et les autres l'ont répétée, serinée, rabâchée – la recherche pure et vraie n'étant apparemment pas le propre de ces curieux spécialistes) –, le mot **SAVANE** n'**EST PAS**, **n'A JAMAIS ÉTÉ caribéen** ou **haïtien** d'origine : il est purement et simplement **EUROPÉEN**, un peu plus ***espagnol*** que ***français***, du reste, et, finalement, très facile à identifier et à expliquer. Il en va de même du **MAÏS** qui, lui non plus, n'a **JAMAIS ÉTÉ étranger** si ce n'est d'une façon tellement singulière qu'elle fait partie des **surprises** que réserve l'étude du ***« temps long*** » dans l'histoire des **campagnes françaises**, et européennes plus généralement, qui est exactement l'objet du présent travail. C'est donc une faute majeure que de ne pas le voir. Un fumiste fantaisiste a affirmé *au chiqué*, et les fainéants incultes l'ont répandu en le ressassant dans leurs publications paresseuses et erronées. La "preuve" par La Havane (***Habana***) qui est avancée en l'occurrence, relève de la totale inconsistance, aucun autre vocable ne venant l'appuyer ou l'éclairer en quelque façon que ce soit. Ici encore, il nous faut « **gloser** » (au sens classique du mot).

Donc, pour se convaincre de ce que je viens d'affirmer, il suffit, d'abord, d'explorer les **idiomes américains** (surtout du Centre et du Sud) afin de vérifier l'absence de preuves, puis d'aller chercher celles-ci dans les deux idiomes européens mentionnés plus haut. Ce que je n'aime pas du tout chez les linguistes (autant Rey que Bloch et Wartburg) c'est qu'ils se réfèrent au *taino*, une langue *arawak* d'Haïti, qui a**...disparu !** Je trouve le procédé aussi facile qu'inélégant, suspect à vrai dire, d'autant que le maïs est des plus courants ailleurs en Amérique ! Mais, précisément, tant du point de vue de la végétation naturelle équivalente, la ***PAMPA*** pour la **savane**, que de celui des plantes cultivées, tel le ***MAÏS***, les **idiomes actuellement vivants** – qui pourraient éventuellement

donner des orientations – **ne contiennent rien de tel** : par exemple, « ***HERBE*** » = ***ichaj*** (en nahuatl ou *maya*) ou « ***pampa*** » = ***lelfün*** (mapuche), ***quihua*** = » (quechua) ; ou « ***MAÏS*** » = ***huu*** (mapuche), ***avati*** (guarani), ***ixin*** (maya), ***tunqu*** (aymara), ***sara*** (quechua) ; de même que « ***champ*** *de maïs* » = ***aven*** (maya), ***milpa*** (nahuatl), « ***épi*** *de maïs* » = ***centli*** (nahuatl), « ***galette*** *de maïs* » = ***tlaxcalli*** (nahuatl), et ainsi de suite ; rien qui approche, tant soit peu, la céréale américaine.

Et pour cause : on retrouve le mot en *Europe*, en **France** comme ailleurs, où sous la forme médiévale ***MAİZE***, il désigne un ***bois moucheté***, comme le sont certains épis de maïs américains, anciens et naturels, avec grains jaunes, orangés, marrons et presque noirs, dans le même support. C'est ce qui aura suggéré aux Européens le nom de baptême de cette nouvelle céréale. Voilà tout ! La racine, ***MAZ*** va, d'ailleurs, révéler plus loin – au cœur de notre sujet – des **surprises en rafales**…que personne n'a encore dévoilées. En attendant, en letton, ***MAİZE*** = « ***PAİN*** » (*cf*. « pain beurré » = ***sviestmaize***). Si j'ai choisi ce mot, ce n'est pas pour étaler une érudition que je ne possède pas, mais simplement parce qu'il est au croisement des deux mots **"**maïs**"** et **"**savane**"** auquel ramène ***sviets*** justement, en sous-entendant que le beurre porte le pain au pinacle des bonnes choses (v. plus bas pp. 70 *sq*.) ! Cela suggèrerait-il que la **savane** est un **paysage exceptionnel ?** Bien sûr que **non**, mais le ***NOM*** qui définit ce type de formation herbacée, lui, renvoie – et <u>en européen</u> tout particulièrement – à une sphère linguistique où se trouvent le **grand**, le **haut**, le beau, le **supérieur**, etc. ; et nous allons nous y arrêter pour que j'y conforte "définitivement" mes prises de position. C'est de l'aspect botanique des choses qu'il faut partir. S'agissant des paysages d'herbe en Europe, on s'attend plutôt à retenir la **STEPPE**, au double sens du mot, « **ukrainien** », pour ce qui est de la **steppe haute**, sur sol **fertile** (***tchernoziom*** vu plus haut), et qu'ont justement remplacée les **emblavures** à haut rendement, équivalent de ce que les États-suniens ont nommé la **PRAİRİE** riche, d'une part ; et, d'autre part, la steppe **"centre-asiate"**, d'**herbe rase**,

parfois rare, aride par endroits (*cf*. la *Steppe de la faim* en Asie Centrale), qui, en fait, est la vraie steppe, celle où, contrairement à ce qu'il en est de la savane, on marche facilement (***step*** = « pas », ***to step*** = « marcher, aller, venir… », anglais). Par parenthèse, il se pourrait que les deux mots soient apparentés par leurs lettres composantes).

En prenant alors la ***prairie*** pour l'équivalent de ce que les Européens ont nommé ***savane*** sous les Tropiques, on peut se référer à la définition anglaise de la première : *tract of land, level or rolling, covered with* ***TALL*** *coarse* ***GRASS*** (Chambers, souligné par moi). Dans cette définition tout à fait adéquate, j'ai mis en évidence les **deux mots essentiels**, qui s'appliquent à la savane, laquelle, si son nom ne s'emploie pas en France, par exemple, c'est du fait qu'il n'existe pas exactement sous cette forme, laquelle évoque des herbes « hautes et frustes » que, *par contre*, l'on connaît très bien, en *Champagne* (notamment dite « *Pouilleuse* ») par exemple, et que l'on nomme **SAVART** (et que l'Encyclopédie Larousse en 15 vol. donne pour une lande crayeuse, issue du bas latin ***savarda***). Voilà, probablement la **clef** : les **"**immigrants**"** espagnols (comme les français au Canada où *savane* désigne plutôt un ***marécage***), voyant la prairie tropicale réduite à la paille de ses tiges à la saison sèche, l'ont prise pour un **savart** qu'ils nommaient, eux, ***sabana***, et l'ont ainsi baptisée. Il y a d'ailleurs un malentendu sur le mot (à moins de se livrer à d'invraisemblables contorsions sémantiques), car le mot a, en espagnol, un **double presque exact** (le français évite cet écueil) : ***sάbana*** = « nappe d'autel, suaire… », lequel fait ***savene*** en français médiéval. C'est ce double, cependant, qui précise les choses.

Les lexicographes (étymologistes) qui sont friands de sources **exotiques** et qui aiment chercher midi à quatorze heures, sont allés dénicher (mais où **???**), à partir du latin ***sabanum*** (grec ***sabanon*** = « *serviette de bain* » !) l'origine supposée de ***savene*** ou ***sabene*** (en vieux français), ***sábana*** en espagnol – « suaire, nappe d'autel » – en l'interprétant comme une « *toile fine fabriquée à Saban, près de Bagdad* » (Grandsaignes d'Hauterive, *Larousse* médiéval). Outre

que je n'ai pu retrouver ce lieu, je vois mal la logique d'un lien qui me paraît imiter un peu trop l'origine de « mousseline », alors qu'il est tellement plus simple de la renvoyer au fait que la nappe d'autel évoque clairement le meuble sur lequel se célèbre le culte du « *Très Haut* », comme le « *suaire* » est ce linge qui enveloppe ceux qui – décédés – s'apprêtent à rejoindre ledit Très Haut, ainsi qu'on le vérifie en grec, avec ***sébô*** = « honorer les dieux », ***sébazô*** = « craindre les dieux », ***sébastos*** = « véné-ré/-rable », (latin *severus*).

Ce qui fait, banalement, de la **savane** une **masse herbeuse HAUTE**, mais, aussi, **UNİFORME** (monotone), **CONTİNUE**, ce que nous appelons dans notre patois scientifique une « formation **FERMÉE** » (ce qui l'oppose à la steppe basse, discontinue, « ouverte ») : **UNİE** donc ; ce qui explique qu'elle a suggéré l'image de la ***SAVENE*** médiévale, à la fois drap, nappe dressée sur l'autel, ou suaire tendu sur le corps raide du mort. Toute la difficulté à rapprocher *savane* et *savart* – encore qu'à y regarder en spécialiste elle soit infime – tient au fait que le **savart** (*champenois*, le plus connu – mais mal qualifié de « ***lande crayeuse*** » par les écolo-botanistes) – apparaît comme une formation **pauvre**, dans la zone tempérée, alors que la **savane**, en zone tropicale non excessivement sèche, par rapport aux « steppes » sahéliennes rases et discontinues (approximativement « *brousses* »), apparaît, biologiquement, plus **riche**, avec ses **herbes HAUTES et denses**.

Sİ J'İNSİSTE AUTANT İCİ, C'EST QUE, EN USANT D'UN VOCABULAİRE PEU OU MAL MAÎTRİSÉ – DANS SA CONNAİSSANCE ET SON EMPLOİ –, ON FAUSSE L'OBSERVATİON DES FAİTS, ET, EN CONSÉQUENCE, LEUR EXPLİCATION, DONC LA COMPRÉHENSİON GÉNÉRALE D'UNE SİTUATİON DONNÉE : C'EST CE QUİ S'EST PASSÉ DANS L'ÉTUDE DES STRUCTURES ET PAYSAGES AGRAİRES FRANÇAIS, ET SANS DOUTE AUSSİ DANS CE QUİ LES A PRÉCÉDÉS, ET PROCÉDÉ À LEUR İNSTALLATİON, QUE J'ESSAİE DONC DE RESTİTUER DANS LEUR VÉRİTÉ MATÉRİELLE ET LEUR ÉVOLUTİON HİSTORİQUE.

En fonction de ce que je viens de dire, à la fois en vue de le renforcer et de montrer la voie à suivre lorsque l'on recourt à la "linguistique", je vais rapporter quelques vocables, pris sans ordre mais établissant la richesse de sens que peut introduire la racine-type ***SAV*** – en breton « ***debout*** » – qu'en accompagnent bien d'autres **SB**, **SP**, **SF**, **SPH**, **SM**…, jusqu'à **CP** (et même au-delà), avec des voyelles qui ne comptent pas par rapport aux consonnes des racines. J'ai collecté des milliers de ces vocables, dans une grosse cinquantaine d'idiomes mondiaux , mais je m'en tiendrai ici presque exclusivement à quelques exemples français et étrangers, tels que : ***savoir*** = « haute connaissance », ***sève*** = « liquide montant des arbres », ***sapin*** = « arbre élevé », ***saveur*** « goût supérieur », ***sauver*** = « tirer de la chute » (***save*** *our souls*, **SOS** en anglais), ***sévère*** = « aux exigences éminentes », ***sapience*** ou sagesse = « dominance morale » (*cf*. ***sophia***, grec, en *philosophie*), la ***soupe***… qui fait grandir (et non parce que la tranche de pain est « *couchée sur le dos* » dans la soupière et regarde vers le haut !!!, comme l'explique le latiniste P. Guiraud), comme ***sevrer*** qui inaugure l'âge d'accès à la non dépendance absolue du nourrisson, le ***sabayon*** = « sauce suprême », ***suprême*** précisément comme ***supérieur, saphir*** cette pierre d'excellence, et les ***sapes*** argotiques, ces vêtements supposés de luxe, et ***saper*** qui est « faire tomber la tête en s'en prenant aux bases » ; ***savon*** qui assure l'hygiène, ***sept*** = chiffre sacré correspondant à l'hébreu ***shabbat*** (le jour de Dieu), et probablement ***cap***, ***capital***(et consorts) qui évoquent la « tête » (au sommet du corps), et même ***cep***, ***cippe*** et ***cépée***, en tant qu'ils en sont réduits à leur tête (ramenée au sol) etc. ; et tous les toponymes qui situent un lieu en hauteur (par rapport à ses environs ou dans l'absolu) tels ***Saverne*** (col), ***Savenay*** (en haut du Sillon de Bretagne), ***Savigny-SUR-Orge***, ***Savonnières***, ***Savoie***, et ainsi de suite jusqu'aux ***Cévennes***. Ou l'emblématique pays nordique ***Sverig*** (Suède) qui, comme le ***safran*** (d'origine arabe) qui *relève* les plats, nous ouvre sur l'étranger, avec ***siéviér*** (russe) = « nord » (ce qui est en haut du globe terrestre, ***sibirskiyi*** = « sibérien », ***sovietnik*** = « celui qui conseille », ***samoliot*** = « avion » qui se

déplace dans le ciel, ***sebelin*** pour « zibeline » dont la fourrure est inégalable, ***svoboda*** = « liberté » le bien suprême, presque comme en croate (***sloboda***) avec ***sav*** = « total », ***savez*** = « fédération », ***savjest*** = « conscience », ***savršen*** = « accompli », ***savršenstvo*** = « perfection », et aussi, en finnois, ***savu*** = « fumée » (qui monte dans l'air), ***saavuttaa*** = « parvenir », ou, en hindi ***supūt*** = « purifié », et ***subah*** = « lever du soleil » pour marier…***sublime*** et trivial, comme en gallois ***sefyll*** = « se lever », ***svet*** étant « lumière » en russe et ***svet*** = « monde » en tchèque, alors que ***svari*** = « échelle », plus modeste, en letton, tandis que l'humble : ***sobriété*** (français) triomphe de l'ivresse ; tout cela sous le regard de « ceux d'en haut » qui se dit ***seven*** en toungouze, ce mot-ci, ***seven***, qui renvoie au « civilisé » en breton, auquel fait écho le lituanien avec ***svečas*** = « hospitalité ».

C'est cette ascèse linguistique-là, en quelque façon, qui m'a permis d'accéder à une analyse plus fine de la « *géographie agraire* », avec, au passage, un immense **plaisir culturel** qui m'a ouvert la joie de goûter à des idiomes parmi les plus beaux tels que le ***croate***, le ***finnois***, le ***letton***, pour ne rien dire du *hongrois* qui sera convoqué le moment venu. D'autant que, en même temps, le chercheur de ces domaines prend une belle leçon d'humanité, puisque l'un des « ***variants*** » (comme je les nomme) de ***sav***, ***SAM*** – car **V** = **M** (déjà perçu plus haut) – invite à aller jusqu'au bout de ce que **"**porte**"** le mot de savane, qui à la **hauteur** des tiges de ses herbes ajoute l'**ÉGALİTÉ** de leurs têtes (qui forme cette nappe au sens tellement présent). C'est pourquoi, les populations primo-occupantes du Nord, ***SAMİ*** (Lapons) ou ***SUOMİ*** (Finnois), ont fondé le nom de leur peuple sur la racine (***SM***) des mots qui rendent semblables, donc égaux : ***same*** (anglais), ***similaire*** (français), par ***similis*** (latin).

3. AUTRES FORMATIONS NATURELLES BASSES : TOUNDRA, TOURBİÈRES, MARÉCAGES

C'est d'une toundra fruste mais vraie qu'étaient pourvus les espaces abrités, le mot ne signifiant absolument pas « *montagne nue* », comme l'a écrit A. Rey, car à

quoi rimerait que l'on **définisse** une **végétation…**par son **absence** : c'est totalement idiot ! Certes, la *toundra* est un paysage végétal comme ***tondu***, ***pilé***, ***piétiné***, de ***TONDERE*** (latin = « tondre »), mais dense au sol, à fonds herbacéo-lichéno-bryophytique, avec des bouleaux et des saules ***nains*** même. Il faut aller voir sur place avant d'expliquer : pas « deviner » à partir d'un bureau parisien les fesses calées dans un fauteuil. Mais la toundra, comme la tourbière à suivre, peut aussi renvoyer au finnois, par une racine commune disant la « foule, la cohue », ***tungos***, ***tungeksia*** signifiant, en effet, « se presser, se bousculer » (*cf*. *Toungouze*). Un peu dans le même genre, donc, il devait y avoir aussi des ***tourbières*** intermittentes (comme les ***ourmany*** actuels en taïga russe qui sont des paysages de la « peur » pour cette raison), que Rey explique par ***torf*** (germanique = « touffe d'herbe »). Sans doute y a-t-il différents types de tourbières, mais aucune ne renvoie à l'herbe (touffe ou pas) comme le font la savane et la steppe. Dans la tourbière aussi, on a l'impression d'un espace ***piétiné*** (c'est d'ailleurs, la texture naturelle de la tourbe) et comme par une ***foule*** : je préfère donc mon origine personnelle – ***TURBA*** (« *foule* » en latin, faisant image) – aux autres explications. On peut y ajouter aussi les ***marécages-polders***, où, à sec, on peut ***marcher*** [d'où, probablement, leur nom allemand ***MARSCHEN***, explicable autrement (?) par une localisation « marginale »], eux aussi donc, comme ***piétinés***. Se souvenir qu'au Canada (où l'on relève quantité de mots d'ancien français), une ***SAVANE*** est un ***marécage***…

4. FORÊTS

Dans ma carte, par laquelle s'ouvre la présente *Section*, on relève la présence de régions boisées, cantonnées, à l'époque würmienne (de la dernière glaciation donc), dans les régions littorales pour les rivages méditerranéens occidentaux, mais remontant un peu vers le Nord aux latitudes de la Charente-Gironde, à partir de la Croatie adriatique actuelle jusqu'au nord de la mer Noire. S'il y avait, dans les zones très abritées des vents du Nord et de l'Est, et suffisamment

ensoleillées, des **massifs forestiers** vrais (rappelant nos **futaies** contemporaines), la plupart des paysages arborés étaient faits de **bois maigres**. Mais ce qui semble avoir ***prédominé***, si l'on tient compte du vocabulaire paysager des peuples actuels du Grand Nord – les *Sami* (Lapons) – c'est un paysage assez « généraliste » fait ni d'herbes ni d'arbres, mais de ***broussailles***, d'***arbustes***, par **masses fragmentées** et **compactes**, comme en « peau de panthère », ***tacheté*** en quelque façon : le mot, aujourd'hui, se retrouve aussi bien en **Laponie** qu'en **Sicile**, c'est dire sa plasticité ! Il s'agit du ***MEAHCCİ*** lapon (= à la fois *désert* et *forêt*) et du ***MACCHİA*** italien, notre ***maquis***, dont l'autre sens en italien fait « ***tache*** » précisément (latin ***macula***). Ce n'est évidemment ni une coïncidence ni un hasard, mais une **convergence linguistique étroite** dont on peut déjà mesurer l'importance « ***paléologique*** ».

Il reste quand même, si l'on pousse l'analyse de la masse linguistique, ou, mieux, du **VOLUME des vocabulaires**, le mot qui s'impose dans la désignation des lieux les plus fréquentés, en Europe, est celui de ***STEPPE***, lequel renvoie à l'**herbe**, à la **marche**, voire à la ***résidence***. C'est d'ailleurs pourquoi, à ce que j'en comprends, le vocable **savane** n'a pas survécu au point, aujourd'hui, de « *faire **exotique*** » **!** Au demeurant, la hauteur des herbes de la savane n'assure ni la facilité ni la sécurité des déplacements, et la quasi homonymie de son nom avec celui de **linceul** (*savene*/*savane*) ne prédisposait pas, non plus, à un usage courant.
On aurait **tort** toutefois de croire qu'il **a été effacé** systématiquement : le **problème** est plus complexe que cela, pratiquement ***retors***. Si, en effet, **steppe** s'imposait à l'Est de l'Europe, et dans la partie orientale de celle-ci, il n'a pas « pris » en Occident, spécialement en France, région atlantique et fort active dès le *Paléolithique*, pour les raisons que j'ai mentionnées plus haut (p. 55) ; « **savane** », en ce sens (**prairie** américaine ou **steppe** russo-ukrainienne) a été sûrement employé couramment, mais il a été éliminé, et oublié, parce que sa version péjorative (comme elle existe aussi pour steppe) – le **SAVART** (encore mentionné aujourd'hui dans l'Encyclopédie Larousse en 15 volumes) – l'a

“démonétisée” en quelque sorte. Et puis, il faut bien voir aussi que les contemporains de la déglaciation (et bien avant elle), n’avaient pas forcément tous le souci tatillon des classifications. Du reste, les Finnois actuels rangent sous le vocable ***aro*** la prairie, la savane, la steppe et même la toundra. Peut-être est-ce là une raison aussi de la disparition de savane (surtout après la découverte des Amériques).

5. LES STEPPES ou l’ESPACE UTİLİSABLE

C’est, à partir de leurs **deux grandes familles paysagères**, que les steppes ont prévalu comme **ESPACE UTİLİSABLE** par les premiers humains qui se sont déployés en Europe : ***haute*** steppe ou **savane**, équivalent **“prairie”** (vue plus haut), ***basse***, et même discontinue, voire intermittente ; celle-ci beaucoup moins fréquentée que celle-là. Leur trait commun, néanmoins, est la nature de leur végétation l’**HERBE**, qui les oppose aux tourbières, marécages, landes, toundras et forêts. Le monde de la steppe a donc été, selon toute vraisemblance, l’**ESPACE D’ACCLİMATATİON** des Humains en Europe, lequel, du reste, et plutôt dans la logique des choses, est devenu leur **ESPACE DE COLONİSATİON**, selon la belle origine du mot en latin : ***colere*** **cultiver** et **habiter**, ***colonus*** étant le « cultivateur ». J’écarte immédiatement pour cause d’imbécillité rédhibitoire la critique qui poindrait par référence à la colonisation des Européens à travers le monde, car ce n’est pas parce que des brutes criminelles ont sali le mot **camp** que le **camping** n’est plus une activité agréable et honorable. Je suis radicalement opposé au mélange des genres qui permet les abus les plus bas de la malhonnêteté intellectuelle.

L’herbe, ici, c’est celle des idiomes slaves qui compte : ***TRAVA***, dont la **racine TRV**, mais aussi **TRP**, **TRF**, **TRB**, etc. a été d’une **prodigieuse richesse** pour l’Humanité **européenne** en ses “enfances” peut-on dire. Le vocabulaire né *de* et *autour de*, cette racine concerne, en effet, à la fois, les **temps périglaciaires** et leurs entr’actes interglaciaires, et les temps de la **déglaciation** qui court encore

aujourd'hui en Europe, d'autant plus que le réchauffement du climat la soutient efficacement…

Des premiers, ***trava*** a exprimé le **mouvement incessant** des **troupes** humaines (familles, clans et tribus) dont les noms portent la marque de leur origine. C'est, pour ces déplacements que l'anglais a donné ***travel***, dont l'équivalent, selon Chambers, est **travail**, opinion qui est aussi la mienne car, en breton, l'homonyme ***trevel*** correspond au synonyme français **"*besogner*"**. Mais, richesse oblige, ces sens-là sont, peut-on dire aussi, de ***deuxième génération***, celle du temps de la ***déglaciation*** et de la **sédentarisation** consécutive.

L'époque précédente était celle, effectivement, des ***transhumances tribales***, autrement dit celle des ***TRAVERSÉES*** de la steppe, à la ***traque*** et à la ***trappe*** (deux autres héritages **"**lexicologiques**"**) du gibier, dont les ***troupeaux*** (autre nom de la famille) paissaient les herbages steppiques. Les étymologistes, totalement égarés ici, passent à travers la chronologie qui leur fait mélanger les périodes. Ainsi, datent-ils mal l'ancien nom du village ***thorp*** (francique) – temps sédentaire – qu'ils conjecturent de l'allemand **Dorf**, alors qu'il s'agit du nom réel de l'**ENCLOS** (en vieil irlandais), emblématique du temps de la pré-sédentarisation. C'est comme ***TRİBU*** qu'Alain Rey déclare que « *l'étymologie est inconnue* », alors qu'il m'a été facile de retracer son histoire entre le temps de la transhumance et celui de la fixation des populations.

Du temps des pérégrinations, où les troupes humaines suivaient les ***PİSTES*** – ***TRİBOS*** (en grec) – de la ***steppe*** (mot-**cousin** de ***peste*** et ***pâture***), parce que leur va-et-vient usaient le végétaux et tassaient la terre comme si elle était***…battue***. Le second sens de ***tribos*** accuse bien son origine puisqu'il dit la « ***LENTEUR*** » (des déplacements), sur ces voies, de groupes avec leurs *impedimenta*, malades, vieillards et enfants. Quand les Humains mettront fin à l'errance, leur **groupe familial** (ou clanique), au nom de la tribu d'appartenance, à cause des mêmes pistes empruntées par ses membres (car peu importait que ce fut par fragments), logeant en commun, a ***transposé*** le mot à cette résidence

communautaire que l'osque a heureusement conservé : ***TRİBUM***. Ce sont donc les…***tribulations*** de nos aïeux sur les voies incertaines des steppes qui ont défini les résidences et les routes qui y menaient. Pour mémoire, les lexicographes, avec raison cette fois, expliquent ce vocable-ci par le fait qu'il renvoie à**…*battre*** le blé à la herse.

Tout cela n'était quand même pas introuvable ! Quoi qu'il en soit, ces antécédents ont – autant que je peux en juger – contribué puissamment sur le plan, et langagier, et professionnel, à « modeler » la future société mésolithique qui a su développer agriculture et élevage, profitant de l'amélioration spectaculaire du climat, en partie à cause des transformations pratiques des « facilités » de vie.

❝DES GOUVERNANTES–TRAQUEURS❞
pour remédier au détestable
« CHASSEURS-CUEİLLEURS »

J'ai dit, page 61 *sq*. pourquoi je **rejetais** l'usage de l'expression **chasseurs-cueilleurs**, **injuste**, **inexact** et **impropre**. J'ai dit aussi que je lui **substituais** celle de « **gouvernantes-traqueurs** », dont beaucoup de pages à venir (*passim*) justifieront le choix par l'usage **démonstratif**. Ici, je me bornerai donc à préciser mon **double choix** de « gouvernantes » : en tant qu'elles **menaient** les ***bandes*** qui **PORTAİENT LEUR NOM**, les **femmes *commandaient*** donc celles-ci ; comme elles assuraient, par ailleurs, les accouchements, les **soins** aux parturientes et aux **nourrissons**, mais aussi aux membres des bandes (« ***remèdes de bonne femme*** »), la qualification de gouvernantes-**soignantes** – que je leur attribue au nom et au sens des services rendus, cette fois –, est pleinement méritée là aussi. Par coïncidence ici, je le concède, mais elle fait très bien les choses, en grec ***élasïaï*** signifie « **guérisseuses** » ; et ***élasis*** traduit la « **marche** », la troupe que l'on **pousse en avant** : pacifiquement, c'était la déambulation des bandes dans les **steppes** et **savanes périglaciaires…**

QUATRİÈME SECTİON

DE LA FİN DES PARCOURS
À LA FONDATİON
DES TRÊVES DE SÉDENTARİSATİON

I – AVERTİSSEMENT :

DES PRÉALABLES NÉCESSAİRES

Copier n'est pas chercher. Compiler/Critiquer non plus.

Quand on est un **vrai chercheur**, on sait que son travail n'est jamais fini et que l'on peut, même, avoir **à revenir** sur des résultats que l'on avait crus **établis** pour très longtemps. **Marc Bloch**, parce qu'il était un ***chercheur authentique*** et un ***homme intelligent***, donc ***honnête***, le savait bien et s'en était probablement ouvert à son vieux "complice" en matière historique, **Lucien Febvre**, puisque celui-ci – **préfaçant** la réédition du grand œuvre que sont « ***Les caractères originaux de l'histoire rurale française*** » – rapporte clairement le **dessein** qu'avait **Bloch** de **revoir ses conclusions** sur les structures agraires telles qu'il les avait définies, **pressentant** probablement qu'il fallait **approfondir** certains points. Cette attitude-là est celle du chercheur modèle. Trop de ***fumistes*** ou d'***imposteurs*** encombrent, à tous les étages, les voies de la *Recherche*, pour qu'on ne le rappelle pas. Voici donc l'avis de L. Febvre.

« *Mais, et Bloch le savait mieux que personne – le livre de 1931 ne pouvait être fécond que dans la mesure où il se révélerait rapidement provisoire.* (**…**) *Bloch le savait et, avec plus d'ardeur, plus d'autorité, plus de compétence que personne, il s'employait le premier à ce labeur de* rénovation. (…) Il *faut être borné mesquinement pour ne pas saisir la grandeur d'une besogne incessante d'élargissement, d'approfondissement, de mise au point des conceptions les plus brillantes, des constructions les plus solides en apparence* » (*Op. cit.*, A. Colin, 1968, p. 8). On ne saurait mieux dire.

Fort de cet avis autorisé et des **malentendus** et **déconvenues** que j'ai rencontrés dans ce domaine de mes travaux de recherche, j'ai décidé de faire une mise au point, à partir de deux exemples remarquables : celui de la ***charlatanerie ordinaire*** du plagiaire, petit ***voleur*** de recherche sans envergure, et celui de la ***médiocrité répétitive*** de l'***embusqu***é ***universitaire***, dont j'ai été,

triplement, victime, avant de lui infliger un démenti cinglant en retournant contre lui ses manigances.

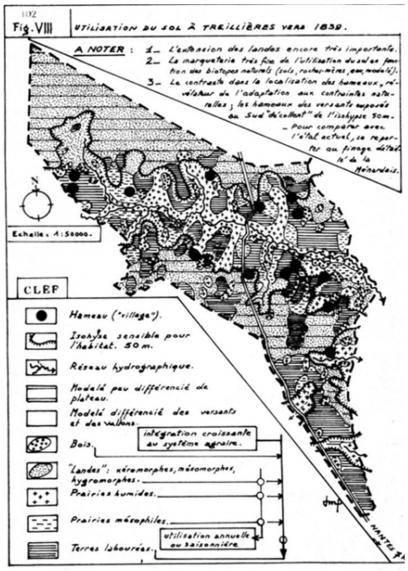
Je ne me venge donc de personne : je rétablis les faits dans leur vérité.

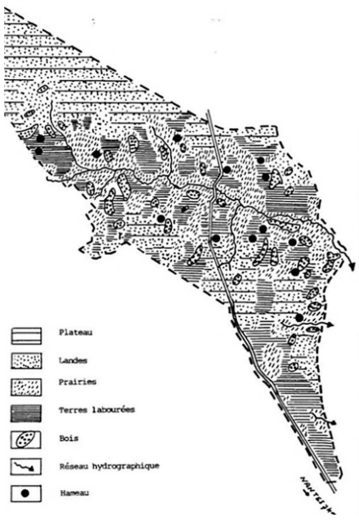
1. COPIER N'EST PAS CHERCHER

ABUS PAR UTILISATION ILLICITE

Je dois, en effet, à mes lecteurs/lectrices, de les mettre en garde contre un ouvrage (*La vie est dans le pré*, Jean Bourgeon, *ACL éd. Nantes*) traitant d'une commune de Loire-Atlantique, et qui a abordé, de biais et extrêmement mal, la question que je vais traiter ici : des cartes, des schémas, des mots, des phrases, des paragraphes même, vont leur paraître familiers, s'ils ont lu ledit ouvrage (qui se targue d'être un modèle historique aux USA, SVP !) ; qu'ils se rassurent : ce qu'ils vont lire ici est bien de moi, c'est ma propriété, car ce n'est pas moi qui les ai pris chez l'auteur du susdit livre : c'est lui qui les a pris dans mes travaux, 10, 15, ans après que je les ai publiés (en faisant semblant de me citer)

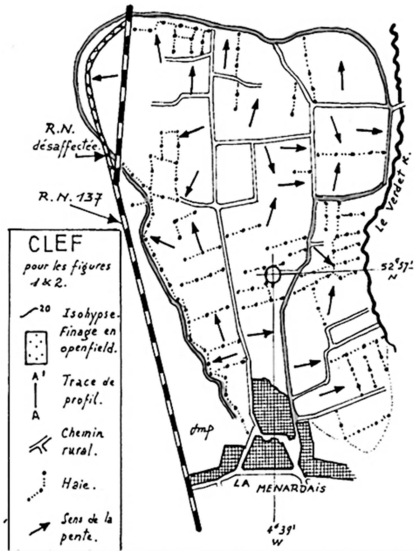
Ci-devant professeur d'Histoire-Géographie, je crois, cet auteur souligne bien, dans l'ouvrage cité ci-dessus, toutefois, et à quatre reprises au moins, que l'**on ne comprendrait rien à l'histoire** de nos paysans des siècles passés si, par malheur, on ignorait « l'***ENVIRONNEMENT*** », les « ***TERRES*** », les « ***CONTRAINTES PHYSIQUES*** », bref la réalité « ***GÉOGRAPHIQUE*** », qui ont servi de fondements à leur vie, et qu'il s'efforce de restituer. Or, ces ***fondements***, qu'il répute essentiels, il les a, purement et simplement, et intégralement, pillés dans mes travaux : je donne **trois exemples** de ces pillages **présentés sans référence**, et **trafiqués** en vue, évidemment de faire croire que ces copies sont des originaux de son cru : mais c'est cela qui les dénature et leur **retire toute signification…!** Ce qui est, quand même, le comble de la bêtise, quand on songe qu'il raisonne à partir d'éléments qu'il a supprimés !

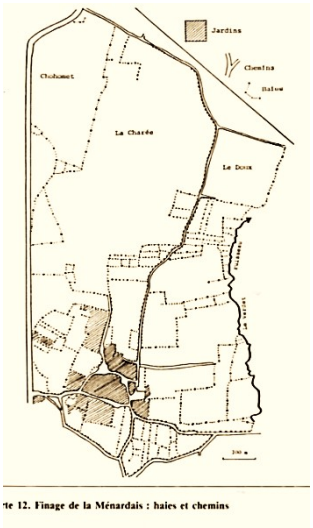




i. 9

À gauche, carte de situation géographique d'ensemble, physique et humaine) de la commune de Treillères-lez-Nantes (Palierne) ;
à droite la même copiée mais dépouillée de son **relief** et de ses **prairies humides** ; l'un et l'autre déterminant pourtant de l'installation des cultivateurs (Bourgeon).

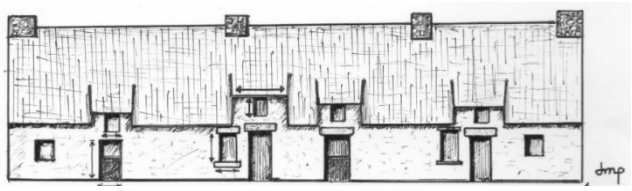


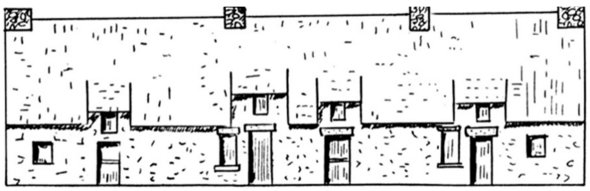


te 12. Finage de la Ménardais : haies et chemins

i. 9 bis

À gauche, croquis des **haies** et **chemins** comme ***obstacle*** à l'***érosion*** (Palierne) ;
à droite son imitation, tellement dénaturée pour éviter de citer le modèle que la représentation en a perdu tout sens (Bourgeon)





i. 10

À gauche, ancienne maison "commune" médiévale de village, dite « *barre* », (Palierne) ;

à droite, son démarquage pur et simple, utilisé frauduleusement (Bourgeon).

Comme ces documents seront utilisés dans le présent travail, je rappelle qui en est le véritable propriétaire. Le plus navrant, en la circonstance, c'est que le préfacier – un collègue universitaire qui me connaît personnellement et que j'ai soutenu pour une candidature à notre Université, qui l'a d'ailleurs écarté, et dont l'épouse travaillait à mes côtés à la Faculté, sur des projets voisins des miens, essaie de trouver des excuses à son « poulain ».

2. COMPİLER/CRİTİQUER N'EST PAS CHERCHER NON PLUS
ABUS PAR FOURVOİEMENT MÉTHODOLOGİQUE

Il y a donc ceux qui **copient**. Peut-être plus redoutables encore, il y a ceux qui **critiquent**. **ET QUİ NE FONT QUE CELA**, car leur méthode de travail est la **compilation**. Cette autre **plaie** gêne, retarde, entrave, ***paralyse*** même, la recherche et peut nuire à ses **enseignements** et aux **APPLİCATİONS** (parfois très utiles) qui peuvent en être tirées. Cette plaie vise les **pontifes** de l'Université et des Écoles d'enseignement supérieur, ces anciens « ***mandarins*** » tant décriés par Sartre et Beauvoir (à juste titre, du reste, mais peut-être aussi, parce qu'aucun d'eux deux ne pouvait partager leur état, qui sait ?), ceux que les étudiants des années 1950-1970 nommaient les « ***patrons*** » (« *mon patron de thèse* », se rengorgeaient même quelques chercheuses, héritières des précieuses ridicules), **supposément élites** de la *Recherche*, et abusivement qualifiés, pour nombre d'entre eux, d'***intellectuels***. Il faut voir avec quelle gourmandise, aujourd'hui encore (et peut-être surtout), certains se targuent d'être « ***professeurs des Universités*** », tout frais émoulus qu'ils le sont ***par équivalence***, car ils viennent d'autres horizons, tel cet agrégé des lettres modernes se pavanant en philosophe, ou tel psychanalyste – plus ou moins "théâtreux" et amuseur public – se flattant, sans rire, d'« *avoir choisi prof de fac'*, *en milieu populaire, par idéal politique* alors que *Normale Sup' le réclamait*…».

Au premier rang de ces fumistes sentencieux, il y a eu, naguère, le **prétendu** « ***spécialiste*** » français des « ***Paysages agraires*** » (nom de son seul tout petit livre chez Armand Colin, sans cesse recommencé, et toujours de moins en moins bon) : André **Meynier**, pour le nommer. Cet homme froid, acerbe dans ses propos, éreintait volontiers ses collègues du haut de sa chaire, et brisait impitoyablement les étudiants qui lui tenaient tête. Pour autant, il n'a **jamais rien trouvé** d'**essentiel**, car il n'est presque jamais allé voir sur place ce dont il discourait au motif étrange que « *l'observation* in situ (SVP !) *se révèle vite insuffisante* » (in *op. cit.* A. Colin, plus haut) : évidemment quand on confond ***tourisme*** et ***recherche scientifique***… Il préférait faire **recueillir** les faits par ses **étudiants** en imposant, en seconde année, que chacun produisît une **monographie** sur une **commune rurale**, de préférence axée sur les **structures agraires**, ce qui est une pure exploitation de l'homme par l'homme.

L'ennui de ce système étrange est que des étudiants, très peu formés encore, ne peuvent presque rien apporter de positif. Un de mes camarades, Jaouen, lui fit cependant découvrir les ***méjou*** ou ***méchou***, les « *champs ouverts* » (***openfield***) bretons qui déconcertèrent tant ce spécialiste ***frénétique*** du **bocage** qu'il était, bocage auquel, du reste, il n'a **jamais rien compris**. Sa fiche sur *Internet* est cinglante : les ***ellipses*** du bocage qu'il a complaisamment décrites : anéanties par la recherche. Sa théorie de la ***géographie***, ***science de synthèse***, rejetée. Dommage : c'était une belle idée, mais, comme il a toujours été ***impuissant à la mettre en œuvre***, elle a implosé. Ses ***marottes*** ridicules sur l'orientation des champs en fonction des « ***cadastrations*** » romaines, puis des ***mégalithes*** pseudo-celtiques, jetées aux poubelles de l'**Histoire**. Ses explications raciales (il se disait pourtant antiraciste) sur l'origine des structures agraires étaient époustouflantes de sottise. Qu'on en juge : « *le système* ***méjou*** *dérive-t-il de l'****origine celtique ou germanique****, nous ne pouvons le savoir* » (*Paysages Agraires*, Armand Colin, p. 145) ; **DU BRETON D'ORİGİNE TEUTONE.** Impayable **!** Et pour couronner le tout, il trouvait Marc Bloch injuste à l'égard du

géographe préféré d'Hitler, Meitzen (toujours dans son livre chez Colin, cité plus haut), ajoutant que l'« ***on ne peut ignorer les conditions ethniques*** » (*id. ibid.* p. 110).

Meynier – comme beaucoup de géographes de l'époque (A. Fel, P. Brunet, F. Gay qui mésusaient du mot « *mosaïque* », par exemple), « *patrons* » de la recherche –, se comportait comme un historien qu'il n'était pas ; tant s'en fallait. Ce fut sa ***faute absolue, d'avoir voulu trouver des causes historiques aux structures agraires***, sans en avoir les moyens intellectuels, culturels et techniques. Voici un relevé rapide de quelques-unes de ses bourdes et prétentions, non par plaisir de critiquer, mais parce que c'est le sujet-même qui est traité ici :

« *la terre **cultivée**, le finage*» (non c'est la terre **délimitée** – p. 15) : la terre cultivée est un ***terroir*** ; quand il oppose ***Esch*** et ***Kampen*** (p. 21), il comprend à l'envers ce qu'il décrit ; Marc Bloch accusé de tout **ramener** à l'openfield et qui a « ***CRU pouvoir*** » décrire le bocage (p. 26), Le Lannou et de Planhol suspectés d'avoir, eux aussi, « ***CRU trouver*** *l'origine de l'openfield dans la garde des troupeaux* » (p. 146), alors que pour Meynier dans *« les **vrais** territoires d'**openfield*** » (**que personne n'a jamais précisément décrits pourtant** !, lui moins qu'un autre), « *l'***assolement** ***semble parfois*** *être le point de départ pour de meilleurs rendements »* ("semble" et "parfois" soulignent assez l'irrésolution permanente de Meynier ; les champs ouverts en Bretagne sont des « ***lacunes DANS le bocage*** », à quoi il eût d'ailleurs dû préférer *« les lacunes **DU** bocage* », pour être correct ; à propos de ces lacunes, Meynier était tellement « ***possédé*** » par la ***fixation*** qu'il faisait sur le **bocage**, qu'il considérait que les champs non clôturés (openfield ou ***champagne***) – dont il pensait que leur naissance n'avait pu se produire qu'une fois mis au point le système de l'assolement triennal – étaient du « ***BOCAGE AVORTÉ*** », s'attirant cette réplique d'un rival, L. Champier, que c'était le bocage qui était une « ***champagne avortée*** ».

Vraiment, paie-t-on (même pas très bien), au nom de la **RECHERCHE** (**!!!**), des professeurs d'Université pour qu'ils passent leur temps à échanger de

pareilles…sottises (qui sont un euphémisme complaisant) ! Surtout lorsque s'y ajoute l'obscurité du style : que peut bien vouloir dire, en effet, à propos des dimensions des parcelles de champagne (*openfield*) cette précision que « ***LEUR LARGEUR ATTEINT RAREMENT UN DIXIÈME DE LEUR LONGUEUR. ELLE SE TIENT SOUVENT AUTOUR DE CE CHIFFRE*** » (*op. cit.*, p. 26) ?

Mais, s'agissant de Marc Bloch, Meynier est **allé trop loin <u>SCIENTIFIQUEMENT</u>**, et c'est cela qui est **grave :** une chose est de ne pas aimer cet historien, autre chose est de lui reprocher d'affirmer que ***bocage*** et ***champagne*** (*openfield* ou « champs ouverts ») sont **deux formes résolument DIFFÉRENTES**, ce qui est **STRICTEMENT EXACT**. Toute autre considération est soit **MENSONGÈRE**, soit **IMBÉCILE**. J'ai accédé à un **niveau** d'explication **très supérieur** à celui atteint par l'un et par l'autre des auteurs cités ici, et, dès lors, je suis en mesure de **trancher** : Meynier est infiniment moins compétent que Marc Bloch en matière de paysages agraires, l'un étant un historien authentique et de valeur, l'autre un simili-historien qui est sorti de son rôle de géographe.

Sans doute y a-t-il des points communs entre les deux formes d'activité rurale, mais c'est parce qu'il n'y a pas trente-six façons de garder les troupeaux ou de labourer : il n'y en a même pas deux. Et, donc, Meynier aurait mieux fait de se taire, lui qui n'a rien trouvé parce qu'il n'a jamais vraiment cherché , se contentant de relever que « *L'**histoire** pose ici plus de problèmes qu'elle n'en résout* » (*id. ibid*. p. 121), ou s'échauffant qu'un « ***Problème plus historique** que géographique, suscite cependant la **curiosité** du **géographe*** » (*id. ibid*. p. 142), regrettant que tel chercheur, dont ce n'était absolument pas la préoccupation, n'ait peut-être pas « *suffisamment épluché les **sources historiques*** » (*Annales de Géographie*, 1977, p. 226), alors qu'il était censé être le directeur de recherche dudit chercheur… ! C'est à se demander si ce professeur savait qu'il était dans l'*Enseignement Supérieur*, où il ne suffit pas de compiler les recherches d'autrui, surtout relatées dans un français approximatif : « *l'openfield **soi-disant** adapté* (...) objet d'un « *déterminisme **physique bien périmé*** » (*op. cit.* Colin, p. 177 ;

c'est moi qui ai souligné). Cet homme fut mon supposé directeur de recherche, ayant intrigué pour m'avoir pour assistant après l'agrégation (qu'il a tout fait pour m'empêcher de réussir) et avoir fait croire à ses collègues que je l'avais choisi pour directeur de thèse : et certains s'étonnent qu'il y ait eu « ***Mai 68*** » fomenté à**…**l'**Université !** (voir les ANNEXES en fin d'ouvrage).

Mais passons plutôt aux choses sérieuses, c'est-à-dire aux deux exemples que j'ai retenus de la ***Préhistoire*** européenne en vue d'introduire, en quelque manière, le thème qui est au cœur de ce travail, soit ce qui a ouvert à la **colonisation**, puis à la **domestication** et à la **civilisation** des ***temps historiques***, l'espace libéré des glaces, et les régions soumises à leur influence. Ces deux exemples portent évidemment sur les rapports des Humains aux milieux de vie, notamment sur le plan de la **NOURRİTURE** qui, dans ces milieux extrêmement rudes, étaient la **clef** de l'installation humaine.

II – FİN des PARCOURS ET PRODROMES de la SÉDENTARİSATION

1. LES CUEİLLEUSES EN QUÊTE DE FARİNES POUR BOUİLLİES ET GALETTES

Le **sujet**, tel que je le conçois – et tel que mon lecteur peut-être le perçoit – est **TRÈS difficile** à aborder et à traiter. D'abord, parce qu'il est totalement **inédit** et que, de toute façon, n'étant ni archéologue ni préhistorien je ne connais pas les méthodes d'exposition que ces spécialistes utiliseraient pour affronter mes centres d'intérêt ; ensuite, parce qu'il m'a fallu débrouiller quantité d'énigmes sans pouvoir me référer à des acquis antérieurs, bien que les travaux accomplis par les préhistoriens (*latissimo sensu*) soient remarquables (je ne juge pas je dis mon sentiment de chercheur respectueux des méthodes rigoureuses et des résultats obtenus). On verra, par exemple, en matière d'habitat, que j'ai pu appuyer mes propositions sur des constats archéologiques recoupant mes hypothèses de travail (ici j'ai recouru à la ***linguistique***, sans laquelle rien n'eût été possible).

Donc, je demande indulgence et patience pour ce traitement, que je vais devoir conduire par ***approches successives***, d'autant qu'il m'a fallu mener une comparaison simultanée. Je vais, alors, très succinctement, devoir d'abord formuler une hypothèse sur l'**alimentation** par **CUEİLLETTE** (terme générique que j'accepte pour dire les récoltes et tous autres modes de se procurer de la nourriture) : il semble qu'au gibier que fournissaient la traque et la chasse, et aux « moissons » de racines, fruits, tubercules divers rapportées par les **femmes**, s'ajoutaient des **FARİNES**, lesquelles paraissent avoir joué un **rôle salvateur** très important dans la vie des bandes ambulantes des steppes et savanes. Pour aller droit au but, je dirai que les ***BOUILLİES*** et les ***GALETTES*** (ce ne pouvait pas être encore du pain) tenaient une place non négligeable dans les **"**menus**"** de nos ancêtres européens.

La raison, ou les raisons, peu(ven)t en être devinée(s) plus ou moins aisément, mais, en l'occurrence, ce n'est pas la diététique qui m'intéresse : c'est de savoir pourquoi est survenue la sédentarisation. Si l'on se reporte, en effet, à ce que j'ai rapporté des écrits de Meynier (rev. p. 126), on voit bien qu'il y a un **conflit**, chez les « spécialistes », entre ceux qui pensent l'**élevage** comme fondateur de la fixation des Humains, et ceux qui, au contraire, tiennent l'**agriculture** pour fondatrice. Éventuellement, cette confrontation peut se rattacher à la querelle de l'**antériorité** du ***bocage*** sur les ***campagnes*** (champs-ouverts), et son inverse exact, dans la sédentarisation, querelle que je trouve vaine, si elle n'est pas traitée d'un point de vue historique, par des historiens, rompus aux travaux d'archives. Pour ma part, j'estime le débat oiseux, car mes analyses m'ont convaincu que la question ne se posait pas de cette façon. Nous y viendrons en son temps. Voici donc, de ce point de vue particulier de l'alimentation humaine, les **deux exemples** que j'ai retenus : le premier porte sur les ***glands*** de **chêne**, pour une période fort reculée de la ***vie itinérante des bandes***, et l'***avoine***, pour la ***période-charnière*** entre le « vagabondage » des bandes et la fixation de celles-ci dans les premiers terroirs de la sédentarité. Compte tenu des vocabulaires explorés, on peut soutenir que c'est **toute l'Europe** qui est concernée, dans cet ***espace*** que j'ai défini, en fait, comme ***EURASİAN*** (pp. 21 *sq*).

A titre indicatif, pour lancer la réflexion sur ces deux exemples, je propose de reprendre ce que j'ai dit plus haut des **bouillies** et **galettes**, dans cet ordre chronologique à peu près sûrement. La raison m'en paraît ***symbolique***, bien que les offres de la Nature aient joué aussi en ce sens. Quoique je ne prenne pas nos ancêtres du ***Paléolithique lointain*** pour des êtres intellectuellement **inférieurs** aux populations actuelles, la force du **SYMBOLE** jouait certainement un rôle majeur dans la manière d'aborder la vie. Ainsi, à la base des bouillies (et des galettes), il y a les ***FARİNES*** et leur plus ou moins nette **blancheur**, laquelle rappelle celle du *lait maternel*. Quand on relève, dans la Langue, **ce à quoi renvoient** les farines, force est de retenir l'argument que j'invoque. Les

développements à venir s'appuieront donc sur ces hypothèses de travail reliées aux **"***prévenances***"** de la Nature et de ses *Maîtres* putatifs.

Assez naturellement, ce sont les souvenirs des pénuries subies lors de la seconde guerre mondiale qui m'ont suggéré de regarder du côté des glands de chêne. Comme nous rentrions de Madagascar – un des pays du café –, mes parents étaient très sensibles au manque de celui-ci, confisqué par l'occupant allemand. Mon grand-père paternel, fin connaisseur des végétaux et familier des disettes du XIXe siècle, leur en inventa un substitut, à base de glands de chêne et de « pois » de lupin, plutôt présentable. Il se lança, sans dévoiler ses « secrets », dans une longue explication technique des nécessaires purifications successives, qui m'éblouit bien que je n'y eusse rien compris. Tropical de naissance, je sais, par ailleurs, que des tubercules ou des « moelles » végétales – très précieux pour l'alimentation des populations *indigènes* (c'est-à-dire originaires et connaisseuses hors pair d'espaces naturels dont elles ont perçu les subtilités qu'elles ont finement décryptées et maîtrisées) –, tel le ***manioc*** (ou le ***sagou***), lesquels nécessitent des **"**préparations**"** *ad hoc* avant d'être consommés, de manière à être débarrassés de leurs toxines ou de leurs impuretés. De sorte que, *mutatis mutandis*, les *Archaïques* eurasians ont trouvé le biais, l'« astuce », qui leur a permis de rendre très présentables et…consommables (!) les farines de ces glands que les Latins (*e.g.* Juvénal 14, 184) désignaient souvent du nom de leur producteur ***quercus*** (= chêne, bien que ce soit ***glans*** qui se soit finalement imposé).

De fait, ce mot évoque beaucoup mieux ce que la **farine** représente d'***éclatant***, ***glance*** = « éclair » (anglais), ***glans***/***glanz*** = « lustre, éclat » (néerlandais, suédois, allemand), ***glaner*** = « rendre clair » (ancien français), l'idée de clarté, de lumière étant constamment sous-jacente, bien incluse dans le produit émietté, pulvérisé et **"**immaculé**",** cette ***farine*** qui rappelle le ***phare*** éclairant la nuit, depuis qu'au sommet de la tour égyptienne de ***Pharos*** un feu étincelant guidait la route nocturne des navires. La nouvelle racine renvoyant au ***pharaon*** =

« lumière du monde », en ayant produit le latin ***feria*** traduisible en jour « ***férié*** », devenue ***feire*** en ancien français et repris par ***fair*** (anglais). Naturellement, le breton en a tiré son ***far*** = « gâteau », car ***far***, ***farris*** = « ***BLÉ***, ***épeautre*** » (latin), ce qui en dit long, très long, sur le plaisir à tenir dans le **fruit** ou la « ***graine*** » du chêne une ressource sûre : ***CORN*** (grain, de blé, maïs, etc., anglais), ***ACORN*** = « gland » (anglais). On comprendra peut-être mieux, ici, pourquoi j'ai choisi la **"**face**"** linguistique (rev. pp. 21 *sq*.) pour escalader les sommets d'incertitude représentés par les structures agraires de notre continent. L'enchaînement de ces mots et notions est tel, que « **farine** » = ***flour*** (*prn*. **flow'r**, anglais), qui renvoie à ***fleur*** (terme typique de la meunerie) = ***flower*** (*prn* **flower** en anglais, et une langue ce sont avant tout des **paroles**), qui fait ***floris*** (*génitif* de *flos* en latin, sur lequel je n'ai peut-être pas eu tort d'insister- pp. 17, 33). Et ***flos***, de quelque façon, reporte au grec ***phlox*** = « **lumière** ardente, flamme ». La lumière, elle-même, comme celle du ***phare*** (= **"**feu éclatant**"**), suggère ***phéggos*** (= « ***éclat*** », grec) qui reporte, lui, à ***phègos*** = « ***chêne***, ***gland*** » (grec). Or, comme la *Langue* est un outil qui fait bien les choses, ***phagéô-ô***, ***phagéïn***, ***phagomaï*** = « **MANGER** » [(*cf*. ***phagilos*'** = « agneau/chevreau » (grec)]. Naturellement aussi, on ne peut manquer le ***fagus*** latin = « hêtre » (et le chêne est de la famille botanique des *fagacées*), dont la farine, comme l'**huile** (surtout) sont **comestibles**, une fois débarrassées également de leurs toxines.

Cette **nourriture** d'appoint, providentielle pour des gens issus des *Tropiques* généreux (même oubliés), et réduits à vivre en environnement **périglaciaire**, a, évidemment été perçue comme un bienfait des ***Forces Supérieures*** (que décèlent l'***ENTERREMENT des morts***, l'***ART pariétal***, et ce que j'ai dit, plus haut de la séquence ***MAN-***, v. p. 46). Les druides cueillant le gui sur le chêne est une anecdote très surfaite, mais pas fausse : ce parasitage, d'un arbre imposant, est exceptionnel (alors que pommiers et peupliers en sont infestés) et les ***mag-e/icien-s*** gaulois ont voulu en profiter, consacrant ainsi le **chêne** = ***QUERCUS*** (latin), qui n'est sûrement **pas étranger** à la **dénomination**. Cette

reconnaissance religieuse, très postérieure, évidemment, à la consommation initiale de la farine de gland, est probablement un hommage des Humains aux ***Puissances Tutélaires*** qu'ils ont imaginées, par ce souci de **transcendance** (quelle qu'elle soit) qui est, quand même, le **propre de l'humain** : ami des animaux (pour leur intelligence), c'est un ami des arbres (pour leur intelligence aussi) qui vous le dit ; et pas par bigoterie, puisqu'il est un pur laïc !

Et la suite de l'Histoire l'atteste, presque tous les noms désignant l'***ÉGLİSE*** en Europe s'obtiennent pratiquement à partir du nom du chêne (***quercus***) **:** ***kerk*** (néelandais) ***kirk*** (scot), ***kirke***, (danois, norvégien), ***kyrka*** (suédois), ***kirkja*** (islandais), ***kirkko*** (finnois), ***kirik*** (estonien), ***Kirche*** (allemand), ***church*** (anglais), ***cerkev*** (slovène), ***cirkev*** (slovaque), ***crkva*** (croate), ***kishë*** (albanais), ***kósciół*** (polonais), ***kostel*** (tchèque), ***tserkov*** (russe), ***tserkva*** (ukrainien), ***tsarkva*** (biélorusse), ***tsërkva*** (bulgare), le slave se rapprochant de l'anglais (*cf.* en anglo-saxon ***circe***. Je vois bien que l'on va m'opposer « ***iglesia*** » que je vais traiter en ce sens, me bornant pour le moment à explorer le champ historique et linguistique qui, pour ne pas appartenir au domaine scientifique pur, n'en ont pas moins leurs exigences de rigueur, et celles-ci commandent, pour une évaluation sérieuse, de prendre en compte aussi les convertis récents au christianisme : Lapons, Lettons, Lituaniens, etc., qui produisent respectivement ***girku***, ***baznīca***, ***bažnyčia*** (*cf.* ***biserică***, roumain), imités de ***basilique*** (p. 142).
Je vois bien, également, l'autre écueil sur quoi l'on tentera de m'attirer, celui que représenterait le renvoi, non à *quercus*, mais à ***KURİOS*** = « maître » (grec) devenu « Le Seigneur » chez les catholiques. Ce ne serait pas invraisemblable si 1) il ne fallait pas passer pas l'adjectif « *seigneurial* » = ***kuriakos*** ; 2) si ***kurios*** renvoyait à une racine clairement et irréprochablement identifiable. Un biais pourrait être trouvé par **CULTE,** pour lequel, partant de l'anglais « ***care*** » ou du français « ***chéri*** »**,** on peut remonter aisément au latin ***caritas*** (charité) ou ***carus*** (soin)**,** lesquels renvoient à l'attention expresse portée aux individus**,**

notamment aux êtres chers**,** sur la **sûreté** ou la **santé** desquels on veille tout spécialement, d'où est issu « ***curatif*** ».

2. L'AVOİNE ET L'"İNNOVATİON" NÉOLİTHİQUE

De ce qui précède**,** on passe directement à ***curare*** = « **soigner**, **prendre soin** ». La **racine** bilitère **C°R** ou **K°R** (° figurant une quelconque voyelle)**,** a dû se façonner à partir d'un originel ***KUL*** (ici encore**,** comme on l'a vu ailleurs) l'une des deux vraies liquides **– R –** s'est substituée à l'autre **– L –,** pour servir aux hommes dans leur dépouillement des femmes**,** les **rois-thérapeutes** (selon ma qualification personnelle) s'emparant des **pouvoirs** des héritières des mahousses, ces **cueilleuses–ACCOUCHEUSES**, donc ***SOİGNANTES*** des temps brumeux de la vie archaïque ambulante (préhistorique)**.** Simple différence**,** les **hommes**, en évinçant les dirigeantes "féminines" ont sélectionné le pouvoir ***sacral*** au détriment du pouvoir "***médical***", afin d'asseoir plus fermement leur autorité toute fraîche. Et voilà bien ce qui empêche d'utiliser toutes les ***ruses*** que j'ai suggérées pour **éviter l'étymologie par chêne** du nom de l'église, ruses que je n'aurais même pas envisagé de discuter si le régime de ***gouvernance*** paléolithique ("mon" **MAHOUSSAT**) n'était pas en jeu.

Alors, en reprenant le cours de cet essai de restitution des temps farouches, on ajoutera, grâce au finnois (on sait ce que je pense du finno-ougrien de fantaisie), ***korkea*** = « **haut** », ***korkein*** = « **suprême** », ***koroke*** = « **élévation** », pour souligner la solennité ajoutée à la vie quotidienne par la religion, mots qui, à leur tour, reportent à la racine ***K°R*** = ***KUR***, pour « **arrondi, voûté, courbe** », du vocabulaire féminin**,** notamment de la **grossesse** et de la **parturition** (ne jamais perdre de vue que la ***société mahoussienne*** était fondée sur le régime du **MATRONAT**, affaire majeure de ces temps incertains comme j'ai essayé de le restituer à propos des **grottes** et des **infanticides** (probablement "rituels"). Sans doute notre société d'un troisième millénaire naissant, « connectée » et croyant vaguement en un transhumanisme réglé sur l'intelligence artificielle, a-t-

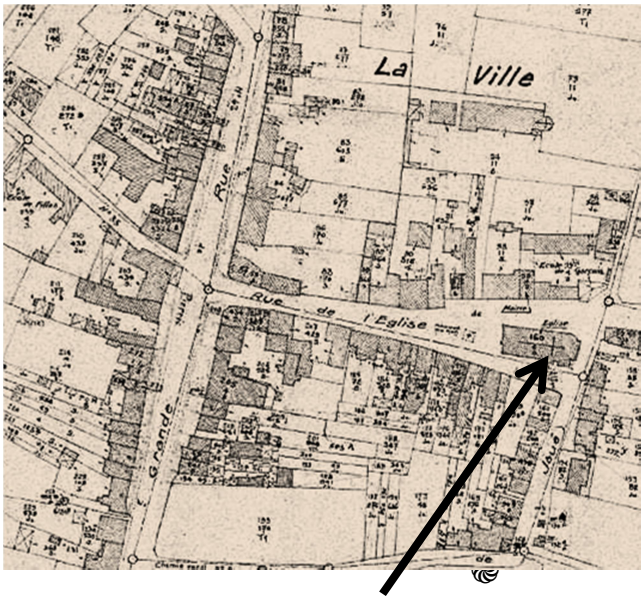
elle beaucoup de mal à se projeter dans ce monde mort qui l'a produite comme elle nous a produits, et ne connaît-elle plus les **mœurs** dont j'ai été, personnellement **témoin** en ***Loire-Atlantique*** (Blain et Moisdon-la-Rivière) dans les années **1940**-1950, et qui voulaient, par exemple, qu'après la **parturition**, les jeunes mères allassent à l'**église** pour la célébration rituelle des « ***RELEVAİLLES*** », que la langue gaëlique d'Irlande garde précieusement – sous la protection moderne de l'appellatif de son église « ***Eaglais na hÉirann*** » – qu'elle nomme par le verbe ***COİSRİC***, qui n'a rien à voir avec la ***chiesa*** (romaine), mais tout avec l'antique racine ***K°K*** (du ***QuerCus*** fondateur), très bien exprimée par l'eau (***bénite***) de purification des relevailles : ***uisce coisreacain*** (prn *wiské **Kosrêkên***). Relevailles qui attestent bien que le lien avec les **origines matronales** n'était pas rompu ; ce qui n'est plus le cas aujourd'hui où l'intercompréhension est morte. Si quelqu'un peut mieux que moi expliquer la situation, les mots et les mœurs qu'il ne s'en prive pas : c'est la vérité qu'il faut approcher ; pas ce qui flatte ou qui sert…

<u>Petit Additif de réfexion amplifiée</u>

Les ***théologiens*** contemporains – démangés par le besoin d'innover, mais **mal formés** depuis que l'on a renoncé partout à délivrer une ***instruction*** de qualité (à quoi eux ont ajouté les singularités d'un prurit conciliaire) – se plaisent à traduire « *église* » par « ***appel à sortir*** », pour accomplir la « ***mission*** » terme, cette fois, de clôture des messes : *ite, **missa** est*. Il est vrai qu'***ékklèsia***, en grec classique, a ce sens ; seulement, cette « *assemblée par convocation* » peut se comprendre dans un pays de soleil où les citoyens se rassemblent pour débattre des affaires de la Cité et élire leurs magistrats : la ***pnyx***, le ***forum***, y correspondent ; mais les chrétiens ? Surtout aux temps obscurs où persécutions et représailles étaient toujours possibles. De plus, quand on se rassemble pour célébrer un **repas sacré** – le <u>pain et le vin partagés</u>, en mémoire de Jésus mort sur la croix – ne renvoie pas que je sache au casse-croûte d'un pique-nique entre

potes ! Personnellement, je traduis **église** par « ***hors-les-murs*** » (v. plan ci-dessous), la rapportant aux premières chapelles chrétiennes des villages gallo-romains, de ***ék*** = « hors de » et ***klisias*** = « porte monumentale » (*cf*. ***kléïs*** = « barre de porte, clef », etc. (***klisia*** étant la… « tente du soldat » en plein air **–** le tout en grec). On trouvera ici et là, quelques plans de villages de « ***champagne*** » (= « *champs ouverts* » ou *openfield*, par opposition au *bocage*) médiévale où l'on voit clairement de l'extrême **Ouest** français (*Le Gâvre*, *Généton*… – Loire-Atlantique, mais Vendée aussi) à son extrême **Est** (*Sains-Richaumont* – Thiérache, etc.), les **églises** sont **en dehors du village originel** (v. p. 213). D'où, peut-être, l'une des expressions favorites actuelles et ridicules (par l'abus d'usage) des politiciennes/ciens (2019) « ***remettre l'église au centre du bourg*** »… **GROTESQUE !** Et voilà ce deuxième point réglé pour la ***consécration*** de la **nourriture.** Tout pourrait être faussé pour convenir aux explications que des théologiens approximatifs disent seules vraies : des vocables grecs voisins d'***ékklèsia*** sont plutôt dépréciatifs, tel *ékklèiô* = « exclure »…

Plan du bourg du Gâvre « **Ville** » **libre** fondée par le Duc de Bretagne selon le statut de la mise en valeur des terres nouvelles (**défrichement**), 1235. L'**église** (fléchée) a été construite plus tard, à bonne distance du *village-rue*, **hors- les-murs** (à droite sur une grande place, créant un quartier nouveau).



On aura remarqué, que, partie de l'idée d'explorer le **concept de nourriture**, on y a été ramené par le biais logique de la religion qui renvoie, *volens nolens*, à la ***Cène*** – **repas** des chrétiens. Mais « *faire* ***quiddouch*** » chez les juifs, la veille du

shabbat, insiste aussi sur cette nécessité vitale pour tout être vivant. Pour nous, ici, la question n'est pas réglée, car que devient ce concept en des temps moins « sauvages » que ceux imposés par la **"**déambulation périglaciaire**"** ? Tout naturellement, si le gland – rapportant au chêne (***quercus*** en latin) – symbolisait la nourriture salvatrice (*cf*. le renvoi à église), il fallait trouver un équivalent pour la période mettant fin à cette déambulation : c'est encore en Irlande que je l'ai débusqué en premier**,** où ***COİRCE*** (prn. *korkêu*) = « **AVOİNE** », qui est apparu très vite comme le correspondant du gland miraculeux.
Dès lors, le mot s'est bien retrouvé en Europe, dans une large diffusion, avec, par exemple, ***kaura*** (finnois)**,** ***kaera*** (estonien)**,** ***KERC'H*** (breton)**,** ***CEİCHEN*** (gallois)**,** etc., à comparer à ***COQUERE*** = « cuire » (latin) et ***coire*** = « chaudron » (gaélique). Pour l'essentiel, la racine ***K°K*** reste bien présente ici, ce qui peut changer si l'avoine est comparée à autre chose que le gland de chêne ; donc la **C**o**Q**ue de ces « fruits » est un point commun, ainsi que le signale ***éCorCe*** ou ***déCortiQuer***, car ***corcáil*** (irlandais) = ***cork*** (anglais) = ***écorce***, spectaculaire, du chêne-liège.

Ici, je voudrais faire une mise au point importante, d'ordre général, notamment pour répondre à tous ces idéologues de pacotille qui se veulent « *progressistes* », tenant le reste de l'humanité pour une sorte de ramassis de brutes ou de crapules totalitaires : du point de vue qui est ici le mien, face au problème que je traite, ce que ces gens critiquaient concerne ce qu'ils réputaient être (et qui est encore réputé) du « ***déterminisme scientifique*** ». C'est au nom de ce supposé vice de la pensée que les géographes, dans leur majorité, sont passés à côté des solutions vraies et élégantes aux problèmes qu'ils s'efforçaient de résoudre, pour proposer des explications qui n'ont rien résolu du tout. À cet égard, la **civilisation** agraire, culture et élevage, des **Européens** par des ***Anatoliens*** ou des ***Levantins***, me paraît, moins qu'à Bryan Sikes, plutôt surfaite. Cependant, j'y viendrais car il y a là un **problème considérable** qu'aucun, je dis bien **AUCUN géographe** (et beaucoup d'autres aussi) n'a **pas** même **entr'aperçu** et qui est **essentiel** sur le **plan civilisationnel**.

Avant cela, je demanderai, simplement, pourquoi des gens seraient venus, subitement et en masse, du proche Orient, pour civiliser l'Europe, avec des monceaux de semences et des troupeaux entiers ? L'affirmer sans plus, est aussi absurde que d'avoir prétendu « *civiliser* » les Africains ou les Asiatiques auxquels nous aurions, nous Européens, apporté l'éclat de nos « lumières ». La vérité, telle que je la conçois, est beaucoup plus modeste dans son honnêteté qui pose que des **migrations** importantes sont parties des zones déprimées (*e.g.* bassins riverains nord de la Mer Noire) progressivement envahies par la **remontée des eaux** produites par la **déglaciation**, obligeant leurs populations à fuir avec leurs biens et leurs bêtes. Elles apportaient, évidemment, des nouveautés, mais n'ont pas trouvé des gens faméliques, ignorant tout de la culture des sols et de l'élevage des animaux, auxquels elles auraient enseigné la…civilisation

Car, il y a une grande **bizarrerie** dans les exposés traditionnels (« reconnus » ?) de la situation néolithique en Europe : leur **divorce** d'avec l'apport **linguistique**. Pour ne prendre que l'exemple des céréales, rapporté par le très sérieux travail consacré aux « ***PRÉHISTOIRES D'EUROPE***, chez Belin, par Anne Lehoërff, 2016 (p. 284), un tableau illustré mentionne « *froment, amidonnier, engrain, épeautre, orge, millet* », mais pas ***seigle***, ni ***AVOINE***. De quoi parle-t-on donc alors ? Car, si je m'en remets aux idiomes, je m'aperçois que ce qui a été perçu comme un bienfait pour l'Humanité, renvoie à une autre réalité : celle d'une **avoine céréale-miracle**. Après la rudesse des glands, la farine d'avoine, les gruaux, la galette, la « crème » comme certains nomment la bouillie qu'elle permet d'obtenir, devaient paraître bien doux et ne pas renvoyer qu'aux chevaux ! (*cf*. ***picotin***), puisque les Latins la mettent – ***avena*** – en parallèle de la ***noisette/aveline*** (***avellana, abellana, abellina nux***), voire du ***miel*** via l'***abeille***, l'ancien français ayant ***abeles*** pour « ***ruche*** ».

Comme j'ai dû travailler, pendant mes études d'Histoire, sur l'émigration du ***Mayflower***, j'ai étendu ma curiosité aux ***Quakers***, à leur ***tremblement supposé*** devant Dieu (*to quake* = ***to tremble***), les ***flocons*** d'avoine dont ils faisaient leurs

délices donnant les fameux *Quaker oats*. En réalité ce tremblement de crainte de Dieu, incluse par l'expression « *the word of the Lord* », n'avait sans doute rien à voir avec la peur, mais renvoyait plutôt bel et bien à l'**agitation** continuelle de l'avoine au moindre souffle d'air, qui a valu, du reste, à l'espèce sauvage l'appellation de ***Folle***, à cause de ce tremblement quasi **"**permanent**"**. Quant à ***to QUAKE***, selon Chambers, il pourrait venir de ***to QUİCKEN***, *via* l'anglo-saxon ***CWACİAN***, (avec retour à la racine ***K°K***) ce qui veut dire « **RAMENER À LA VİE**, **VİVİFİER**, **STİMULER** ». Et voilà comment, et par quoi, l'on retrouve le rapport au miracle presque divin de l'alimentation, évoqué plus haut. Au passage, on pourra relever aussi, qu'en anglais, la noisette, ***hazel nut***, provient d'un arbre défini comme un « *small* ***tree*** *of the* ***oak family*** », de « la famille du ***chêne*** ». Comme **relais de l'avoine au gland**, on ne pouvait vraiment trouver mieux. Et, pour ne pas, s'attarder exagérément sur cet aspect des choses, on donnera, pour conclure, l'idée que, à travers leurs mots, les Européens, tous confondus, se faisaient vraiment de l'avoine, non mentionnée par les *préhistoriens*.

Il faut, ajouter encore, au verbe anglo-saxon – qui se rattache à cette céréale, *via* les ***quakers*** –, un caractère plus terre-à-terre, sans doute, mais lourd de sens puisqu'il range la **noisette**, citée plus haut, comme un fruit **oléagineux** (caractère dû à son arbre porteur) ; or l'on sait combien la graisse comptait dans l'alimentation des populations anciennes.

3. LE VOCABULAİRE RATTACHÉ À L'AVOİNE

On l'a vu à propos de « chêne » (et de gland, qui lui est associé), les conséquences linguistiques d'un **registre**, que l'on peut dire « **CLÉ** » (la <u>*survie*</u> par exemple liée à la <u>*nourriture*</u>) sont immédiates et peuvent, surtout en ce qui concerne ces sociétés que l'on nomme un peu trop facilement « prélogiques », **"**irriguer**"** le **sacré** : le nom de l'**église**, tel qu'il m'apparaît, l'a souligné avec vigueur. Et, évidemment, ici à propos d'**avoine** qui ajoute la **saveur** aux **calories** – augmentées du reste par l'impression d'un surcroît oléagineux ou sucré (!). Par

rapport au produit fourni par les glands –, la convergence de l'avoine et de la **vivification**, ne manque pas d'attirer l'attention. Des *Nordiques*, d'ailleurs, s'empressent de confirmer la justesse du rapprochement proposé : « avoine », chez eux, fait ***havre*** (*cf*. l'***avena*** latin), qui puise son origine dans ce qui a donné ***havre*** – « port du ***salut***, havre de paix » – en français, lequel faisait ***havene*** au moyen-âge.

On retrouve là l'idée de l' estuaire », qui accueille les navires en quête de sûreté lorsque la mer se déchaîne, lequel se dit ***aven*** en breton. Ce qui nous renvoie à la conclusion de notre **II–1.** où étaient apparus ***care***, ***carus*** et ***chéri*** (anglais, latin, français) consacrés aux soins attentifs et chaleureux, que le sanskrit renforce de son ***kāruṇya*** = « compassion », lequel trouve un écho dans le ***karua*** (grec) = « noyer », parent de la noisette, dont le latin liait les destinées.

Parce que le norvégien et le danois, par exemple, y ajoutent leur « **jardin** » (have) le mot devient dès lors **clé** à retrouver par la suite, car, ici non plus, il n'y a pas de coïncidence. Pour en revenir aux idées fortes, l'***ave*** romain qui équivaut également à « ***SALUT*** », n'est pas qu'une salutation banale. Quant au magyar, son ***zab*** (« avoine ») avec ***zabkasa*** = « crème d'avoine » ou ***zabai*** = « s'empiffrer », n'évoquent quand même ni la disette ni le dégoût des aliments sommaires que supposerait l'absence de l'avoine de la liste des nourritures préhistoriques. Voilà des choses qui règlent la **"**représentativité**"** de cette céréale injustement méconnue.

Tellement méconnue, du reste, que, m'enquérant de sa richesse nutritive, j'ai eu la surprise de la voir prendre la **tête** d'un classement en **kg/cal** (kilocalorie) où elle devance, avec **375**, le riz complet (**357**), le riz demi-complet (**355**), le riz blanc (**348**), le petit épeautre (**340**), le pois cassé (**335**), le pois chiche (**335**) et le blé décortiqué (**135**). En linguistique, on peut réduire à l'extrême ce que j'appelle la racine dernière ou **radical irréductible**, lettre autour de laquelle s'organisent des mots qui vont dans le même sens en convergeant, si l'on peut trouver un point de départ plausible. Ici, en fonction de la **relation entre**

nourriture et divinité, il faut se référer à celle-ci par ***El*** (*cf. élohim*), ***Allah***, ***ᴴÈlios'/****Soleil* et la matérialisation par l'Olympe (***Ꝛ*** = ***Ol***), comme ***Élasïaï*** = « guérisseuses » (grec), nos matrones du mahoussat, nous renvoyant au « **salut** ! » grec, ***Oulô !*** , lequel retrouve ***olo*** **=** « avoine » (basque), qui introduit la série lexicale de la nourriture, selon ce que j'ai défini plus haut à partir du gland, de sa blancheur, de la farine, dispensés pour les ***Préhistoriques*** de la ***Grande Déambulation*** périglaciaire, par les ***Puissances Tutélaires***, que les Mésopotamiens appelaient ***tup-simati***, les Humains étant encore suffisamment proches pour s'expliquer clairement les uns par les autres.

Voici donc quelques mots-clés, à la volée, où l'**avoine** – ***OLO*** (basque) – prend toute sa place :

olus = « légumes », ***alo*** = « nourrir », ***oleum*** = « huile » (latin) ; ***élaïa*** = « olivier » (grec) ; ***ole*** = « doux », ***ale*** = « grain, fruit », ***alga*** = « graminée, fourrage », ***eltzaur*** = « noix » (basque) ; ***oil*** = « nourrir », ***olars*** = « gras (irlandais) ; ***elätellä*** = « nourrir », ***olut*** = « bière » (finnois) ; ***alūksa*** = « doux » (sanskrit) ; ***öls'*** = « souffrir de la faim », ***ölgêu*** = « prendre, **CUEİLLİR** », (mongol) ; ***olma*** = « pomme » (ouzbek) ; ***elek*** = « crible à grains » (turc) ; ***alap*** = « marchand de céréales (pashto) ; etc.

Et quelques autres pour ouvrir les *perspectives de richesses* qu'une nourriture plus sûre et de meilleure qualité permet désormais d'envisager. C'est pourquoi je suis très réservé à propos des hypothèses de Sahlins et d'Harari quant au bonheur procuré par une vie reposant, quand même, en grande partie, sur le hasard des rencontres et des trouvailles de la cueillette ou du pistage du gibier.

De fait, **LE VOCABULAİRE S'ÉTOFFE, S'AFFİNE, SE PRÉCİSE, S'ÉLÈVE, À MESURE QUE LA SÉCURİTÉ ALİMENTAİRE AUGMENTE ET LİBÈRE DAVANTAGE L'ESPRİT : C'EST UN CONSTAT, NON UNE HYPOTHÈSE.**

La liste que je donne à nouveau, ci-après, **"***à la volée***"** ou en « vue cavalière », elle aussi, illustre, succinctement, ce que je viens de proposer et montre,

effectivement, que le souci de nourriture est comme dépassé : c'est pourquoi, j'ai très légèrement étendu les idiomes réputés marginaux (**ancienneté**) et sur certains **termes** totalement **étrangers** à la nourriture, pour suggérer l'effet déjà perceptible des changements de vie dus à la **sédentarité** sous la protection des ***Puissances Supérieures*** et de leur supposée **prodigalité alimentaire**.

Simplement, avant de commencer cette compilation lexicale, un mot sur **ALİMENTAİRE** précisément : A. Rey, lexicographe bien connu, citant le latin *alere* = « nourrir » pour lui trouver une origine présentable, reconnaît un « *thème indoeuropéen mal établi* ». Pardi ! À partir du moment où l'on veut sortir certains Européens du champ linguistique de l'Europe, on tâtonne quelque peu dans la nuit de l'irréalité…

anglais : ***ale*** = « bière » ;

basque : **ALOR = « CARRÉ DE JARDİN »**, ***altsuma*** = « bourgeon », ***alha*** = « **pâturage** », ***alhapide*** = « pacage », ***alga*** = « **graminée, fourrage** », ***eli*** = « **troupeau** », ***alki*** = « **SİÈGE** » (sédentarité), ***elge*** = « cultures », ***altxari*** = « vaisselle », ***eltzegide*** = « potier », ***elikagai*** = « **aliment** », ***eltze*** = « marmite », ***eltekari*** = « potage », ***altzo*** = « sein, mamelle », ***aldi*** = « suite de générations », ***olatu*** = « apaiser », ***ele*** = « parole », ***alai*** = « joyeux », ***elekatu*** = « dialoguer», ***olgeta*** = « divertissement », ***ulermen*** « intelligence, entendement », etc. ;

gaélique (irlandais) : ***oilliúnt'*** = « nourriture », ***oiliúnach*** = « nourrissage », ***ól*** = « boisson », ***úll*** = « pomme » (avec ***ubhal*** en scot), ***ólachán*** = « boisson », ***alainn***= « délicieux », ***olann*** = « laine », ***oll*** = « grand, puissant », ***ollmhór*** = « immense », ***ealaín*** = « science », ***ealaíonta*** = « artistique », ***áil*** = « désirer », ***oilte*** = « expert », ***ollamh*** = « professeur », etc. ;

finnois (suomi) : ***elo*** = « vie, vigueur », ***elävä*** = « vivant », ***eläjä*** = « créature », ***elikko*** = « animal », ***elaïn*** = « animaux », ***elukka*** = « bétail », ***elatus*** = « aliment », ***elonkorjuu*** = « moisson, récolte », ***elokuu*** = « août », ***elämä*** = « existence », ***elämänjäjestys*** = « genre de vie », ***elin*** = « organe », ***eliö*** = « organisme », ***elanto*** = « subsistance », ***elellä*** = « vivre », ***ällistys*** = « étonnement », ***elämänkastomus***

= « conception du monde », ***oletu*** [143] « hypothèse », ***äly*** = « intelligence », ***älykkyys*** = « compréhension », ***älistyttää*** = « étonner », ***älytä*** = « comprendre », etc. ;

<u>*magyar*</u> (hongrois) : ***üles*** = « **SIÈGE** » (*cf.* ci-dessus ***alki*** en basque), ***ület*** = « planter, placer », ***ültetveny*** = « culture », ***olt*** = « greffer », ***olvas*** = « lire », ***oldat*** = « solution », ***alkot*** = « créer », ***alom*** = « songe », ***áldás*** = « bénédiction », ***áldozat*** = « sacrifice », ***állam*** = « État » (puissance supérieure par excellence), etc. ;

<u>*mongol*</u> : ***ölsgêulêugn'*** = « **faim** », ***ölêun'*** = « affamé »**, *euls'*** = « butin, provende », ***eulgêu*** = « délivrer », ***eulshghêu*** = « croître, se multiplier », (NB : le *g* est toujours dur = *gue*), etc. ;

<u>*ouzbek*</u> : ***olma*** = « pomme » dont on sait l'importance symbolique et matérielle (elle donne « fruit » – générique – = ***pomum*** en latin où le ***pomerium*** était un espace interdit car consacré)], ***olu*** = « prune », ***olcha*** = « cerise », ***ula*** = « greffer », ***olim*** = « savant », ***olam*** = « univers » (*cf.* ***ola*** = « œuf » en letton), ***olov*** = « feu », ***olmos*** = « diamant », ***olimlik*** = « érudit », ***olu*** = « preuve », ***oliy*** = « supérieur », ***olquish*** = « louange », etc. ;

<u>*turc*</u> : ***el*** = « peuple », ***elma*** = « pomme », ***ālim*** = « savant », ***ālem*** = « univers », ***alev*** = « flamme », ***ulus*** = « nation », ***olgun*** = « mûr », ***ulu*** = « grand, auguste » –, ***alu*** = « pomme de terre », ***ulêus*** = « nation », etc…

<u>*étrusque*</u> avec ***al*** = « donner », ***alpan*** = « don ».

Je rappelle, pour éclairer ces rapports **nourriture-église**, que la légende fait du **chêne** un ***temple*** auquel Jason a suspendu, par déférence, la ***Toison d'Or***.

III – LA TRÊVE : UNE VIE SECURISÉE POUR LA RÉALISATION DE LA SÉDENTARITÉ

Il y a dans la recherche des moments presque d'**émerveillement** intellectuel quand surgit une preuve inattendue pour des conjectures assurées, depuis des lustres parfois, mais sans ***matérialité*** probante irréfutable. C'est un moment de ce genre que j'ai vécu il y a deux mois quand j'ai enfin trouvé le **chaînon manquant** à mes « ***hypothèses conclusives*** » lesquelles attendaient une confirmation matérielle objective pour effacer le flou des positions actuelles sur le passé agraire de l'Europe, sortie des **limbes** de la ***Préhistoire*** et devenue ***historique***. C'est ce qui m'a déterminé à compléter les recherches de Marc Bloch, en dépit d'un état de santé pitoyable. J'expliciterai, en temps adéquat, cette « *trouvaille* » (encore renforcée quelques jours après).

Ce renfort qui fut un autre moment d'**allégresse** (et les chercheurs authentiques me comprendront immédiatement) est donc venu peu après, à la lecture – au hasard ! – d'un ouvrage de poids (scientifiquement parlant) dû à Anne Lehoërff (que je ne connaissais pas – v. p. 137où je le mentionne). Dans un encadré sur *Nola* (*op. cit.* p. 371, au N-E de Naples, 15 km), ***« un hameau habité vers –1700*** (… atteste) ***la présence d'enclos et de zones de pacage des animaux*** ». Imaginez un condamné à perpétuité qui voit, inopinément, surgir dans le prétoire, où on lit la sentence, un messager apportant la preuve de son innocence dans le forfait qui lui est reproché ! Je crois que c'est que j'ai ressenti à la lecture de cette phrase, moi qui venais d'écrire une heure auparavant pour base d'un sous-titre (que je maintiens évidemment plus que jamais) : « ***l'invention de l'enclos de pacage et du jardin de légumes comme fondement de la civilisation rurale européenne*** »**,** tirée de mes déductions et conclusions linguistiques et de mes relevés de terrain. Là aussi j'avais besoin d'un point d'appui extérieur pour « *référencer* » en quelque manière mes propres apports et contribution à la recherche.

1. LA NOTION DE TRÊVE : UN REPÈRE DÉCISIF

Je suis suffisamment critique à l'encontre du lexicographe A. Rey pour le saluer, chaque fois qu'il éclaire heureusement la *Langue* (d'autant que disparu pendant ce travail il ne pourra plus se défendre). D'emblée, à propos de « ***TRÊVE***», il indique, en effet, que le mot renvoie à « ***SÉCURİTÉ*** », *supposément* du francique *******treuwa* (ce que je ne crois pas) pour très vite prendre le sens d'« **arrêt** », ce qui est incontestable, mais paradoxal. C'est donc à partir de ce point de vue que je raisonnerai, mais, pour être plus clair, voici comment on peut dire plus simplement et beaucoup plus exactement les choses : ***trêve*** tire son nom et son sens d'un **vocable non attribuable** précisément ni localisable, si ce n'est toutefois qu'il ***renvoie*** à l'**HERBE** (***TRAVA*** en slave) de la **STEPPE** et à la **MARCHE** à **travers** celle-ci, d'après ce qui apparaît de son équivalent celtique ***tref***, lequel renvoie à l'**HABİTAT** ; ce qui, du reste, m'a permis de nouer ces liens. Afin d'améliorer encore ma **"**démonstration**"** à venir, je vais appuyer ce début d'explicitation par deux exemples plutôt clairs et connus. Le premier concerne la ***HORDE*** ou **troupe en marche**, ce qui était le cas des ***bandes*** guidées par les mahousses, ou ***gaaing*** (VF) et ***gang*** (GB) pour ces-dernières (pp. 88 *sq*.) et ***Gang*** (D) pour ce qui est de la déambulation (p. 103). En fait, « ***ord*** » (mongol, prn. *ordêu*) signifie « ***CAMPEMENT*** », et, s'agissant de celui de Temudjin – dit Gengis Khan – d'un **palais** (***ordêun***) de ***campagne***, érigé en pleine steppe. Donc trois éléments convergent ici : une **troupe** (humaine), un **habitat** et un **lieu**. Cela se retrouve dans le confus ***YOURTE***, la tente en feutre des Mongols, sauf que ceux-ci l'appellent ***gêr*** et pas du tout **yourte**, qui est la désignation ***russe*** de ce mode d'habitat, qui s'écrit ***I-OPTA*** (prn ***iourta***), massacré, évidemment par A. Rey qui l'écrit ***JORTA*** en russe (qu'il faut alors prononcer ***jorta***, comme en français !). Mais ***i-opma*** (yourte en minuscules) n'ayant pas d'attache en russe, certains voudraient le retrouver dans le turc, dont le sens est « *patrie* », sans renvoyer cependant à rien d'autre (*cf*. ***yortu*** = « fête religieuse chrétienne »).

Pour moi, ce mot est un emprunt, car les idiomes turco-mongols l'ignorent tout autant. Dès lors, il faut chercher ailleurs, en…scandinave à mon sens, les ***Varègues***, ces « Vikings d'Orient » (comme je les nommerais volontiers), ayant envahi la région, au Moyen-Âge, où ils ont fondé la principauté de Kiev (Ukraine actuelle). Pour retrouver un mot de cette époque, il faut aller voir dans le vocabulaire le plus proche **"***du viking ordinaire***"**, l'islandais donc, pour qui « sol » fait ***jörd*** (prn *yeurd*), et ***JURT*** (prn ***YOURT*** !), l'« **herbe** » qui le couvre. La liaison des deux est manifeste, et c'est pour cela qu'elle a sa place ici, le tout renvoyant au latin ***HORTUS*** = « **jardin** » [*cf.* (***H***)***ord***], où se cultive les légumes, ces herbes d'excellence, mais aussi les **plantes…médicinales** (des ***matrones***) : la boucle est bouclée, et la yourte russe devient « la **maison de l'herbe** », ou « **dans l'herbe** » ou (***les herbes***) : de la ***steppe*** donc ; quoi de plus logique ?! Un autre exemple ? C'est possible : en albanais, par exemple, où « **maison** », précisément, fait ***SHTËPİ***; comme ***steppe***, l'état environnemental le plus vraisemblable lors de l'installation des **trêves** en Occident européen, ces premiers « **hameaux** ». Tiré par les cheveux ? Je ne le crois pas : et c'est en turc, justement, que je vais chercher un ultime **"**étai**"** nécessaire : ***OT*** y dit l'« **herbe** » et ***OTAĞ*** = une « grande tente décorée », d'herbes, évidemment, pour rappeler le nomadisme.

Voici donc la destinée spectaculaire, qui, je crois, place la ***TRÊVE*** à l'époque entre l'**ambiance farouche** des **débuts** plus que rustiques de l'Humanité en Europe et la **civilisation urbaine** qui va s'y épanouir, époque où elle prend de l'importance par ***le campement qui se fige***, ***se fixe et commence à prospérer***. La nouveauté est telle (je dirais volontiers qu'il s'agit d'une révolution dans l'Histoire humaine où elle va tout changer) que le *vocabulaire* se fixe avec *difficulté* : on en trouve la trace dans la ***villa*** romaine, unité d'habitat unique qui va donner la ***VİLLE*** aux innombrables demeures (gallois ***tref***), comme le ***tref***(***f***) celtique donc [bien conservé, tel (***Treffieux***, ***Tréfoux***…Loire-Atlantique) ou peu modifié dans l'Ouest nord-atlantique jusqu'en Maine-et-Loire, ***Trélazé***= le « hameau aux pierres plates », site ardoisier fameux ; ou encore les Trévoux

finistérien, jurassien, et autres), etc. **Hameau**, donc, ou, à l'origine, sans doute, **maison commune, longue**, dite ***BARRE***, que nous trouverons un peu plus avant dans le texte, où logeait l'essentiel de la ***BANDE*** originelle, dont le nom s'appliquera plus ou moins au terroir cultivé intensément, la période d'installation l'ayant fait prospérer. Mais la nouveauté de la sédentarité a persisté dans ses perturbations linguistiques, le breton faisant de « maison », un usage parfois quasi pléonastique, dans ***Ty Ker***, par exemple pour « *Hôtel de ville* », ***KER*** valant pour « ville », selon une évolution déviée (sinon dévoyée), car ***ty*** est d'importation et mal comprise. Et c'est ici que nous allons retrouver Anne Lehoërff et son ***enclos à pacage*** ; car c'est par là, aussi, que, moi, grâce à l'analyse linguistique, je suis remonté vers ces installations primitives.

Pour ce faire, j'ai ***restitué*** la **demeure primitive** à partir de l'eurasian ancien (mal nommé indo-européen, surtout dans ses extensions civilisationnelles). Dans la *grande majorité des vocables*, entre l'Europe et sa conquête indienne (v. Première Section, 1 – Unicité de la Langue, pp. 22 *sq.*), pour ce qui se rapporte à la **ville** ou à la **maison** (décidément liées l'une à l'autre), tout tourne, originellement, autour des **GROTTES** (***GĀR***, pashto) qui servaient à l'hibernation des ours (bruns et noirs, *cf*. grotte Chauvet, et tant d'autres où l'on a retrouvé des crânes d'ursidés précisément), que les Humains leur ont disputées, et dont j'imagine qu'ils les désignaient par l'onomatopée de la ***GROgne*** ou des ***GRONdements*** de leurs "primo-occupants" – ***GRRR'*** – puisque, en sanskrit, « ***maison*** » fait ***gṛha***, dont, en Europe (où il y a eu une interprétation plus ample) seul le breton ***ker*** a gardé la filiation qu'il partage – excusez du peu – avec le tsigane ***kher***, le wolof ***kër***, le mongol ***ger***, et les idiomes « indiens » suivants : pandjabi, ***kar*** ; konkani, ***gar*** ; marathi, ***ghër*** ; hindi et gujrati, ***ghar*** ; pashto, ***kor*** ou ***gor*** ; népali et assamais, ***ghar*** ; kashmiri, ***gara*** ; oriya, ***ghara*** ; sindhi, ***gharu***. La ville, elle, s'est forgé un nom autrement, et ce n'est pas elle qui est en jeu ici, sauf cette exception slave qui s'est développée à partir d'une extension du sens initial des premiers campements sédentaires : russe, ***gorod*** ;

bulgare et serbo-croate, ***grad*** ; biélorusse, ***garad***, (le magyar s'en rapproche avec ***varos***, car **v**=**w**=**g**). On voit, immédiatement, que ce qui est commun aux grottes et aux villes, c'est le caractère protégé, sûr, que leurs parois assurent aux premières et leurs murailles aux secondes. On peut inférer de cela que ***G°R***, ***K°R***, ici aussi, est une racine qui sous-entend la **sécurité**, la **sûreté** ; ce que ***trêve***/***tref*** (premiers campements fixes) rapporte par ailleurs. D'où il ressort que l'idée d'**ENCLOS** s'impose immédiatement aussi. Mais la ville est une tard-venue au regard des premiers ***campements*** fixes (comparer à l'ancien français ***tref*** = « **tente** »).

C'est ailleurs qu'il faut d'abord chercher, pour comprendre cette **trêve** au sens de ***hameau***, d'origine commune à celle du ***home*** anglais qui désigne le **"CHEZ SOİ"** (sens qui convient tout à fait au ***ker*** breton, quoi qu'en puissent penser ses locuteurs). Il y a d'ailleurs là les premiers frémissements de la notion d'***appropriation***/***propriété***… ***Trêve*** pour moi, d'un point de vue matériel, c'est ce qui **coupe** du paysage, qui **isole** un espace sécurisé, donc un *enclos*. Mais cet **enclos** renvoie, à la fois, à ceux qui s'y retirent pour y résider (***tref***) et au **milieu** où il est installé. En ce sens, A. Rey reste sec comme ses acolytes lexicographes, qui renvoie à un ***droos*** = « solide » (grec). En ce qui me concerne, par vraisemblance historique (sans recourir au grand mot de *mentalité*), je me réfère à la fois à ce qui me semble avoir suscité le nom de la **grotte** "accouchant" de la **maison**, et ce qui a suggéré la trêve, donc ce qui a produit la ***yourte*** ou la ***shtëpi*** : l'« **herbe** » = ***TRAVA***, des idiomes slaves (rev. ci-dessus, p. 145) la ***trêve***, le ***tref***, c'est finalement l'***enclos dans les herbes***, l'endroit où l'on s'arrête, coupé de la ***steppe***, endroit que l'on ***traverse*** sans cesse. Evidemment, sont opposés ici le mouvement et la stabilité, la steppe renvoyant aux pieds (***pes***, ***pedis*** en latin) qui sont tellement sollicités dans les parcours de déambulation (***step*** = « pas » en anglais), de ce « voyage »– ***travel*** – sans fin qu'était la vie errante des *Paléolithiques* et de certains *Mésolithiques*. Avec la sédentarisation, les choses ne seront plus jamais ce qu'elles étaient avant elle.

2. L'INVENTION DU JARDIN ET DE SES DÉLICES

Ce n'est évidemment pas un hasard si le ***Paradis*** a été assimilé à un jardin où poussent des **arbres** (donc assurant une complétude) ; et cela deux idiomes, plutôt différents, donnent bien à le comprendre : le breton, implicitement, avec ***liorzh*** (qui sous-entend un complant de pommiers) et le finnois, manifestement, avec ***puutarha*** (**puu** = « arbre »), alors qu'en Vendée, par exemple, le mot est interchangeable de ***légume***. Quant aux peuples nomades, ils y voient surtout des parterres de fleurs (*e.g.* ***tsetserleg***, *tseteg* étant la fleur, en mongol ; comme pour les Lapons : resp. ***šaddogárdi***, avec ***šaddu*** = « fleur »). Héritière des bandes à **mahousse**, telles que j'ai essayé de les restituer, la **trêve** avec **PACAGE** et **"LÉGUMIER"** a donc deux caractéristiques très fortes : celle d'être vraiment un **monde clos** où l'on est chez soi, en suffisance de nourriture avec ses **animaux domestiqués** (on y viendra ultérieurement), et celle d'être toujours **sous autorité féminine**. J'en veux pour preuve le lieu où s'est épanouie la notion même de jardin : le Proche et le Moyen-Orient, avec le **jardin d'Éden** bien entendu (avec Ève, rev. aussi p. 43), les **jardins suspendus** de Babylone (vrais ou mythiques peu importe ici) ou ceux trop ignorés (mais réels) de Ninive, les fameux jardins persans, et ces noms de ***gan*** et ***ban***(hébreu, pashto) = « jardin », et ***rav bani*** (des royautés de Mésopotamie), le « ***maître des jardins*** » ou « des **autels** » (c'est dire le caractère sacral de l'institution jardinière), et « **régisseur** de la reine », même si celle-ci fut assez « météorique » dans la longue histoire du pouvoir (***BAN*** et ***GAN***, sont des racines pleines du nom de la **femme**, qui viennent probablement du **fond des âges** –v. pp. 97 *sq*.).

En Europe, la situation était sûrement plus fruste pour des raisons géoclimatiques, mais l'organisation était, sans doute, celle que je viens d'esquisser. Ce qui incite à mettre en parallèle les institutions jardinières, ici et là (on pourrait aussi s'appuyer sur les enseignements tirés des fouilles de *Çatal Höyük*), tient, ici encore, à la ***Langue***. N'ayant qu'elle comme source livresque, c'est donc de la Bible qu'il faut partir avec l'***Éden*** et son jardin (***gan °èdèn*** en

hébreu), comme dit ci-dessus, lequel est un nom typique de la zone proche-orientale, tel que nous le rappelle le nom d'***Aden*** au Yémen (on pense évidemment à l'« *Arabie Heureuse* »), renvoyant clairement aussi au ***Jourdain***, bénédiction fluviale de ces contrées arides (sorte d'oasis au fond du Ghor), ***Yarédèn*** de son nom hébraïque, lequel évoque immédiatement le ***jardin***, par son renvoi à la ***Jordanie*** (**J** = **Y** dans de nombreux idiomes, *cf*. ***yard*** = « cour » GB). Que de là soit sortie ensuite l'idée d'**enclos** et de **gardiennage**, rien d'illogique ; l'important, seulement, étant de ne pas inverser systématiquement les sources…

Quoi qu'il en soit, l'enclos néolithique – avec à l'intérieur de ses ***murs***, ses **cultures** fines, ses **animaux** élevés (probablement à l'origine des moutons et des porcs sauvages asservis, *cf*. les porcelets nourris au sein par les femmes de Nouvelle Guinée…) – s'inscrit dans une énorme famille lexicale qui diffusera dans toutes les directions : **campement**, **troupe** humaine, **troupeau** animal, **sol/terre** de culture, **cour** fermée (***yard*** anglais), clôture et isolation du très précieux **jardin**, ***cortine*** médiévale (rideau), ***curtain*** anglais, ***courtine*** des murailles entre des tours des fortifications des **villes**, **palais**, et autres lieux protégés, le tout sur fond de mise en ***ordre*** annonçant des changements sociaux et leurs modes de vie, totalement nouveaux. Et comme c'est dans les **pays** celtiques, les **plus à l'Ouest** – les plus ***tardivement***, et sans doute les ***moins*** **complètement** aussi, ***touchés*** par la vague néolithique des grandes nouveautés agraires –, que j'ai pu repérer et observer, avec leur vocabulaire riche et leur terroir encore vivant d'*une certaine façon*, ce qu'Anne Lehoërff a relevé en Campanie à l'état fossile, c'est à partir de l'acquis que j' ai trouvé dans ces pays-là, que je vais tirer la conclusion qui nous permettra d'entrer dans le monde moderne de la **vraie sédentarité**.

RÉSUMÉ
ou
CONCLUSİON POUR UNE İNTRODUCTİON

À ce degré-ci d'exploration des **faits** et des **mots**, seuls, à mon sens et s'ils sont choisis avec discernement et parcimonie, les mots comptent : c'est donc une liste « sèche » que je vous propose ci-après, que vous méditerez, compte tenu de ce que j'ai exposé précédemment : vous y retrouverez l'errance dans les herbes de la steppe, puis l'arrêt – la trêve – de préparation à une vie sédentaire que l'on découvrira bientôt, épanouie, florissante et en passe d'évoluer, progressivement, vers des formes plus élaborées. Mais avant de découvrir ladite préparation à travers la *Langue*, je voudrais répéter avec force que, dès l'origine, le **JARDİN** a été marqué du sceau de la **femme**, dont un des noms les plus courants et anciens, béotien et gaëlique, par exemple – **BAN** – renvoie exactement au nom dudit jardin, qui vaut aussi pour **VERGER**, en pashto : **BAN.**

Voici, maintenant, "vos" mots-clés, sans ordre contraignant :

du croate : ***stepen*** = « marche » ; ***stopa*** = « pied, trace, **piste** » ; ***stupiti*** = « marcher » ;

du grec : ***stipo*/*stéïbô*** = « fouler au pied » (*cf*. p. 72) ; ***trépô*** = « tourner, retourner » (ss. ent. "aller et venir") ;

du breton (haut et bas) : ***trev*** = « troupe, tribu », « exploitation » ; ***treizh***, ***treuz*** = « traversée » :

du gaëlique (irlandais) : ***trébhealach*** (prn trèvèleurh) = « passage, chemin de traverse » ;

du grec : ***tribos*** = « chemin » ;

du français : ***tribu*** = « groupe d'Humains » :

du breton (haut et bas) ***trevel*** = « défricher, besogner » ; ***trevan*** = « coloniser » ; ***trevadenn*** = « colonie » ;

du gaëlique (irlandais ancien) : ***thorp*** = « enclos » ;

du breton : ***treborzh*** = « porche d'enclos » ; ***trest*** = « grand champ clos ;

du gaëlique (irlandais, écossais) : ***treabh*** (prn trav) = « labourer ;

du gaëlique (irlandais) : ***treabhdóir*** (prn traoudor) = « laboureur » ;

du breton : ***trevad*** = « récolte » ;

du grec : ***trophè*** = « nourriture ; ***trophias*** = « nourri à l'étable » ;

du gaëlique (irlandais) : ***tréad*** , (écossais) ***treud***= « troupeau » ;

du breton : ***trev*** = « troupe, tribu » ;

du gaëlique (irlandais) : ***treibh*** (prn trèv) = « famille, tribu » ; ***tréad*** = « communauté » ;

du gaëlique (écossais) : ***treubh*** = « tribu » ;

du gaëlique (irlandais) : ***treabhchas*** = « peuple, gens » ;

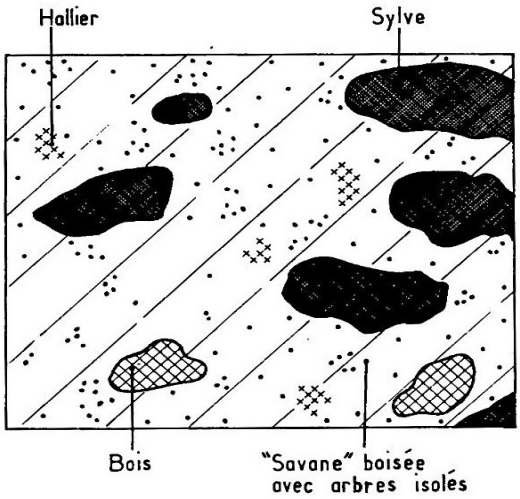
de l'osque : ***tribum*** = « maison » ;

du gaëlique (irlandais) ***treb*** = « demeure » ; ***treibh*** (prn trèv) = « maison » ; etc.

du gaëlique (irlandais) ***treabhsar*** (prn trausêur) = « pantalon » (vêtement de campagnard, ou de domestique ; *cf* le « sans-culotte » révolutionnaire), de ***clown*** = proprement = « cul-terreux », ***plouc*** = « qui est à la charrue » (plough) **!**

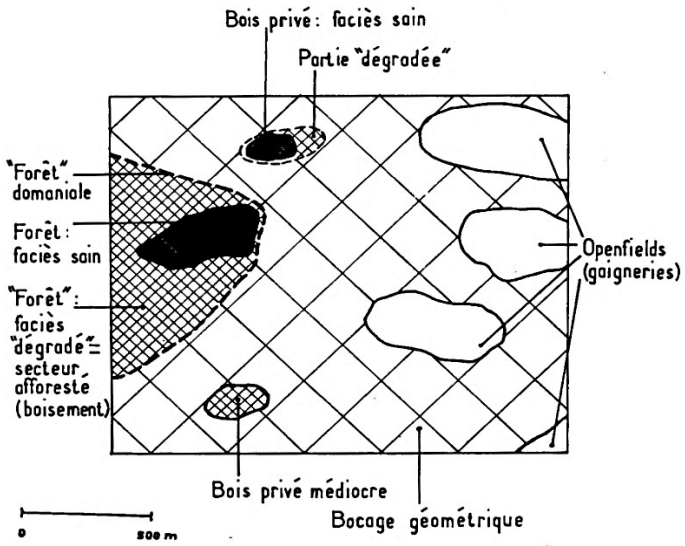
Et cet extraordinaire ***gardenn*** (breton) qui signifie « **chemin** », quand on sait que celui-ci, à l'origine, était le moyen de « ceindre » et de sécuriser, de **garder**, donc, l'enclos où prospéraient les cultures du **jardin** (***garden***, en anglais).

Correspondances entre Nature et Mise en Valeur Humaine



État paysager naturel de reconquête post-glaciaire

Lorsque les glaces ont disparu de l'espace européen, il y a quelques 12000 ans, la végétation a reconquis l'espace libéré en fonction des données des milieux et de l'environnement, notamment celles des sols : les sylves (belles forêts) ont couvert les sols bruns fertiles, les autres formations végétales boisées ou herbacées se partageant les sols de moindre qualité.



État paysager aménagé jusqu'au milieu du XXe siècle

Le bocage géométrique est "récent" (post-médiéval), par imitation du bocage organique, original et très rare. Il est de deux sortes : d'intercalation, comme ici, par conquête des terres médiocres grâce aux progrès techniques ; et de substitution, lorsqu'il a remplacé les *openfieds* (gaigneries). Cette extension s'est produite notamment sous la pression démographique.

CİNQUİÈME SECTİON

LE SİÈGE “NUCLÉAİRE”
DE
L’HİSTOİRE AGRAİRE EUROPÉENNE

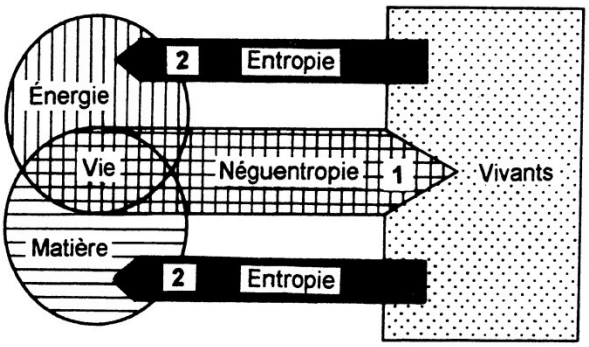
I – LA GAİGNERİE PAR SES FORMES

AU CŒUR DE LA MÈRE
DES STRUCTURES AGRAİRES EUROPÉENNES

A. REMARQUES LİMİNAİRES :

RÉACTİON EN CHAÎNE ET SYNDROME POTEMKİNE

Dans mon métier de chercheur et de professeur de Faculté en ***biogéonomie*** – laquelle se préoccupe des ***"lois d'organisation de la vie sur terre"*** – une des règles souveraines est de ne jamais perdre de vue que tout ce qui est terrestre est soumis à la régulation universelle du jeu des deux composantes d'organisation de la vie : la **matière** et l'**énergie**, comme le figure mon schéma **İ.11**.



NÉGUENTROPİE = VİE =
anabiotique **=**
Construction

ENTROPİE = MORT =
catabiotique =
Déconstruction

İ. 11

Selon ce schéma très simple, il apparaît que la vie fonctionne selon le principe de l'**action continue**, laquelle a donné naissance à l'utilisation militaire, puis industrielle de la fission atomique, vulgarisée en « ***réaction en chaîne*** ». L'É***volution*** (qui régule la vie des espèces terriennes) fonctionne, apparemment, selon le même principe : continue sans jamais de retour sur elle-même. Les marxistes ont même essayé d'appliquer ce principe à leurs « *sens de l'Histoire* ». Dans le domaine très étroit des **structures agraires** développées par les Humains, la loi de ce développement a également obéi au même impératif : l'**enchaînement ininterrompu des nouveautés**.

C'est aux premiers temps de ce mouvement que nous nous intéressons ici, le *stade*, ou le *moment*, ***initial*** étant celui des **"trêves"** exposé à la section précédente. La ***gaignerie***, dès lors, en est le ***deuxième*** moment, ***capital*** aussi, car elle a, en **continuité**, produit les **deux très grands modes** d'organisation de la **vie agro-pastoro-sylvatique** (*champagne* et *bocage*), qui, eux aussi, se sont transformés et continueront de le faire, même si les faits ont perdu de l'ampleur et un peu de leur vigueur, le temps de l'invention s'éloignant au fur et à mesure de l'**écoulement de l'Histoire**. Ce sens-là de l'Histoire, les **géographes** des structures agraires ne l'ont **jamais eu**, bernés par les faux-semblants, et traitant des ***GAİGNERİES*** (parfois appelées incorrectement ***gagneries***) selon ce que j'appelle le **"***syndrome* ***Potemkine*****"** : de la fausse apparence.

Négligeant ou ignorant la **nécessité** de **contextualiser** les faits ou les événements étudiés, les **géographes**, en effet, sans exception, ont exposé un **phénomène** et **son nom** – datés avec **certitude** (au ***XIe SİÈCLE*** les textes font foi et référence !) –, en leur cherchant une **explication** par une ***ÉTYMOLOGİE du…XXe SİÈCLE***, selon quoi les terres concernées par ce nom étaient celles qui permettaient de réaliser des ***gains d'argent*** substantiels. **Formidable anachronisme**, asséné avec la solennelle assurance que seule une inculture crasse peut expliquer. D'autres, encore moins excusables, car, eux, c'est leur géographie qu'ils bafouaient par surcroît, ont imaginé – et toujours avec la même solennité – que la *gaignerie* était un ***gain*** matériel réalisé sur des **terres négligées** jusque-là à cause de leur…**pauvreté**, telles les **landes**. Que dire ? **!**

Les plus politisés de ces universitaires **"**à la manque**"** (que l'on n'a aucune raison de ménager et encore moins d'absoudre) n'ont pas vu que la structure que je vais analyser ci-dessous a provoqué une révolution du paysage britannique entre le XVIe et le XVIIIe siècles, installant un **capitalisme agraire forcené**, source, selon Ellen Meiksins Wood, du capitalisme proprement dit (*cf. L'origine du capitalisme*, Lux éd., 2019). J'y reviendrai plus à loisir en traitant des

héritages agraires de la gaignerie. Des uns et des autres, derrière le mot moderne, en *trompe l'œil*, aucun n'a vu, pas même deviné, ni la réalité ni le sens haut-médiévaux, et encore moins l'**origine pré-médiévale de la *gaignerie***.

En arpentant en profondeur la campagne française – que ma naissance et mon début de vie **"**exotiques**"** dans l'Océan Indien ignoraient complètement – j'ai eu la chance de me familiariser, par mon travail, avec la dernière région d'Europe où les *gaigneries*, leurs habitants et leur langue étaient encore presque intacts et actifs, peu après le demi-siècle dernier, dans les formes paysagères et le vocabulaire, y compris officiel, de leur ancienneté. Des gens, qui m'ont accordé leur amitié, ont pu m'en dévoiler certains aspects que les livres ne consignaient plus, s'ils l'avaient jamais fait. Il m'a fallu beaucoup de temps, d'ailleurs, pour les débarrasser d'un fatras d'idées fausses, *mais* « *communément admises* », qu'enseignaient, en toute méconnaissance de cause, *mais* en pontifiant, des « maîtres » suffisants, *mais* solennellement incultes et paresseux, tel Vidal de la Blache pour qui le ***bocage*** était le fruit de l'« ***état arriéré de certaines RACES*** », « ***dédale étrange*** (que) *des* ***haies*** *aux cimes* ***MUTİLÉES*** *divisent* ***jalousement*** » (*Principes de Géographie Humaine*, Colin éd. 1955, pp. 186-187 – c'est moi qui ai souligné le vocabulaire ignoblement imbécile utilisé par l'auteur).

Je vais donc reprendre tout cela, car j'ai pu obtenir la conviction que c'était là – peu ou prou – l'origine des paysages agro-pastoro-sylvatiques modernes européens, puisque j'ai fini par retrouver – des mots parfaits et des formes adéquates semblables en…**Croatie** (et Serbie), et probablement des traces lexicales tellement altérées qu'elles sont quasi méconnaissables, en…**Finlande**. Ailleurs, la **néolithisation "**immigrationnelle**"** triomphante a imposé, semble-t-il, largement son **vocabulaire invasif**, plaqué sur les formes anciennes, adoptées parce que tenues pour familières et convenables, avec des attaches extérieures et intérieures stupéfiantes d'ampleur, qu'il sera utile de légitimer ultérieurement.

B. LA GAİGNERİE PAR LE NOM ET L'İMAGE



İ. 12

Cette photographie aérienne (**İ.12**) de l'été 1949 (*Institut Géographique National*), prise à ≈ 50 km (vol d'oiseau) au nord de Nantes (Loire-Atlantique, en bas à droite ***ellipse*** tronquée du village de ***Dastres***) montre l'état du paysage agro-pastoral de l'époque : les tons **sombres** sont ceux des **prairies** d'herbacées formant le ***BOCAGE*** – avec ses **haies** (en **noir** leur tracé et végétation **arborescente** des boqueteaux) – bocage sur quoi tranchent les teintes **claires**, d'***ensembles elliptiques***, qui sont ceux des **terres cultivées** en ***GAİGNERİES***, dépourvues de haies mais ponctuées de très nombreux petits arbres dans leurs champs labourés. Ces *gaigneries*, dévorées, alors, par l'embocagement (*e.g.* coin gauche en bas : parcelles de couleur bigarrée entourées par les traits noirs des haies), étaient décrites par le géographe Meynier comme des « ***lacunes*** *dans le bocage* », expression **totalement fautive**, une lacune étant un vide, un manque, une absence, une interruption, ce que n'étaient, en aucune façon, les *gaigneries*…

1 – DU NOM STRİCT : LOİRE-ATLANTİQUE-CROATİE-FİNLANDE

UNE “TRİANGULATİON” MÉMORİELLE

Comme je l’ai dit, un peu plus haut, le nom de « ***gaignerie*** » a donné lieu à des explications d’une telle bouffonnerie qu’il est nécessaire de mettre les choses au net. **Ni gain pécuniaire ni gain spatial**, *gaignerie* est un mot très ancien, d’une époque où, en France, dans les Îles Britanniques, dans la Péninsule Ibérique, en Europe Centrale, et, probablement, jusque dans le Grand Nord supra-baltique, les Humains parlaient une même langue ou peu s’en faut. La racine ***GAN-***, comme je l’ai dit aussi, est spécifique de la **femme** et des nombreux attributs qui s’y rattachent : à cet effet, il serait bon de revoir les pages suivantes – **88**, **91**, **94**, **97**, **101**, **102** – pour n’avoir pas à les reprendre et comprendre mieux ce qui va être exposé maintenant. ***Gaaigner***, au Moyen-Âge, signifiait proprement et ensemble « **CULTİVER**, **ÉLEVER** », renvoyant dès lors au ***bétail*** et à la ***polyculture*** des petites exploitations rurales, ainsi qu’à leur ***population***.

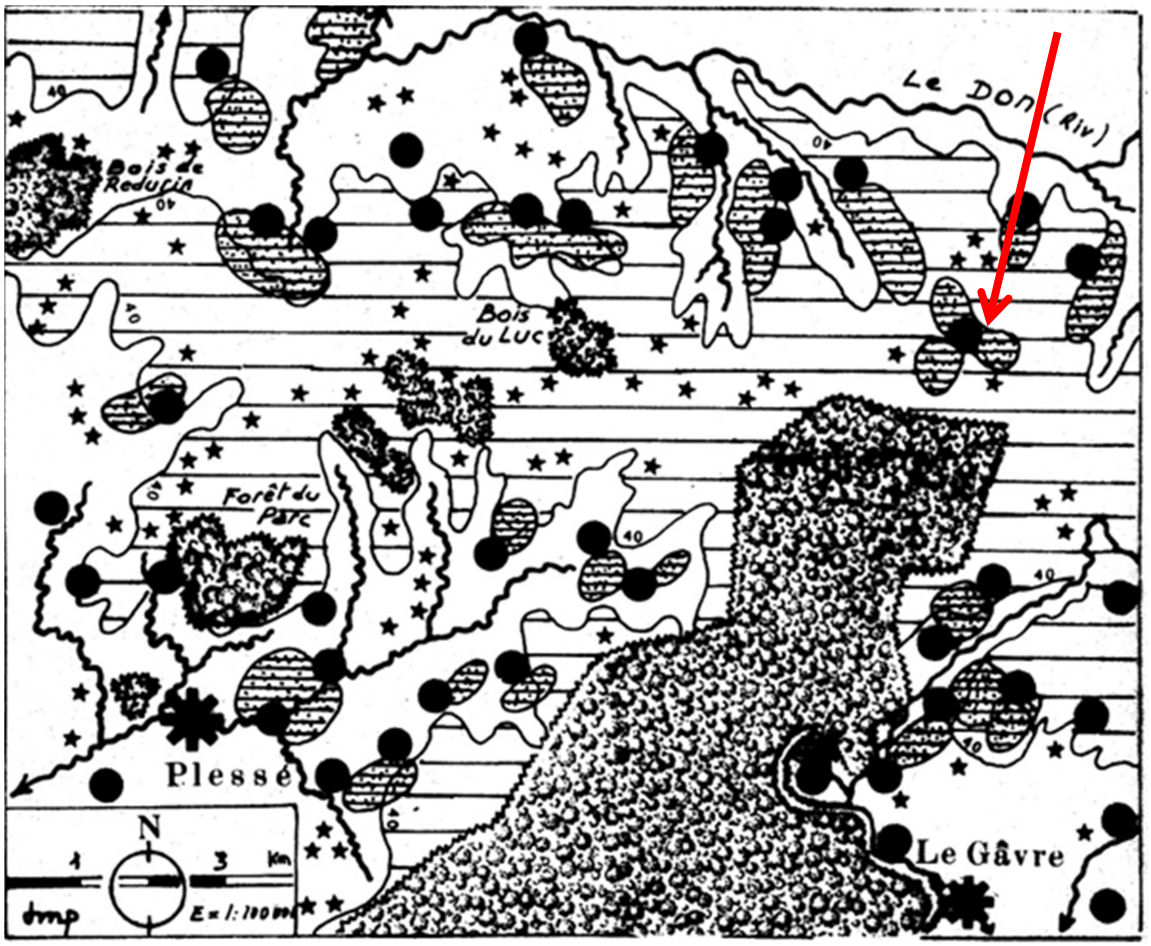
Ce premier point doit être affirmé, car il y a une controverse, plutôt âpre, entre… “spécialistes” (**!**), pour savoir laquelle de ces deux activités a précédé l’autre. Pour ce qui est de moi, je n’y insisterai pas **ici**, jugeant la chose secondaire, si ce n’est accessoire ; mais j’ai **mon idée** sur la chose. Évidemment, **HABİTER** est également impliqué par cette double occupation, et nous y viendrons. L’espagnol est assez riche, mais à un degré moindre que le français qui l’a très bien conservé, en ***Loire-Atlantique*** où il est demeuré vivant au-delà de la *moitié du XXe siècle* dans la **langue** et des **pratiques,** agonisantes toutefois dans les années 1960, bien qu’elles fussent encore *fort vivaces* avant la *seconde guerre mondiale* pour certains emplois presque archaïques (*e.g*. *berger communal* dans la commune du Gâvre en 1939). Il est franchement dommage, pour les *professionnels* de la chose d’être passés à côté de tout cela, de cette sorte de **base de triangulation** européenne (figurant en couverture du livre) qui va de l’Océan **Atlantique** à l’Océan Glacial **Arctique**, *via* l’**Adriatique** et la **Baltique**.

Outre la **Loire-Atlantique** (conservatoire toutes catégories de ce trésor **"**archéologique**"** des pratiques agraires), le mot ***gaignerie*** n'est mentionné clairement en France que dans le Nord *flamingant* où ***waignerie*** (**W**, vicariant normal de **G**) désigne une terre morcelée en **petites parcelles**, et en Lorraine où il renvoyait, dans le système d'assolement triennal, à la **sole emblavée**. Si j'estime totalement bannissable l'emploi patoisant de « **gagnerie** », je ne crois pas essentiel de conserver le médiéval ***gaaignerie***, sauf pour raison de report international : mais, alors, il faudrait l'écrire (et le prononcer) ***gaihaignerie*** (comme *méhaignerie*). Je fais cette réserve en raison de son équivalent **croate LE SEUL** survivant en Europe, ce qui est un témoignage et une attestation que j'ai longtemps cherchés et qui m'ont réjoui lorsque je les ai, enfin, découverts.

Dans cet idiome (et en serbe, moins nettement), le mot » ***GAJENJE*** (prn ***ga-yé-gné***) signifie « **élever**, **cultiver** » . Cela déjà est remarquable ; mais il y a plus, car ce que ne dit aucun idiome, le croate, lui, le dit de façon superbe pour la **compréhension exacte** et **vérifiée** des ***gaigneries*** et qui nous manque en Europe Atlantique : ***gaj*** = « *bosquet*, ***bocage*** », et ***gajtan*** = « **ganse**, **frange** ». Quand nous entrerons dans le *tréfonds* des choses, ces notions deviendront des clés **fondamentales**. Quant au **serbe**, s'il a un ***gaj*** identique à celui du croate, il n'a qu'un ***gajiti*** (fort altéré donc) pour « ***élever***, ***cultiver*** ». Cependant, outre ***gajtan*** qu'il possède comme le croate, il se rattrape avec éclat en ajoutant à ces significations celle qui me justifie dans ma thèse que la ***bande*** [fondatrice – par la **trêve** (pp. 144-151) – de la *gaignerie*] était bien conduite par une **femme**, puisque le verbe serbe ***gajiti*** dit aussi « **SOİGNER** » (fonction essentielle des « bonnes femmes », les *matrones* accoucheuses et guérisseuses). Et puis, en quelque manière, le serbe, par ses altérations, peut, sans doute aussi, aider à intégrer le ***finnois*** dans cette compagnie linguistique rare. Dans cet idiome-ci, en effet, où font défaut et le **G** et le **W**, « ***élever***, ***cultiver*** » sont rendus par ***viljellä*** (prn ***vi-lyé-llêu***), que je suppose être une déformation du franco-croate, comme *gajiti* altère *gajenje*, mais en plus accentué puisque la langue est différente.

2 – PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DU PHÉNOMÈNE

a. localisation et vues de présentation



İ. 13

La carte que j'ai réalisée ici est celle de ma thèse d'Etat destinée à montrer le rapport entre la forêt et les paysages « humanisés ». On y voit le massif forestier domanial du *Gâvre* avec le plateau (rayures larges) en avant des reliefs « appalachiens » de Guéméné-Penfao. En bordure du plateau, les gros points noirs sont les ***"villages" à gaigneries*** [que sont les ellipses rayées (serré-ponctué) : fléché rouge Dastres (v. **İ.12**)], dépendant strictement des **bords** du **plateau** (ou des rivières) où affleure la ***nappe phréatique*** (isohypse de 40 m), contredisant par-là totalement Meynier qui rejetait ce « *déterminisme* » aquifère (*op. cit.* pp. 171-72). Sur le plateau, chaque **étoile** représente une ***ferme*** du ***bocage*** créé au XIXe-(XXe) siècles, quand l'***adduction d'eau*** et les engrais ont permis la conquête des terres **maigres**.

Avant d'aller plus loin, il est bon de voir, sur photographies, l'aspect d'ensemble des *gaigneries* au siècle dernier, Dastres, 1970 : de gauche, vue sur une *gaignerie* emblavée (v. ***ALBUM***, **III**) sur plus de 2 km jusqu'à la barre forestière au fond, à *droite*, vue d'une autre *gaignerie* emblavée, et abondamment **complantée** de pommiers (plus rares à gauche – v. ci-après). Aucune haie dans cette région réputée intégralement bocagère !



İ. 14

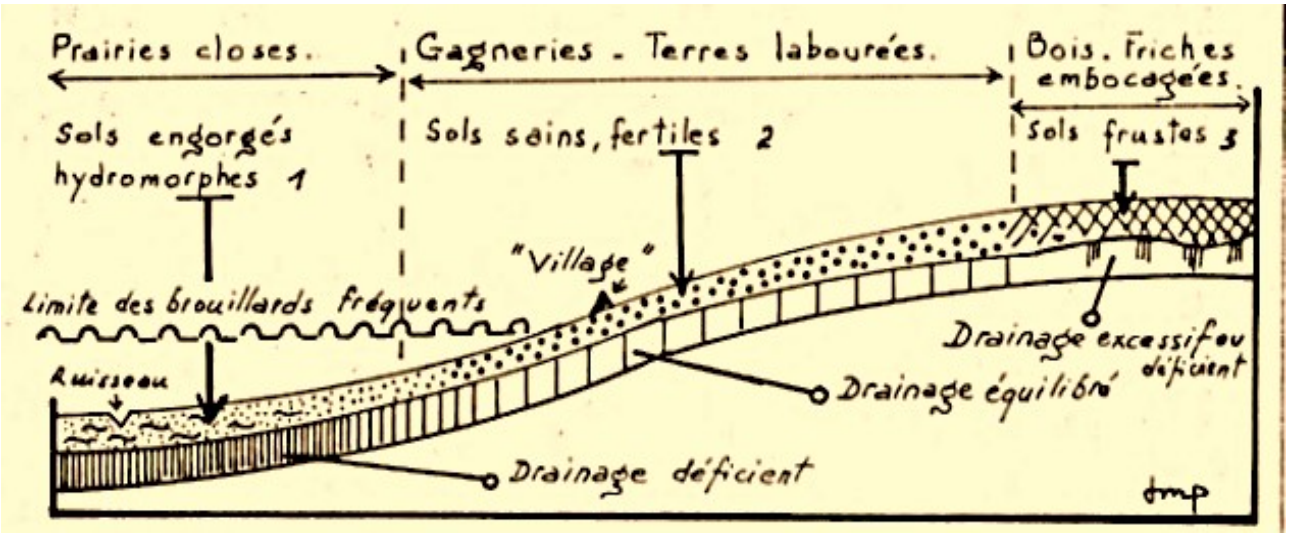


İ. 15

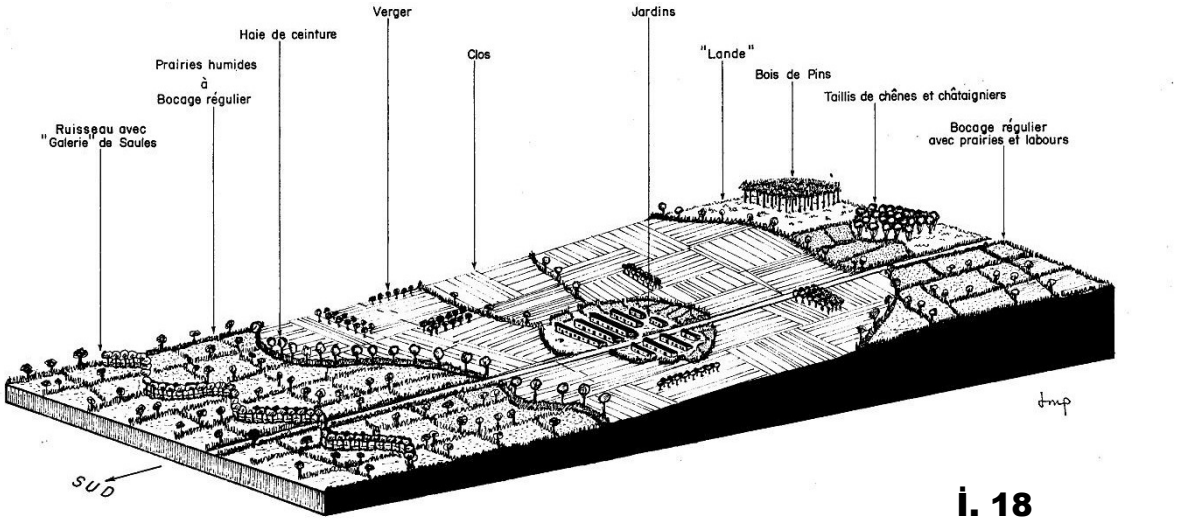


İ. 16

Ce qui a été dit pour l'illustration (**I.13**) est vrai ici, aux portes de Nantes, mot à mot, fait pour fait (j'y ai vu battre le blé au **fléau** en **1950**).



i. 17 Coupe longitudinale d'un versant en pente *douce* occupée par une *gaignerie* orientée au Sud (gauche de la figure), le village (gros hameau) étant situé à l'affleurement de la nappe phréatique bien équilibrée (à mi- pente).



i. 18

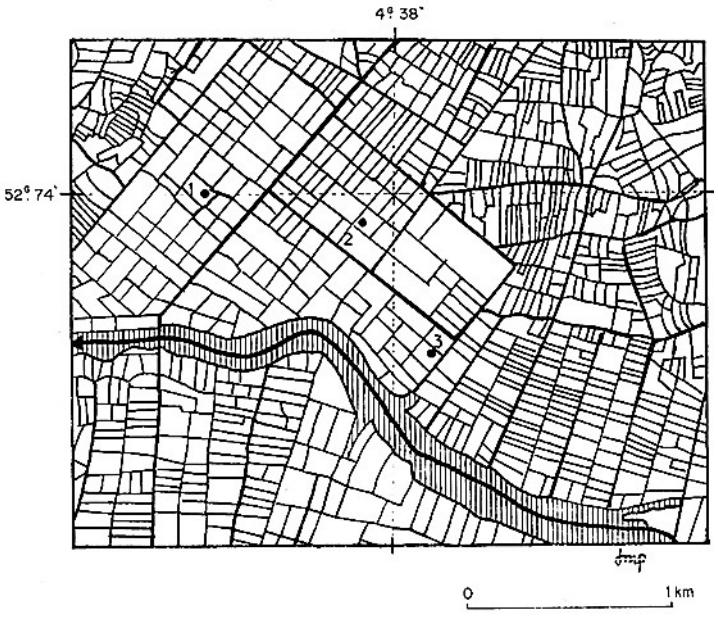
Un village et ses gaigneries en 1950 – synthèse à partir du modèle de Dastres

Au **centre** du bloc-diagramme, le **village** et ses **barres** (ou **rues**) d'habitat, enclos. Autour, les parcelles du terroir (3 unités) encloses d'une haie de ceinture sur talus à fossé : ensemble net au cœur d'un bocage herbeux et hérissé de haies.

Taillis de feuillus et bois de pins sur lande, appartiennent au village, contrairement aux terres embocagées qui sont de venue plus récente et aux mains de fermiers indépendants du village.

b. structure des terres de *gaignerie*, par la carte et le cadastre

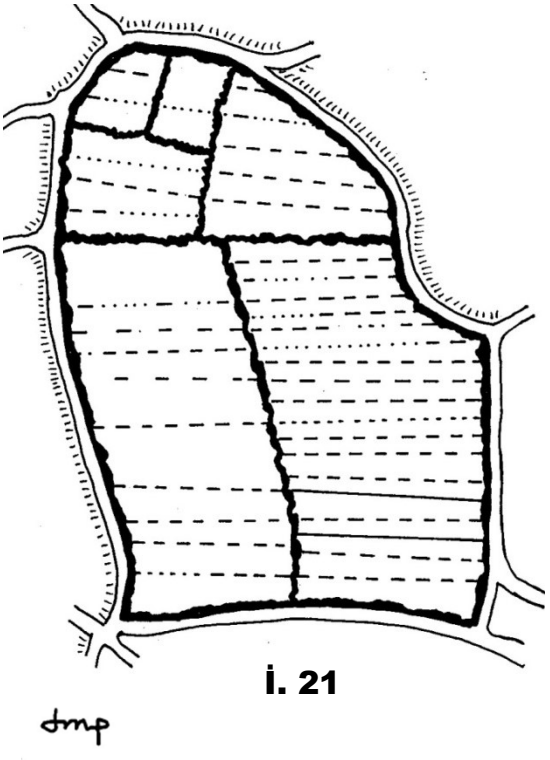
ensemble <u>ovoïde</u>, détails <u>courbes</u>, parcelles <u>laniérées</u>, <u>palimpseste</u> paysager



İ. 19



İ. 20



İ. 21

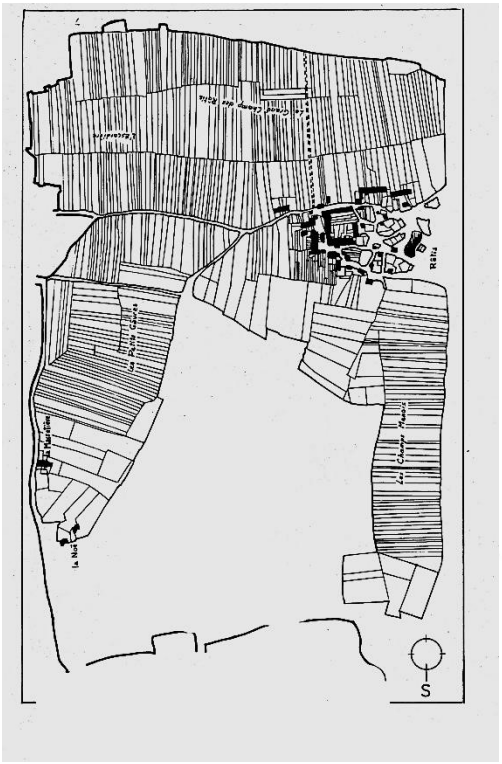
Photo aérienne IGN 0721.1221.214, Année 1958, avec relevés de terrain

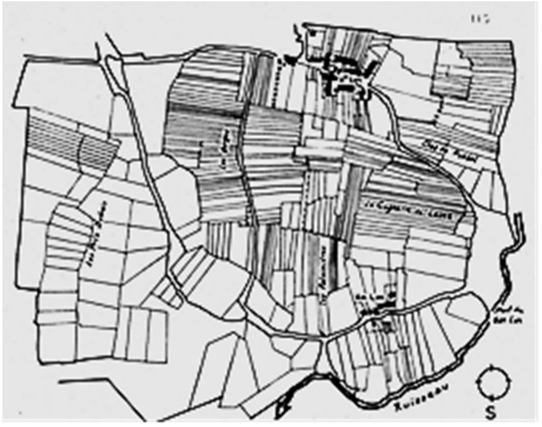
<u>palimpseste paysager</u>

Les trois illustrations ci-dessus et ci-contre sont des terroirs de *gaigneries* dans leur état en fin du XXe siècle. En **İ.19**, extrait de carte topographique au 1/50000, ou, sur le parcellaire fin et à courbures des anciennes *gaigneries* tranche le parcellaire rigide, orthogonal, du bocage récent (région au nord de Nantes avec une portion du canal de Nantes à Brest (hachuré fin vertical).

İ.20 : *gaigneries* de la Ménardais à Treillères (banlieue-nord de Nantes) : forme courbe des ensembles.

İ.21 : évolution des *gaigneries* au XXe siècle : disparition des vieilles parcelles en lanières (pointillés) regroupées dans les parcelles plus massives du bocage encloses de haies (Loire-Atlantique nord).





İ. 23

dmp

Extension est-ouest des villages = 200 m.

İ. 22

Cadastre de 1856, commune du Gâvre
Loire-Atlantique nord.

En **İ.22**, *gaigneries* du village des Rôtis, avec le grand espace commun dit ***Lande*** de la Hèche (convoitée par ceux qui voulaient partager et enclore de haies des **espaces communautaires**). En **İ.23**, du reste, en dehors des *gaigneries* du Haut Luc (au nord) et du Bas Luc (au sud), les espaces communautaires (partie gauche du plan surtout) ont déjà été partagés, embocagés et attribués à des fermiers « étrangers ». En 1872, aux Rôtis il y avait 215 habitants et au Haut Luc 155 : donc une pression démographique à la limite du supportable. Ce type de structure est exactement révélateur de ce que les spécialistes nomment ***microfundium***, lequel ne permet pas les hauts rendements ou les productions massives de l'agriculture de rapport : ici, il s'agit d'une agriculture(-élevage) de **subsistance**, quand ce n'est pas même de ***survivance***, au sens premier du mot, qu'il s'agit.

3 – L'İNGÉNİOSİTÉ DE LA MİSE EN VALEUR DANS LES GAİGNERİES

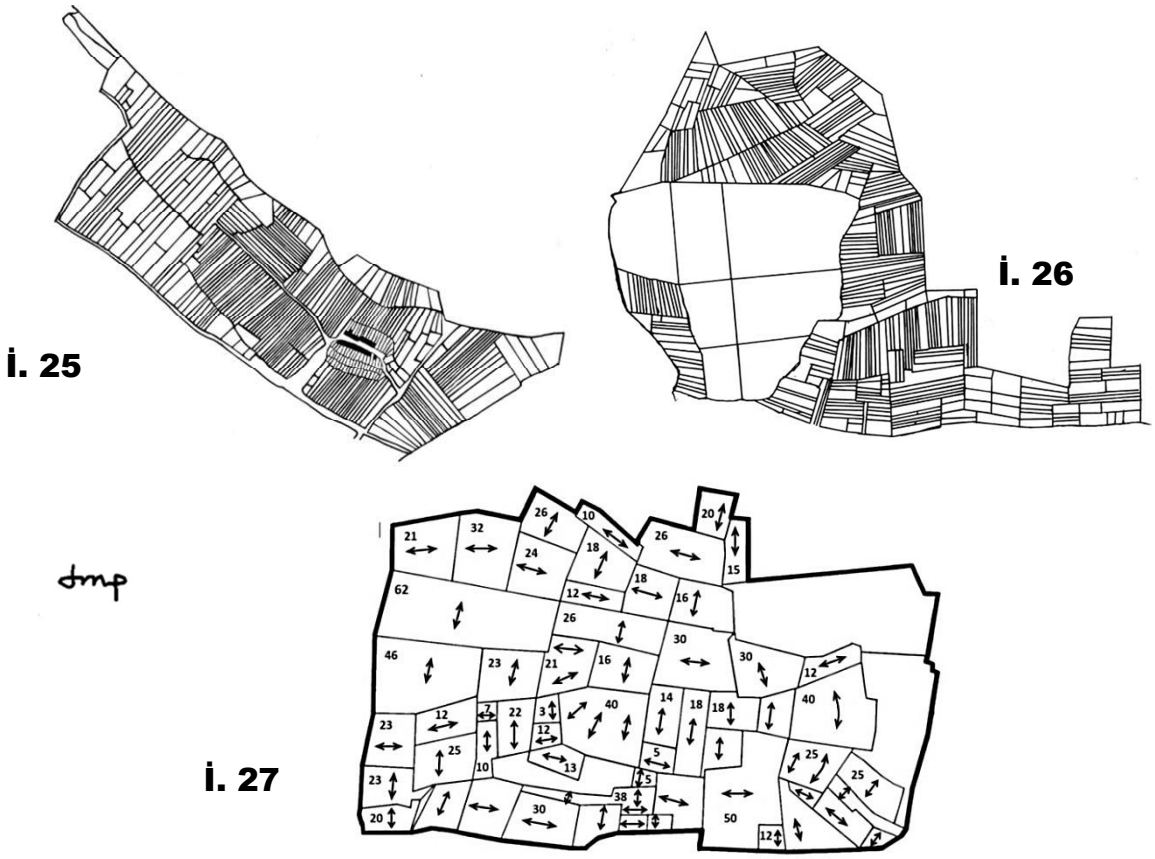
Lorsqu'on parcourait les *gaigneries*, outre les contours *arrondis* ou simplement *courbes* dans le parcellaire, ainsi que la taille **minuscule** des parcelles et l'impression d'entassement des activités (du blé sous les pommiers !), une chose frappait immédiatement, que confirmait la lecture des plans cadastraux : le **plan hyper-fractionné** du terroir (terres cultivées, le *finage* étant l'ensemble des terres d'un *village* ou d'un hameau, ***finis*** = « limite », latin) et le ***tracé CONTRARİÉ*** des groupes de parcelles (blocs dits quarts, quartiers, carteries, etc.), comme on le voit en partie dans le cliché **İ. 24** ci-après.



İ. 24

Ce **dispositif**, extrêmement ingénieux (on va le voir, ci-après) s'observe effectivement bien dans les cadastres où l'on note qu'il était ***généralisé*** où que l'on se trouvât en France (au XIXe siècle) : dans les illustrations **20**, **22**, **23** en ***Loire-Atlantique*** pour rappel [Treillères-lez-Nantes, et le Gâvre, riverain de la forêt du même nom, et « *ville libre* » de colons défricheurs fondée au XIII siècle par la « grâce » du duc de Bretagne, Pierre Mauclerc, dont le village, on le verra à loisir plus loin et dans l'***ALBUM*** (**VI-IX**), est un **paradigme** du **village-rue** dit « lorrain » !], à Géneston aux confins de la ***Vendée*** (**İ.25**), dans l'***Aisne/Thiérache*** à Sains-Richaumont (**İ.26**), en ***Moselle*** à Metzervise (**İ. 27**), tenue, elle, pour le paradigme des structures de ce genre (dite depuis *openfield* ou champs-ouverts, opposés au bocage).

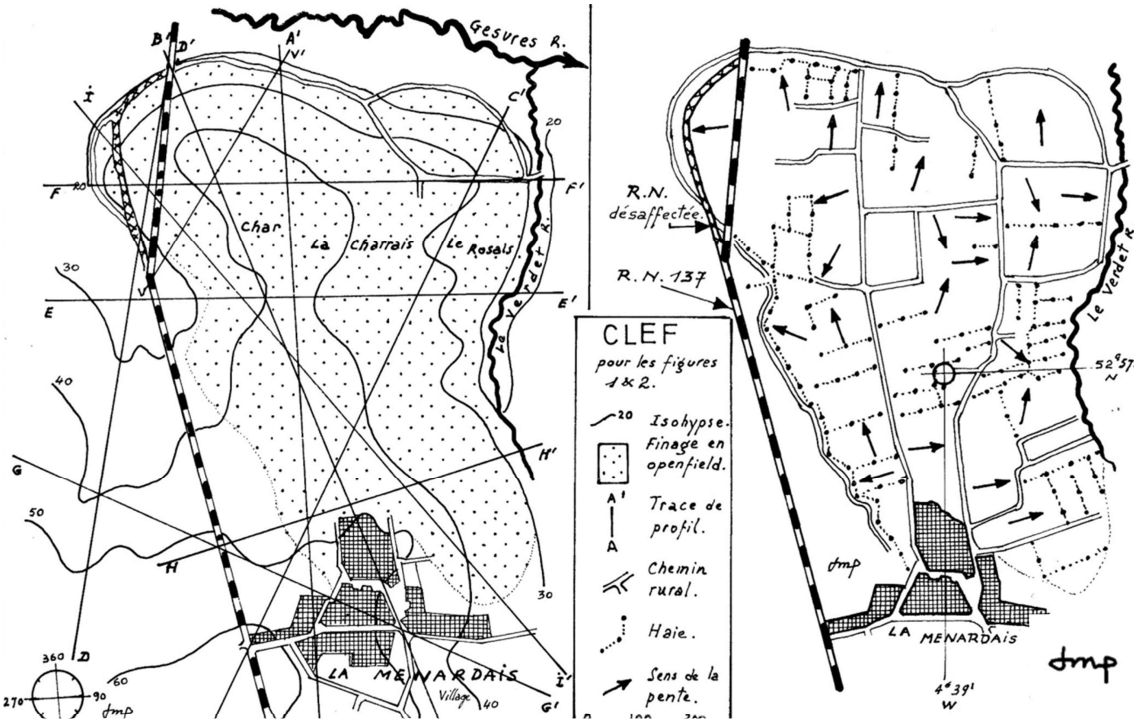
a. régularité constante des formes



Les illustrations – d'**İ.25** à **İ.27**– illustrent un phénomène implacable et constant dans la France du XIXe siècle (les extraits des plans cadastraux qui figurent ci-dessus et datant tous de la première moitié dudit siècle), celui d'une **quasi-totale homogénéité des formes et de leurs dimensions**. Du petit hameau, *Marbeuf* (**İ.25**), de la commune de Géneston (entre Vendée Loire-Atlantique), jusqu'à la grande section de Metzervise (Moselle, au sud de Thionville, **I.26**), toutes les surfaces arpentées représentent des parcelles étroites, allongées, dites en ***lanières***, métrées invariablement entre **100** et **200 mètres** de **long** sur quelques mètres de large, groupées en **blocs** plus ou moins **trapus** de forme, et disposés selon un système qui évoque la **marqueterie**. On aura remarqué aussi en **İ.27** l'*ensemble* des **grandes parcelles boisées** qui renvoie très bien à la lande de la *Hèche* (**İ.22**), à l'autre bout de la France, qui sont d'un bois communal.

b. une adaptation fine, méticuleuse, exhaustive …

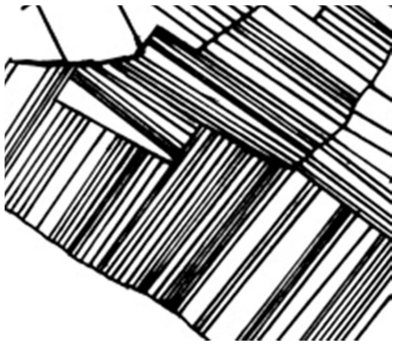
Dans le groupe d'illustrations précédent, la dernière (**İ.27**) diffère complètement des autres, représentant une autre section du cadastre de Metzervise dont j'ai voulu faire ressortir le sens d'orientation des parcelles, selon leur bloc d'appartenance. Plus synthétique, il permet d'appréhender immédiatement un **manque absolu de système d'organisation "prémédité"** : dans le détail, il est comme **pragmatique** même, et **"improvisé"**. Sur place, on comprend mieux les choses et leur intention organisationnelle, mais pour en saisir toute la finesse, il faut procéder, ainsi que je l'ai fait à Treillères : trianguler selon des tracés qui mettent la **topographie** comme en "coupe réglée", telle que la montre **İ.28** le lever de gauche où courbes de niveau et lignes de visées "quadrillent" le terrain. Dans la même illustration, schéma de droite, où figurent les flèches du sens des pentes, on voit clairement, en se reportant à **I.20**, que les **parcelles** sont **orientées** en fonction de la **pente** dont, avec l'**aide** des **CHEMİNS**, elles évitent les effets néfastes de l'érosion sollicitée par la déclivité du relief.



İ. 28

Ce système des parcelles, mesurant entre 100 et 200 mètres et regroupées en blocs de taille modeste (**İ.29**), est donc une **procédure aratoire** destinée à protéger les terres labourées, mises à nu une partie de l'année et vulnérables, de ce fait, au **ruissellement excessif** des eaux pluviales. Le principe est connu, employé qu'il est dans la réalisation des parquets dits « flottants » (**İ.30**) dont il assure la stabilité et empêche la déformation.

İ. 29

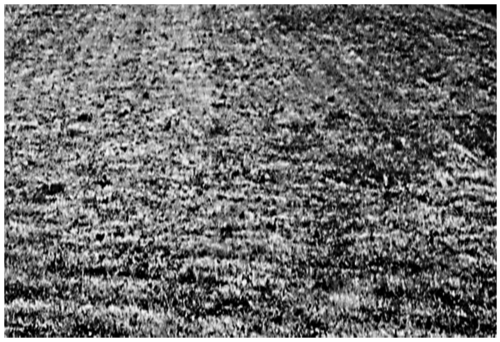




İ. 30

Le procédé – qui a donc été légué, par la *gaignerie*, au vaste système des champs ouverts (***openfield***) dont Sains-Richaumont ou Mezervise (ci-dessus) ont fourni des exemples superbes – a même été retenu par les **prairies** des ***bocages***. J'ai pris un exemple dans la très célèbre (désormais) ZAD rurale de *Notre-Dame-des-Landes*, en Loire-Atlantique, où lors des **griffages du sol** enherbé en vue de son aération pour en vivifier la pousse des graminées et légumineuses prairiales, le sens de travail – pour un modeste relief pourtant ! – obéit aux mêmes règles du plan contrarié (**İ.31** – ensemble et détail)…



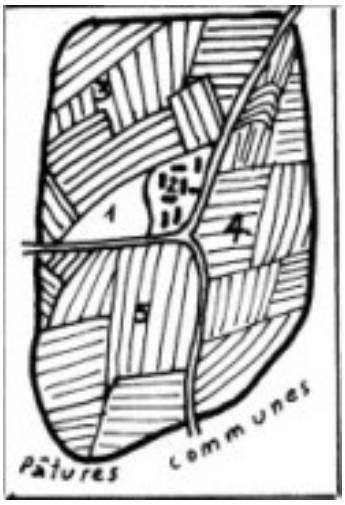


İ. 31

c. … et intereuropéenne



İ. 32



İ. 33

On sait bien désormais que la ***gaignerie*** – qui a prolongé la ***trêve*** en la perfectionnant par l'extension des attributs – fut un système omni-européen, même si les **attestations linguistiques** en sont plutôt rares : plus bas, toutefois, on en aura un ***panorama*** plus précis. Restait évidemment à en trouver des traces au moins **médiévales** et **hors de France** pour plus de sérieux démonstratif. Mon choix s'est porté sur la Grande-Bretagne pour deux raisons fondamentales : **1**) il fallait un pays original ; et **2**) un pays qui ait réagi fortement aux structures contraignantes du ***système de la gaignerie*** : l'**Angleterre** et sa fameuse « ***révolution des enclosures*** » qui s'en est pris, précisément, audit système – tel que nous le verrons plus loin – offrait toutes garanties. J'ai exploité les travaux de J. Yelling et A. Baxter (*Geographical Magazine*, Vol. XLIII, N°1 pp. 27-35) sur le terroir de *Fackenham* (en 1591), avec synthèse du système (**İ.32/33**), lesquels retrouvent la **proximité** de l'**eau**, les **formes ovoïdes** ou **arrondies**, l'enserrement par le **bocage**, des **pièces courbes**, les **parcelles laniérées** en **plan contraposé**, le **village** en *enclos* **fuselé** (v. p. 212, **İ.41**) le **terroir** en **soles**, toutes choses déjà vues ou que nous aborderons plus loin : le système originel des *gaigneries*, par leurs formes, étant bel et bien européen, quand on observe, encore aujourd'hui, les vues satellitaires.

II – LA GAİGNERİE PAR LES MOTS ET PAR L'HÉRİTAGE TRANSMİS

1. UNİTÉ SANS UNİFORMİTÉ

Dans les années **1950** (et plus tard encore), alors que je découvrais le « phénomène »-*gaignerie*, le mot était encore pleinement **vivant** dans les campagnes « nantaises » où j'ai souvent entendu cette phrase : « ***vous trouverez untel dans la gagnerie*** ».

L'individu qui a pillé mes recherches – et dont j'ai dit ce que j'en pensais en abordant les détails de l'étude que je présente ici (pp. 122 *sq*.) –, a eu le ***culot*** (pas de mots choisis pour traiter la malhonnêteté et la vulgarité) de contester mon utilisation dudit mot, croyant même que j'en fabriquais les significations alors que celui-ci – et sa famille (v. ci-dessous) – sont des mots tellement courants qu'ils figurent dans les *dictionnaires usuels* de la chose médiévale (laquelle fait intégralement partie de la formation de professeur d'Histoire dont se réclame l'olibrius sus nommé), lesquels les tirent de textes archiconnus des lettrés médiévaux. Le plus stupéfiant est que son **préfacier**, historien **universitaire** médiéviste et auteur profus, ait validé ces insanités en louant la science de son branquignol de protégé. Décidément, l'*intelligentsia* française a du plomb dans l'aile… ! Voici donc une courte liste de quelques vocables présents dans tous les dictionnaires contemporains (français, A. Rey, DHLF, Robert éd.).

De *l'anglais* : ***gang*** (pour mémoire = « **bande** », applicable aux **troupes** comme aux **troupeaux** v. p. 94), mais aussi aux parcelles longues et étroites (*cf*. les lanières, p. 166, commentaire **İ.21**) ; le mot s'est dévoyé aux Etats-Unis en *gang* avec les ***gangsters*** = « **bandits** » des différentes *maffias* ;

du *croate*: ***gajenje*** (prn *ga-yé-gné*)= « cultiver, élever », ***gaj*** (prn *gaille*) = « bocage, boqueteau », ***gajtan*** = « ganse, frange » ;

de *l'espagnol* : ***gana*** = « désir » (rappel de ***gan*** = « femme », la meneuse de bande, mahousse – pp. 88, *sq*. l'espagnol traduit bien en ***machorra***, celle qui commande comme un homme – v. p. 92), ***ganaderia*** = « troupeau, élevage », ***ganadero*** = « éleveur » et « chien de berger » [avec cette singularité du lapon où cet animal se dit ***beana*** (avec ***ban-*** = deuxième racine-mère de **"**femme**"**, *cf*. ***bande***)], ***ganado*** = « bétail », ***ganador*** = « cultivateur », ***ganable*** = « cultivable », ***gañania*** (prn ***gagnania***)= « valetaille », ***gañgan*** = « valet de ferme », ***ganancia*** = « regain » (repousse d'herbe fauchée pour la fenaison), ***gananciero*** = « fermier », contracté en ***granjero***, d'où ***granja*** = « ferme » (*cf*. ***grange*** en français, supposé venir de « grain » via un *granica* bas-latin de pure invention), ***granjeria*** = « exploitation agricole », ***ganapán*** = « manœuvre rural » (gagne-peu en fait, *cf*. *pan* = pain !); et variantes avec **M**, tels ***manada*** = « troupeau », ***manadero*** = « berger », etc. ; ce dernier signifiant aussi ***SOURCE***, explique que l'eau permet de ***résider*** (***manere*** en latin, le ***manant*** étant l'« **habitant** » (rural à l'origine d'où la péjoration de sens du mot), explique aussi que cet **élevage** est **sédentaire** strictement, et vérifie enfin que A. Meynier, une fois de plus, se trompait en niant, sans preuve, l'indépendance entre résider et trouver de l'**EAU** sur place. Du reste, Didier Dubant et Daniel Audoux, constatent que dès le Néolithique « *quand l'espace entre vallées sèches s'accroît, on ne trouve pas d'occupation* » (*La vie préhistorique*, Faton, éd. 1996, p. 363 – v pp. 161-62, İ.13/16) ; et, compte tenu de ce qui va suivre, voici une indication remarquable sur l'origine que certains ont dû attribuer à des structures qu'ils connaissaient mal pour n'être pas les leurs : en maltais ***ghajn*** = « source »**…** ;

du *finlandais*, finnois (suomi) : court, déjà vu, mais complet et fondateur, comme le français et le croate : ***viljellä*** (prn. *vil-yè-llè*) « cultiver, élever », de ***villi*** = « sauvage » (par contraste), ***viljale*** =, « défriché », à ***viljelty*** = « cultivé » ;

du *français* (médiéval) : ***gaaignerie***, ***gaigniere***, ***gaaing***, ***gaaigne*** = « **PÂTURE**, **CULTURE** », ***gaignage***, ***gagnage*** = « ***pâturage*** », y compris des cervidés comme l'est « ***viandis*** », ***gaaignable*** = « ***cultivable*** », ***gaain*** = « ferme, blé, foin, regain »,

gaaigner, ***gaaingnier*** = « faire paître », ***gaaignel*** = « cultivé », ***gaaignëor*** = « cultivateur », ***gaaignon***, ***gainon*** = « chien de berger », ***gaigne-denier*** = « journalier », et ***grangier*** = « métayer ». Un mot me gêne dans cette liste : ***viandis*** dont l'origine par le supposé *vivenda* (latin) est discutable : j'aurais tendance à l'attribuer à la famille des ***gains*** (**V** pour **G** est banal et la métathèse de ***ai*** en ***ia***, insignifiante ; sans plus insister toutefois). *Je rappelle que la double acception, **pâturer**, **cultiver**, est intrigante pour beaucoup, et a déclenché un conflit d'interprétation sur le sens exact ou premier du mot*. Je donnerai mon point de vue plus bas ;

du *letton* = ***ganit***, ***gans*** = « berger », ***ganānpulks*** = « troupe, troupeau », ***ganīkas*** = « pâturage » ;

du *lituanien* = qui renforce l'apport balte avec ***ganyti***, ***ganykla*** = « pâturage » ;

du *portugais* : moins riche que le français, et même que l'espagnol, cet idiome a aussi ***manada*** pour « troupeau », ***ganhão*** et ***ganhadeiro*** pour « journalier, homme de peine », et, par contraction, ***gado*** pour « bétail », par exemple ;

du *provençal* : on retient à peu près comme du portugais pour ce qui est de la ***manade*** et des ***manadiers*** ;

du *québécois* (pour rappel) : ***gagne*** = « bande » ;

du *serbe* : ***gajiti*** = « cultiver, élever » ;

2. ORIGINE DE LA GAIGNERIE et HÉRITAGE DE SON ÉVOLUTION

a – simultanéité élevage/culture

La *gaignerie*, qui a succédé à la « **trêve** » (v. p. 113 *sq*.) qu'elle a développée et précisée, a, par ailleurs, je le répète, donné naissance aux deux grands types de paysages et de structures agraires bien identifiées en Europe : l'***openfield*** (agrosystème dit en français ***campagne*** ou champagne, ou bien ***plaine***), qui en est l'héritier direct et très formalisé, et le ***bocage*** (quelle qu'en soit la nature).

S'agissant de celui-ci, la question ne se pose pratiquement pas de savoir à quoi il a servi ou ce qui l'a nécessité pour qu'il apparaisse. *Par contre*, concernant l'***openfield***, la question a été posée d'emblée de savoir qui, de l'**agriculture** ou de l'**élevage**, avait été le premier à susciter la création d'une sédentarisation ; ce qui revenait – pour ceux qui n'avaient pas une **VUE ÉTRİQUÉE** des choses (c'est-à-dire presque…personne !!!, puisque l'existence des *gaigneries* était générale en Europe) – à discuter l'origine de l'openfield. Et, évidemment, sans chercher plus loin, les soi-disant spécialistes de l'histoire/géographie agraire se sont affrontés, certains, tel A. Meynier, allant jusqu'à prétendre qu'il a fallu attendre l'« invention » de…l'assolement pour que les « ***vrais territoires d'openfield*** » pussent apparaître, afin d'atteindre à de « ***meilleurs rendements*** » (*Les paysages agraires*, A. Colin, p. 148). Encore cette allégation est-elle assortie d'un « ***semble parfois*** » (c'est moi qui souligne à chaque fois) qui ruine presque l'information.

En réalité, la ***gaignerie***, comme **mère** affirmée de l'*openfield*, est la **seule** forme **intéressante** de l'évolution des paysages agraires structurés : en tant que telle, c'est elle qu'il faut comprendre, et du fait qu'il y a des **terres communes** pour spécifiquement paître le bétail et qu'il y a **vaine pâture** sur les terres moissonnées et glanées, la question de l'**antériorité** de l'élevage sur la culture des champs ou l'inverse ne **se pose pas** : la *gaignerie* (et elle atteste pour son héritier direct l'*openfield*) a été fondée pour répondre **à la fois** (et donc dans le même tems) aux **besoins ET** de l'**agriculture** **ET** de l'**élevage**. La langue, de ce point de vue, ne saurait être utilisée dans ses particularités : il faut s'en tenir aux verbes fondateurs « ***cultiver*** » et « ***élever*** », qui, on l'a vu, l'**explicitent expressément** par ce que j'ai appelé la *triangulation mémorielle*, en France, en Croatie et en Finlande, du celtique (réputé indo-européen) au slave (autre indo-européen) au finnois (dit finno-ougrien) !

En cela, la *gaignerie* est la **fille** parfaite, mais en grand, de la **trêve** archaïque, dont on a vu, aussi, qu'elle conjoignait l'enclos du **parcage-pacage** animal du **"*CORRAL*"** ou **cour**, et les ***JARDİNS*-vergers** jouxtant la barre de l'habitat, lequel sera examiné plus loin. C'est donc cette ***trêve*** perfectionnée et développée qu'il faut expliciter. , ***D'une part***, l'***enclos*** – qui est le sens exact et profond de ***trêve*** (v. p. 212 plan de Marbeuf **İ. 42**) – a servi lors de son érection, à **isoler** les animaux en voie de domestication : le ***gibier – fuyant*** *vers le* ***Nord*** *pour suivre la* ***déglaciation*** qui détruisait les ***gagnages naturels***, notamment les étendues de **lichens** indispensables aux **rennes**, ce gibier **"**facile**"** pour les Humains – se raréfiait effectivement et devait être remplacé. C'est de ***"CORRAL"*** (mot espagnol) alors qu'il s'est agi, mot réservé aujourd'hui à la « basse-cour » (Espagne), mais qui, à sa fondation, a, probablement, signifié ce parcage(-pacage) que j'ai précédemment évoqué, l'origine en remontant, probablement aussi à la trêve qui leur offrait la possibilité de s'y ébattre en liberté, autrement dit d'y ***courir*** (***correre*** en espagnol) à leur guise. Pour le dire en anglais, idiome plus significatif en l'occurrence, cette cour est le ***YARD*** (renvoyant à ***ꟻord*** du campement archaïque). ***D'autre part***, quant au **jardin/verger** d'habitation – deuxième partie de l'enclos primitif (qui a subsisté en partie dans les *gaigneries*) et que l'on nommait encore « *la légume* » en Vendée au XXe siècle – sa destination était claire : c'est le ***GARDEN*** anglais (reportant au ***hortus*** latin), dont on voit immédiatement la parenté **gémellaire** avec ***yard***, et dont des murs, les ***COURtines*** (en termes militaires), assuraient la sécurité (***curtain*** en anglais : « *part of a rampart between two bastions)*. Mots et expressions, déjà vus, mais qui donnent, ici, leur plein sens.

b – les dons faits à l'openfield et au bocage

Pour le reste, le ***parcellaire*** surtout, l'héritage saute tellement aux yeux qu'il est inutile de le commenter. *Par contre*, les ***voies de circulation***, les ***séparations*** entre blocs, méritent quelques mots d'éclaircissement qui trouveront, du reste,

leur plein sens, là aussi, lors du traitement de l'habitat (v. p. 211 *sq*.). C'est la **courbure** des ensembles et du détail qui frappe – cette permanence du ***fuselage*** et du ***plan ovoïde*** des formes (on les retrouvera dans l'habitat) – et que j'attribue, pour ma part, au caractère **féminin** des **fondatrices** desdites ***trêves*** : je rappelle que je situe cette fondation à la fin de la période des déambulations paléolithiques des familles, des clans et des tribus sous l'autorité des ***mahousses*** (ces prétendues « ***vénus*** » nés d'une pitoyable imagination). Exactement comme les sculpteurs « romano-gothiques » ont "enclos" Jésus dans la **mandorle** médiévale – dite « *amande mystique* » (*cf.* les porches des églises et cathédrales) – figurant la matrice mariale dont l'amande est assimilée approximativement à la vulve, les ***mahousses*** ont honoré leur **sexe** en le sacralisant par les fondations des résidences et des parcs à bétail et des enclos à légumes et fruitiers (*cf*. les pommiers des *gaigneries* ponctuant les parcelles, **I.12**, **I.15**). Les fameuses structures « ***elliptiques*** » que Meynier attribuait aux mystères des bocages sont, en fait, les tracés **fossilisés** des vieilles structures à champs ouverts détruites et enfouies sous les haies de ce que les Anglais ont popularisé sous le terme d'« ***enclosures*** » (rev. **İ. 12**, **13**, **20**, **21**, **33**, pp. **155**, **161**, **164**, **169**, etc).

Et, là aussi, la ***Langue*** éclaire les formes et explique les structures qui n'ont **rien** de mystérieux ou de **magique** ! Les **champs**, comme les **chemins** (et évidemment les ***haies***, les ***fossés***, les ***talus*** bocagers sont **issus** de la **HAİE DE CEİNTURE** de la gaignerie – v. ci-après), tirent leur nom de ces courbures ou **cambrures**, car les vocables en viennent du grec. Si, dans cet idiome (et beaucoup d'autres d'ailleurs) « **CHEMİN** » – ***odos*** – et « **CHEMİNÉE** » – ***Ꮒestia*** – ne vont pas ensemble, en français (surtout) et en italien (presque en basque ***bide***/***kebide***) les deux mots convergent. Mais par quelle singularité "scandaleuse" ***kaminos*** grec fait-il « ***fourneau*** » (et reconnu « *d'origine inconnue* » par les lexicographes, dont A . Rey) et **non** « **cheminée** » et encore moins « chemin » ? Parce que, une fois de plus, ces « spécialistes » à la manque se fourvoient et brouillent tout.

Où ont-ils vu un **fourneau COURBE**, c'est le sens de ***kaminos***, de ***kamptô*** = « courber », avec ***KAMPÈ***= « courbure » **?** Nulle part bien sûr ! Car les auteurs de dictionnaires se trompent : ce n'est **pas** du ***fourneau*** qu'il s'agit, mais, comme aujourd'hui, du **COUDE** que doit faire un **foyer**, qui n'est **pas l'âtre**, pour rejoindre le **conduit** qui évacue la fumée ! On nage dans l'équivoque et le ridicule ici. Les Grecs donnaient à leur fourneau le nom de son coude d'évacuation (v. **İ.55,** p. 216), car c'était lui l'**essentiel**. La partie pour le tout ! Et si les **chemins** des *gaigneries*, comme leurs **champs** (ramenés à leur **enclos**), portent ce nom, c'est parce que leur forme était **courbe**, comme **cambrée** (*cf*. la ***camera***, la chambre voûtée des…femmes !). Ah gens de peu de culture qui cherchez midi à quatorze heures ! En attendant, voilà nos courbures éclairées. Et voilà l'essentiel de l'*openfield* lui aussi éclairci : l'assolement, invoqué par Meynier, ne viendra, évidemment, que plus tard : les *Néolithiques*, sans doute vifs d'esprit, n'avaient quand même pas la science infuse !

Pour ce qui est du **bocage** – comme celui que j'ai nommé naguère « ***organique*** » et que j'estime originel (rare) par rapport aux **bocages d'enclosure** – que j'ai dit ***mimétiques***, et plus exactement d'**intercalation** (entre les *gaigneries* ou les terroirs d'*openfield*) ou de **SUBSTİTUTİON** (quand ils ont remplacé l'*openfield* ou les *gaigneries* survivantes) –, il a bénéficié des avancées dues à la *gaignerie* à travers l'openfield, en tirant des *gaigneries* ses ***haies***. En Loire-Atlantique, à moins de 20 km au nord de Nantes, deux lieux-dits dont une commune – La **Grand-Haie** et **Grandchamp des Fontaines** – signalent clairement un terroir à *gaigneries*, voire un *openfield* (le second) dont la **toponymie** confirme les relevés topographiques de terrain : le premier décèle la ***haie générale*** qui, montée sur un ***talus*** dominant un ***fossé***, **ceinturait** le finage **complet** du lieu-dit, comme mon **bloc-diagramme** de synthèse le montre (**İ.18**, p. 163) ; le second exprime très bien ce qu'était cette ***gaignerie*** qui regroupait en **un seul ensemble** ses quartiers et blocs de parcelles laniérées à plan contrarié, renvoyant de surcroît à la **TRÊVE** originelle, car « ***grand-champ*** » est la

traduction française du breton *bigouden* (Finistère sud) **TREST** et de ***MAEZ*** (*idem*, champagne/openfield qui sera vu plus loin). Il faut encore ajouter ce dernier clou dans le cercueil des présomptueux ignorants, que les **fontaines** en question (qui complètent et perfectionnent le terme de « *grandchamp* ») désignent les ***sources*** qui ont fixé les ***défrichements*** initiaux et l'***habitat*** des défricheurs, confirmant les cartes que j'ai dressées aux pages 161-62 (resp. **İ.13, İ.16**). Tant pis pour Meynier.

Dans la liste des idiomes que j'ai donnée plus haut (pp. 173 *sq*.) relativement aux traces de la racine-mère propre au nom de la ***gaignerie***, j'ai volontairement mis de côté le ***basque*** considéré, par les « spécialistes », comme non rattachable à quelque groupe linguistique que ce soit de cette aire continentale. Comme je ne partage pas l'idée de cette exclusion, j'ai décidé d'en différer l'examen pour en exposer plus aisément la situation. Car, il s'agit peut-être d'envisager *gaignerie* et basque comme paléo-européens, puisque les appartenances actuelles sont rares et dispersées. Donc, le basque, dans son lexique agraire, possède ***ganadu*** = « troupeau », ***ganer*** et ***ganbara*** = « grenier », ***ganbela*** = « crèche, mangeoire », ***ganaduzain*** = « vacher », ***ganbil*** = « convexe », ***gantz*** = « graisse » (pour toute une famille qui renvoie au confort sinon à l'opulence) ; ce qui, évidemment, renforce, n'en déplaise à Sahlins, l'idée du confort par la sûreté alimentaire tirée des terres cultivées et pâturées (v. p. 196). Ce qui **conforte** cette idée mienne, que les Basques sont de parfaits Européens (linguistiquement parlant, même si l'on ne peut écarter radicalement l'idée de l'emprunt) par rapport au « phénomène » de la *gaignerie*, c'est la ***diversité significative*** de ce court extrait lexical, car le basque, lui, touche à quasiment tous les **"compartiments"** en jeu de la sphère considérée : **animaux**, **végétaux**, **personnel**, **structure** d'emprise au sol, **profit** tiré.

III – LA FİN DES GAİGNERİES



İ. 34

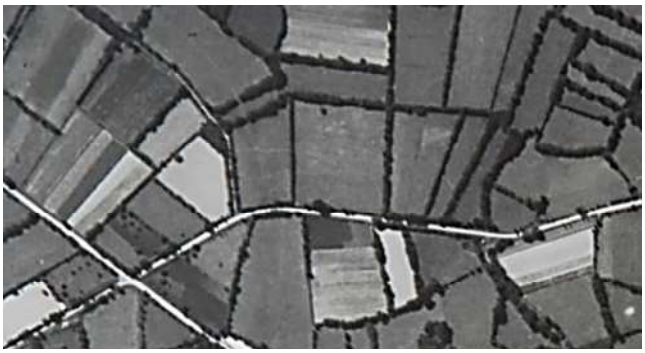
1. L'ULTİME DÉPRİSE TERRİTORİALE

Les dernières *gaigneries* ont disparu de Loire-Atlantique lors du ***Remembrement*** Général des terres (foncier), dans la seconde moitié du XXe siècle, le système – archaïque pour ce qu'était devenue l'agriculture productive – étant totalement dépassé, avec sa petite polyculture, son micro-élevage, son économie de subsistance qui allait jusqu'à produire sa propre boisson, par le cidre tiré des **pommiers de complant** qui encombraient le paysage plus encore que les haies du bocage (*cf* **I.34**). Extraordinaire perfectionnement de la **trêve** originelle et fruste des premiers temps de la sédentarisation, la *gaignerie* avait déjà subi un revers lors de l'arrivée massive des **migrants** venus d'**Orient**, lesquels connaissaient ce système de mise en valeur des terres (v. plus loin), mais à une échelle bien plus importante et qui a conduit à l'*openfield* quasi généralisé : nous le préciserons plus loin. Dans certains pays, le bouleversement de l'économie a, de son côté, précipité la déchéance des *gaigneries* : le mouvement anglais dit des ***enclosures*** en est un exemple frappant. En **İ. 34**, ci-dessus (1949) , la vue aérienne montre le **bocage**, en un mouvement spontané,

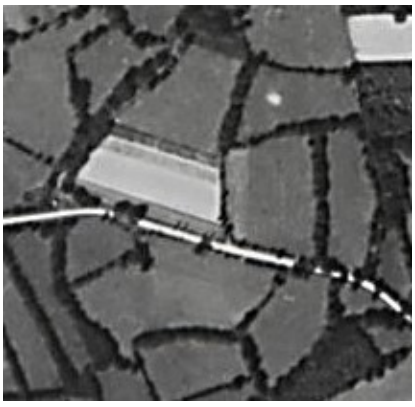
en train de dévorer une dernière *gaignerie*, déjà rongée jusqu'au cœur de son habitat. Les deux vues qui suivent (**İ.35** et **37**), elles aussi extraites des collections aériennes de l' İGN (1949), soulignent bien la puissance de conquête du bocage qui efface littéralement le parcellaire multiséculaire : seuls subsistent le tracé sinueux propre aux contours des terroirs en *gaignerie* et des parcelles laniérées en voie de fossilisation (**İ.37**).



İ. 35



İ. 36



İ. 37



İ. 38

C'est par l'arrachage des pommiers (**İ. 38**, İGN 1949) qu'a commencé l'agonie des *gaigneries*, car ils aggravaient, de fait, les inconvénients du ***système microfundiaire*** où l'étroitesse des parcelles, poussée jusqu'à l'**absurde** dans un terroir dont le finage était incapable d'évoluer par extension, devenait un non-sens agronomique. Les deux vues qui suivent, que j'ai prises en 1969 disent tout de ce non-sens : refusant de vendre leur parcelle, certains propriétaires gênaient la transformation positive des *gaigneries* : en **İ.39**, six (**6**) parcelles sont

identifiables dans leur retour à la nature où subsistent encore quelques pommiers. En **İ.40**, dans des terres spontanément remembrées et cultivables, s'interposent encore des parcelles non cédées qui bloquent la modernisation agricole souhaitée par des exploitants souffrant d'une insuffisance de terres exploitables (***ALBUM*** , **IV**).



İ. 39



I. 40

2. L'EFFACEMENT PRÉCOCE DES *GAİGNERİES* PAR L'« ORİENTALİSATİON »

a – généralités

On pourrait s'étonner que ce système de la *gaignerie*, héritière très améliorée de la ***trêve*** post-paléolithique (*cf.* ***gort*** = « champ », gaëlique, ***garden*** = « jardin », anglais, par exemple) n'ait laissé de **traces paysagères** et **linguistiques** très fortes que dans la seule ***Loire-Atlantique*** française. L'ancienneté de ce « paysage » et de sa structure, que le géographe Champier qualifiait de « *semi-bocage* », et Meynier de « *lacune du bocage* », termes aussi **violemment absurdes** l'un que l'autre, peut, toutefois, être retrouvée au Proche-Orient, en hébreu précisément, non pas par le ***Yaréden*** = « Jourdain » (ce qui pourrait se comprendre), mais, beaucoup plus nettement, par la racine ***GAN-*** = « femme » ainsi que je l'ai précisé plus haut, et qui, dans la **quête des origines de la sédentarité** est **OPPOSABLE** à ceux qui y décèlent la prééminence de

l'élevage, alors que je tiens pour la simultanéité, avec, cependant l'avantage au ***JARDİN***, en raison des structures et du terme appliqué au jardin lui-même. Ma conviction reçoit un très important renfort en provenance de l'**hébreu**, lequel a ***gᵁénousˢéyāᴴ*** = « naissance » (*cf*. ***G°N-***), et, surtout, ***GAN, ganāᴴ = « jardin »,*** ***gānan*** = « protéger » (*cf*. le mur de clôture, retenu comme caractéristique, plus haut), ***gᵁinèn*** = « **transformer en jardin** », ***ganénét*** = « jardinière », ***ganānout*** = ***« horticulture »***, qui permettent de comprendre que la ***gaignerie*** est bien la descendante de la ***trêve***, bien que rien de tel ne soit plus perceptible en Israël. Du reste, le renfort pour unir la **femme** et le **jardin** (par ***gan***) vient du pashto ***BAṆ*** = « ***jardin***, ***verger*** » (pashto), dont on sait qu'il est aussi, sous cette forme, l'appellatif de la « femme (en irlandais ou en béotien, par exemple).

Quand on y ajoute l'héritage du **vocabulaire** clair et **éclairant** que la ***Croatie*** propose par la référence – *via* la racine sémantique – à l'ensemble **fossé-talus** de **ceinture** par ***gajtan*** = ***ganse*** et ***frange*** et à la végétation de la **haie** (de ceinture aussi) par ***gaj*** = ***boisement***, conforté par l'allemand ***Gängelband*** = « ***lisière*** » ; ou encore, quoique en termes plus usés, que la *Finlande* conserve ce sens très fort du **jumelage** culture/élevage, on est fondé à estimer très riches les points d'appui démonstratifs, même si l'on peut les dire quelque peu *archéologiques*. Toutefois, à la taille de l'Europe, c'est plutôt peu.

La raison profonde – mais j'en doute, si on ne l'assortit pas d'une base plus solide – en est peut-être un **VİCE ANTHROPOLOGİQUE** comme **"congénital"** de la **constitution** même de la *gaignerie* (on pourrait oser sa « **philosophie** » presque), que je crois bien être le seul à avoir **dénoncé** fermement, mais dont j'attendrai, pour l'exposer, d'avoir élargi mon champ d'analyse. Je pense, en effet, qu'un autre phénomène très fort a ***perverti la gaignerie*** qu'on loue un peu trop facilement par excès de superficialité de jugement : nous y reviendrons évidemment car cela a pesé énormément sur l'interprétation des structures agraires, jusque dans le **domaine économique** et **politique**. Ici, je me

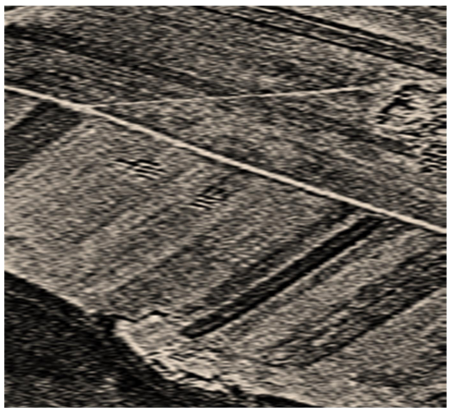
contenterai d'envisager l'apport des *Néolithiques* « orientaux » supposés être venus ouvrir à la civilisation les malheureux "*ploucs*" européens des origines.

À entendre les préhistoriens, en effet, le ***Néolithique*** européen devrait tout aux « Orientaux » (***Levantins***, ***Anatoliens*** ou ***Euro-Asiatiques***) venus – dans on ne sait quel élan « **messianique** » **agro-pastoral** – apporter les ***bonnes semences*** et les ***bons animaux*** aux malheureux indigènes postglaciaires, ignorants et errants, qui attendaient la « ***bonne parole*** » civilisatrice. Je ne crois pas plus à cette fable complaisante que je ne crois à la mission civilisatrice des gauches européennes, parties tirer de leur crasse ancestrale de malheureux autochtones, plus ou moins tropicaux, privés jusque-là des **lumières** ultramontaines ou maçonniques de fraternité et de progrès. Je crois davantage à ce que j'ai découvert grâce à l'**avoine** bizarrement anonymée par la « *Recherche* » paléo-historico-académique, et grâce aux travaux, que je trouve superbes, sur l'ADN mitochondrial, conduits par Brian Sykes. Pour autant, je ne pousserai pas le "patriotisme" européaniste (d'autant que ma Terre Natale, qui m'est très chère, est madécasse) jusqu'à attribuer à l'***anté-néolithisme*** ce que je vais maintenant tirer de la *Langue*, et qui ne laisse de m'***éblouir*** par ce que j'en ai appris.

Mais avant d'y venir, je voudrais relever un fait indéniable, matérialisé par les illustrations **A** et **B**, ci-après.



A

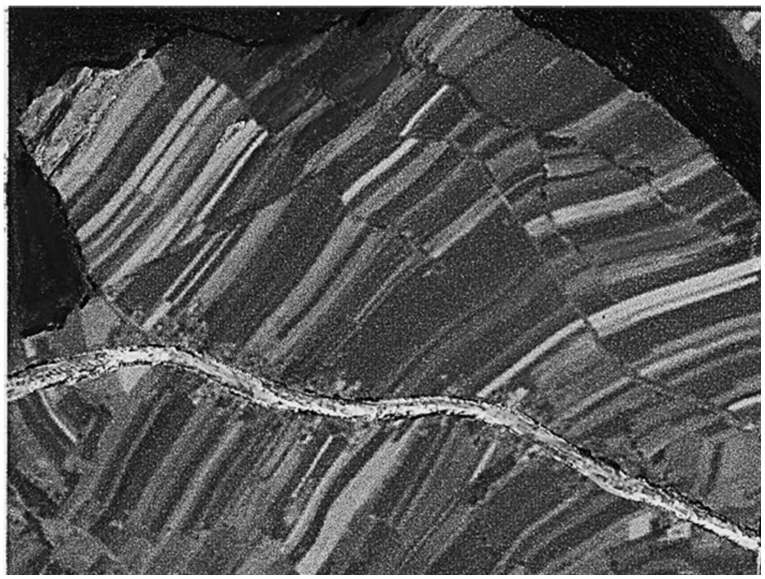


B

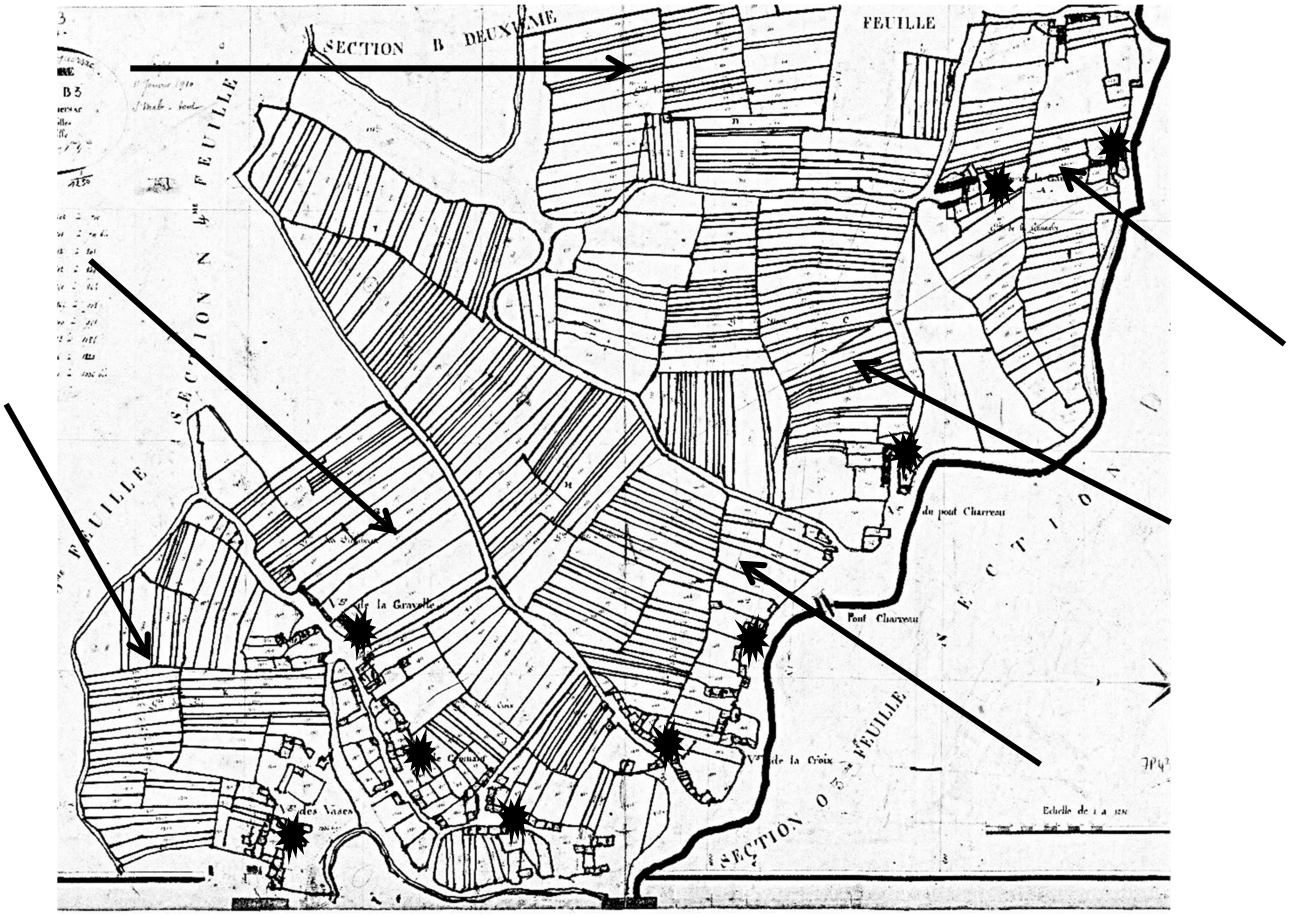
Il s'agit là de structures qui rappellent de façon instante celles des *gaigneries* et, surtout), de l'*openfield* : ce sont ce que l'on a nommé des finages en **arête de poisson** (**A**), imaginées en *Mésopotamie* primitive et visibles, et, à l'image de nos **plans européens** que j'ai dits **contrariés**, dans la *Syrie* contemporaine (**B**) par exemple (d'ap. clichés Georg Gerster, Gamma-Rapho).

Ces clichés sont d'autant plus nécessaires à la compréhension générale des problèmes posés – mais pas forcément encore de leur solution – que, comme je l'ai dit un problème linguistique de taille, concernant le complexe agro-pastoro-sylvatique, doit être abordé sans craindre sa non-solution. Pour essayer de le comprendre, j'ai choisi d'analyser le nom de l'eau selon les idiomes européens, assez variables en apparence. En attendant, voici deux documents supplémentaires pour compléter ce qui a été dit précédemment ;

En **C**, ci-dessous, paysage agraire banal aux environs de Zagreb (Croatie), montrant l'extrême similarité des structures de *gaigneries*/*opendield*, en France et en Europe Centrale. On voit bien, ici comme ailleurs où l'on observe de tels structures et paysages, que la succession **trêve-gaignerie-openfield** [repérable sous le **"bocage de substitution"** (Palierne) à l'*openfield*/*gaignerie* – voir plus loin (ANNEXES) à BOCAGE)] que la **forme courbe** des ensembles de parcelles est chose courante, comme ***ganbil*** (basque) a été prolongé par ***mazgas*** (lituanien, voir racine ***M°Z*** plus bas) pour « **convexe** ».



C



D **flèches : les *gaigneries*** bien circonscrites par leur chemin de ceinture (du Pin, de la Ganache, etc.)

✸ **villages**, en bordure, le long d'un chenal du marais (trait siueux plus épais)

En **D**, commune de **Saint-Malo de Guersac** (ex-partie de Montoir de Bretagne, banlieue de Saint Nazaire, Loire-Atlantique) appartenant à la vaste zone des **marais** de ***La Grande Brière***, selon le cadastre du XIXe siècle, formant des **territoires insulaires**, donc isolés, et, par-là, fortement conservateurs des formes. L'extrait représenté ici (**Section B3**, dite de Guersac, feuille 3) est à **six (6) grandes *gaigneries*** qui, on le voit très clairement, forment la **totalité** des **structures agraires** et un **paysage** indéniable d'***openfield*** (*cf*. **İ.26**), ***conformément*** à ce que j'ai affirmé dans un article (*Norois*, N°71, Jlt-Spt 1971) et ***contrairement*** aux ***élucubrations*** de Meynier et Champier qui n'y voyaient qu'un **bocage avorté** (**!**) à « ***trous*** » ou à « ***lacunes*** », sans même avoir rien étudié sur place ou sur documents **!!!** Ou de la banale fumisterie « *académique* » d'**universitaires** pompeux et arrogants pour cacher leur **nullité** intellectuelle et professionnelle ; car il faut quand même nommer lucidement les choses.

b – quelques mots pour un “éclairage” préalable

Avant d’en venir à l’exploration annoncée plus haut d’un paysage agro-pastoro-sylvatique original, il me faut prendre quelques précautions car je vais entraîner ma lectrice ou mon lecteur, dans un domaine un peu aventureux que personne n’a évoqué jusqu’ici, bien que presque tout le monde (plus ou moins coloré de sciences) admette que les ***Paléo-européens***, tout peu nombreux qu’ils furent, reçurent une éducation à l’agriculture donnée par des populations venues de l’Est méditerranéo-asiatique avec leurs sacs de semences et leurs troupeaux (comme je l’ai dit un peu plus haut), **SANS**, toutefois que l’on nous explique la raison d’une telle **translation de population…** J’ai ironisé sur le *messianisme* de la migration, mais seulement pour éviter d’être plus désagréable ; car la connaissance en ce domaine n’a rien à voir avec le récit à admettre tel quel. C’est pourquoi j’ai proposé une hypothèse d’éclaircissement : celle de la **fuite** de populations entières avec graines et animaux devant la ***REMONTÉE des eaux*** de la **déglaciation <u>reparties à l’assaut des dépressions du relief, jadis leur domaine (comme on l’a relevé aisément au nord de la MerNoire</u>**).

Et puisque j’en suis à évoquer l’**EAU**, je vais en saisir l’occurrence pour donner comme une introduction à ce que j’ai à dire à propos du « surgissement » (supposé) d’une agriculture massive et nouvelle en Europe. J’ai saisi l’occasion de l’eau, car voilà bien un **élément décisif du monde agricole** d’une part ; et, d’autre part, un **bien VİTAL essentiel**, dont le nom, par conséquent, doit tenir de très près à l’intimité d’un peuple. ***Vann***, ***eau***, ***water***, ***aqua***, ***ʰudôr***, ***wasser***, ***uisce***, ***voda***, ***ur***, ***apâ***, ***dwr***, ***dshur***, ***viz***, ***čáhci*** [(resp. norvégien, français, anglais, latin, grec ancien, allemand, gaëlique, slave (générique), basque, roumain, gallois, arménien, magyar, lapon]. De ces quatorze mots, un seul détonne totalement sans que l’on puisse le rattacher à aucun des autres : ***čáhci*** (prn *tchatsi*), que je ne parviens pas clairement à intégrer au groupe des treize autres

qui, pour surprenant que cela puisse paraître, peuvent être apparentés, peu ou prou, si l'on envisage une paléo-origine non locale comme hautement probable.

D'après ce que l'on peut conjecturer, c'est à travers le **copte** moderne (***ouahé***, ***ouahi*** = « oasis ») qu'il faut comprendre l'origine des variantes d'« eau » dans les idiomes européens, compte étant tenu que le copte est l'**égyptien pharaonique** survivant. Dans cet idiome (chamito-sémitique), ***wāhá*** était l'« oasis » (resté vivant – ***wāḥá*** – en arabe moderne) et ***wadi***, la « vallée », les deux impliquant l'**"eau"**, que les Européens en auraient donc tirée par « mixage », comme est né l'***oued*** ou ***ouad*** (*pl*. ***oudian***) arabo-algérien par exemple, pour « rivière, vallée, vallon ».

Wadi, ***water***, (suédois, danois, islandais, norvégien, lituanien, letton, à suivre) ***vatten***, ***vand***, ***vatn***, ***vann***, ***vandus***, ***üdens***, ***ʰudôr***, ***adour*** (breton, à suivre) ***dour***, ***dwr***, ***dshur***, avec **u** et ***w*** = **ou**), ***unda***, ***voda*** (latin, slave), ***oudon*** (français), en découlent (si l'on peut dire) aisément. Parfois (héritage archaïque sans doute), dans tel idiome, le « lait » converge vers l'eau, probablement par sa nature liquide (par ***su*** en Asie) : en égyptien ancien, c'est le cas où il fait ***ourat'***. L'***ur***, basque, n'est donc pas incongru ici puisque ***aqua*** ou ***apâ*** sont simplifiés, dans des idiomes réputés « indo-européens » (persan, indien, etc.), en ***ab***, ***ob***, ***ap***, ***av***, ***eve*** (ancien français), etc. Pas de difficulté non plus pour le prétendu finno-ougrien (magyar et finnois), ***viz***, ***vezi*** (***ouiz***, ***ouezi***) rejoignant ***uisce*** (***ouiské***, gaëlique), comme ***ouad*** rejoint ***ouahé***. Et que dire – sûrement pas une « coïncidence », – du *N**DORH*** wolof. Parce que Humains **=** mêmes lèvres (v. p. 21).

Mais, à partir d'oasis, en copte (ancien !), une autre direction s'est dégagée, issue du latin-grec ***oasis*** ou ***oaxis/oaxès*** (*cf*. rivière et site de Crète) car l'oasis peut passer plutôt pour un ***lieu habité*** (elle tranche, par son **MİLİEU** sur un **ENVİRONNEMENT** désertique) étant le seul site de vallée épisodiquement visité par un flux d'eau, et elle renverrait, dans ce cas, à un « hameau des herbes », ***oua + sim***, en raison de la verdure tranchant sur la désolation pâle du sable.

c – des vocables “d’appel” pour l’aventure agraire européenne

A partir de cet exemple des apparentements du mot « eau » (parfois inattendus), j’ai cherché la **communauté linguistique** renvoyant au concept **agro-pastoro-sylvatique**. De centaines et centaines de mots, pris dans environ une soixantaine d’idiomes, il m’a bien fallu conclure que la racine ***M°Z*** et son envers ***Z°M*** (**°**, dans les deux cas, équivaut à une voyelle quelconque, et ***M°Z*** varie en ***M°S***, ***MDZ***, ***MTS***, ***MSS***, etc., selon les idiomes) a **réglé la vie rurale** (*lato sensu*), pour une variabilité de sens proprement époustouflante. Mais quand on n’est pas « fou de mots » (comme j’espère que le sont, au contraire, les linguistes), à la longue, les listes de vocabulaire fatiguent : je m’en tiendrai donc ici au strict nécessaire pour ma démonstration, insistant, évidemment, davantage sur les mots de la ruralité (et de quelques-uns de leurs prolongements). Deux approches ont été nécessaires : l’une visant une communauté ***morpho-phonologique***, si je puis dire, et l’autre un mot susceptible de couvrir la fonction d’***habiter*** et de se livrer aux activités de la ***ruralité***.

Deux faits ont attiré mon attention lorsque j’ai décidé de reprendre mes recherches sur les structures agraires : le nom de paysages rappelant vaguement nos ***gaigneries*** ligéro-atlantiques, les ***méjous*** ou ***méchous*** (tels que les désignait A. Meynier) = « grand champ » en breton, d’une part ; et le nom de la ville de ***Metz*** (prononcé *Mess*) et celui de ses habitants, les ***Messins***, d’autre part, celui-là sonnant « allemand » à mes oreilles de non-germaniste, alors que, consulté, cet idiome ne fournissait quasiment rien d’approchant, si ce n’est celui de « boucher » (***Metzgerin*** – et de la « boucherie », bien sûr).

Rien, alors, ne me permettait de rapprocher les deux faits, bien que, lors du recoupement de ceux-ci, je me fusse aperçu que l’orthographe des *méchous*/*méjous* était patoisante (et le **“s”** incorrect, le mot véritable étant le *singulier* ***mez*** ou, mieux, ***maez*** [voire *maezh* par exagération, d’où la déformation en *méj*(*ou*)] pour un pluriel ***maezioù*** = « campagne, grand champ », ***MAEZOÙ***, étant un « ***grand champ découpé en parcelles*** », ce qui est tellement différent

que, ***maeziad*** = « contenu d'un grand champ », et ***maezoùad*** = « **contenu d'un grand champ <u>FORMÉ DE PARCELLES</u>** ». Aujourd'hui encore, je ne parviens pas à comprendre comment A. Meynier, au bout de plus de **quarante ans** (**40 !**) de recherches supposées, sur place, en Bretagne, dans le domaine extrêmement étroit qu'il avait choisi d'explorer, a pu passer à côté d'une aussi monumentale information, au point de traiter presque par l'indifférence, un mot qui le renvoyait directement et instantanément aux *openfields* de son exigu domaine de travail. Je ne dis **pas de recherches**, puisque, à part les travaux de ses **étudiants**, et les articles ou livres de ses **collègues** qu'il compilait et éreintait le plus souvent, il n'a rien produit que des conjectures fumeuses réduites, aujourd'hui, à néant dans les encyclopédies « *en ligne* » qui en traitent !

Pour ma part, cette **découverte**, **tardive** du reste, car je tenais la chose pour entendue, cette « ***révélation*** » par les ***maezoù*** a guidé ma recherche en me conduisant vers des **horizons époustouflants**, je le répète, pour comprendre **L'AVENTURE AGRAİRE EUROPÉENNE**. Effectivement, j'ai cru comprendre alors – en étendant un peu le champ géographique à ***Metzervise***, ***Metzerech*** (bourgades lorraines), comme la ***Mèze*** languedocienne, le ***Mézenc*** auvergnat, le ***Mézidon*** normand, la ***Mézières*** ardennaise, etc. – que ***Me***(t)***z***, ***mez*** en fait, ainsi que le ***maez*** breton, d'égale prononciation ou presque, renvoyait à la ***masure*** normande, au ***mas*** provençal, à la ***mézière*** d'Ille-et-Vilaine ou à la ***mazonnais*** de Loire-Atlantique, en signalant tous la même chose à travers toute l'étendue du territoire français : l'existence d'une identique occupation rurale du sol, habitat compris, au-delà du Haut Moyen-Âge. Car, il devenait évident que ces vocables, encore vivants aujourd'hui, reportaient déjà directement – d'une manière ou de l'autre – au médiéval ***MANSE***.

Pour que l'on voie immédiatement l'**ampleur** et la **complexité** de la tâche à satisfaire alors, je dirai, en guise d'introduction à l'explicitation des origines rurales modernes (*néolithiques* donc) en Europe, que la liste des **dix mo**ts à suivre, qui sont **français**, constitue un **<u>ensemble solidaire</u>**, mais que pour le

commenter, il faut se référer à l'**arabe** et au **magyar** (hongrois) : ce qui, en clair – dans la terminologie ou phraséologie de la…"*doxa*" « *communément admise* » à ce jour –, signifierait que l'**indo-européen**, à quoi appartient le français, ne peut être **compris** qu'**à travers** un idiome **sémitique** et un autre **finno-ougrien**. Une telle affirmation pourrait me valoir un cri d'indignation « ***Au fou !*** », ou un jugement peu amène de ***provocateur*** ou de fumiste entiché de ***paradoxal***.

Voici ces douze mots : ***maison***, ***mess***, ***mensualité***, ***masure***, ***moisson***, ***menstrues***, ***messe***, ***mas***, ***ménage***, ***mets, messie, mesnie***. Tous sonnent bien français (même *mess*, emprunt anglais, et le dernier qui est la « famille » au Moyen-Âge) et aucun étymologiste n'approuverait ma vision des choses, convaincu que tout vient du latin, comme l'affirme A. Rey (DHLF), donc de : ***mansio***, ***mittere***, ***mensualis***, ***mansura***, ***messio***, ***menstrua***, ***missa***, ***mansum***, ***mansio***, ***mittere***. Mais le latin, lui, où a-t-il puisé son supposé**…**indo-européen ? Pour montrer l'inanité de ces étymologies, qui n'en sont pas (*mansio* renvoie certes à ***manere*** = « rester » – latin – d'où « séjourner »), il faut changer de paradigme explicatif. Car **comment** et **pourquoi** *manere* ? *Manere* est-il natif, originel, générateur ou évolutif, importé/adapté ? À quoi peut-il être comparé ? On a vu plus haut (p. 174), qu'en espagnol, il renvoyait à la **source** : mais est-ce en tant que producteur ou que produit, étant entendu que les géographes qui se revendiquaient bruyamment du non-déterminisme (Meynier et C^{ie}) sont passés au travers des véritables observations en **découplant** l'**eau** et l'**habitat** à grand renfort de d'affirmations sans appel et sans**…**démonstration.

En fait, les dix mots cités renvoient **TOUS** à la **NOURRİTURE** (v. p. 195b), et, à travers elle, à ce qui la produit, depuis que les *trêves* développés en *gaigneries* ont mis fin aux vagabondages des clans paléo-mésolithiques en quête d'alimentation : le proverbe latin l'a dit : ***primum vivere***, « d'abord vivre », d'eau certes, mais aussi de produits solides. **METS**, de ce point de vue, est tout à fait révélateur : Rey l'explique par « *mittere* , "*action d'envoyer, de lancer*" », d'où « *par métonymie on passe à chose envoyée*", d'où "*service de table*" ». Pour tout

commentaire, j'en reviendrai à ces gens qui ont tellement eu raison de ne pas choisir un **vrai** métier, **difficile** où la vie des autres est mise en jeu, car l'explication que l'on vient de lire est ***au-dessous de toute appréciation possible*** (v. bas de p. 30).

J'en dirai autant pour la « **MESSE** » et sa conclusion latine « ***ite, missa est*** ». De tout le fatras d'exégèses suscitées par cette locution, j'extrairai celle d'A. Rey « *Allez, c'est le* ***renvoi*** » ainsi que l'une des plus récentes « *Allez, c'est la* ***mission*** ». Devant de telles âneries, on se demande si ces gens ont jamais réfléchi avant d'écrire tant leurs interprétations sont divagantes. Pour ce qui me concerne, en reprenant les mœurs des premiers fidèles qui allaient manger chez l'un ou l'autre membre de leur communauté afin d'y célébrer la mémoire de Jésus comme celui-ci le leur avait commandé, j'estime que cette locution fait allusion au **repas** qu'est la **messe** pour les chrétiens qui partagent le **pain** et le **vin**, pratique inspirée du *quiddouch* judaïque. Cet ***ite, missa est*** ne peut signifier qu'***allez le repas est fini***, d'autant que « ***TABLE*** », dans les langues romanes (et partout dans le monde où les Espagnols et les Portugais ont établi des colonies, les influences linguistiques débordant d'ailleurs le cadre de celles-ci), se dit ***mesa*** (qu'il faut prononcer ***meSSa*** (du latin ***mensa***).

L'autel des églises catholiques est, du reste, fréquemment désigné comme la « *Sainte-Table* », la célébration de la messe renvoyant, elle, à une **manducation**, laquelle fait dire à ceux que l'on répute « *laïcards* » que la religion catholique se fonde sur le cannibalisme ! Pour cette même raison de repas, la table, supportant ce que l'on consomme, donc que l'on y ***met*** (latin ***mittere***), a produits ***mets***, que les Anglais ont naturalisé en ***mess*** = « salle à ***manger*** » de collectivité (militaire plutôt). Ce qui va suivre amplifiera encore, au-delà même parfois de ce que l'on peut imaginer, l'**İMPORTANCE CONSİDÉRABLE** qu'avait l'**alimentation** dans la vie des Humains. Et j'ai, dès lors, de plus en plus de mal à me rallier à la théorie du **"**« bon sauvage » repu**"** par le produit de sa chasse qu'a voulu imposer Sahlins, en faisant de l'époque des ***gouvernantes-traqueurs*** (les « *chasseurs-*

cueilleurs », ses sexistes et absurdes) un temps d'**abondance**, cet **âge de la pierre** devenue **or** du *Stone Age*, dudit auteur étatsunien (v. p. 196).

Maison, du ***manse*** médiéval, ***moisson***, ***menstrues***, ***mas***, ***masure***, ***mensualité***, ***ménage***, sont liés entre eux en renvoyant à la ***mesnie*** = « famille » (médiévale), laquelle, pendant très longtemps, fut ***campagnarde*** et dépendante des ***récoltes*** que *mensualité* (par « ***mois*** ») explicite totalement, ainsi que l'est ***menstrues*** (également inféodé au « mois »). Plus bas, s'il en est encore besoin, les développements à venir, éclairciront ce qui pourrait n'être pas perçu dès maintenant, quoique, je le redis, il n'y a **aucune obscurité** – donc aucune difficulté – dans la compréhension étymologique des mots cités ci-devant. Reste ***MESSİE***, qui, en dépit de messe (explicitée), peut très légitimement soulever un problème de **compréhension** par référence à ***mois*** ou ***nourriture***, les deux voies jusqu'ici ouvertes.

Le mot ***messie***, colporté jusqu'à nous *via* le grec christianisé ***messias*** (repris par le latin) qui l'a copié de l'araméen ***męšiḥā***, lequel est originaire de l'hébreu ***māšîyaḥ*** issu « *d'un verbe "oindre"* » (A. Rey). Ce verbe, en fait, est ***māšarh***, qui, loin d'être isolé (des termes abondants et variés se développent à partir de la racine ***M°SH***), ne donne quand même pas pleinement satisfaction, car on n'en voit pas l'origine exacte. Je vais donc tenter, ici, une hypothèse (d'école je l'admets), compte tenu de ce qui précède et de ce que nous enseignent et l'Histoire (quand même !) et la « tradition ». Ce qu'il y a de troublant avec le Messie-Jésus, c'est le **signe** d'**appartenance** et de **reconnaissance** choisi par les chrétiens des origines, qui n'est pas la croix, mise en évidence seulement au Ve siècle, mais le **POİSSON**, qui se dit ***matsya*** en sanskrit (et ses variantes dans les idiomes qu'il a inspirés), et qui, sous le nom d'***Oannès*** (homme-poisson) émerge (sans jeu de mots niais) en Basse Mésopotamie (le pays de Sumer), après le déluge, sauve et instruit l'espèce humaine. Il est singulier que Josué/Jésus ait prescrit à ses disciples de manifester leur **fidélité** par un **repas symbolique**, même si sa judaïté, comme je l'ai dit plus haut, le lui commandait.

Il y a **deux faits** à retenir à propos du **poisson**, que je n'aborde ici que parce que la notion d'espace européen ne peut être considérée comme appauvrissante par enfermement sur soi : d'une part, le poisson renvoie à la **connaissance**, et d'autre part, comme tout ce qui est significativement puissant, il ignore l'existence des frontières, et pas qu'un peu. Comme les choses fortes donc, le nom du poisson est peu variable : à partir du sanskrit (ci-dessus) on relève ***masī***, ***matcchli***, ***matchia***, ***matchli***, ***māchā***, ***macho***, ***masli***/***masa***, ***māsli***, ***mātchhla*** (kurde, hindi/ourdou, pendjabi, gujrati, népali, tsigane, marathi, konkani, oriya), et comme pour appuyer le ***masī*** kurde (proche du « messie »), le tadjik, le baloutche/l'iranien ***mohi***, ***mahi***, font ouvertement référence à la **"**grandeur**"**.

Cette référence n'est pas pour nous étonner, compte tenu de ce qui a été dit d'**OANNÈS** un peu plus haut. Mais, ce qui est remarquable, *par contre*, c'est le nom que les Nahuatl d'Amérique centrale donnent au poisson : ***michin***. Toute coïncidence, comme aiment à s'en prévaloir les linguistes pour n'avoir pas à évoquer des hypothèses qui jetteraient à terre leur fragile défense, est évidemment intenable, d'autant que l'on voit bien l'usure – quand même – due à la longue pérégrination des rives du *Chatt al Arab* jusqu'aux rivages du Pacifique Sud où vivent les Quechua qui ont déformé le mot en ***chichi***. Pour conforter cette référence, il suffit de s'adresser à Socrate et à sa ***maïeutique***, révélatrice du savoir, et inspirée de l'accouchement ***maïôsis***, conjugué à la perte des **eaux** de la « mère » ***maïa***, grec (eau = ***ma***, arabe), car il est une fameuse espèce de « poisson » qui fait, toujours en grec, ***maïôtès***. Cela pour signifier qu'il n'est rien d'impossible pour la Langue des Humains.

Pour importantes, intellectuellement, que soient cependant ces remarques, c'est aux faits plus terre-à-terre de la **ruralité** qu'il faut, maintenant, consacrer toute notre attention, pour retrouver les manifestations de la racine « *syncrétique* » (en quelque façon) ***M°Z*** comme significative d'une unité européenne d'Est en Ouest (voir **NOTES**, fin de chapitre, p. 207).

IV – LA “CAMPAGNE”/OPENFİELD ET LA GÉOGRAPHİE DE L’HİSTOİRE RURALE

Contrairement à ce que certains pourraient penser (à bon droit peut-être, de leur point de vue), mon titre n’a rien de *sibyllin* ni de “*tarabiscoté*”, puisqu’il vise à voir, dans l’**espace européen** (géographie), comment s’est répandu le nom (commun si possible) des emprises agraires, selon le **temps** (histoire), nom qui, en français a fait, curieusement, « ***campagne*** »/**champagne** ou « **plaine** » (*cf*. « *chasser au bois et en plaine* »), autrement dit des « **champs ouverts** » (= sans clôture), que les géographes (et les historiens) ont anglicisé en ***openfield***, influencés en cela par la « ***révolution agraire*** » du XVIe–XVIIIe siècles anglais, où les « ***enclosures*** » (haies essentiellement) ont submergé, en le faisant quasiment disparaître, le paysage d’*openfield* (précisément), au profit du **bocage** ; ce que la marxiste Ellen Meiksins a fustigé à travers sa critique du **capitalisme**, exactement né, pour elle, de ladite révolution (*cf*. pp. 158, *sq*.).

La *campagne* ou les *champs* n’ont pas d’origine claire d’après les étymologistes, sauf à les rapporter au latin – ***campus*** – où son équivalent de « pays plat » l’oppose à ***mons*** = « relief accidenté », ce qui le prédisposait à accueillir les troupes ennemies (d’où son acception militaire). Personnellement, parce que la guerre (au sens moderne du terme) a tardé à apparaître, je suis tenté d’y voir une **autre origine possible**, celle des premières installations agraires (*cf*. plus haut à revoir, les ***trêves*** de la première sédentarité, pp. 144, *sq*.), sur lesquelles se sont modelées les suivantes : c’est-à-dire la « ***COURBURE*** » – ***KAMPÈ*** en grec – des **enclos**, **jardins**, ***corrals*** et premières **parcelles** agricoles comme celle des **chemins** – ***caminos*** en espagnol – ou du ***coude*** des fourneaux vers les cheminées ***kaminos*** (grec – v. pp. 178/79, sq.), caractéristiques des *gaigneries* ou des soles/quartiers d’*openfield*, en France comme en Europe (*e.g.* Croatie, illustration **C**, p. 186). Mais ce n’est pas là l’essentiel attendu, puisque c’est

plutôt le **fait d'habiter** qui a mis **son sceau** sur la **ruralité**. Le ***Maezou*** breton (***LE grand champ*** à **petites parcelles**, ce sont elles d'ailleurs qui ont qualifié ce grand champ qui est au **pluriel** en fait, le singulier étant ***maez***) ne renvoie à rien de semblable en français, si ce n'est à la…***maison*** (voyez la consonance) des champs, puisqu'elle fut la forme initiale de résidence ; comme si c'était là la vraie marque d'appropriation de l'espace, car **c'est la sédentarité désormais qui structure la vie**. Donc, au-delà du ***mas***, de la ***masure*** ou des diverses ***mézières***, c'est la ***MAİSON*** (sous-entendu rurale) qui charge le vocabulaire médiéval dans un *foisonnement* de formes et de termes, mais de « *spectre* » *lexical* resserré : ***mes***, ***maise***, ***mesage***, ***mais***, ***masage***, ***menage***, ***maisnil***, ***manzil***, ***manse***, ***mansion***, ***maisel*** = « maison », ***menager*** étant « habiter » et ***menagement***, « l'administration domestique » (devenu *aménagement* pour la forêt, et anglicisé *management* – exportation normande…) ; ***maisgnée***, ***maisniée*** = « maisonnée », « famille » = aussi ***mesnie*** ; ***maisnier*** = « familier », « domestique », « **laboureur** », ***mansier/mansionier*** = « résident », « **fermier** » ; ***messier*** = « garde champêtre » ; ***maisiere***, ***mesiere***, ***messiere*** = « mur » ; ***maisel*** = « abattoir », ***masiel*** = « boucherie » ; ***mesgle*** = « houe » ; ***mestive*** = « **moisson** », ***mestivier***, ***messonier*** = « moissonneur » ; ***mies***, ***miez*** = « hydromel ». L'étroitesse du champ lexical est compensé légèrement par la polysémie : par exemple de ***MES*** = **maison**, **JARDİN**, **habitant**, **moisson**, **pioche** ; ou ***MAİS*** = **ferme**, **JARDİN**; ***maisel*** = « petite maison, **boucherie**, **abattoir** ».

On notera l'importance qu'a gardé le ***jardin*** que j'ai identifié comme point de départ, avec le "*corral*", lors des fondations de trêves ; ou encore celle de la « boucherie », ce dernier assez souvent représenté, on le verra, dans les idiomes européens alors que la richesse du vocabulaire reste limitée par ailleurs. C'est, là encore, un **trait évolutif** que je note avec intérêt, car pour qu'il revienne avec cette **insistance,** cela signifie que **Sahlins** s'est peut-être un peu **aventuré** à qualifier le **temps de l'errance paléolithique** d'**âge d'or** (v. pp. 180, 193/94) **!**

Mais avant d'aller plus loin, il faut rappeler les **caractéristiques de l'openfield**.

1. RAPPEL DES CARACTÈRES ET RÈGLES DE L'OPENFİELD

De façon à bien comprendre les convergences linguistiques que je vais aborder maintenant à travers quelques exemples significatifs, je commence par rappeler à très grands traits en quoi consiste la structure dite d'*openfield* du point de vue de la géographie agraire. On l'a vu, c'est – dans l'emprise des habitants-propriétaires d'un village proche – un paysage nu, où les **parcelles**, (champs **labourés** en majorité écrasante, sur **100** ou **200** mètres de **long** (règle générale moyenne), selon des **largeurs** variables mais disproportionnées par rapport à la longueur au point d'apparaître comme des bandes ou – mieux – des **lanières** (parfois, avec les divisions successorales, c'est en **quelques mètres**, voire 1 à 2 m. !), sont **jointives** car dépourvues de séparation (les bornes de bout de parcelles sont presque symboliques et exigent une surveillance étroite, d'où l'existence de gardes-champêtres interdisant l'accès aux terres avant la récolte). Ces parcelles sont regroupées en blocs, ceux-ci en quartiers, puis en soles (2 ou 3 surtout) exploitées selon le système donc dit de l'assolement (même culture dans la sole, toute ou partie). Le système d'exploitation est fondé sur la rotation des cultures, avec mise en **jachère** périodique de la sole afin de faire reposer la terre et de la fumer naturellement par les déjections des animaux qui viennent y pâturer les herbes sauvages qui envahissent la jachère où, souvent, un « **berger communal** » garde le troupeau du village (v. p. 161) auquel appartient l'*openfield* (***maeser*** = « berger », breton). Par rapide parenthèse, je pense que c'est dans le ***corral*** primitif de la **trêve** (méso)-néolithique l'observation de cette **fumure naturelle** qui a dû suggérer l'idée d'étendre l'**enclos** initial de parcage/(pacage) pour en faire de vrais champs cultivés.

Ci-contre, un beau terroir d'*openfield* (Sains-Richaumont en Thiérache, XIXe siècle) avec son village central, ses soles, ses bois communaux (grandes parcelles coin droit inférieur)



E

2. LE “TROUSSEAU” DES CLEFS D’ACCÈS À LA VÉRITÉ DE L’*OPENFİELD*

On verra, à la prochaine *Section* ce qu’il faut penser de ce système aux **apparences égalitaires**, mais terriblement **contraignant**, **peu apte** à une évolution des techniques et cultures ; tellement même que, les héritages et leurs partages se succédant, certaines parcelles furent vouées à une quasi inactivité (rentable en tout cas, voire exploitable tout simplement : revoir p. 183, **I.39/I.40**). L’illustration **C** (p. 186) a montré l’extension dudit système **EN EUROPE**, et, page, 185, ses **lointaines origines** et son maintien **HORS D’EUROPE** (illustrations **A** et **B**). Il faut, maintenant, en fonction de ces indices-ci, chercher les ***clefs*** qui déverrouilleront l’énigme, jamais exposée ni même clairement **nommée**, des **origines réelles de l’openfield**, compte tenu de la supposée ou possible invasion de **migrants** « orientaux » au ***Néolithique***, entrés en Europe, comme je l’ai déjà évoqué, avec leurs semences et leurs bestiaux. Cependant ce n’est ni par familiarité ni par goût de l’image facile (surtout en fonction de ma référence aux clefs) que je choisis ce diminutif de ***trousse***, mais bien parce qu’il renvoie à son origine étymologique de « **PAQUET** ». Car c’est vraiment d’une ***accumulation de vocables et d’idiomes divers*** qu’il faut tirer une explication qui – mise au jour – donne entière (ou presque) satisfaction.

a – des plus proches « dires » en “européen”…

En prenant pour **point de départ** le ***maez***/***maezou*** breton, rétabli dans sa ***vérité*** de **survivance** presque effacée de l’*openfield* médiéval (Meynier, son prétendu spécialiste l’ayant toutefois, comme la *gaignerie*, qualifié de simple *lacune du bocage*), et en y ajoutant son **“**cousin-germain**”** (si ce n’est son frère utérin), le **gallois**, on ouvre une première voie explicative qui déborde de beaucoup le seul domaine de la technique agricole. En gallois donc, on peut retenir l’équivalent dudit ***maez*** qui fait ***maes*** (*meyssyd*), avec ***maestir*** = « plaine », ***maeth*** = « nourriture », ***maetheg*** = « alimentation », ***maethydd*** =

« produit nutritif », ***maeth*** = « parents adoptifs », ***maethu*** = « élever, éduquer ». En fait, c'est un **GENRE DE VİE** qui s'esquisse ainsi.

On l'a vu, plus haut, à propos du français (p. 197), il faut aller bien au-delà du simple nom du champ ou du seul concept de « nourriture » pour comprendre que le vocabulaire **"**engendré**"** par la sédentarité a créé un véritable ***genre de vie*** *nouveau* qui a fini par déboucher sur une ***civilisation***, au sens courant du mot. Mais même appuyée de la *Langue*, l'exploration de cette civilisation européenne est difficile à déchiffrer. C'est pourquoi, le trousseau des clefs explicatives trouve difficilement les **serrures** où fonctionner (pour poursuivre une métaphore que justifie l'état dans lequel a été laissée la question des champs ouverts). Quand on a eu le plaisir immense, dès l'âge de treize ans (**13**) de décliner ***képhalè*** et de conjuguer ***luô*** (grec classique), on se tourne, d'instinct, dans le grand âge, le mien (**90** ans), vers la langue d'Homère et Platon, pour trouver une solution. La voici donc : compte tenu du fait que ***maez*** signifie « ***grand chamP*** » (plein de ***petits chamPS***), c'est dans cette direction qu'il faut regarder. Parenthèse : pour insister sur la diversité européenne (rev. pp. 16, 29 *sq*.) ; là où **Bretons** et **Gallois** voient l'ensemble (le ***grand*** champ) avec ***M°Z-,*** les Baltes (**Lettons** et **Lituaniens**) voient le détail des ***petits*** qui le composent, ***M°Z-*** = richesse de la diversité d'approche complémentaire et subtile des Européens.

Alors, en revenant au grec, c'est d'abord vers ***mésos*** que l'on peut se tourner, qui signifie « **milieu**, centre » : et c'est une **première** « **ouverture** ». Et voici comment il est possible – selon moi – de l'exploiter pour l'interpréter, compte tenu de ce que j'ai annoncé à la page 13 à propos de **"**sauvage**"** (***agrios***) et de **"**cultivé**"** (***agros***), celui-là précédant celui-ci. En finnois (finlandais) « forêt » (au sens de **futaie** = forêt haute) fait ***metsä***, laquelle renvoie à l'idée d'une « terre », ***mitsa*** (géorgien), « généreuse » = ***matu*** (suméro-akkadien, *cf*. ***mat***, en breton). Quand on est, comme moi, un spécialiste de la forêt et de ses sols, on sait que ces futaies ne sont pas marginales mais *centrales* dans les « massifs » forestiers (au nom révélateur). Donc, quand on cherche des sols à cultiver, on s'intéresse aux

futaies de pleine santé, présumant y trouver des sols sauvages de bonne qualité [rev. p. 55, profils 2 et 3 (***ALBUM***, **I**), et, p. 56 en **I.4**, profil gauche)]. Ce qu'a dit l'anglais avec ***wood*** = « forêt » et ***field*** = « champ », mais que l'on comprendra peut-être mieux à partir de son parent allemand, très clair, avec ***Wald*** et ***Feld*** (**W** = **V** = **F**). Le finnois fournit alors : pour ***maasto*** = « terrain », ***mahti*** = « puissance », ***maatalo*** = « ferme », ***maatalou dellinen*** = « (exploitation) agricole », ***maatalaus*** = « agriculture ».

Et le grec de préciser et confirmer par ***MÉZON*** ou ***méïzon*** (à rapprocher, pour la composition, de ***mez*** ou ***maez***, en breton) = **COMPARATİF** de ***mégas*** = « grand » (le *maez*, comme la *gaignerie*, est **plus qu'un champ**, un grand **ensemble**, comme un champ, mais **rempli** de parcelles ou petits champs), ***mestos*** = « rempli », avec ***mazos*** = « sein », ***maza*** = « pâte, pain d'orge » (***R mad***, *cf*. latin ***madeo*** = rempli de sève, ***mad*/*mat*** = bon – breton). Mais, pour filer la métaphore, la ***Langue*** est comme ces paysages agraires à composition et rebondissements faits d'éléments multiples : **remplie d'associations inattendues**, mais ni incompatibles ni même improbables. Et l'**attestation** d'une origine remontant à un très lointain passé, c'est du paragraphe suivant qu'elle va sortir sans que les choses – qui se complètent - se compliquent, et encore moins s'excluent, pour étrange que cela puisse paraître, puisque c'est **hors** du **prétendu indo-européen** que va venir la **première confirmation.**

b – … *via* l'européen réputé "étranger"…

Cet « étranger-là, en effet, est le hongrois ou ***magyar***, qui, avec l'**estonien** et le **finnois** est **réputé** être finno-ougrien, c'est-à-dire **extra-européen** ; ce à quoi je n'adhère ni de près ni de loin, tenant que **"***les Humains parlent l'humain***"** et rien d'autre, selon le titre de mon paragraphe de la page 19. Sans citer la totalité du dictionnaire hongrois, je vais prendre, dans l'ordre plutôt alphabétique, cette fois, les mots qui renvoient au breton, au gallois et au grec (avec le finlandais

susdit), concernant la vie des champs, avec quelques précisions pour les non-spécialistes. Voici donc : ***mész*** = « chaux » (amendement des sols acides, pour remonter le pH) ; ***mészko*** = « calcaire » (**"**fournisseur**"** de la chaux) ; ***mészáros*** = « boucher » ; ***mészárszék*** = « boucherie » ; ***metsz*** = « couper , s'entrecouper » (pour les récoltes, la viande, les parcelles de culture) ; ***méz*** = « miel » ; ***mezei*** = « champêtre » ; ***mezei út*** = « chemin vicinal» ; ***MEZÖ*** = « **champ** » ; ***mezögazdaság*** = « agriculture » ; ***mezögazdasági***, avec ***munka***= « travaux des champs », avec ***gépek*** = « machines agricoles », avec ***munkás*** = « ouvrier agricole » ; ***mezöváros*** = « bourg rural » ; ***mezsgye*** = « lisière de champ » ; ***mázsa*** = « quintal » ; ***mazsola*** = « raisin sec » ; lumineux, non ? Si, bien sûr ; surtout quand on sait qu'en magyar (hongrois) le verbe ***magyaráz*** signifie « expliquer »… Évidemment, voilà de quoi « interpeler » les linguistes et leurs catégories rigides. Mais on ne peut pas en rester là. Interroger les autres idiomes prétendus finno-ougriens ne mènerait nulle part, d'autant plus qu'ils sont souvent ceux de nomades pour qui l'agriculture n'a aucun attrait. C'est, le plus loin possible du continent européen qu'il faut aller chercher un possible prolongement, si l'on pense comme moi. Et, dans l'aire dite indo-européenne et des ses branches, l'aryenne, l'indo-iranienne, c'est en ***Afghanistan*** et même au ***Pakistan*** qu'on pourra vérifier l'hypothèse d'une aire linguistique composite bien que solidaire.

c – au plus lointain extra-européen, d'"étranger effectif"

L'idiome qui est alors le plus à l'Est de l'aire linguistique européenne, répondant cependant aux critères requis précédemment (hétérogénéité dans l'unité) c'est le poshtou ou pashto qui les remplit (aire iranienne avec ***mazra'e*** = « ferme », et ***mazhar*** = « point d'affleurement de la nappe d'eau » ou « puits »), et la démonstration dont il nous gratifie est superbe. Qu'on en juge :

mazál = « marche, **PARCOURS** » (même le souvenir anté-sédentaire du nomadisme archaïque a été préservé ici), ***mawzé*** = « site », ***meštakə'də'*** =

« **S'İNSTALLER** », ***meštə'*** = « sédentaire », ***masāhát*** = « superficie », ***masāh*** = « géomètre, arpenteur », ***mojāwér***= « adjacent, contigu, voisin », ***mosāwí*** = « égal », ***mes*** = « équivalent, semblable », ***moštarfak*** = « commun », ***móẓ*** = « nous », ***masűn'*** = « sécurité », ***mosém*** = « saison », ***mo'āwezá*** = « permutation/assolement », ***masul*** = « responsable », ***m'əšər*** = « chef, aîné » (à propos de « roture noble », v. p. 219 *sq*), ***mashűl*** = « récolte », ***mewādara*** = « fruitier », ***mezár*** = « silo de céréales », ***meṣ*** = « buffle », ***méza*** = « brebis », ***mez*** = « table », ***mazadār*** = « délectable », ***mazá*** = « bombance » , ***məzay*** = « gros et gras » (*cf*. ***mazedar*** = « savoureux » en hindi).

d – l'étranger supposé « pur » et « réel »

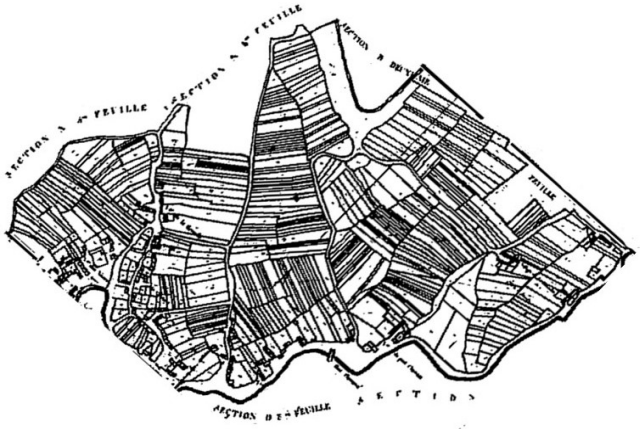
J'ai ajouté « ***supposé*** » à la définition d'idiomes affirmés comme totalement différents de l'indo-européen – les sémitiques **arabe** et **hébreu** – parce que, personnellement, j'en reste à mon adhésion à **une seule langue** – *humaine* – **pour une seule espèce** : les *Humains* (mêmes lèvres, mêmes mots, comme le dit très bien la Génèse), même avec les **torsions** (parfois énormes et spectaculaires) du temps et de l'espace.

Dans le domaine – le mien – celui des **champs** et des **prés**, de l'**AGRİCULTURE** et de l'**élevage**, pour ce qu'ils sont intégrés à l'**espace naturel** propre à la *biogéographie*, et plus encore à ma ***biogéonomie***, ce qui compte, ce qui a compté surtout en des temps plus frustes, c'est la **marche du temps** sur laquelle il faut se régler, des *semailles* aux *moissons* ; d'où la nécessité d'un ***CALENDRİER***. Or, en (Sumer-)***Akkad***, là où fut parlé **le plus ancien des idiomes sémitiques**, ***MEŠHİ*** disait précisément ce calendrier. De là, naturellement, on passe à l'arabe où, ici encore, quelques mots vont suffire pour **déverrouiller le vocabulaire**, faute, pour le moment, de **désembrouiller** les **origines temporo-spatiales**. Et voici ce que cela donne, en ordonnant un peu : ***manżar*** = « paysage », ***mazgāt*** = « nettoyer, défricher », ***misāḥa*** = « surface à arpenter », ***massāḥ*** = « arpenteur »,

majzū' = « divisé, partagé », ***mujāwir*** = « adjacent, voisin, contigu », ***mazraʳʰa*** = « ferme, exploitation », ***mazhar*** = « puits » (nouvelle preuve de la faute commise par les géographes qui ont découplé eau/agriculture !, *cf*. ***manābi*** = « source »), ***mużallal*** = « ombragé », ***muzāriʳʰ*** = « agriculteur », ***maḥājir*** = « **JARDİNS, VERGERS** », ***maḥarith*** = « charrues », ***mazraqa*** = « labourer », ***masāḥin*** = « bêches », ***manājil*** = » faucilles », ***ma°āṣir*** = « pressoirs », ***manzil*** = « maison », ***manzili*** ,= « domestique , familial » (*cf*. ***manse***, ***mainil***, vieux français), ***muzawwid*** = « ravitailleur », ***maṣāyid*** = « pêcheries », ***mashwī*** = « rôti, grillade », car en ces temps ignorant le délire végan, la viande (nécessaire pour le fer, ne l'oublions pas trop), ne répugnait pas à nos aïeux, ce que onfirme aussi bien le croate avec ***meso*** = « viande », ***mesnica*** = « boucherie », ou le letton qui étend la première – ***mésa*** – à toute l'alimentation avec ***maistas*** = « nourriture »… J'ai relevé, plus haut, le danger inhérent de l'openfield, suggéré par le découpage d'un « grand champ » en très nombreuses parcelles contigües et réparties entre nombre de propriétaires : l'hébreu (mais il est loin d'avoir l'exclusivité de la chose) nous en garde le témoignage, tel qu'il résulte de la mise en place de ces structures communautaires : ***mitsérav*** = « brûlage » (un mode de défrichement), ***métsourah*** = « clôturer » (par le chemin de ceinture), ***mātsar*** = « délimiter », ***bématsov*** = « loti » (parcelles dans la propriété commune), ***mitséraf*** = « assemblage » (typique des champs communs), ***métsér*** = « borne » (souvent illusoire marque de propriété), ***mitsérān'*** « riverain » ou ***ben métsér*** = « voisin », débouchant sur l'inévitable ***matsout*** = « querelle ».



F



ESQUİSSE DE CONCLUSİON

Compte tenu de tout ce qui vient d'être exposé, on voit bien, ici, l'énorme, l'**immense difficulté** à quoi se sont heurté les chercheurs, tant géographes qu'historiens, dans l'**essai**, qui était le leur – comme il est le mien – de fournir une **explication** claire des paysages agraires, même aujourd'hui où les progrès en préhistoire, anthropologie, et génétique, bien que sans précédent pour les sciences humaines, ne résolvent pas la question des inventeurs de l'Agriculture « moderne » en Europe. Qu'ai-je apporté avec l'étude des vocabulaires techniques dans les idiomes recélant les vocables et racines propres au domaine agricole (*lato sensu*), sinon un **surcroît de complexité** ? Même si l'on tient que, pour les Slaves, il suffit d'inverser ***mez*** en ***zem*** pour obtenir un vocabulaire « unifié » (plus ou moins finement), sachant, toutefois, que cette inversion dans l'ordre des lettres provient du fait que ce serait par la voie **persane** – (indo-iranien des tenants de l'indo-européen), avec écriture arabe, d'où l'effet, que je nomme de boustrophédon (rev. p. 28), sur le sens d'écriture – qu'une possible **influence archéo-sémitique** (*suméro-babylonienne* alors) aurait pénétré le domaine eurasian (Palierne) par sa façade orientale, comme elle l'aurait fait, par la voie est-méditerranéenne, pour sa façade occidentale.

Cela, bien sûr, dans le cadre admis d'une **action néolithique** pénétrant en Europe, en provenance d'Anatolie à partir, éventuellement, du Levant proche-oriental. Mais que deviennent dans ce cas les conclusions fort séduisantes de Brian Sykes sur une population à 80 % d'origine paléolithique européenne en ce cas ? Bien que ses travaux sur l'ADN mitochondrial m'aient très favorablement séduit, Sykes butte, lui aussi, sans s'en apercevoir, sur l'obstacle des **voies de pénétration** qu'il propose : l'une par le centre-est européen, que le magyar confirmerait superbement mais que ruine l'estono-finnois autant que le lettono-lituanien ; que conforterait le latino-français, mais que contredirait le serbo-croate autant que l'ibérique ; les Germains restant exclus presque radicalement,

sauf en matière de « **boucherie** » comme largement pour le reste de l'Europe (et tant pis pour Sahlins), ce qui ne laisse d'être troublant. En tant que pourvoyeur, désormais régulier de viande, l'**élevage sédentaire**, retient l'attention par les métiers liés à son activité, mais on s'aperçoit très vite que le phénomène n'est pas très extensible. Par exemple, en allemand, le **"boucher"** donne ***Metzger*** : quoi de plus satisfaisant que cette racine ***metz***, sauf qu'elle est sans environnement. Et pour une raison très simple : la **viande** (***Fleisch*** en allemand), la **chair**, le **marchand** de viande, sont tous **différents** entre eux, mais le sont aussi du ***tueur*** aux abattoirs (***Schlachtlaus***) : la complexification de la vie sédentaire a nourri aussi la richesse linguistique. L'arabe algérien rend très bien compte du phénomène : « viande » = ***lah'm***, « abattoir » = ***medbah'***, « boucher » = ***djezzar***, « boucherie » = ***h'anouts ellah'm***. Le seul bénéfice apporté, mais il n'est pas négligeable, sort de cette suite, car elle confirme ***Metzger***, et renvoie à la longue liste apparentée à **M°Z** ou **M°S** mentionnés plus haut (rev. p. 190) des idiomes slaves (***maso***, **meso**, ***mesa***, etc.) à quoi se rattachent l'albanais ***mish***, l'anglais ***meat***, le néerlandais ***met***, le tsigane ***mas***, le lituanien ***mesa*** ou l'arménien ***mis***, ce qui pourrait indiquer une plus **grande ancienneté** puisque nous sommes là reportés à une action plus **fruste** (l'***abattage*** qui vaut également pour les tueries crapuleuses ou guerrières).

Au total, on se rend compte que ma formule ***les européens parlent l'européen parce que les humains parlent en humain*** énoncée dès la page 17 sans penser à la retrouver aussi loin dans mon texte, peut être retenue pour dire que, si elles n'ont pas tout ouvert, elles auront, au moins, peut-être, mis en évidence que les **FORMES agraires** ont pu évoluer en rebrochant sur un **FOND linguistique** presque immuable. D'où, une conséquence inattendue pour les **incertitudes** de la **génétique**. Pour moi, du reste, l'**ESSENTİEL** était de montrer l'**enchaînement** probable des faits géographiques dans la **succession** et l'**apparentement** desdites **FORMES STRUCTURALO-PAYSAGÈRES**. C'est fait, de la **trêve** à l'***openfield*** et au **bocage**, *via* la **gagnerie**.

Notes additionnelles

Sans être un "fourre-tout", elles rattrapent des pertes survenues de-ci, de-là.

Fig. **F** p. 204, Sains-Richaumont (Thiérache), St. Malo de Guersac (Loire-Atlantique), purs openfields originels, réputés bocage ou « lacune du bocage », d'origine !

RÉSİLİENCE : pour en être, en France, le « grand-prêtre », je ne crois pas que B. Cyrulnik en soit l'« inventeur », et c'est heureux pour lui, car voilà bien un mot **utilisé en dépit du bon sens**, venu des ***States*** qui en ont fait du **latin** pis que de cuisine : de « *grande surface* », ***supermart***, car ***resilient***, dit le contraire du **rebond résurgent** qui serait tiré de ***resilio***, ***ire***, lequel signifie en fait, en latin, « *bondir en arrière, se retirer en soi-même,* ***se replier***, ***renoncer***, *se dédire* » (Gaffiot p. 1351). La science n'a, d'ailleurs, rien à voir avec l'invention des mots vaniteux (mais souvent cache-misère).

Inversement, des mots riches de sens, une fois rapprochés font un festival de plaisir. J'ai fait remarquer l'importance du **poisson** pour l'Humanité, avec ***Oannès*** le supposé civilisateur en Sumer-Akkadie, et chez les **chrétiens** qui l'avaient choisi pour symbole de reconnaissance, autrement puissant et joyeux que la triste croix qui l'a remplacé. Or, voyez le letton qui, par ***zivs***, l'associe à la « **vie** », ***dzīve***, retrouvé en sanskrit (référence des indo-européanistes) par ***jīva*** = « vivant », renvoyant à ***jihvā*** = « **langue** », car, je l'ai dit, c'est elle, pour moi, qui sanctionne l'**humanité profonde**, l'**écriture** ayant magnifié, si ce n'est sublimé la parole. Ici encore le letton fait merveille qui a ***runāt*** pour « parler », car ***rún***, en *norois* renvoie au « secret » ; de l'écriture (*runes*) ; de la vie et du verbe aussi.
C'est encore le letton qui éclaire notre texte à propos des troupes – ***gaing*** ou ***gang*** ou ***ganado*** (ou troupeaux, mot identique et non infamant) – qui parcouraient steppes et savanes périglaciaires sous la direction des femmes ***gan–***, véritable « bergère » = ***gans*** (letton), car ceux qui vont en bande marchent les uns « avec » = ***gant*** (breton) les autres. Il eût été dommage de rater cette petite merveille européenne.

Alors pour savoir qui a influencé qui, de l'arabe-irano-poshtou, du hongrois, du breton/gallois, du franc, du balto-finnois ou autres, le mieux est peut-être d'en revenir à ma maxime qui dit que les Européens parlent en européen simplement parce que les Humains s'expriment en humain.

SİXİÈME SECTİON

LE PEUPLE DES GAİGNERİES,
L'İLLUSİON DÉMOCRATİQUE AGRAİRE
et
LA GRANDE SUBVERSİON PATROCRATİQUE

ESQUİSSE RESTİTUTİVE
D'ÉVOLUTİON ANTHROPOSOCİOLOGİQUE

I – HABİTER LES GAİGNERİES

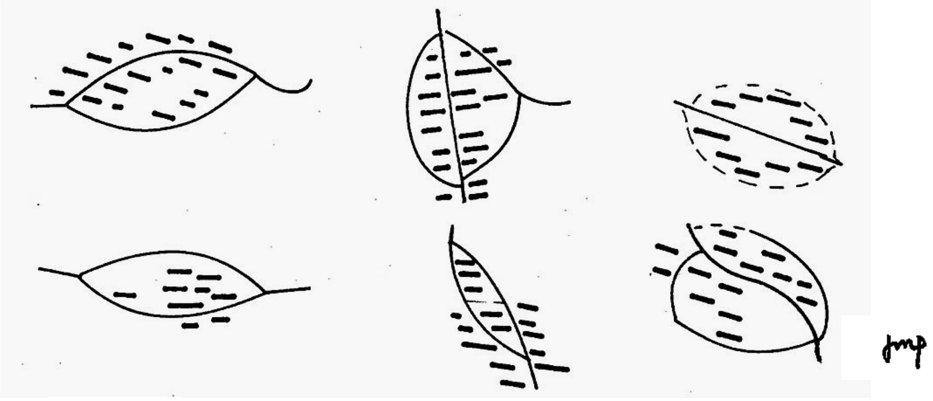
A. RÉSİDENCE & DÉPENDANCES

1 – DU PLAN DES VİLLAGES–HAMEAUX et VİLLAGES–BOURGS DES FİNAGES DE GAİGNERİES–OPENFİELDS

La ***gaignerie***, d'après ce que j'en ai rapporté précédemment, a donc bien été, une fois l'errance figée dans les **trêves**, la structure d'exploitation raisonnée des terres par les habitants des campagnes qui se constituaient dans la sédentarité, alors que le climat était en voie de réchauffement rapide et les steppes et savanes **reconquises, çà et là**, par la **forêt**. Dans l'enclos enfermant le premier bétail domestiqué, domaine plutôt des hommes, et dans celui l'équilibrant, en arrière de l'**habitat aligné**, où les femmes entretenaient leur précieux **jardin** alimentaire, dans cet espace donc, bien **séparé** de la Nature environnante par des « murs » et une haie à fossé jointif, une société nouvelle était en train de naître, où les pesanteurs de l'époque précédente se faisaient encore sentir, mais où le **mahoussat–matronat** commençait à décliner et dépérir. Le bocage n'étant pas encore apparu, l'habitat était collectif et les tenures rurales non séparées et communautaires.

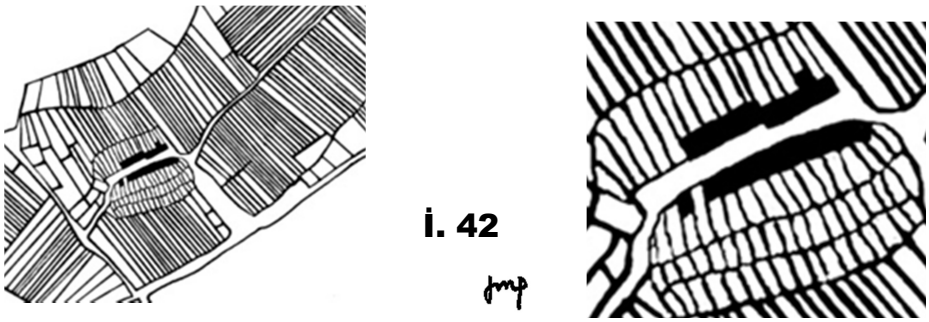
Les préhistoriens ont bien mis en évidence ce qu'ils ont appelé les « ***longues maisons*** ») où logeaient plusieurs familles d'un même clan sans doute : c'est ce qui a subsisté de la *trêve* à la *gaignerie*, associé à l'*openfield* qui l'a développé et perfectionné, et qui a reçu le nom de **barre** ou **rue**, unique à l'origine et façade exposée au **Sud**, (*gaignerie*) puis **multipliée** par alignement répétitif, mais **doublée** d'une **barre en vis-à-vis** à orientation modifiée (*openfield*), le ***tout*** selon un ***plan fuselé*** ou ***ovoïde étiré***, que j'ai présenté et décrit précédemment et que je vais compléter ici. Le modèle de cet l'habitat, le « ***village-rue*** », centre communal moderne, par la suite, et encore fréquent au siècle dernier, a été défini, par les géographes, comme le type même de l'**habitat groupé** des terroirs

d'***openfield***, dont le paradigme a été retenu en ***Lorraine***. En fait, s'ils s'étaient donné la peine de travailler sérieusement, les auteurs de ces simplifications se seraient aperçus que le phénomène était à peu près général (comme l'*openfield*) avant la Révolution de 1789, perdurant, d'ailleurs, encore souvent au-delà (voir à suivre, des extraits cadastraux de la moitié du XIXe siècle). Avec le temps, les barres initiales, qui ne se sont pas transformées en villages-rues, ont multiplié, parfois un peu « anarchiquement » leurs nouveaux habitats à proximité de la barre d'origine, comme ci-après.



İ. 41

Ci-dessus (**İ.41**), six « ***villages*** » (gros hameaux en fait) en Loire-Atlantique nord et leur chemin de ceinture de l'enclos d'habitat : de gauche à droite et de haut en bas, Le Verger, Dastres, le Haut Trémar, Tréguély, le Bas Trémar, la Piardère (*cf.* p. 160, **İ.12**, Dastres mutilé au XXe siècle, et p. 172, **İ.33**, *Fackenham*, Angleterre, en 1591 car le phénomène n'était pas propre à la France).



İ. 42

En **İ.42** ci-dessus, une survivance modernisée et bien accrue des *trêves* primitives dans un simple écart (hameau de *Marbeuf*) de la commune de

Géneston entre Loire-Inférieure de l'époque et Vendée (milieu XIXe scl), dont l'expansion est bien décelable grâce à l'extension–partage des jardins de sa barre sud, avec ébauche de village-rue typique. Celle-ci rappelle ce qui a préfiguré le **développement** des **hameaux de *trêve*** en **villages** des **communes** rurales d'***openfield*** au finage **entièrement** occupé par la « marqueterie » des blocs et quartiers aux **parcelles laniérées** (sauf pour les parties communautaires (landes, bois, étangs *cf*. exemples ci-dessus).

Tel était, entre des dizaines de milliers d'autres, **Sains-Richaumont** en ***Thiérache*** avant que le bocage n'ensevelisse tout au point de faire écrire des bêtises à beaucoup de géographes qui le tenaient pour une « *exception en milieu de paysage découvert* » ! La section de ce village (milieu du XIXe siècle) – **İ.44** ci-dessous – est tout à fait remarquable du phénomène de ces petites agglomérations rurales étirées en ***fuseau étréci*** à leurs extrémités (*cf*. l'agrandissement en **İ.44**, ainsi que **İ.45** et **İ.46**), certains y voyant une sorte de lieu à parquer le bétail la nuit (comme supposé dans les « *green villages* » anglais) ; et dont l'**église** est, comme je l'ai fait remarquer plus haut (pp.135-36), **hors-les-murs** ΦΦ en quelque façon ; (sans doute parce que **héritières** des **trêves** originelles étroites – la notion de *gaignerie* s'étant ici étiolée avant les temps modernes – fléchée : l'église ; *cf.* p. 136).



İ. 43

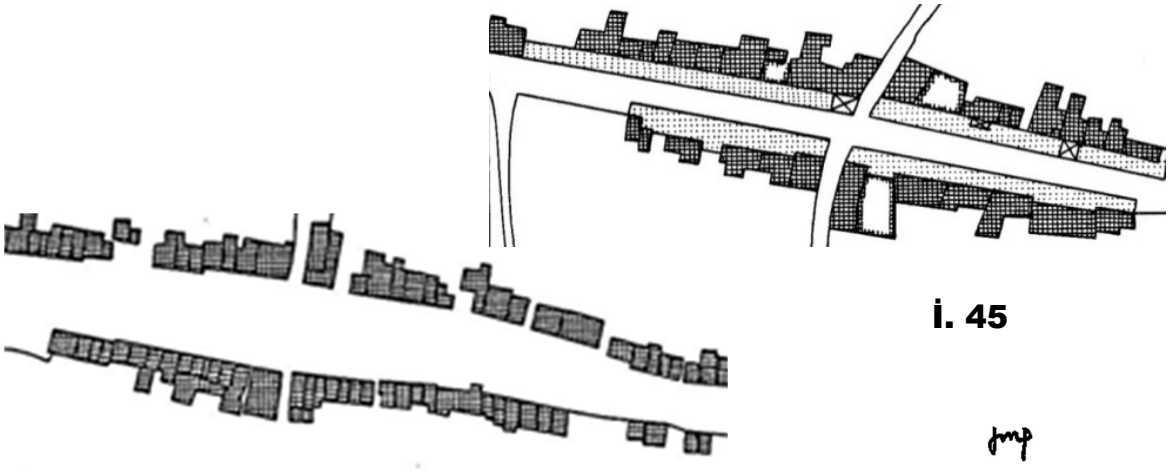


İ. 44

Ce superbe exemple paraît "banal" mais il est précieux, car on le retrouve partout où les *openfields* ont succédé aux *gaigneries*, elles-mêmes héritières des

trêves : l'**ovale** féminin (du mahoussat) est partout : l'agrandissement, en **İ.44** d'**İ.43** (cadastre de la première moitié du XIXe siècle), a conservé le tracé de l'**enclos primitif ovalisé** que j'ai mentionné dès le début du présent travail : au-delà des jardins, dans le fouillis du parcellaire qui a dû subir bien des changements de propriétaire, on pourrait, probablement, sur place, reconstituer le ***corral*** primitif (parcage-pacage) plus sûrement qu'au centre du village pourtant bien dilaté, et les premières tentatives d'essais céréaliers qui allaient conduire à l'*openfield* du plein développement. Marc Bloch en eût été enchanté, lui qui doutait de l'âge même médiéval du bocage.

Tout aussi superbes sont les extraits cadastraux (XIXe scle) de la « ville libre » du **Gâvre**, (**İ.45**) Loire-Atlantique nord (fondé en 1235), et de **Géneston** (**İ.46**), Loire-Atlantique sud. Leur « bourg », bien développé (beaucoup plus pour le second), a su heureusement préserver, surtout le premier, les traits médiévaux du plan ovalisé fondateur. Pour le Gâvre, qui m'est plus familier, les caractéristiques du village-rue sont telles, que l'on y retrouve même, figuré en avant des bâtiments d'habitation, de chaque côté de la rue centrale l'***usoir*** (grisé), "typique" (**!**) du village lorrain, espace de servitude et d'**entreposage** (*e.g.* bois de chauffage) à la discrétion des habitants (ici, des puits parmi d'autres commodités). Les documents photographiques à suivre vont compléter, fort à propos, ces deux plans (pas d'église incluse).



İ. 45

İ. 46



İ. 47



İ. 48



İ. 49



İ. 50



İ. 51

D'**İ.47** à **İ.51** vues du **Gâvre** : (47) **générale**, montrant l'**excellence de l'orientation** pour l'éclairement des maisons, la **remarquable ampleur des *usoirs*** de part et d'autre de la rue centrale (plus larges que bien des usoirs lorrains classiques) ; **détaillée** (48,) de chaque *usoir* dont l'échelle est donnée par les emplacements réservés aux voitures (v. aussi 50 et 51). Les clichés **İ.50** et **İ.51**, cependant, sont spécialement représentatifs de la **"fermeture"** des villages [*bourgs* d'openfield, les « villages » – hameaux – de *gaignerie* étant d'une autre structure, en **barres découplées** (rev. **İ.41**, **İ.22** et **23**)], par ***resserrement*** astucieux des ***façades*** en ***décalage d'alignement*** et ***incurvation*** insensible (**İ.52/53**, à gauche, y compris du plan **İ.45**). En **İ.52**, ci-après, fermeture à droite d' **İ.53** (*cf.* les trottoirs **sans usoir** et « **décrochage** » des façades)



İ. 52



İ. 53



İ. 54

İ. 55



Derniers détails intéressants : en **İ.54**, vue partielle de la rue centrale d'un **village lorrain** au pied ces Vosges (relief au fond), avec usoir à tas de bois (ma voiture – *Taunus* – donne l'échelle là aussi). En **İ.55** vue partielle, agrandie, du Gâvre en ***1962*** (*cf*. 50, en ***2018***), bâtiments datant de la fondation (**1235**) en « roche » locale (« cuirasse » du sol forestier proche, profond ≈ 1m/1,50, à cailloutis usés de quartz majoritairement, soudés par magma compact et très résistant de fer, manganèse et matière organique, d'âge géologique sans doute tertiaire). L'**ancien habitat** (médiéval – v. p.229, **İ.59**) **–** de la *gaignerie/openfield*, voué (en **1962**) au service d'***incendie*** (double porte du premier plan, v. ***ALBUM*** , **VI**) et à une salle de ***cinéma*** (double porte du dernier plan), avec sortie d'un **tuyau coudé de cheminée** du poêle pour chauffer la salle, car la bâtisse d'époque est dépourvue de cheminée [contrairement à l'arrière-plan exhaussement et ajout de cheminées récent (XXe scle)] pour **éviter l'impôt sur les feux –**, dit assez la **RUDESSE MISÉREUSE de vie** sur laquelle je reviendrai bientôt, car elle a été l'objet de regrettables **malentendus**.

2 – DU LOGEMENT DANS LES BARRES, "*longues maisons*"

Voici, à suivre, deux types de **barres** assez semblables, **İ.56** (*in* Thèse d'État) étant seulement un peu plus récente. Elles rappellent tout à fait les « *longues maisons* » du *Méso-Néolithique*, trouvées par les préhistoriens, ainsi que dit plus haut.

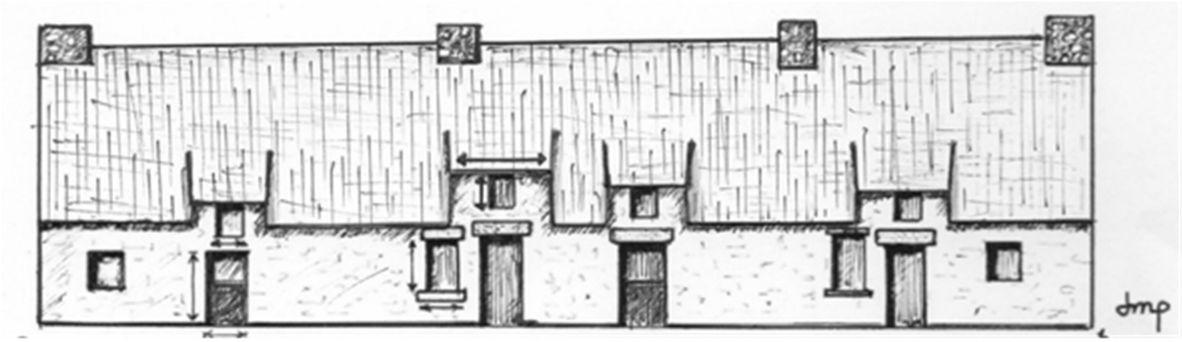


İ. 56



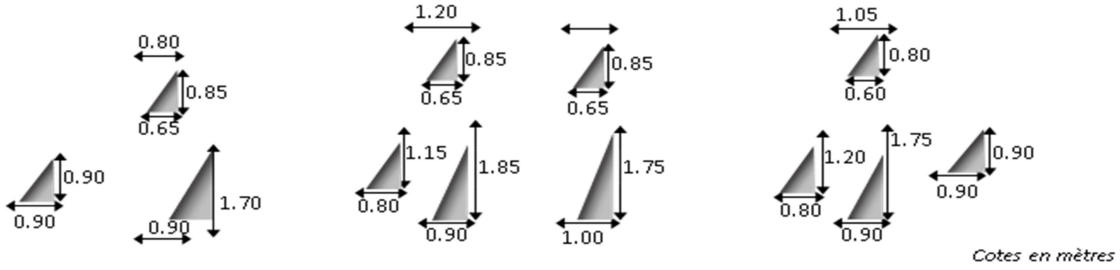
İ. 57

Leur vue de **face**, ***cotée*** (**26 m** de long ici), pour les cheminées, portes, fenêtres, et « chiens-assis », va, d'une part, compléter l'idée que l'on peut se faire de la taille et corpulence des gens qui ont bâti ces demeures : modestes peut-on dire ; et, d'autre part, bien déceler l'espace dont disposaient les **familles** (quatre, **4**, ici) : chaque cheminée, celle de la **pièce commune**-cuisine, correspond, en effet, au logement d'une famille, c'est-à-dire une surface réduite à cette pièce commune en façade (où dormait éventuellement un domestique, « *valet* » ou « *chambrière* ») et une **chambre** « sur l'arrière », parfois complétée par un appentis, pour les vieux ou/et des enfants, au volume restreint évidemment. Je donne ces quelques précisions pour mieux discuter des avis portés par les uns et les autres (dont, d'abord, les universitaires) sur la question des *openfields*. Personnellement, issu d'un milieu de haut-fonctionnaire « ultra-marin » (colonie française), j'ai découvert ce monde pendant la guerre, lors de l'exil forcé par la *Kommandantur* de Nantes. Je l'ai intimement fréquenté ensuite lors de mes recherches professionnelles en **vivant parmi** et **avec** les **gens des barres** qui ont bien voulu m'accueillir : j'ai su ce qu'était leur vie au XXe siècle et assez bien imaginé ladite pour ceux des périodes antérieures.



0.90

i. 58



B. SOCIOLOGIE SOMMAIRE DE LA GAIGNERIE L'ANTI-DÉMOCRATIE AGRAIRE

1 – Frareschesetet « *roture noble* »

Lorsque, dans ma thèse d'Etat, j'ai abordé le problème des *gaigneries* – que les **soi-disant spécialistes** des paysages agraires (Meynier en tête) classaient dans les structures de l'***openfield***, mais en tant que système raté, **dégénéré** ou **avorté** – l'opinion, enseignée sentencieusement, voulait que l'institution rurale des ***champs ouverts*** fût, à l'image de leur appellatif, l'expression de la « ***démocratie agraire*** », ouverte et égalitaire. C'était, il faut quand même le savoir, le *credo* fondateur du géographe préféré d'Hitler, Meitzen, dont Meynier a osé écrire que Marc Bloch avait « *jeté sur cet auteur un discrédit certainement exagéré* » (*Les paysages agraires*, A. Colin, p. 110). Ce n'est pas esprit de contradiction, ni pour « venger » qui que ce soit (!), pas plus que pour «*moucher mon "patron de thèse"* », que je me suis exprimé différemment sur le sujet. C'est, comme je l'ai rapporté à la fin du précédent chapitre, A, 2, p. 217), parce que j'ai étudié, intellectuellement et matériellement, de près, ledit système, dans les textes et les faits, et vécu avec les gens qui l'animaient, et reçu leurs confidences, parfois amères (dont certaines dues à mes étudiants). Le titre du chapitre (3.3) de ma thèse, consacré à cet aspect des choses, est effectivement sans ambiguïté : « ***Les champagnes : l'anti-démocratie agraire*** », dont les près de 50 pages démolissent cette opinion convenue et mensongère ; et absurde quand – comme l'a fait Vidal-Lablache selon ce que j'en ai cité plus haut – on l'évalue par rapport au bocage, expression de la contrainte sournoise et pratiquement de l'arriération mentale.

De fait, ce n'est **PAS** parce que des gens vivent et travaillent « ***en famille*** », comme ce fut le cas dans les *gaigneries*/*openfield*, que la vie en commun s'en trouve **facilitée** ou **agrémentée** ; bien au contraire, surtout si une organisation rigide et contraignante règle le genre de vie, les devoirs, les décisions. Or, c'est ce

qui s'est passé dans la **fondation** « libre » des *gaigneries* ou lors de leur **captation** par des seigneurs protecteurs, dont la *Langue* a fossilisé les termes au point qu'ils ne sont plus compris de nos jours (et par ceux qui y ont travaillé naguère et jadis), et qu'ils passent pour ce qu'ils ne sont pas. Il est, en effet, presque **"**miraculeux**"** que le terme *gaignerie* – avec toute la richesse informative que recèle son vocabulaire associé – ait aussi bien résisté, en Loire-Atlantique, au centre de celle-ci. Effectivement, dans le **nord** du département, le vocable disparaît et les structures qui y correspondent sont dites **DOMAİNE**, ce qui nous reporte au Moyen-Âge, précisément dans le ***système domanial***, **"**directement**"** exploité par le seigneur qui avait la mainmise sur l'endroit. La confirmation de cette situation se retrouve au **sud** de la Loire-Atlantique, en Vendée, sur les structures dites de ***FİEF***, pendant quasi exact (compte tenu des particularités locales) du *domaine* "septentrional".

Il faut relire ce que j'ai dit du **"*logement dans les barres*"** et se pénétrer des illustrations qui accompagnent mon texte, pour bien comprendre ce que pouvait être la quotidienneté des *gaigneries*. Plus d'un cultivateur m'a confié que tel de ces voisins avait une idée singulière de la métrologie lors de ses labours où il tentait de « déborder » un peu la marge de sa parcelle : en se reportant à la *Section* précédente (p. 183), les illustrations **34/35** et **39/40** permettront de mieux mesurer les contraintes des travaux aratoires (entre autres) dans des structures aussi **"**miniaturisées**"** que celles du système en cause, surtout si l'on se souvient de la terrible pression démographique que supportait ledit système : au village des Rôtis (**İ.22**, commune du Gâvre), par exemple, en 1870, 215 personnes devaient vivre sur à peine 40 hectares de terres labourables et environ 25 ha de lande ! Imagine-t-on la misère qui en résultait ? Sans doute, ici, nul seigneur pour pressurer les gens, mais, pour autant, la situation était-elle sans tensions ? Pas du tout.

Ces communautés de *gaigneries*, dont j'ai dit qu'elles succédaient aux ***trêves***, et à ce titre, étaient constituées de gens d'un **même clan**, étaient dites, au Moyen-Âge, des ***Fraresches***, du nom du **frère** familial (*frairie* concernant les fraternités religieuses). Théoriquement, ces frères l'étaient par le **sang**, par l'appartenance à une **même famille**, avec, quand même un *certain flou*, dont l'exemple remarquable est ce « *frère germain* » (*cf.* l'espagnol ***hermano*** = « frère » – y compris utérin – *hermano* = ***germano***). Personnellement, j'interprète ces choses d'une autre manière, que j'inclus dans une **vision beaucoup plus vaste et évolutive de la société** sur laquelle je reviendrai en l'explicitant, dans la prochaine partie de cette ***Section***, car elle est issue de la **sédentarité** qui a modifié les rapports familiaux. Ce frère germain, pour moi n'est pas un frère mais un **cousin**, issu, donc, du **frère…du père**. Je ne sais si Lévy-Strauss et Emmanuel Todd ont exploré ce domaine, mais je le tiens pour essentiel.

Du point de vue qui nous intéresse dans l'immédiat, je retiens que, pour les *gaigneries*, les seigneurs dont elles dépendaient, peu ou prou, déléguaient leur pouvoir de **lever l'impôt** – qu'ils fixaient eux-mêmes – à l'un des « frères » de la communauté revêtu, pour la circonstance, d'une **"dignité"** qui, pour moi, n'était qu'une farce plutôt perverse puisqu'on la qualifiait « ***roture noble*** » : entendons que le « plouc » roturier devait taxer ses frères au nom de cette dignité "nobiliaire" qui le mettait au-dessus d'eux et ne servait qu'à cela. Certes je n'irai pas jusqu'à dire que les hobereaux se donnaient des « *kapos* », mais il y a un peu de cette idée-là dans cette titulature de pacotille, sans compter le manque de courage des châtelains qui n'œuvraient pas par eux-mêmes ni par un de leurs serviteurs propres. Là encore, il faut imaginer les **rancœurs**, les jalousies, les haines, engendrées par ce dispositif assez ignoble somme toute.

D'autant plus ignoble, du reste, que les occasions abondaient de se détester dans des *gaigneries* et **barres**, quand même lourdes de **promiscuité**. Un de mes étudiants vendéens harcelé ("persécuté" à vrai dire) pour « *se croire un monsieur à raison de ses études aux écoles* » a dû être ainsi sauvé d'un marasme

psychiatrique majeur qui commençait de lui faire perdre pied (un de mes amis, hospitalo-universitaire, y a mis tout son savoir-faire professionnel). Cette victime nous a, d'ailleurs, rapporté plusieurs exemples de ces pratiques de ***fief***. Personnellement, en enquêtant dans les ***domaines*** du Nord de la Loire-Atlantique (et je l'ai évoqué dans ma thèse, un des membres du jury, d'abord incrédule, l'ayant vérifié avec moi sur place), j'ai recueilli nombre de confidences-doléances (chez des gens pourtant peu « causants » ou franchement « taiseux ») de jeunes femmes indisposées par les commentaires sur leur « toilette », la tenue de leurs enfants, la teneur des repas préparés pour les maris, la netteté de leurs lessives, et ainsi de suite.

Aucun manuel n'a jamais rapporté de faits semblables, les études géographiques restant très superficielles, théoriques et citadines en fait, alors que cette partie de la géographie se réclame des « *sciences humaines et sociales* » : moi j'appartiens aux branches des « *physiciens* » de la discipline ! Mais j'aime l' « *l'humain* » à l'égal du « *terrain* ». Il ressort donc, de ce bref examen, que la supposée « **ambiance** » **égalitaire** et…***fraternelle*** des *gaigneries* et de l'***openfield***, leur forme aboutie, est une **pure vue de l'esprit**, une théorie de cabinet, autrement dit une fumisterie gratuite et invérifiée. J'en suis d'autant plus convaincu que dans le vocabulaire de ***gaaing*** se glissent quelques scories et « incongruités ». C'est, en français, ***gaignart*** = « pillard » ; en breton, ***gagnaouër*** = « écornifleur » ; en albanais, ***gënjéhem*** = « tromper », ***génjyer*** = « dupé », ***gënjésht*** = « mensonge », ***genjim*** = « leurre » ; en croate ***gadenje*** = « dégoût », ***gaditi*** = « souiller », etc. D'ailleurs, dans le beau travail produit par Ellen Meiksins sur le capitalisme agraire, il y a une remarque que je ne saurais cautionner : celle qui reconnaît une vertu aux pratiques communautaires permettant aux « ***plus démunis*** » de **bénéficier** des « *droits d'usage* » pour assurer leurs besoins élémentaires : vivre d'***aumônes*** est une **infamie humiliante** que l'on doit combattre et faire disparaître.

2 – Ellen Meiksins Wood et le capitalisme agraire, sur fond des grossièretés historiques kantorowicziennes

a. un “intervenant” inattendu

Avant d’en venir aux vues de Mme Meiksins sur le rapport du capitalisme au sujet que je traite ici, il me faut régler le cas d’un « historien » américain que l’on répute “*un des plus grands médiévistes* ”. Comme plaisanterie intellectuelle il y a difficilement mieux, car cet auteur, Ernst Kantorowicz, Allemand devenu Étatsunien – et on ne peut que s’en réjouir pour lui puisque c’est à la suite de la prise du pouvoir en Allemagne par les Nazis que cette naturalisation lui a été accordée– après une étude retentissante, dit-on, sur Frédéric II, a affronté le problème connu sous le titre ambigu des « *Deux corps du roi* ». Cette qualification de médiéviste est d’ailleurs étrange (« usurpée » ?), puisque **Frédéric II**, objet de son chef-d’œuvre, est tout **SAUF** un **empereur médiéval**, et que l’histoire des « ***deux corps du roi*** » n’a **RİEN**, non plus, de **médiéval**. Ou, du moins n’avait rien de médiéval **avant que Kantorowicz ne l’ait tout simplement “bousillée”** ; bâclée ou gâchée, on ne sait trop, ou **maquignonnée**, peut-être, à des fins tellement troubles, sans doute, que l’on n’arrive pas à les comprendre, excepté le fait que Kantorowicz l’aurait alors conçue comme un brûlot anti-chrétien.

Le débat est tel que pour y prendre part il faut être très clair et très exact. D’abord, **pourquoi** mêler **Kantorowicz** au sujet traité ici, les **structures agraires** ? Parce que « ***les deux corps du roi*** » expliquent de façon lumineuse la thèse développée par l’**historienne Meiksins** sur l’influence du capitalisme dans la **révolution paysagère et économique** de l’Angleterre rurale entre le **XVIe** et le **XVIIIe** siècles. Ensuite, si l’on n’est **pas historien**, à quel titre intervient-on dans ce débat ? Précisément, **je suis historien**, surtout par rapport au sujet débattu et à ceux qui s’en mêlent sans référence : je suis licencié d’enseignement en Histoire-géographie, mention géographie certes, **MAİS** avec les **deux certificats** d’***Histoire*** requis en l’occurrence, Histoire **médiévale** (pas

le simplifié pour géographes) et Histoire **moderne** et **contemporaine**. Je suis aussi titulaire des qualifications de **Professeur Certifié** en **Histoire** et **Géographie** de l'Enseignement Secondaire (concours unique) et de **Professeur Agrégé** d'Histoire-Géographie (mention géographie, oui, mais avec des notes, à l'écrit et à l'oral, en Histoire, égales à celles des épreuves de Géographie physique – les épreuves-reines –, des meilleures du concours). Enfin, je suis **UNİVERSİTAİRE comme Kantorowicz** : donc, ici, c'est un universitaire qui en juge **un autre**, un **diplômé d'histoire** qui en juge également **un autre**. Les bavasseurs et les « pisseurs » d'encre qui ne satisfont pas à ces critères voudront bien nous laisser régler **NOS** problèmes entre **NOUS** !

b. le capitalisme agraire selon Ellen Meiksins

Cette juive de Lettonie, elle aussi réfugiée aux États-Unis avec ses parents pour cause de nazification, a adhéré au marxisme et a su porter un **regard neuf**, non seulement sur le **capitalisme** en soi, mais surtout en rénovant l'analyse des **origines** de cette doctrine politique à fondements socio-économiques. Pour ce qui me concerne et pour rester dans mon sujet, je n'aborderai pas les considérations généralistes qu'Ellen Meiksins développe sur le capitalisme. Pas plus, je ne discuterai non plus des conclusions qu'elle tire sur le plan des **profits** et du « **marché** » qui sont de son ressort de spécialiste d'économie politique. Ces domaines me sont **étrangers** et le resteront de manière que je garde, dans **mon domaine**, mes facultés d'analyse propres. Donc, lorsque l'auteur de l'ORİGİNE du capitalisme s'intéresse à ce domaine qui est mien, je deviens attentif.

D'autant plus attentif, d'ailleurs, que madame Meiksins conduit son analyse comme le ferait, à grands traits, un historien. Ce que je pourrais reprocher, éventuellement, à Ellen Meiksins, c'est de négliger l'illustration de ces propos à l'aide de documents démonstratifs qui font cruellement défaut ici. De même que je trouve regrettable que trop peu de précisions soient apportées aux généralités qu'expose l'auteur entre les pages 117 et 175, au long desquelles elle analyse le capitalisme agraire. Ce sont cependant des exposés forts qui sont donnés au fil

de chapitres 5 et 6, concernant le « *capitalisme agraire* » proprement dit, la « *naissance de la propriété capitaliste et l'éthique de l'amélioration* », l'« *enclosure* », la « *théorie de Locke sur la propriété* », la « *lutte des classes et la révolution bourgeoise* », pour rester bien en vue de notre objectif à nous.

De ce point de vue-ci, Mme Meiksins montre clairement que tout ce qui a été commun et profitable au peuple besogneux et même nécessiteux, concédé par la coutume anglaise (et elle surtout au sein de l'ensemble britannique), contrairement à ce qui se passait (ou ne se passait pas plutôt) en France, fut brutalement, im-pi-toy-able-ment, remis en cause en Angleterre, entre le XVIe et le XVIIIe siècles, lésant gravement les petits paysans, singulièrement ceux qui « *dépendaient pour subvenir à leurs besoins les plus élémentaires* » des « *droits d'usage »*, précisément abolis par les capitalistes uniquement soucieux de tirer le maximum de profit des terres vouées désormais à la productivité de marché, objectif du capitalisme (*id. ibid.,* pp. 132-133).

Les moyens pratiques et techniques, utilisés en vue de réaliser cet objectif de rentabilité forcée, visaient à détruire les « *terres communales* », les « *champs ouverts* » (*openfield*), les « *droits coutumiers* », le tout s'accompagnant de procédures pour « ***raser des villages entiers*** (…) ***qui gâchaient la vue des parcs et jardins des gros propriétaires*** » *(passim*, not. 140, 154***…***). En fait, il s'agissait, par-dessus tout, de « ***transformer les terres de*** (***vaine pâture***) ***en pâturage rentables pour l'élevage des moutons*** » (p. 133), nuisance à un point tel, que le philosophe Thomas More observe que « ***les moutons dévorent les hommes*** », et qu'un nombre impressionnant de « ***vagabonds*** », réduits à la misère noire, « ***errent dans les campagnes…"sans maîtres"*** ». Ce n'est pas là de la complaisance misérabiliste mais un constat impitoyable sur la **MUTATİON** sans précédent (et sans équivalent) dans la vie agro-pastoro-sylvatique d'un pays. **Il faut lire Mme Meiksins**, **qui**, **bien que non historienne**, **traite très bien de ce moment historique de très grande importance**.

c. et Kantorowicz dans tout çela ? Fumisterie ou imposture ?

Voilà donc ce que nous apprend fortement l'enseignante en « ***science politique*** » d'*York* (université de Toronto) : la **révolution des enclosures** au cours surtout du XVIIe siècle anglais, avec **disparition des openfields**, **abolition des coutumes** et **droits d'usage** en agriculture, **anéantissement** de la classe sociale des **petits paysans communautaires** et des paysans pauvres, **promotion des fermiers** à la solde des **seigneurs** et de la **grosse bourgeoisie** rurale, tous événements qui inaugurent l'avènement de la modernité capitalistique, et que, pour ma part, j'ai assimilés – comme le font du reste les Anglais – à une véritable **révolution**, que j'ai qualifiée du « ***GRAND SİÈCLE »***» de l'Angleterre (v. mon site internet **www.palierne-biogeographie.fr**, sur les *Prodromes subreptices de la laïcité*), tout cela à la faveur d'une **définition imparable** due à **Plowden** – que la reine **Elizabeth I^{ère}** envisageait de promouvoir *Lord Chancelier* –, selon quoi le « ***DOUBLE CORPS DU ROİ***» (la **formule** est de **Plowden** et il n'est au pouvoir de personne – surtout pas d'un petit prof', enseignât-il à Berkeley (tu parles !)– de le modifier pour commettre ses **forfaitures**), est formé par la **personne charnelle royale** et « *par l'ensemble de* ***ses SUJETS*** » : mais pas par le Parlement ! Que viennent donc faire dans tout cela **Jésus-Christ**, un **tonsuré** normand, ***anonyme*** (**!**) du **XIe** siècle (**!!**), et l'**évangile** (**!!!**) de Matthieu (**XXII, 21** et **XVII, 24-26**) ***FALSİFİÉ*** par ledit tonsuré et que gobe, un Kantorowicz impavide qui ne cite même pas le second extrait, comme s'il n'avait rien regardé et encore moins contrôlé**.** En effet l'argument du tonsuré **mélange** et le « ***bon César*** » (par le titre !) – ***sic*** – et « ***Tibère*** », la crapule ***inique*** ; et l'***impôt*** payé par les juifs à l'occupant **romain** et la **"*taxe de séjour*"** payée au **Temple** par les résidents non juifs. **Vrai galimatias** ou **imposture absurdement montée ?**

Tout cela pour que Kantorowicz conclue un texte, **"**compilatoire**"** et épouvantablement **besogneux**, par cette merveille d'**imbécillité incompétente** ou d'**escroquerie intégrale**, selon quoi « *en dépit de certaines ressemblances avec des* ***concepts païens*** *dispersés,* ***les deux corps du roi sont bien un produit***

de la pensée théologique chrétienne *et, par conséquent,* ***représentent une étape de la théologie politique chrétienne*** » (Ernst Kantorowicz, Œuvres, Quarto Gallimard, 2016, p. 999). Non je ne suis ni injuste ni excessif : je remets, à la place qui lui convient, un collègue qui **s'égar**e dans la **faute professionnelle grave** ou dans le **trucage honteusement malhonnête** de la réalité historique. Car Kantoroxicz, **contrairement** aux **règles** et à la **déontologie** historiques, explique une **pseudo-réalité** qu'il **crée personnellement** de toute pièce, je le redis (sa ***théologie politique chrétienne***) en ***İNTERPRÉTANT*** un **texte** du **XVIe siècle** – ***qui n'en TRAİTE PAS*** – d'une personne religieuse du roi exhibée supposément par un **texte** du **XIe siècle**, dont on ne **connaît PAS** l'**AUTEUR** et dont on ne **rapporte PAS** les **ÉCRİTS eux-mêmes**, si ce n'est un **extrait d'évangile** obtenu par **collage** de **bouts de chapitre**s **chronologiquement inversés** !

Et l'on voudrait que je prenne ce « bidouillage » informe et infâme (je le répète aussi : pas de mots convenables pour traiter les grossièretés ou les malversations !) pour la vérité…historique, alors qu'il s'agit, soit de **consternante confusion mentale**, soit de **contrebande intellectuelle éhontée**. Ces tripatouillages incompréhensibles n'ont rien à voir, en toute hypothèse, avec le travail d'historien. Car le plus consternant, c'est que **Kantorowicz**, passant totalement à côté de son sujet, **rate spectaculairement** l'éblouissant siècle élizabéthain (mon « ***Grand Siècle anglais*** ») dans lequel s'inscrit, avec éclat, la **révolution des enclosures**, laquelle s'ajuste ou s'enchâsse exactement dans l'ensemble des hauts faits de civilisation qu'elle explique pour partie :

politiquement, cette entrée dans les **Temps Modernes**, grâce à Henri VIII, tenu pour un prince illustre de la ***RENAİSSANCE***, a ***CLOS*** définitivement un **Moyen-Âge**, moribond, avec la mort d'Henri VII en 1509. Ce que ne pouvait ignorer Kantorowicz et dont il eût dû tenir compte ;

sociologiquement, Henri VIII a parfait le tout en réduisant les féodaux *a quia* ;

économiquement, l'Angleterre est **prospère** grâce à son **ÉLEVAGE DE MOUTONS** et au commerce du drap de laine dont elle détient l'essentiel. Il s'est ensuivi d'importantes modifications des **structures agraires**, par le développement des ***ENCLOSURES*** de communaux (édification de haies autour des parcelles), au grand désagrément du peuple dépossédé d'une partie de ses terres ;

culturellement, l'Angleterre acquiert aussi son **indépendance** en rendant l'**anglais langue officielle** du pays en remplacement du français qu'utilisa cependant encore ***Plowden***, l'homme-clé de notre sujet, le rédacteur des «*Deux Corps du Roi*». Voilà donc aussi un **très grand** événement ;

confessionnellement, l'originalité de l'Angleterre s'est également illustrée de façon éclatante : par l'*Acte de Suprématie* (1534), Henri VIII a créé une **religion propre** au pays, l'**ANGLİCANİSME**, ce qui, en ridiculisant le pape, n'est pas, non plus, une mince affaire. Et ce qui rend caduque la thèse de « ***théologie politique chrétienne*** *par les* ***deux corps du roi*** » (modifiée de Plowden en 1571) ;

militairement, diplomatiquement et **internationalement**, l'Angleterre réalise aussi de grandes choses : par sa tonitruante victoire sur l'***İnvincible Armada*** espagnole (1588), elle accède au rang de **grande puissance maritime** et entame une carrière de **pays colonisateur outre-mer.** Je veux insister un peu sur ce point, car il s'inscrit dans un **ENSEMBLE** dont il est un **révélateur** autant qu'une composante : un révélateur d'**innovation** et de **dynamique**, et, là encore, la **RUPTURE** avec le **Moyen-Âge** est manifeste et sensible, comme le sont les dispositions institutionnelles décrites par Plowden.

Pour le reste de son œuvre, je ne sais pas, mais ici, Kantorowicz, non seulement n'est pas « *un des plus grands historiens du XXe siècle* » (4ème de couverture de l'ouvrage Gallimard), mais il n'est **pas**, **du tout**, **historien** : **ni de près ni de loin**. Quelle sorte d'« *historien* » est donc qui se fait suggérer son sujet d'étude et sa référence (Plowden) par un ***juriste*** (Radin, de Berkeley). Du reste A. Boureau qui commente avec sympathie, en fin d'ouvrage (*op. cit.* ci-des. Gallimard), la vie

et l'œuvre de Kantorowicz, rapporte que l'homme, plus compilateur que chercheur, n'a formé aucun disciple ni créé aucune méthode. Et il s'étonne – il y a de quoi ! – que Kantorowicz a fait brûler tous ses papiers à sa mort. Je n'ai rien à ajouter sur quelqu'un que je n'ai jugé – évidemment – que du point de vue professionnel. Et, il me faut, en plus, revenir complètement à mon sujet.





İ. 59/59

À 50 ans d'intervalle environ, l'évolution moderne sur la vieille barre d'openfield – quasiment inchangée depuis le Moyen-Âge avec son *usoir* (où l'on voit encore un puits changé en pompe au fond) – la rend presque méconnaissable mais heureusement encore en place. La vue ancienne décèle la dureté de vie de nos prédécesseurs, grâce au **tuyau de poêle coudé** (sous le potelet électrique, rev. p. 216) qui sort sur la façade de rue de la salle de cinéma, attestant, par-là, la ruse des « anciens » qui contournaient l'impôt sur les **feux** (de cheminée) comme dit plus haut.



En **I.60**, la modernisation des ensembles ruraux, par remembrement, a pu, parfois, rétablir des faits anciens que le bocage avait dénaturés des anciennes *gaigneries* : ici, le « village » de Dastres (gros hameau, v. pp. 159, 163) a "retrouvé" – esquissée par une voie moderne – la branche sud-est (en bas à gauche), de son chemin de ceinture initial.

II – SÉDENTARİSATİON ET HUMAİNİSATİON

EN GUİSE D'İNTRODUCTİON :

CİNQ RÉFORMATEURS POUR L'HUMANİTÉ

Le sous-titre de la *Section* en cours – ***ESSAİ RESTİTUTİF D'ANTHROPOSOCİOLOGİE ÉVOLUTİVE*** – a pu paraître pédant ou jargonnant : pourtant je n'en vois pas d'autre pour exprimer ce qui s'est passé à partir du moment où les Humains ont décidé d'**arrêter** leurs **déambulations** perpétuelles pour, non plus trouver le **nécessaire vital** au **hasard** des **parcours** (même connus et balisés, car la Nature est « capricieuse » dans ses prodigalités comme dans ses pingreries supposées), mais **produire** ce nécessaire par eux-mêmes, sans plus bouger. Il y a là une **révolution** telle qu'elle aurait dû correspondre à une presque mutation pour notre espèce : il n'est même pas sûr qu'elle ait réussi à en modifier profondément les fondements constitutifs, en dépit du formidable changement qu'elle a produit.

Pour ce que je pense, personnellement, de nous-mêmes, je vois, en effet, **trois phases civilisationnelles *FONDATRİCES*** : celle de l'**HOMİNİSATİON** qui nous a propulsés dans la ***bipédie***, ***hors*** de la ***forêt***, et vers le ***voyage planétaire*** ; celle de l' **HUMANİSATİON** où nous avons acquis le **langage**, la maîtrise du **feu**, la puissance **artistique** et la recherche d'un **idéal** de vie par la **réflexion** intellectuelle ; la dernière, alors, serait celle de ce que je nomme **HUMAİNİSATİON**, qui devrait faire advenir la **paix** et la **concorde** entre Humains, étant donné la *fragilité*, la *brièveté* et l'*incertitude* de la vie. Nous sommes encore très loin du compte. Mais comme ce n'est pas ici mon propos de réfléchir et d'exposer sur cet énorme thème, je m'en tiendrai à le rapporter aux phénomènes qui sont de mon domaine : les **effets** de la **fixation** des Humains dans des structures bâties de leurs mains ; ce qui, d'ailleurs, demeure un sujet des plus lourds à porter.

Pour autant, j'ai quand même à ajouter un petit **supplément** à ce que je viens de dire des restrictions que je m'impose : celui de citer les seules **cinq personnalités**, plus ou moins réelles – cela est sans importance du reste – qui ont tenté de révolutionner l'espèce, notre espèce, afin d'atteindre cette **humainisation** qui a seule de la valeur à mes yeux. Car il n'y en a pas une de plus, et Platon, Kant et toute la "*smala*" des penseurs, philosophes, et autres discoureurs et moralistes, ne pèsent pas le poids d'une plume sur la transformation du monde. *Par contre* – et que cela plaise ou non aux croyants, athées, réactionnaires ou révolutionnaires qui me liront peut-être – seuls Moïse, Bouddha, Josué dit Jésus, Mahomet et Karl Marx ont, réellement, essayé de modifier la trajectoire de l'Humanité. Le fait est là : ils sont **seuls** à avoir mis en **mouvement** des **foules immenses**, avec plus ou moins de bonheur et de très **piètres résultats**, dont l'horreur n'est pas le moindre des paradoxes. Trivial et cursif rappel :

Moïse a cru pouvoir confier à un ***seul*** **peuple** la responsabilité de faire aller de l'avant la **bête humaine** par l'exemple. Or, eut-il à peine tourné les talons, pour recevoir ses instructions divines, que ses juifs s'en donnaient à cœur joie dans la sorcellerie « religieuse » bestiale autour d'un veau. **Buddha**, lui, visa la ***totalité*** **des Humains** pour faire naître la fraternité dans leur espèce, en leur recommandant, en pure perte, de s'en remettre à la ***non-violence*** pour y parvenir : ses adeptes, aujourd'hui en sont à massacrer d'autres croyants qui, du reste, ont leurs fanatiques aussi. **Josué** de Nazareth, compta, pour sa part, sur l'effacement des dissemblances : plus de César, plus de Dieu (mais oui **!** relisez donc, chrétiens, Matthieu XX, 21), pour cette phrase qui tourmente tant P. Manent), plus de juifs, de *goyim*, de circoncis, etc. ; tous**,** « ***fils de l'Homme*** » : avec les *Croisades* et les bûchers de l'*Inquisition* à la clé. **Muhammad**, arrivant dans cette pagaille générale, estima, quant à lui, que le manque de réussite de ses prédécesseurs tenaient à leur ***clémence*** contre-productive, et s'en remit à la **brutalité** – **djihad**, contre **soi** et contre les **autres** – pour obtenir le résultat

recherché. On sait ce qu'il en est ressorti : le terrorisme contemporain en témoigne. Alors Karl **Marx** vint et exposa sa vérité : c'était la **religiosité** de tous ceux qui l'avaient devancé qui les perdait : ni Dieu ni maître donc, comme il eût pu le proclamer, fut en fait son *credo* ; ses émules avant les *nazis* ont inventé l'**assassinat de masse** et la ***déportation***.

Peut-être, d'ailleurs, l'humainisation est-elle inatteignable. Ce que je sais de la vie par mon métier de biogéonome (c-à-d. de celui qui étudie les « ***lois d'organisation des vivants sur Terre*** ») ne me laisse qu'un très faible espoir : si une **action volontaire**, **déterminée**, **persévérante** et **stricte** n'est pas menée par les **Humains eux-mêmes** rien ne sera possible, au vu du résultat obtenu par les cinq tentatives conduites jusqu'ici. C'est qu'il y a comme une « malédiction » (?) à surmonter : le **NOMBRE** (qui crée la ***diversité*** qui, au lieu de nous réjouir, peut nous angoisser). Si les **progrès** de la société primitive ont été **possibles**, **remarquables** et **rapides**, au temps des ***trêves rurales***, et si la dégradation, imperceptible a commencé dès le temps du *remplacement* des exploitations frustes et des habitats sommaires sur des surfaces exigües, par des emprises plus grandes et plus fortes, c'est en raison–même de cette modestie initiale. Dès que les **installations** humaines ont pris de l'**ampleur**, la **RİVALİTÉ** – et bientôt le **COMBAT** – de **TOUS CONTRE TOUS** a commencé. Ceux qui prétendent le contraire sont soit des ***lâches*** qui **fuient** la réalité, soit des ***menteurs*** qui la **truquent**, soit des ***imbéciles*** qui ne la **perçoivent pas**.

A . LES İLLUSİONS DE L'ÂGE D'OR PAR LA RUDESSE DE VİE

1– Madame Roudinesco et le patriarcat

À la page 27 du présent travail, j'ai cité Mme Roudinesco réfutant l'existence du patriarcat : j'ai un peu taquiné cette psychanalyste de renom pour cette prise de position par l'existence des ***patriarches*** mentionnés dans la *Torah*. Mais qui dit patriarches ne **justifie pas** nécessairement qu'il y aurait jamais eu une

institution du nom de ***patriarcat***. En ce sens, Mme Roudinesco est totalement justifiée dans son jugement. ***Officiellement*** **oui**. Mais à l'époque où se placent les faits, il est douteux qu'on ait pu enregistrer formellement, par écrit, le phénomène en question ; ce qui fait que l'on peut le nier autant qu'on le veut. Et, sans donner tort à Mme Roudinesco, je me dois de lui expliquer (mais à tellement d'autres aussi qu'elle voudra bien ne pas s'en offusquer !) en quoi le **PATRİARCAT FUT BİEN UNE RÉALİTÉ**, et pas forcément réjouissante, n'en déplaise aux ***machos*** qui en savent, là-dessus, moins encore que beaucoup d'autres. Évidemment, c'est parce qu'il est **lié à l'histoire des paysages agraires** que j'aborde cet aspect des choses.

J'ai décrit, plus haut, la période **paléolithique** en **Europe** comme celle de l'**errance raisonnée**, et même **"**savante**"**, selon les saisons et leurs ressources en biens alimentaires et matériels divers, sous l'autorité des **mahousses** – ces « ***vénus*** » ridiculement désignées de la sorte par des préhistoriens manifestement perturbés – et le **collège matronal** de ***sœurs*** *d'un même clan*. L'albanais – par son ancienneté – éclaire fort à propos cet aspect des choses en nommant ***MÓTËR*** la parente « *sœur* » et ***FEMİNE*** les « *enfants* », qui « révèlent » **l'organisation familiale**, **clanique**, **tribale** des Humains, sous l'**autorité des FEMMES**, la divination (shamanisme), les soins, les décisions essentielles (sauf sur les terrains de chasse) étant de leur responsabilité, la « **collégialité** » de l'**éducation** apparaissant donc comme **partagée** (j'y reviens plus bas) et la définition de la **parentèle** étant, à l'évidence, **non masculine**.

Sans être douce, et encore moins **mollassonne**, la **vie** était sûrement plus calme, plus lente ou **moins heurtée**, **plus profitable**, à cette époque (malgré les crimes rituels des **sacrifices** d'enfants sur lesquels je vais revenir aussi), en dépit de l'extrême austérité du confort matériel ; et c'est probablement à partir de cette réalité, qui n'est pas une conjecture, que s'est installé le mythe de l'**Âge d'Or** et du **Paradis Perdu**, que les Humains n'ont pas inventés. Dans le vocabulaire le plus archaïque que l'on puisse scruter, on n'aperçoit **pas**, en effet, les **traces**

d'une violence **guerrière** ou criminelle manifeste et pesante (j'essaierai de le montrer dans un autre travail). Donc, s'il y a eu patriarcat, **et il y a eu patriarcat**, ce fut de façon **subreptice**, **insensible** presque, du fait de la ***MOBİLİTÉ*** de vie qui l'a **escamoté**, ou, tout au moins, rendu **imperceptible** et comme **insensible**. Peut-être même **inapparent** ; mais **pas inexistant**. **İNNOMMÉ en tout cas** ; et cela donne, à la fois, tort et raison à Mme Roudinesco. ***De facto***, **OUİ** ; ***de jure***, **NON**.

Il faut donc laisser à la religion chrétienne et à la théorisation politique « socialiste » le vocable *patriarcat*. Pas un auteur classique grec ne l'a employé, et le mot appartient pourtant à cet idiome : Hérodote, toutefois (Œuvres, 1, 200) use du terme ***patria*** pour désigner la « **descendance** ». *Par contre*, les Septante ont employé (283-282 av. J-C) ***patrarkhos*** et ***patriarkhès*** pour « **chef de famille** ». Quant à ***patriarkhia*** = « **patriarcat** », il a désigné la « dignité » religieuse des chefs religieux chrétiens, tel de Basile le Grand (mort en 379), et se rapporte aux églises autocéphales. Mais il n'est pas d'un usage massif. Dans le *Nouveau Testament*, il apparaît dans les *Actes des apôtres* (II, 29) ou l'*Épître aux Hébreux* (VII, 4). Pour le reste, on s'en remettra à Fourier et à sa définition de la chose comme 3e temps du 3e échelon du 1er âge du « mouvement social »…

De ce point de vue général, ceux qui réfutent le **matriarcat** comme rival du patriarcat n'ont pas tort non plus : **aucune *institution*** de ce genre n'a existé, ni de près ni de loin, même si la *chose* est, pour moi, avérée avec beaucoup de restrictions toutefois (rev. *Troisième Section*, I, 2, c, pp. 96 sq. dont *e.g*. p. 102). C'est ce que j'ai nommé **mahoussat-matronat**, je n'y reviens pas. *Par contre*, il est temps de comprendre ce que fut le matronat dans les rapports HOMME/FEMME, au temps *paléolithique* et *mésolithique* (et possiblement au *néolithique ancien*).

2 – Le mahoussat et son arrière-plan du patriarcat tacite : marginaux et “fondamentaux”

a. l’intégration des célibataires : la *LUTTE* pacifique des marginaux

Je l’ai dit, la **société** de ces **âges farouches** (mais pas forcément « sauvages » de ***foras*** = « dehors », latin) préhistoriques et plus sûrement **protohistoriques**, tout en rudesses, oscillait entre ces **deux** pôles (et eux seulement) que sont le **SOLİDAİRE** et le **SOLİTAİRE** (v. p. 94, *sq*.). Dans l’organisation de la vie sociale des **bandes** telles que je les ai décrites à partir des éléments probatoires que j’ai dégagés de mes recherches et exposés plus haut, le groupe **solitaire** vivait ***latéralement*** à l’autre, le **solidaire** – dans tous les sens du terme –, donc dans une sorte de ***chacun pour soi***, quand bien même l’union des **JEUNES “célibataires”**, qui le composaient, ait-elle été bien réelle. L’expression “*solitaire*” s’incarnait alors ici dans la **RİVALİTÉ**, née du besoin de rejoindre le groupe familial solidaire (d’adultes et d’enfants) afin de se joindre à lui pour assouvir le **besoin sexuel** et son ***plaisir*** annexe**,** le désir d’avoir une *descendance* devant être encore des plus flous, la perception de la paternité n’étant probablement pas clarifiée.

Toutefois, contrairement à ce qu’ont prétendu Darwin et Freud, ce désir d’union et de participation à la vie familiale – pourtant beaucoup moins insouciante que la vie dans le groupe célibataire – ne se réglait pas « *à la sauvage* », je le répète, **en tuant le père**, les Humains n’étant pas, quand même, des animaux, quoi qu’en prétendent certains de nos contemporains, actuellement en régression intellectuelle grave et accélérée par rapport à la réalité. Pour être «***éligibles***» (dirait-on de nos jours pédantesques) à ces faveurs et “responsabilités” (chasse, protection du groupe et collaboration à ses travaux) cette fois, sans doute, à l’image des animaux – mis à part la violence possiblement mortelle qui est la leur parfois – les jeunes hommes du groupe ***marginal*** des ***solitaires***, devaient se

départager en s'affrontant selon des règles matérialisées par la **LUTTE**, celle-ci étant sûrement bien plus proche de la lutte dite «***gréco-romaine***» ("*de la tête à la ceinture*" pour les prises à porter) que du ***catch*** (pauvre en règles limitatives précisément, et brutal). Je fonde cette proposition affirmée à partir des nombreux exemples de lutte à travers le monde, lesquels ne donnent pas lieu à des combats sauvages mais comme « ritualisés » : mongole, japonaise (*sumo*), *bara* (malgache), *wolof* (Sénégal), turque, bretonne (*gour*, pour *stourm* = combat), etc., que j'ai bien été obligé d'examiner de près puisque **personne, que je sache, n'a jamais éclairci quoi que ce soit de cette question**.

Je note, d'abord, que, du point de vue « classique », ***luctare*** (latin) ou ***lug^{U}idzô*** (grec) – = « dompter » (sans doute) – signifient aussi « plier, courber », renvoyant à des sources comme celle du letton et du lituanien ***lokans*** et ***lugnas*** = « flexible », ou du norrois ***lykna*** = « fléchir le genou », ***luga*** étant le « **JEU** », encore en letton. Le turc (son pays étant très célèbre pour ses lutteurs) précise du reste bien les choses avec ***güreş*** = **«** lutte »**, *güreş tutan gençler*** = « *les **JEUNES** qui luttent* »**, *gures geleneği*** = « *la **tradition** de la lutte* ». Le japonais ne dit pas autre chose, avec ***sumoo o toru*** = « *faire une **partie** de sumo* », ***tôron*** = « ***DÉBATTRE*** » (qui n'est ***pas*** « ***se battre*** »), ***toriningu*** étant l'« *entraînement* ». Ce qu'appuie l'iranien qui distingue ***palawâni*** = « le ***sport*** de lutte », de ***jang*** = le « combat ». Aussi bien le mongol, lui aussi réputé pays de lutteurs, précise-t-il que sa lutte ***sportive*** est la ***bailda***, par rapport à la lutte pour la vie, par exemple. Car la **lutte-**« **sport** » signifie « **contre-souffrance** », le mot ***sport*** étant anglais par aphérèse de l'ancien français ***déporter***, « **porter** » ayant entre autres sens celui de « **souffrir** ». L'albanais, très précieux en l'occurrence à cause de son ancienneté européenne, assimile, en effet, la **lutte** = ***mundje***, évidemment à la **peine** – ***mundóhem*** = « se donner du mal » – à ce qui est « ***POSSİBLE*** » =***mundsh/ëm*** : il était possible au vainqueur d'intégrer le groupe solidaire.

b. la connivence tranquille des “fondamentaux” : sœurs-mères, pères putatifs, oncles et aïeuls du patriarcat tacite

La **langue** est un « outil » vraiment irremplaçable et les mots des **révélateurs** impitoyables. Plutôt que d’ergoter de façon **oiseuse** sur le ***patriarcat*** et le ***matriarcat***, supposés ou réels, mieux vaut s’en remettre aux idiomes qui disent bien ce qu’ils ont à dire quand on les scrute et les sonde sans **idées préconçues**. Quand **Darwin** dit que les fils tuent le père, et que **Freud**, séduit, lui emboîte le pas, sur quels faits objectifs et vérifiés ont-ils assis cette présomption ? N’est-ce pas plutôt en recourant à une sorte de **prosopopée des mythes**. Alors, on pourrait leur opposer Saturne dévorant ses fils qui est l’exact contraire de leur thèse, et qui a le mérite de s’appliquer *par transfert* au lions qui tuent les fils d’un rival pour s’accoupler à leur mère. Aussi bien le lion dominant peut-il tuer sans hésitation les jeunes mâles – ses fils – devenus adultes et trop « entreprenants » à l’égard de toutes les femelles de leur troupe Comme quoi, il ne faut pas abuser des comparaisons et du mélange des genres. D’ailleurs, en ces temps lointains et incertains, **de quel père parle-t-on ?** Car s’il n’y a jamais eu de *matriarcat* formel, la **MATRİLİNÉARİTÉ** – qui est aussi un pouvoir – a bel et bien existé (et survit encore de nos jours, même si elle est amoindrie).

Dans les **bandes**, qui portent leur nom, les **femmes**, sont, on l’a vu, en **position** dominante (je l’ai suffisamment justifié !). Cependant, je tiens qu’elles n’en ont jamais abusé, sans quoi la notion d’**Âge d’Or**, même si elle a été surfaite ou sur-interprétée, n’eût jamais existé. C’est une évidence. Comment décomposer, **expliciter**, alors, cette notion de ***matronat*** dont j’ai dit que celui-ci était caractéristique – aux temps des déambulations – de la **“société”** du mahoussat ? Le plus simple, je crois, est de reprendre l’albanais qui assimile la sœur à la mère par ***mótër***. Ce n’est ni de la confusion mentale ni de la singularité à tout prix, évidemment ; cela correspond au système des bandes où les femmes sont nécessairement apparentées, le nom même de ***matrone*** pour désigner la sage-

femme, l'**accoucheuse**, ***matrona***, renvoie à la ***matrina*** romaine, la « ***petite mère*** » comme l'on appelle volontiers celle qui vous « **met au monde** » autant – en un sens – que la femme qui vous a porté, votre mère propre, avec qui elle partage, par ailleurs, le mot ***couches***. Et, naturellement, la sœur convient tout à fait à ce « rôle ». C'est en ce sens que l'on a pu forger les mots de ***commère*** (sans péjoration, elle viendra en des temps plus futiles), et de ***marraine***. A cet égard, il est bon de relever que, quel que soit la personne ou la chose en cause, on ne parle jamais que de **parrainage**. Et voilà l'indice de fond. C'est que, derrière la **réalité** « *officielle* » (pourrait-on dire en d'autres temps), **reconnue** en tout cas et seule valide, en apparence, se cache une **autre réalité**, aussi **effective** cependant : celle, des vrais décideurs ; des **vrais maîtres** peut-être, les **FRÈRES CHOİSİS** (rev. pp. 114-115).

Ces hommes sont probablement devenus les **pères putatifs** des enfants – dont les fils – de leur sœur, leurs **pères nourriciers**, étant sans doute parfois leur vrai père, car on ne peut pas passer par profits et pertes la consanguinité incestueuse de certains pharaons, le rite romain de l'adoption, et autres signes d'une filiation parfois trouble. Que ces particularités aient échappé aux vrais pères quoi de plus normal en des temps où les connaissances étaient encore limitées et le genre de vie discontinu, « délocalisé » même, du fait du phénomène de la traque et de la chasse qui éloignaient les hommes des campements durant des temps plus ou moins longs (*cf*. *Inuits* à la chasse aux phoques, les femmes voyant leurs **menstrues interrompues** pendant ce temps**…**). Cette particularité de fusionnement du grand-père – ***avus*** (latin) – et de l'oncle – ***avunculus*** (latin) – **maternels** comme **parents dominants** est très révélatrice de la prééminence des lignées féminines. Et quand Darwin ou Freud parlent du **meurtre du père**, peut-être est-ce ce **père-là**, l'**oncle**, qui est en cause. Après tout, cette parenté était un peu, en quelque manière, le pendant de celle de la **marraine**. Peut-être même, la confusion a-t-elle atteint le phénomène du **cousinage**, outre ce que j'en ai dit à propos des « **frères germains** » (v. p. 221).

B . L'INTÉGRATION DES MARGINAUX "PÉRENNES" ET OCCASIONNELS : CÉLIBATAIRES ET CHASSEURS

1– la déflagration de la sédentarité dans les familles

En mettant fin aux déambulations permanentes, les Humains ont **bouleversé leur vie de façon radicale**. C'est pourquoi, Sahlins et Harari –entre beaucoup d'autres mais avec plus de violence (Harari voit l'agriculture comme le « *péché originel* » !) – ont **stigmatisé la sédentarisation** en en faisant la source réelle du **malheur** de l'Humanité. Je ne partage pas leur prise de position car je ne crois pas que le ***bonheur*** soit en cause ici, surtout si on l'estime, comme ils l'ont fait, en **heures** passées à assurer sa **subsistance**. Je ne vais pas reprendre le **poncif éculé** qui veut que « *l'homme ne vit pas que de pain* » ni lui opposer son **contraire cuistre** du « *primum vivere* », car, encore une fois, la sédentarité ne me paraît pas être un fait à banaliser.

La **réunion** des diverses unités des bandes, femmes enfants (éventuellement « vieillards »), post-adolescents célibataires, chasseurs adultes mâles) a joué comme un ***révélateur*** des uns par rapport aux autres. Le monde des **sœurs** a été brutalement confronté à celui des **frères**, lesquels ont affronté aussi leurs **semblables choisis**. Les « statuts » pour frustes qu'ils fussent, ont dû en étonner plus d'un qui les découvraient comme inopinément. C'en a été **fini**, donc, de la **tranquillité**, même relative, du monde plutôt paisible de ce que l'on peut appeler la ***famille***, tout à coup envahie par l'arrivée, perçue comme **massive** et forcément **turbulente**, des jeunes **lutteurs** et des mâles habitués à la violence de la **chasse**. On s'explique beaucoup mieux les rivalités opposant les ***rémus élus*** et **intégrés** au groupe avec leurs aîtres et leurs aises, et les ***romulus*** de toute sorte rompus au vagabondage. Les genres de vie des uns et des autres ne pouvaient que s'affronter, et la « Bible » rapporte fort à propos, le **berger** *Jacob*, cadet probablement « choisi » et peinant à prendre soin de son troupeau en **ami**

des animaux, indisposé par *Ésaü* son **AÎNÉ** le **chasseur**, **tueur d'animaux** en quête d'une **nourriture toute faite**. Ou encore Caïn, le paisible **éleveur de plantes** provoqué au temple par les offrandes d'Abel le rude **éleveur de bêtes**. De pareilles disparités, confrontées quand même plutôt abruptement, ont dû tendre les relations de gens peu policés par le côtoiement quotidien.

2 – les surprises de la généalogie et l'ouverture à la violence

Les **situations nouvelles**, quand elles sont **vraies**, sont donc inattendues et forcément toujours surprenantes quand ce n'est pas **dérangeantes**. Vouloir **savoir si**, dans l'établissement des premières structures agraires, **l'élevage a précédé l'agriculture** ou si c'est l'inverse qui s'est produit n'a, à mes yeux, aucun intérêt en géographie. Et quand Meynier *suppose* que les « *vrais* » (?!) *openfields* (qu'il ne définit d'ailleurs pas à l'occasion) ont attendu avant d'apparaître que l'*assolement* fût au point, non seulement il perd son temps mais, surtout, s'attarde à des broutilles farfelues, pour la raison évidente que c'est le même verbe qui, originellement, a servi à dire « **cultiver** » et « **élever** », en des **sites** tellement **disparates** et **éloignés** en Europe (Armorique, Ibérie, Croatie, Finlande) qui, s'il n'y avait pas de communauté humaine pour l'éclairer, cela pourrait passer pour incongru. D'autant que l'institution de l'**ENCLOS** vaut tout autant pour le **jardin**, ***garden*** (végétaux), que pour la **cour** ou **corral** (animaux), ***yard*** (l'anglais rendant comme palpable l'**assonance** des deux mots). L'important était de s'installer "confortablement**"** et en toute sûreté.

Par contre, il semble que le séjour définitif, en un même lieu, ait été, là aussi, un **formidable révélateur**. Les animaux, immobilisés pour la nuit dans le parcage-pacage, ont dû – d'une manière ou d'une autre, plutôt en périphérie d'ailleurs –, faire découvrir involontairement, aux Humains, la notion de **fumure** par l'apport de leurs déjections et susciter, progressivement, l'invention de l'**assolement pâturé**, sans doute déjà amorcé par le repos de la **jachère**, et peut-être l'existence de la **litière** des **humus forestiers** des hautes futaies, comme un

fumier naturel (rev. pp. 55-58), qui avait dû frapper l'imagination des Humains, par la **"**luxuriance**"** qu'il semblait générer. Avant d'en venir à une question beaucoup plus importante, il n'est pas inutile d'éclairer le vocable **jachère**, dont, une fois de plus, A. Rey et ses consorts sont incapables de proposer une solution plausible ; pis, Rey évoque un mot possiblement gaulois – **"charrue"** – pour définir une terre où celle-ci ne passe plus ! Il est tellement plus logique d'évoquer le verbe latin ***jacere*** qui renvoie à l'idée de *vacuité*, le vocabulaire juridique l'employant même pour signifier « *sans propriétaire* » ou « *vacant* », ce qu'est très exactement une jachère…

Mais, bien qu'important pour notre compréhension des paysages agraires, ce qui précède n'a pas provoqué un **choc inouï** dans la société humaine naissante. La réalité en est ailleurs et autrement plus importante. À dire vrai même *incommensurable*. Ce qui, en effet, a littéralement changé la face du monde en **SUBVERTİSSANT l'état ancien** connu jusque-là, est, à mes yeux, l'**ÉCROULEMENT** de l'univers du mahoussat, assez paisible pour être reconnu – quelle qu'en soit la cause (selon moi hyper-symbolisée) –, comme un **âge d'or**. Par l'étude raisonnée de la ***Langue*** – j'ai dit sur un échantillon d'une bonne cinquantaine d'idiomes – j'ai acquis la conviction que les **périodes préhistoriques** ont été **relativement pacifiques**. J'ai attribué cette **"**qualité**"** de vie au fait que c'était les **femmes** qui organisaient les conditions générales d'existence en **groupes** *relativement* **indépendants** et non foncièrement rivaux, avec l'appui, involontaire et cette fois indépendant de l'action féminine, de la **rareté démographique des Humains**.

La découverte – **de l'intérieur** des bandes – du système de ***favoritisme*** à l'égard de leurs **frères**, sans doute **cadets** (plus jeunes et donc moins rigides) dans la pratique du choix préférentiel pour jouer les **pères nourriciers** (*cf*. le cordon offert en la circonstance, le ***RAKHİ-BHAÏ***, pp. 114-115), et son système *avonculaire* qui en a été produit avec **patriarcat subreptice** (et rôle forcément protégé et influent de ces parents latéraux) a enclenché une **VÉRİTABLE**

RÉVOLTE chez les frères lésés, dépassant par son ampleur – et de très loin – les meurtres ordinaires dus à l'ambition, attisée désormais par une cohabitation de **proximité** pouvant tourner à la **promiscuité**. La phase (en Orient, Proche ou Moyen) probablement très courte d'un ***RÉGİNAT*** hérité du **mahoussat**, avec un maître des jardins et des autels, véritable régisseur agissant au nom de la reine – le ***Rav-Bani*** – choisi sans doute comme le frère préféré, a dû encore faire monter le ton et les conditions des affrontements.

Pour ma part, j'estime que c'est à cette époque-charnière que l'**institution *royale*** a pris son essor, les frères aînés, s'estimant lésés, ont dû **masculiniser**, ***viriliser*** même, la société complexe en cours de constitution, en **bouleversant** le **vocabulaire**, comme je l'ai déjà suggéré par ce que j'ai désigné comme la **GRANDE SUBVERSİON** (*cf*. par exemple la masculinisation, incomplète du reste, du nom des arbres que j'ai exposée plus haut, pp. 101-102). J'estime même, par le génitif comme moteur de la Langue (d'où le nom très clair de ce *cas grammatical* des langues à déclinaisons) que **le nom du ROİ** a été extrait du nom de la **reine**, ***regis*** sorti de ***regina***, a été simplifié en **rex**. Pour mémoire, je rappelle, que le nom de la ***mahousse*** (ma ***régisseuse*** des troupes paléolithiques) renvoyait à la notion de « grandeur, éminence, majesté » en gallois – ***mawredd***, de ***mawr*** = « grosse, grande », comme le ***mawhou*** (du Bénin, Togo, Ghana) évoque la ***Divinité*** (**w** = **ou**, dans les deux cas), comme, également, « ***COMMANDER*** » fait ***GÄNGEİN*** en allemand (avec ***GAN-***, racine essentielle du nom de la « femme »).

Le nouveau régime socio-politique, qui, évidemment, ne s'est pas établi en un jour ni complètement partout, je le nomme ***patrocratie***, car ce sont les frères aînés, devenus des **pères** de famille – ***pater familias*** à la romaine –, qui ont institué la transmission du pouvoir à leur **fils**, en **ligne directe**, au lieu que ce soit les **oncles** qui le fassent pour leur neveu préféré (avec la bénédiction des frères des grands-mères, les **grands-pères**, qui pourraient revendiquer, eux, les termes du **patriarcat**, racine ***arkh***- grec = « ***ancien*** », « ***commander*** »). Ici

encore, les ***chasseurs***, désormais sédentaires, ont pu observer les rapports sexuels entre animaux et comprendre, la durée aidant, comment s'effectuait la fécondation des femelles, phénomène qui leur fut facile de transposer chez les Humains. Quant à l'**ambiance générale** de vie, elle a évidemment durci les rapports de groupe à groupe : la **violence** qu'exigeait la chasse à l'époque de l'affrontement direct avec les animaux (un cerf ou un renne blessé, *a fortiori* un bison ou un cheval, pour ne rien dire d'un mammouth, est extrêmement dangereux), s'est reporté dans le domaine qui allait devenir celui de la **guerre**. Aussi bien, la sédentarité, procurant des **ressources** très sensiblement accrues, et **stockées** pour les surplus, a naturellement attisé la convoitise des bandes encore errantes qui a transformé le ***gaaing*** pacifique en ***gang*** au sens actuel d'association de malfaiteurs. C'est en ce sens aussi, que l'on peut parler d'une **SUBVERSİON** de la société.

C'est cette société, sous coupe masculine pendant des siècles, qui, aujourd'hui, est secouée par les **récriminations** et **revendications** féminines pour un changement en forme de *subversion*. J'observe que – comme lors de de ce que j'ai décelé et nommé la **grande subversion** –, c'est ce que je tiens comme le **propre des Humains**, la **LANGUE**, qui, là encore, est en voie de transformation. Si l'écriture inclusive est exagérément compliquée à utiliser couramment, la **féminisation** du **vocabulaire** est une revendication légitime quand on l'applique avec justesse et discernement. Je suis au regret de constater que ce ne fut pas le cas lors de la masculinisation du vocabulaire : si la ***main*** ou la ***maison***, par exemple (que j'ai mentionnées p. 117), n'apparaissent pas spécifiquement féminines, les **arbres**, *par contre*, porteurs des **fruits**, telle la femme, porteuse des **enfants**, pouvaient fort bien se concevoir de **genre féminin**. Pour autant, je doute que le **bocage**, à maillage plutôt **orthogonal** et plaqué jadis sur les tracés **ovoïdes** et les **ondulations** des ***gaigneries/openfields***, puis détruit par un remembrement aveuglément bureaucratique, retrouve jamais le dessin plus

souple et chantourné des premières fondations agro-pastorales de la sédentarité naissante.

PROPOSİTİON POUR UNE VÉRİFİCATİON À RÉALISER

De cette étude, et du point de vue particulier des **structures agraires** en **Europe**, je crois possible de tirer les **conclusions** suivantes concernant le **rythme**, sinon la chronologie exacte des **influences** successives :

les **TRÊVES** de sédentarisation paraissent remonter aux plus vieux occupants que je ne saurais nommer, et leur trace linguistique et presque effacée aujourd'hui, si ce n'est à travers une toponymie plus guère comprise, leur emprise territoriale étant assez floue.

Pour le temps des **GAİGNERİES**, il serait celui des **Gallo-Ligures** (*latissimo sensu* : Gaëls, Gallois, Gallo-Wallons, Celtibères divers, dont Basques, Provençaux, Étrusques…), Croates, Balto-Finnois, dont les populations, étaient probablement de fixation littorale (Atlantique, Méditerranée occidentale et annexes) y compris les deux dernières : les Croates, en ce cas, pourraient être légitimes à se réclamer d'une origine primo-illyrienne et les Balto-Finnois seraient, alors, localisables sur les rives orientales méditerranéennes, y compris la mer Noire. Les structures agraires, contrairement à celles des trêves (très rudimentaires) seraient calquées sur le système « *en arête de poisson* », évolué toutefois.

Quant à l'**OPENFİELD**, il remonterait aux temps de l'invasion néolithique, hautement caractérisé en Hongrie dont les marques linguistiques sont singulièrement fortes et nettes, l'influence invasive gagnant vers l'Ouest (*cf*. les *maezou* bretons, le gallois, etc.). Vers l'Est, les Slaves représenteraient les populations mixtes indigéno-invasives. Les marques linguistiques arabo-aryennes sont beaucoup trop fortes pour être tenues pour secondaires.

Restent les Germains (Francs, Angles, Saxons, etc.), avec leurs ***land*** et ***feld***, qui, à mon sens, représentent les derniers **défrichements** en Europe : ***Boches*** = **"***Hommes des bois***" ?**), ils adopteront l'*openfield*, inventeront le **bocage** généralisé (Anglais, à partir de modèles rustiques). Les Scandinaves seront les derniers à humaniser l'environnement, car les plus au Nord (leur nom, pour moi, ne vient pas d'une supposée et archaïque **"**île**"**, mais du fait qu'on les trouve en **montant** en latitude (***scand*** = de même racine qu'**escalade**, **échelle**, etc.).

ÉBAUCHE D'UNE RÉFLEXİON FİNALE
ou
le singulier diagnostic du docteur Cyrulnik

Je n'ai évidemment rien contre l'*auteur* cité ci-dessus, et j'ai suffisamment le sens du ridicule et de la sottise pour ne pas **"**m'en prendre**"**, *gratuitement* et sans raison à une célébrité. J'ai donc simplement choisi le célèbre docteur en fonction du fait qu'il est totalement **emblématique** d'une certaine pensée qui se dit (sans doute sincèrement) scientifique, mais qui, en fait et peut-être à son insu, est profondément imprégnée de **religiosité** et de **machisme** "*soft*", lesquels, à mon sens, obscurcissent la puissance et la portée de l'analyse vraiment scientifique, objective et dépassionnée. Plus bas, je vais commenter brièvement quelques mots de la *Conclusion* du dernier ouvrage en date du célèbre docteur (*Des âmes et des saisons*, Od. Jacob, 2021).

De fait, léger détail, j'ai moi aussi, traité d'**éthologie humaine**, concept que j'ai défini dès 1972/73, dans les *Cahiers Nantais de Recherche* (*ISSN 0755-9232*), que j'enseignais à mes étudiants depuis **1967**, pour essayer de définir une **troisième voie** à la **vie en société** qui ne fût sous la coupe **ni** de l'**écologie** – que je voyais déjà monter comme un possible terrorisme de l'idéalisation des coléoptères ou des cucurbitacées – **ni** sous celle de l'**économie**, réductrice de la dignité humaine par survalorisation du profit ; cette troisième voie était celle de l'**éthologie**, au sens propre du mot et non son **exportation** hors du monde animal ou, pis encore, sa ***retransposition*** chez les humains à partir des animaux, ce qui est comme une **paresse** ou une **faiblesse** de la pensée efficace. Selon ce point de vue, l'éthologie humaine (pléonasme nécessité par sa vulgarisation par Tinbergen, puis Lorenz) renvoie aux **COMPORTEMENTS** entre humains au nom du respect moral réciproque. Le verbe grec ***ethô*** reporte effectivement au latin ***suesco*** qui signifie « s'habituer », et je trouve sublime le commandement qui préconise « ***Deviens ce que tu es*** », en t'habituant à ***toi-même*** (*cf*. Socrate) et aux autres éthos (***ἔθος***) = « coutume, usage » en grec. Ce que l'Humain peut, là où l'animal est impuissant : l'usage de la **PAROLE**, le recours à la **Langue**. Le

VERBE, comme l'a fort bien compris un certain Jean (l'évangéliste) qui, simplement, a oublié que l'on ne *confond* pas la Terre et le Ciel. Dieu, ici, n'a rien à faire. C'est bien pourquoi, j'assieds, autant que faire se peut, l'un de mes axes et moyens de recherche sur l'étude du **sens *originel*** des **mots** (sorte d'étymologie sémantique, pour autant que j'ose ce monstre linguistique).

Combien eût-il mieux valu, cependant, que ce fût un dieu qui nous eût créés : pas à cause de sa bonté, de son indifférence ou de sa vindicte, dont personne ne sait rien du reste ; simplement, il serait allé plus vite à nous remettre à notre place, et l'aurait fait depuis longtemps. Et, probablement, quand même, sans méchanceté : à quoi servirait-il que Dieu soit abrupt d'intention ? Franchement !

Avec la ***Vie-créatrice*** (ma position personnelle), c'est de tout autre chose qu'il s'agit : la **VİE**, d'après ce que j'en observe et en perçois – et qui m'éloigne toujours davantage de cette notion imbécile, flasque et informe qu'elle ne serait que le ***Vivant*** des scientifiques asservis à la religiosité – n'est pas impitoyable : elle est **hésitante** (par ignorance d'où il lui faut aller), mais **déterminée** (et ce n'est pas une antinomie), car ***implacable*** ; ce qui la fait aller sans cesse de l'avant mais en ***tâtonnant***, de sorte qu'il y a sans cesse aussi des **accidents** de parcours. **Proliférante**, dans le même temps, elle se ***complique*** d'autant plus de la multiplicité de ses **avancées**. Enfin, dans sa marche en avant, ***irrépressible*** et ***erratique***, mais en ***accroissement*** toujours de ses acquis, elle n'est **pas** un **chaos** total : elle progresse ***silencieusement*** et ***secrètement***, **invisible**, **imperceptible**, **imprévisible** ; en ***tapinois***, pour utiliser une forme plus imagée. Il en résulte que nous ne savons **JAMAİS** de quoi l'**AVENİR est lourd**, et la **témérité** aveugle de nos comportements nous emporte constamment ***à l'envers*** de ce qu'il faudrait probablement faire, sans qu'on sache si une conduite autre est possible. Et cela de **plus en plus**, l'illusion de notre puissance technique nous rendant de **moins** en **moins** conscients des conséquences de nos actes.

Boris Cyrulnik – qui aime bien “touchoter” ces questions bioécologiques sans avoir du tout, me semble-t-il, l’esprit expérimentateur qu’exige cette discipline extrêmement concrète, car il est trop arc-bouté sur sa *neuro-écologie* pour se colleter avec les faits triviaux qu’il faut ***personnellement*** désenfouir et traiter (la seule critique du travail d’autrui n’a aucune valeur) –, vient précisément de faire paraître un travail – apparemment – en relation avec ce domaine. Une trop grande tendance à l’abus de la métaphore, par ailleurs, “littératurise” excessivement le sujet traité, dans le compte-rendu fait par Mme Delaisi de Parseval (journal *Libération*), délirant de compliments outranciers, qui ne nous apprend quasiment rien, si ce n’est que les êtres humains ont un « ***corps carrefour de pressions écologiques et leur âme un carrefour de récits*** ».

Cet aspect déraisonnablement spirituel (ou cérébral) – que vient faire l’**ÂME** dans un récit « scientifique » ? – n’explique rien : Mme Delaisi s’échauffe à propos de la « ***bandelette génétique*** (qui) ***en s’ajustant aux incessantes variations du milieu, produit des développements différents*** », idée « ***déclinée*** » abondamment dans le livre selon sa thuriféraire qui le rapporte presque avec dévotion. D’abord, le *milieu* n’est **pas** incessamment **variable** sur le **FOND** de sa constitution, le seul qui compte ; et, surtout, ces “ajustements” ne représentent que les **adaptations** ***fonctionnelles*** des **vivants** aux ***FLUCTUATİONS*** du **complexe méso-environnemental** (seule expression correcte pour les situations écologiques), indispensables à l’**ÉQUİLİBRE vital**, et ne concernent-ils encore que le ***PHÉNOTYPE actif*** : jamais le ***GÉNOTYPE constitutif*** ; sans être « à la marge » (comme on dit de nos jours), elles ne sont pas essentielles, sans quoi notre existence serait une suite ininterrompue de soubresauts et de foucades en tête-à-queue.

Si c’est Cyrulnik qui s’exprime de la façon rapportée par Mme Delaisi, c’est très grave : car cela voudrait dire que l’auteur n’a pas compris ce qu’il prétend traiter ! En toute hypothèse, je ne vois rien, dans le rapport de la journaliste, qui

montre que Cyrulnik a saisi ce qui se passe **réellement** et **actuellement**, entre l'être humain et le complexe méso-environnemental (**MİLİEU** et **ENVİRONNEMENT**) d'aujourd'hui et de demain. Je crois indispensable de ne pas suivre le tout-venant quotidien non plus que l'idéologisme écologique qui use indifféremment d'un mot ou de l'autre, par soumission à une anglomanie sommaire qui a déformé **notre** « ***environ*** » en l'adoptant ; comme si le ***milieu*** de la **CLAİRİÈRE** pouvait être remplacé par l'***environnemen*t** de la **FORÊT**, ou comme si l'**environnement DÉSERTIQUE** pouvait passer pour le **milieu OASİEN !** Les **Sciences** ne peuvent pas se permettre des fantaisies d'**Humanités** en délire.

J'ai accordé une toute particulière attention à ce qu'a dit Cyrulnik dans sa ***conclusion***, car celle-ci, pour celui qui en use, est un moment d'extrême tension de ce que l'on a eu à dire dans un texte important. En écrivant ce qui va suivre, Boris Cyrulnik m'a mis hors de moi, car il a annihilé – en la développant – une *superbe* idée que j'aurais (*presque*) pu écrire (« *nous sommes victimes de nos victoires* ») : *« Pour ne pas mourir nous avons **DÛ domestiquer** l'agriculture, élever les animaux pour les **manger**, et inventer le monde de l'**artifice** des **mots** et des **outils**. Mais, dans les **élevages industriels naissent** les **virus** et les **pestes** qui nous **détruisent**.* ». Il y a là un compactage d'**erreurs**, de **fautes**, d'**à-peu-près** et de **contre-vérités** absolument **STUPÉFİANT** tant il est **İNCOMPRÉHENSİBLE** sous la plume d'un auteur de sa réputation. En tout cas **il m'est impossible de laisser passer cela sans réagir** (*op. cit.* ci-des-, p. 293).

Lorsque Cyrulnik écrit que nous avons « ***dû*** » domestiquer l'agriculture, se rend-il compte que, du même coup**, il nous exonère de la faute qu'il nous reproche**, puisque nous avons, par le fait, été **CONTRAİNTS** d'**inventer** l'agriculture, et **non** la « **DOMESTİQUER** » comme il ose l'écrire : où a-t-il pris qu'il y aurait eu une ***agriculture sauvage*** que nous eussions dû mater pour la mettre à notre merci ? !!! La moindre des choses est quand même d'écrire en français sensé, *a*

fortiori quand on est donné pour être un penseur de talent… !. Sahlins a dû se retourner dans sa tombe s'il a eu rumeur de cette obligation d'**inventer l'élevage** pour pouvoir consommer de la **viande**, alors que des générations indénombrables d'hominidés se sont repus de celle des **animaux piégés** et **chassés** – dont elles vivaient presque complètement pour certaines d'entre elles – ; ce que notre auteur, là encore totalement « hors-piste », « *caviarde* » allègrement.

Beaucoup plus grave, pour un *médecin* se piquant d'écologie et d'éthologie : voici, maintenant, que les **élevages industriels PRODUİRAİENT** les **virus** et les **pestes** ! Mais où Cyrulnik est-il allé dénicher une **ÂNERİE** de ce calibre ? Je regrette : il n'y a pas d'autre mot (et l'on pourrait être même beaucoup plus sévère). Car les **virus** ne **« *NAİSSENT* » PAS** « *dans les élevages industriels* » : dans le Sud-Ouest français, par exemple, des élevages de canard frappés par les virus des **grippes aviaires**, sont *visités* par des **oiseaux sauvages migrateurs**. Les virus sont des nuisibles issus, le plus souvent, des **humus forestiers** ou des ***treps* steppiques** (lacis des racines à peu de profondeur du sol de la zone des **terriers**), comme ils hantent aussi les **cavernes** à chiroptères (chauves-souris) où l'accumulation des **fientes** et des parasites de toute espèce créent un **MİLİEU İNFECTİEUX** aussi dangereux que le sont les **interfaces sols/atmosphère** où s'effectue la **décomposition organique des matières vivantes** (*cadavérisation*). Les ***animaux*** qu'ils soient d'**élevage** ou du milieu **sauvage** ne sont que les **vecteurs** (parfois épargnés, par adaptation immunitaire, telles les chauves-souris) des maladies virales (voir **ANNEXES Tableau de la cadavérisation**, p. 266 *sq*.). Ce qui est **redoutable**, c'est le **nombre** et la **promiscuité** (résultante) des animaux élevés sur le mode dit industriel.

Quant aux « *pestes qui nous détruisent* » (aussi), évoquées par Cyrulnik, on voit mal à quelle actualité les rattacher, en raison du sens **archaïque** impliqué par le pluriel qu'il emploie. La **PESTE**, au singulier, celle, effrayante dite ***bubonique*** (telle la terrible « *noire* » médiévale, découverte par Yersin et Kitasato) ne

saurait être englobée dans cet ensemble où l'on range plus volontiers toutes sortes de parasites animaux et végétaux traités, sur le plan agricole, par les modernes**…pesticides**, honnis des « écolos ». Quant à « *command*(er) *aux eaux, plantes, animaux, et êtres humains* », Cyrulnik n'y est pas du tout : c'est plutôt l'**inaction** ou la **destruction** qui sont en mesure de « *nous écrase*(r) *tous* ». Les **inondations** spectaculaires qui ravagent les zones basses encombrées d'Humains et de leurs œuvres, les **animaux** massacrés puis réintroduits dans des milieux devenus inadaptés à leurs besoins (loups ravageant les estives), les **transferts** intempestifs d'**animaux** et de **végétaux** dans des environnements et milieux **exotiques** pour eux [*Jussie* des marais ou rampante (*Ludwigia peploides)*, écureuils, tortues, etc.)], et même les migrations erratiques d'**Humains *déracinés***, créent un désordre qui peut devenir mortel, en effet.

VİNAİGRETTE contre VİN COUPÉ

Et c'est ici que mon constat **diverge totalement** de celui de **Cyrulnik**, car j'ai pris acte, très tôt, de ces égarements contre quoi je souhaitais que fussent revus profondément les comportements humains (éthologie), en dénonçant aussi bien le **REMEMBREMENT** brutal et systématique des terres agricoles (**méconnaissance écologique du bocage**), que le **DÉPÉRİSSEMENT** inconsidéré des **centres urbains** au profit illusoire de leurs périphéries [*e.g*. *Cahiers Nantais de Recherche pour l'Aménagement*, 1971 (N°3), 1973 (N°6)]. La **différence fondamentale** existant entre les positions de Cyrulnik et les miennes tient au fait que s'il reconnaît que l'« ***homme n'est pas au-dessus de la nature*** » il ajoute qu'« ***il est dans la nature*** ». Or, pour moi, ***l'être humain n'est pas*** « **DANS** ***la nature*** » : ***il est* DE *la Nature*** ». Je ne crois pas aux formules flamboyantes ; au vrai : elles sont factices. En rejetant l'idée de domination, Cyrulnik est dans le bon sens, mais, *ipso facto*, en faisant des Humains des êtres **DANS** la Nature, il s'aligne sur Francis Bacon selon qui « *pour être **commandée,** la **nature** doit être **obéie*** ». Clinquant, car paradoxal et même antinomique.

Quant à l'***artifice*** des ***mots*** et des ***outils***, faute d'éclaircissement sur ces trois mots-ci, force est de relever qu'il n'y a là rien d'**artificiel** ni d'**artificieux**. De fait, les mots, la ***Langue*** donc, comme je l'ai énoncé au début de cette réflexion, a autant fait l'Humain que l'humain l'a faite : les mots sont une incomparable invention de la Nature, car rien chez l'animal n'approche de près ni même de loin, cet avantage extraordinaire que l'espèce humaine a sur les autres vivants. Ici encore, hors du domaine médical – où je ne saurais, sans *ridicule* et *outrecuidance*, juger –, je dirai que Boris Cyrulnik se cantonne trop dans l'à-peu-près (v. ֍ fin du §) : il se contente d'une formule clinquante ou lapidaire ; par exemple, quand il affirme que les « *étudiants faisaient **30 mois** de service dans l'Algérie en guerre* », il oublie que précisément il y eut nettement moins d'étudiants que de jeunes hommes des autres catégories socio-professionnelles à faire la guerre d'Algérie, ne serait-ce que par le seul jeu des ***sursis*** : j'étais l'unique bachelier (pour s'en tenir à ce diplôme modeste) de tout mon régiment (*9e Chasseurs d'Afrique*), les officiers mis à part**…**sauf ceux « *sortis du rang* ». Seule la « **classe** » **54/2/A** a accompli cette durée dite « ***des maintenus*** », à partir de Janvier/Février 1956 : je le sais, j'y étais.

֍ À propos, de « **famille** », par exemple, il se réfère, sans discuter à l'étymologie d'A. Rey (*DHLF*) qui en fait « ***l'ensemble des esclaves d'une maison*** », « ***étymologiquement*** » (ce qui s'appelle ne rien comprendre à ce que l'on écrit) et **ORİGİNELLEMENT** aussi, puisqu'il ajoute « ***PUİS tous ceux qui y vivent*** » (c'est moi qui souligne…). Et cela, au prétexte que ***famulus*** = « **serviteur** » aurait ainsi donné son nom à l'une des composantes de la ***gens*** (alors que manifestement il en ***TİRE***, au contraire, son appellatif, comme lorsque l'on dit d'une **servante dévouée** qu'elle est littéralement « ***de la famille*** »). Depuis quand, en effet, les **esclaves** seraient-ils les **fondateurs** de ce qui conduit à se dire « ***BİEN NÉ*** », être un « ***fils de…famille*** » (*cf.* ***FAMA*** = « réputation », latin), etc ? Personnellement, j'incline à croire que ***familia*** (*cf.* « ***paterfamilias*** ») s'enracine là où le fait la **femme** (***femina***), « *celle qui nourrit* », donc qui calme la **faim** = ***fames***. C'est, à mon sens, un lointain héritage des clans qui se réclamaient d'une **mahousse** dont la **famille** a été comme le **"***bien***"** de la **femme**, cette « ***ANCESTOR VERY OLD*** », des Anglo-Saxons, la ***PROMÈTÔR*** ; et que j'ai identifiée comme « ***poupée des Niéniéčs*** », les malencontreuses « ***vénus*** » des

préhistoriens ; ce que les Lapons nomment la **MÁTTARÁHKKU** ou « mère originelle » (*cf*. en grec **MÈTÈR + ARKHÈ !** = « la mère d'avant »). Car ce ne sont pas les ***domestiques*** qui fondent les maisonnées de la ***demeure*** (***domus***, latin, de ***morari*** = « s'arrêter, rester », du temps des campements mobiles paléolithiques). Tous ces à-peu-près boiteux suent **l'inintelligence** ; l'amateurisme tout au moins**.** Et l'on devrait s'étonner que la France perde pied dans la marche du monde ! Au passage, j'espère que vous avez goûté une dernière fois aux prétendues incompatibles affinités finno-ougrienne et indo-européenne, avec le nom de cette très vieille mère de l'Humanité.

Pour en revenir à B. Cyrulnik, quand il s'agit donc des **outils** qui relèveraient de l'artifice, que veut dire exactement le prolixe docteur ? Car, les **éthologues** sérieux, ceux qui, ne se contentant pas de compiler des travaux des autres mais **expérimentent** à longueur d'année sur les comportements animaux, au **terrain** où au **laboratoire**, ils ont, depuis longtemps, démontré que l'**animal** utilisait l'outil de manière naturelle : sans qu'on le lui ait appris. D'ailleurs, les premiers **humains** n'ont pas fait autre chose en utilisant, pour **arme** ou pour…**outil**, précisément, une **branche** arrachée à son arbre, comme ils l'ont fait du **caillou** ramassé au sol, qu'ils ont, par la suite, adaptés par le façonnement aux **travaux** quotidiens, à la **chasse** ou à la **guerre** ; en joignant par exemple le caillou et la branche ils ont inventé, cette fois, la hache du bûcheron ou du guerrier, ou bien le soc rudimentaire de la « charrue » primitive.

En se déconnectant de plus en plus du milieu agro-pastoro-sylvatique, dont j'ai essayé de rapporter à très grands traits la récente évolution, les Humains risquent **deux accidents majeurs** : le ***premier***, clairement perceptible, concerne les rapports conflictuels entre les **Humains** et leur **planète**, dont je donnerai, plus bas, l'exemple des pathologies envisageables. Le ***second***, se rapporte aux modifications que les Humains envisagent d'apporter à leur **nature** propre, modifications qui peuvent enclencher un conflit mortel à courte échéance de la Planète vivante elle-même, à moins que la catastrophe ne balaie définitivement l'Humanité du monde des vivants, en se trouvant un nouveau régulateur. Là

encore, je vais, plus bas, essayer d'expliciter – au moins – les données à envisager pour cette conjecture que je poserai.

Actuellement, enfermée dans l'atmosphère particulière qu'a créée la pandémie dite Covid 19, la population ne se préoccupe que de ce que l'on appelle, d'un terme trivial, le « *court terme* ». En toute hypothèse, les questions d'avenir, cela s'observe couramment, **n'intéressent pas** grand monde **sur le fond**. Certes, les écologistes et leurs affidés, plus ou moins proches, s'inquiètent de la situation climatique, de la possible disparition des réserves vitales (et pas seulement alimentaires), mais aussi du sort des « *espèces animales en voie de disparition* », du saccage de la végétation (surtout forestière), et d'autres sujets moins « prégnants », qui conduisent néanmoins aussi les plus extrémistes des pessimistes à préconiser le ***végétalisme*** intégral poussé jusqu'à une « décroissance » économique qui exaspère les esprits, peut-être, plus légers ou moins alarmistes. Personnellement, je n'incline pas à tourner en ridicule ces cris d'alarme, sauf s'ils conduisent à **des…inconduites notoirement sauvages**, auquel cas je souhaite que, non seulement on les condamne, mais, surtout, qu'on les **réprime** avec une **violence égale** à celle qu'ils mettent à détruire au lieu d'expliquer et de négocier, au besoin même de façon abrupte, sans concession, brutale si nécessaire. Il n'y a aucune raison d'être prétendument **"**miséricordieux**"** avec les brutes ou les imbéciles. Peu m'importe ce que l'on va penser, mais j'ai connu la guerre mondiale et j'ai fait la guerre (Algérie) ; et si je hais les méthodes déloyales ou sauvages (terrorisme, torture), j'entends **appliquer leur loi à ceux** qui s'imaginent pouvoir bénéficier de « compréhension ». Ce n'est d'ailleurs pas ce qui me préoccupe en tant que scientifique. J'y viens donc.

Ce que je redoute, c'est, sur le plan de la* VİE SUBİE*, que les* virus *(dont je considère qu'ils sont les* GARDİENS de la *MORT parce qu'ils sont les* RÉGULATEURS *de la VİE) envahissent inconsidérément l'*espace vivable *de notre planète, en raison d'une* surpopulation en mouvement excessif*, allant

à l'encontre des adaptations réalisées par la **VİE AGİE** *depuis des milliers de milliers de millénaires.*

Ce que je crains également, c'est, du point de vue de la **VİE CAPTİVE**, *la tentative transhumaniste de mettre en concurrence le CARBONE et le SİLİCİUM (dont on a envisagé naguère qu'il pouvait servir de fondement à la Vie). Dans ce cas, qu'adviendrait-il du heurt entre deux systèmes rivaux ? On a bien vu ce qu'il en coûtait de passer inconsidérément d'une forme de structure agro-pastoro-sylvatique à une autre, alors que, comparativement, cet exemple est quasi anodin tant il est incommensurable (au sens correct) à ce qu'est la VİE (dont on n'a encore trouvé de trace nulle part ailleurs que sur Terre).*

Et cela m'amène à mon point terminal, celui qui m'oppose radicalement et catégoriquement à Boris Cyrulnik qui fait de l'Homme un « **carrefour de pressions écologiques** *», donc «* **DANS** *» la Nature (comme le veut le neuropsychiatre) car, physiquement, il serait alors comme l'huile* **DANS** *le vinaigre (non miscible) : selon moi, l'humain est* **DE** *la Nature, comme l'une de ses* **composantes**, *tel, physiquement, que le vin est* **DE** *l'eau, comme l'eau est* **DU** *vin, intimement, quand on les associe. Ce qui rend l'Humain hautement co-responsable de ce qui advient dans notre monde. Il faut toujours en revenir à Anaximandre de Milet : l'inerte cherche inlassablement à récupérer les vivants,* **EUX QUİ ONT FAÇONNÉ LA PLANÈTE TERRE,** *la* **BİOSPHÈRE –** *notre domaine à nous* **BİOGÉONOMES (ou** *biogéographes***) –** *qui ne serait autrement que du matériel mort ; c'est-à-dire : qui n'existerait pas.*

C'EST AUSSİ LA GRANDE LEÇON À TİRER DE LA CİVİLİSATION DE L'ESPACE NATUREL COLONISÉ ET DOMESTİQUÉ PAR L'ACTİON HUMAİNE.

VOİR LES NUANCES DE VERT SELON BOCAGE OU CHAMPS OUVERTS

(VUE AÉRİENNE *ALBUM incipit*)

ET L'HİSTOİRE N'EST PAS FİNİE ; LA VİE ENCORE MOİNS.

ANNEXES

I – BOCAGES

On l'a vu, dans le corps du texte, selon ce que j'ai obtenu de mes recherches, la *gaignerie*, héritée de la trêve (première forme de sédentarité que permet d'établir la Langue),, a légué, en quelque manière, l'organisation minutieuse de son **parcellaire** et de son **habitat** à l'***openfield***, manière pseudo-démocratique de répartir la médiocrité des ressources, quand ce n'était pas le partage de l'indigence, en période difficile. L'openfield a correspondu alors à une **extension** du paysage **unitaire** originel. Au ***bocage***, elle a légué sa **haie** de ceinture, montée sur **talus** souvent doublé d'un **fossé**, passant alors du général au particulier. C'est d'ailleurs par cette structure et son paysage – qui ont fait dire tant de sottises (y compris racistes) à Vidal de La Blache – que je vais ouvrir ces **ANNEXES**, en commençant par l'***aérologie*** (mouvements d'air), que montre l'une des figures que j'ai mises au point à cet effet.

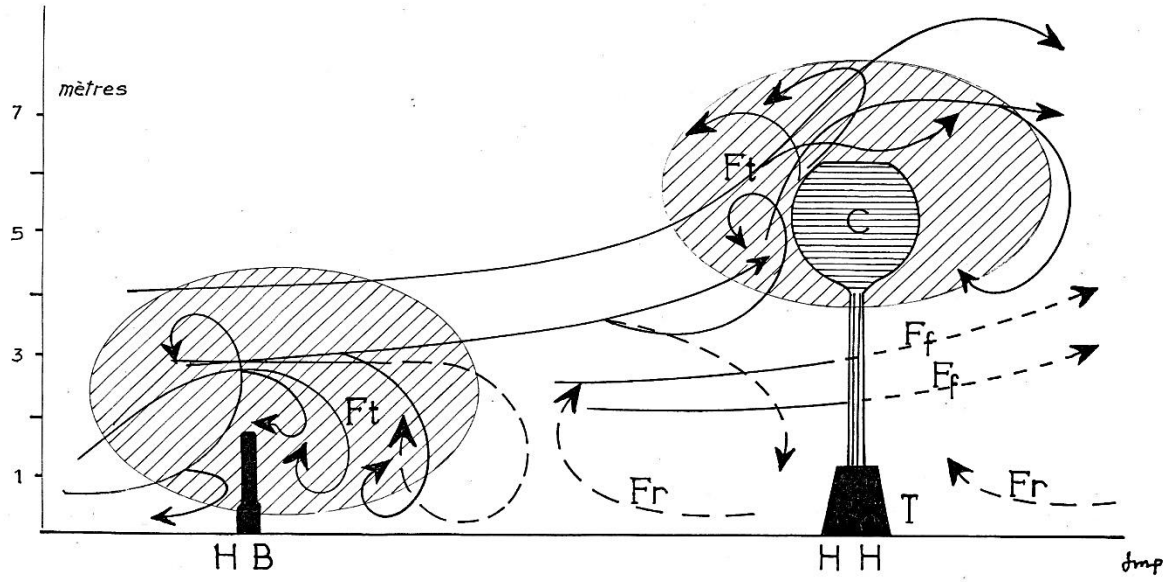
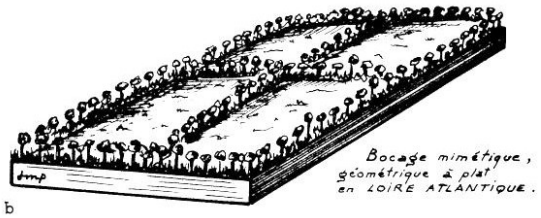
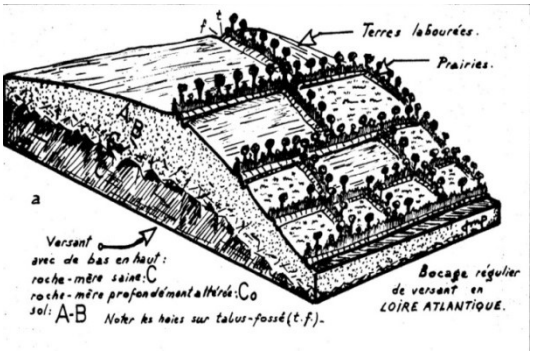
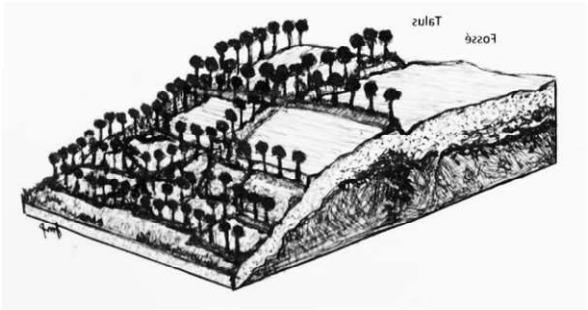


Figure (tirée de ma thèse d'État, **1975**) des mouvements aériens moyens (la force du vent est prise en compte par d'autres études en « soufflerie » (sommaire) que j'ai conçue, construite et utilisée pour dresser lesdits mouvements en fonction des variables de haie *arbustive* (basse) <u>à terre</u> (sans talus/basse, **HB**), haie *arborescente* (haute) sur talus (**HH**) qui sont les deux extrêmes entre lesquels, plusieurs combinaisons sont possibles (et qui ne figurent pas ici, où il s'agit simplement de présenter des généralités. En hachures, les zones d'agitation, avec flux turbulents (**Ft**), flux filtrés (**Ff**), flux de retour (liés aux turbulents).

Très tôt, effectivement, bien avant en tout cas que l'on s'alarme des conséquences funestes du **remembrement** aveugle produit par un personnel administratif inexpérimenté et trompé aussi par les études des géographes qui n'avaient rien compris aux structures paysagères qu'ils méconnaissaient, faute de travaux de terrain adéquats. Après la mention du vent, comme l'un des faits néfastes visés par le **BOCAGE**, les mouvements de l'eau sont également très importants, car, combinés à la pente, ils sont doués d'**agressivité érosive**. Peu effectifs en surface plane, ils sont sans incidence grave, et le plan géométrique régulier du **bocage de substitution** (Palierne) sur ancien *openfield* (**mimétique** – Palierne) a pu être utilisé (*cf.* ci-après). Relativement peu visibles en milieu prairial herbeux, ces mouvements, notamment sur pente (même herbeuse), peuvent être sournois et nuisibles.







Ci-dessus, types de bocages : bocage <u>mimétique</u> de **<u>substitution</u>**, ***à plat*** (haies à terre), géométrique régulier ; bocage de substitution ***de versant*** **régulier** sur relief en sol profond , **irrégulier** en relief accidenté sur sol peu profond. Un autre type de bocage d'**imitation** du bocage fonctionnel-**organique** (Palierne) est le **bocage d'intercalation** (Palierne) sur des terres conquises (landes par exemple), grâce aux progrès technologiques (v. photo, ci-dessous et ***ALBUM***, **XI**).

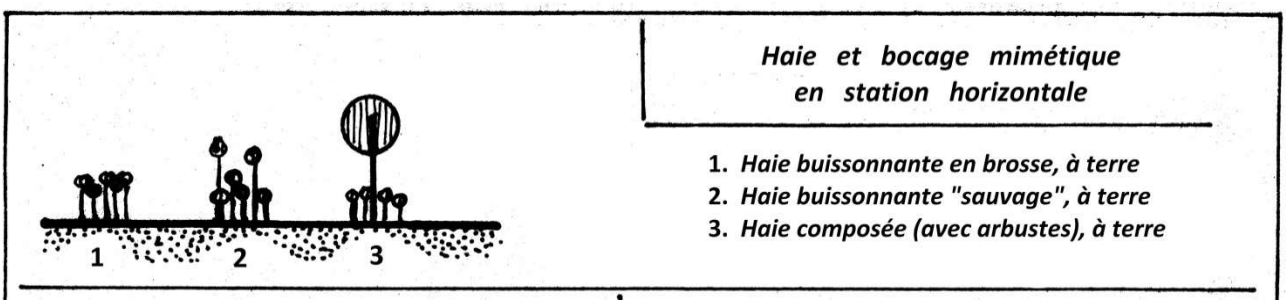






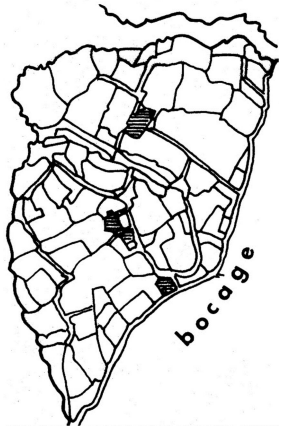


De haut en bas : bocage **régulier** de relief modéré sur sol profond (Bretagne centrale) ; même type en hiver (Finistère) ; bocage à plat (Morbihan) ; bocage d'**intercalation** au contact de la lande (Loire-Atlantique), avec prairie et église du bourg neuf à l'horizon.



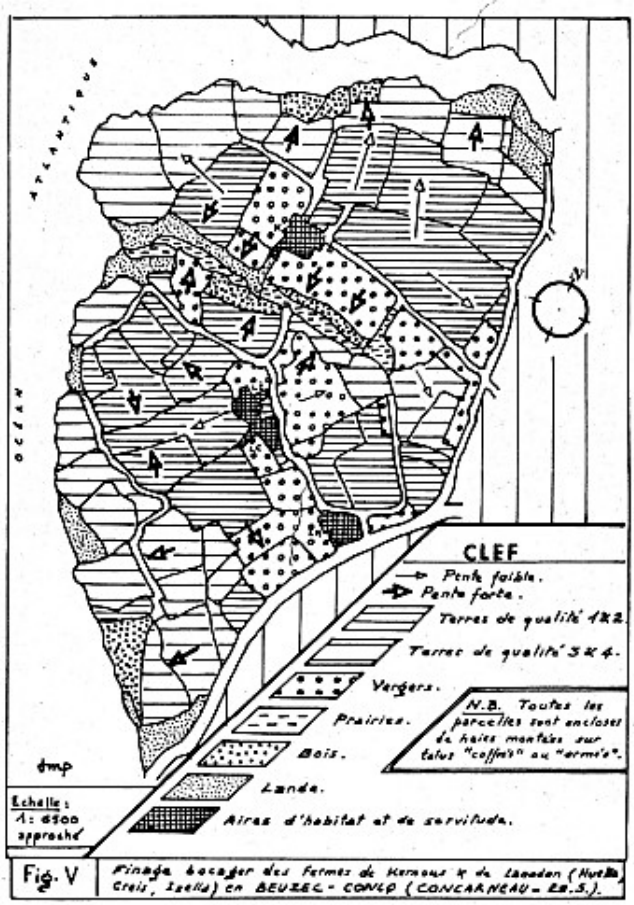
Haie et bocage mimétique en station horizontale

1. *Haie buissonnante en brosse, à terre*
2. *Haie buissonnante "sauvage", à terre*
3. *Haie composée (avec arbustes), à terre*



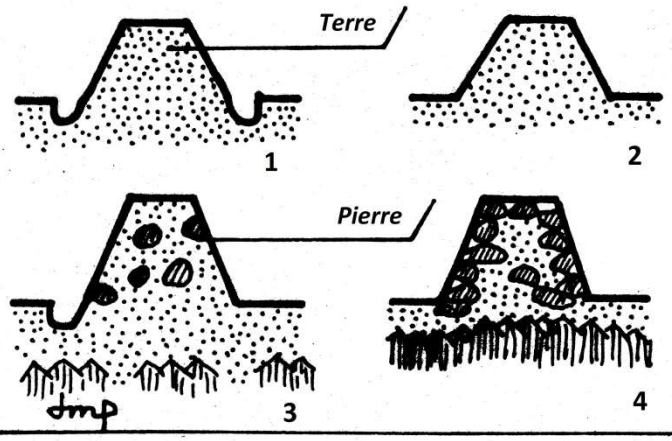
Bocage organique, peut-être modèle des bocages mimétiques récents (Concarneau, Finistère) en bordure d'océan (*ria* de St Jean), avec relief sensible : adaptation des formes et tailles de parcelles au relief et aux qualités des sols (cadastre).

Le chemin (ci-après) en « tôle ondulée », est celui du bas de figure, à pente rapide (procédé anti-érosif).





Talus et Géopédologie

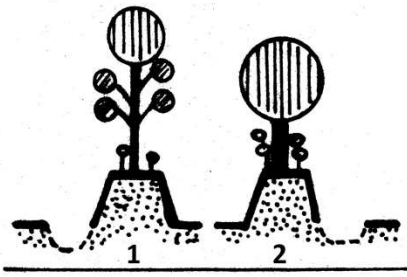


1 et 2 : ***Talus en terre sur roche-mère très altérée en profondeur***

3 : ***Talus "armé" sur roche-mère altérée peu profonde***

4 : ***Talus "coffré" sur roche-mère peu altérée et peu profonde***

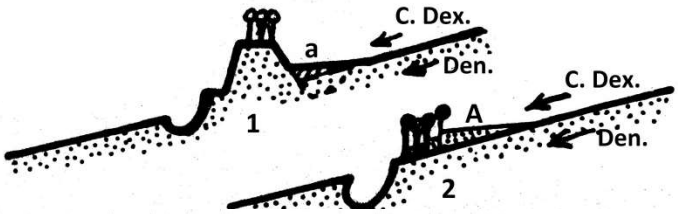
Haie du bocage organique en station horizontale



1. ***Arbre à haut jet ("montant") sur talus***
2. ***Arbre de basse tige ("têtard") sur talus***

Végétation buissonnante et fossé non systématiques

Talus et pseudo-talus en station déclive



a : ***comblement d'un petit fossé (1)***
A : ***pseudo-talus (2)***
C = ***Creeping*** **- Dex =** ***Drainage exogé***
Den = ***Drainage endogé***







« PALIERNE (1971, 1975) a pu discerner et qualifier des bocages "mimétiques" et les opposer à des bocages "organiques". C'est dans cette voie qu'il faut poursuivre ». **Jean RENARD** (Université de Nantes (*ACTES du Colloque international sur les bocages, Rennes Juilt. 1976 - INRA éd. 1976 (p. 81).*

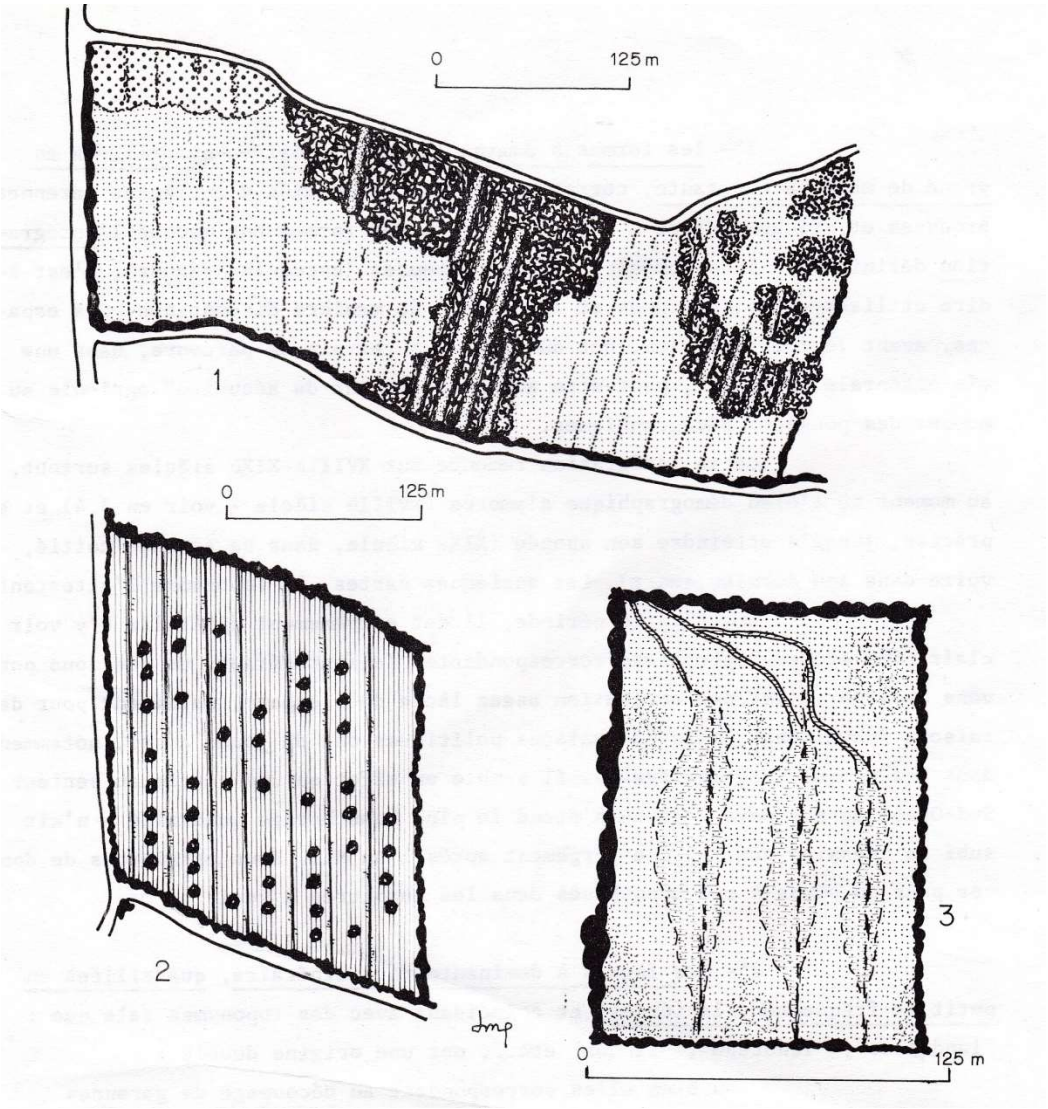
Cela est d'autant plus méritoire de la part de ce collègue, et j'y suis d'autant plus sensible, que son champ scientifique n'était pas exactement le mien, et qu'aucune amitié ne nous liait spécialement. Du reste, il échappe totalement aux "réserves" acerbes dont j'ai "gratifié" nos collègues nationaux qui n'ont pas souvent œuvré comme ils l'eussent dû, sauf exception comme X. de Planhol ou P. Flatrès

Le **bocage** a été le **grand perdant** de l'évolution **agro-pastoro-sylvatique** des paysages et structures agraires, parce qu'il a été, lui-même – après son offensive **brutale** contre les champs ouverts v. **SUPPLÉMENT**, pp. 266 b et c , héritiers des *gaigneries* nées des *trêves* – la victime de la **sauvagerie** d'un **remembrement** mené par des décideurs et des acteurs, incultes, incompétents et parfois pécuniairement profiteurs d'un arrachage des haies et un arasage des talus conduits sans véritable connaissance de cause. Les deux catégories de **professionnels** concernés par cette question essentielle des enclos, les **ingénieurs agronomes**, d'une part, beaucoup **TROP İNGÉNİEURS** et **PAS ASSEZ AGRONOMES** (?) et les **géographes**, d'autre part, beaucoup **TROP PEU GÉOGRAPHES** et **FAUSSEMENT HİSTORİENS**, ont massacré l'étude d'une structure agro-paysagère à propos de laquelle, le **surfait** Vidal de La Blache a joint ses **vues délirantes** (pour rester extrêmement, voire *excessivement* indulgent) sur « *l'état* ***arriéré*** *de certaines* ***races*** », celles-ci peuplant l'Ouest français (*Principes de Géographie Humaine*, Colin éd. 1955, pp. 186-187).

Par exemple, quand Meynier, spécialiste déclaré et reconnu des « paysages agraires »(sa marotte répétitive pendant quarante ans), et directeur (?) de ma thèse, se demande, dans son compte rendu de soutenance, si j'ai suffisamment « ***épluché*** » les **documents historiques**, il pêche purement et simplement contre la correction du langage (lui tellement tatillon en la matière) – ce sont les légumes que l'on épluche – et contre l'intelligence la plus élémentaire : je ne m'intéressais au **bocage** – c'était écrit explicitement dans mon texte – que dans

la mesure où il était en **rapport** avec les **paysages naturels** et en **fonction** des données des **milieux** et des **environnements** qui relèvent seuls du travail géographique : c'est aux historiens de dépouiller les archives **!!!**. Comme tous ses collègues, il n'avait **rien compris aux obligations de la recherche géographique**. Aussi, quand je lis aujourd'hui, 8 Février 2021, qu'il faut reconstituer le bocage (**7000 km de haies à replanter en 2021-22**), mais que l'administration française continue de patauger dans ses embarras paperassiers, tout en se noyant dans son incompétence, je m'amuserais presque de rappeler à tous ces fumistes et incapables, que ce qu'ils préconisent aujourd'hui je l'ai écrit voilà pratiquement cinquante (50 ans). Encore un effet nocif de la pensée "amerloque" sans doute, j'observe que la **recherche fondamentale universitaire** que j'ai servie (bien qu'elle fût déjà poussive) est devenue « ***académique*** » ; ce qui dit tout, en fait, de sa décrépitude. Au fond, ceux qui devraient faire preuve d'**invention** dans leurs enquêtes se contentent d'être des **magasiniers** perdus dans le fouillis poussiéreux de leurs **inventaires** comme le demandait Meynier.

Et, pour la beauté de la recherche, j'ajouterai, sur le plan sémantique, la singularité qui me paraît caractériser le bocage et qui en fait vraiment un paysage construit (donc avec peu d'ancienneté et d'extension du bocage organique, inventé dans les sites ventilés et « arrosés » de l'Ouest européen : bocage anglais, normand, vendéen). Il est différent de l'*openfield* (par exemple), en ce sens qu'il résulte d'une action (terminaison en « ***age*** ») qui a consisté à ***boiser***, de ***bosc***, ***boch***, ***bush***, etc. Il semble, d'ailleurs, n'avoir pas été étranger aux Vikings. A. Rey le voyait comme « *anglo-normand* » (DHLF, *op. cit. passim*). L'Anglais Chambers, le voyait, lui, comme « français, « *boscage* » : mais les ***Humanités*** ne sont pas des ***Sciences***…



F. 146_1_

Bois — Faciès intraboisé à venue arborescente médiocre

Lande de dégradation — Faciès de lande altéré (E.cil. au milieu de la collunaie)

Prairie — Faciès de prairie à végétation modifiée : joncs, cardamine des prés

F. 146_2_

Terres labourées à pommiers complantés — Faciès pédologique à tasse-ment interne prononcé et à hydrologie perturbée

F.146_3_

Faciès de prairie humide — Végétation de milieu hyper-uligineux

Ruissellement sauvage au moment des fortes averses

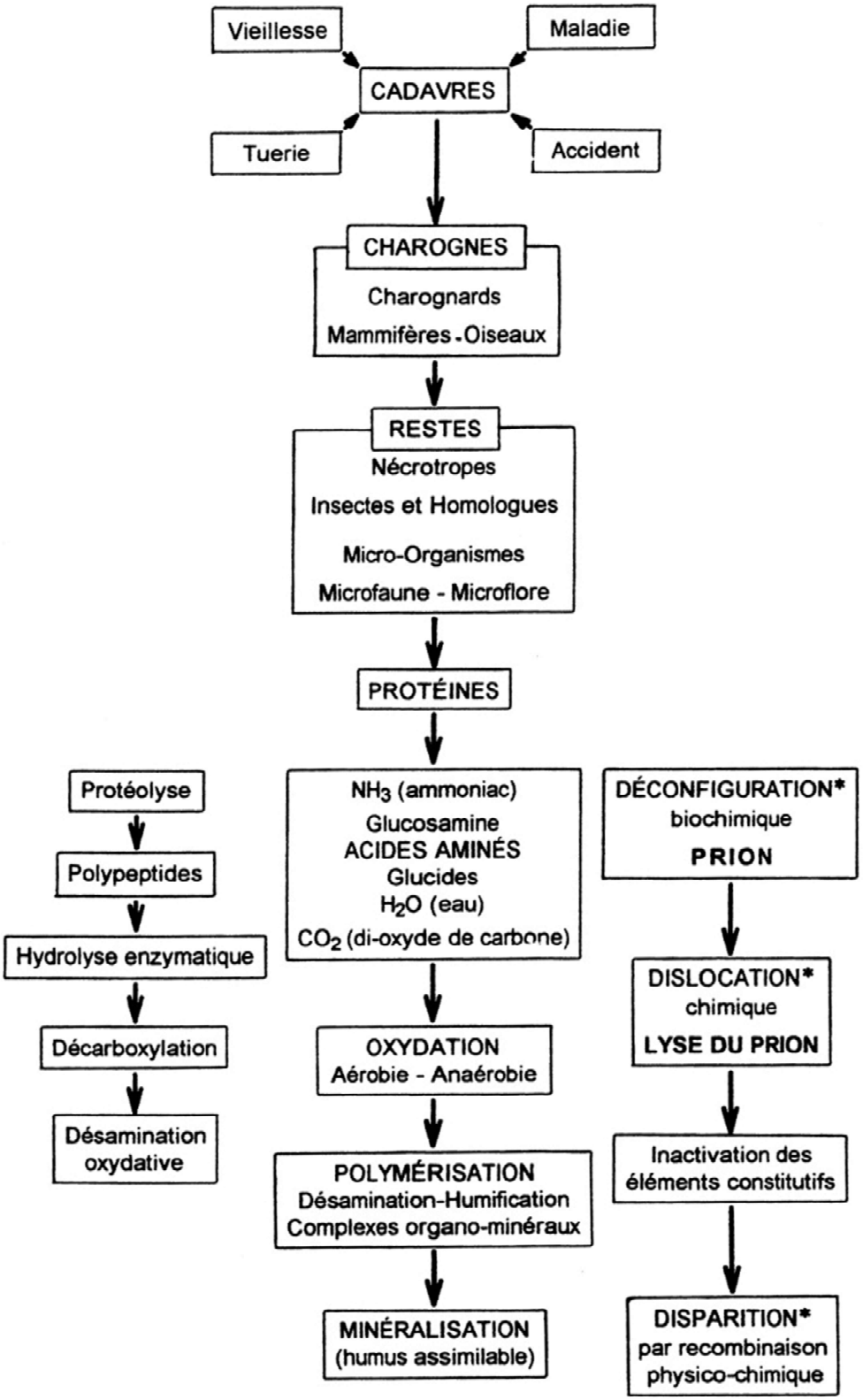
Comme on le voit à la page précédente, laquelle reproduit un extrait de ma thèse d'Etat (p. 476), les trois figures qui y sont produites ont été adaptées de photographies aériennes (IGN, 0721.1221.214, année 1958), pour base, que j'ai exploitées ensuite par mes relevés de terrain.

La figure 1, correspond à des prairies médiocres (coin supérieur gauche en lande), partiellement boisées en pins maritimes de venue médiocre. Or, ces **terres de qualité pas même moyenne** ont été, jadis mises en culture dans le système de l'openfield, tellement la **pression démographique** était forte). Ce parcellaire acculturé est très visible à travers les traces du paysage en palimpseste qu'on lit encore à travers l'***inventaire floristique*** légèrement différent, que l'on relève à l'intérieur desdites traces. Même, dans la lande mentionnée, les ajoncs ne poussent pas de la même façon (relevés de fin 1966).

En 2, dans une **parcelle typique** du **bocage**, **trapue** (presque carrée), telle que les a fort bien décrites **Marc Bloch**, A. **Meynier** le contestant, en évoquant des parcelles bocagères **rectangulaires** ou **gauchies**, **étroites** souvent, sans comprendre que ces parcelles différentes étaient souvent de l'***openfield*** **embocagé !!!**, que les **pommiers-témoins** signalaient avec une rigueur absolue **!** ; les relevés de terrain (même époque que ci-des.) confirmant, **au moins** floristiquement (altération des blés ou des choux fourragers), l'existence des parcelles antérieures à trace très bien conservée, grâce aux labours maintenus.

En 3, mêmes observations de divisions anciennes du parcellaire, avec l'enseignement très riche des attaques **érosives** du **ruissellement**, attestant l'excellence du plan des ***gaigneries*** par **contraposition** du sens des labours afin d'entraver l'action érosive (même date que ci-des.). Trivialement, cela se dit « *d'une pierre deux coups* ». Démenti à ses théories qu'a très mal supporté Meynier.

II – Thanatosphère : monde des virus
la cadavérisation



III – Du nom de la “peste” et des “virus”

1 – PESTE

PESTE est pourtant d’une **limpidité de cristal**, en fait ; faut-il encore se donner la peine de chercher : ah les ***CHcherCHcheurs*** se voulant de profession **!** Que les ***appelés*** font **foule** un peu partout, mais surtout dans les sciences **socio-politiques** (et surtout chez les **“plateliers”** de télévision) ; et que les ***élus***-(**trouveurs**) y sont perles et oiseaux **rares !** L’**originalité** de la peste c’est que, ***maladie de la terre***, elle n’est ***pas une maladie du sol*** par son humus : c’est une pathologie de ce que j’ai nommé le **trep** (ci-dessus, p. 140). Ce n’est quand même pas difficile d’avoir un peu de bon sens, messieurs les lexicographes ! Depuis le Moyen-Âge, les textes nous parlent des ***pestes*** du sol qui ont suscité la riposte de nos modernes ***pesticides***. Le voilà le point de départ : et, **na-tu-rel-le-ment**, où y-a-t-il des sols non boisés ? Dans les **prairies**, les **savanes**, les **steppes** (tous vocables européens, y compris et surtout savanes pour nous Français, car il n’y a **rien de caribéen** là-dedans !). Et quand on s’informe, on découvre que la **peste** infeste les **marmottes** qui vivent dans des **terriers**, comme les lapins ou les renards qui véhiculent la rage *via* les chiens ou les chiennes. Et la steppe, par excellence, c’est en ***Mongolie*** qu’on l’observe le mieux : alors, consulté, le mongol nous confirme l’apparentement : ***tarvagan*** = « **peste** », ***tarvaga*** = « **marmotte** ». Et que sont ces steppes pour les hommes ? Des pâturages potentiels que l’on parcourt ou ***traverse*** seulement (probable origine du ***trava*** = herbe (russe), et de ce qui en travers de, comme une poutre faîtière dans une maison – sens latin, et à l’origine d’une kyrielle de mots dérivés, inattendus (jusqu’au travail), car c’est cela la langue naturelle, et pas les élucubrations grammaticales ou phonologiques artificiellement torturées.

J’affirme, en effet, que la **PESTE EST LA MALADIE DES PÂTURAGES**, parce que la racine est la même, la vraie bien sûr, celle que vous n’avez pas trouvée : ***pestis***/***pastura*** (berger ***pastor***, tout cela en latin) ; parce que c’est ce qui se mange comme le ou la ***pâté***(***e***). Parce que, aussi, ***pas*** = « **mouton** » (baloutche), et ***pas*** = **chien** (qui garde les moutons) en croate, slovaque, slovène, tchèque…, parce que la steppe c’est là où l’on **marche** à l’aise dans l’herbe rase, d’où ***to step*** = « marcher » (anglais) ou ***pes***, ***pedis*** = pieds (latin) : voyez-vous bien le rapport de ***pes*** et de ***pas***, de ***peste*** et de ***pasture*** (vieux français qui avait ***past*** et ***pastoïement*** = « repas, nourriture »). C’est pour cela que j’ai inventé le ***trep***, cette couche superficielle du sol mêlé aux racines où se **“*terrent*”** certains **virus**, car ***trépigner*** en français ancien c’est « taper du pied, **piétiner** ».Tenez, avant d’aller plus loin, pourquoi **terre** (*terra*) et **terreur** (***terror***) sont aussi proches en français et en latin ? Peut-être parce que quand la terre tremble (séisme) = ***tremere*** elle terrorise. Très possible. Mais il y a peut-être autre chose. Cependant, avant d’y venir, j’ai cherché à vérifier mon hypothèse sur le rapport **pâture/peste**, car les lexicologues peuvent très bien m’opposer leurs lois de théoriciens : alors voici ce que j’ai trouvé : en hébreu, toujours soucieux d’un contrôle

par la différence d'aire géographique ; comme pour la rage, il y a superposition : **peste** se dit ***DËVÉR***, et **pâturage *DÔVÉR***.
Mais il y a aussi ***terreo*** pour trembler et « **se terrer** », la ***tarière*** qui perce les ***trous***, et les trous qui boivent l'eau et ***tarissent*** les sources, car ***titraô*** = « percer » et ***titrôskô*** = « pénétrer », ***trèma*** étant le « trou » (tous grecs). Et les trous ou **terriers** où se cachent les **renards** qui ont la **rage**, les **lapins**, la **myxomatose** et les **marmottes**, la **peste**, ces trous-là peuvent effrayer. Et c'est peut-être par peur que ces régions soient vides d'hommes, car la **steppe** et le **désert** font famille. Ce qu'explique très bien le magyar ***PUSZTA***, cette grande plaine peu peuplée en centre-nord de la Hongrie. ***Desertus*** en latin signifie « vide d'humains, désert » (*cf*. **déserteur** = celui qui est parti), comme le polonais ***pusty*** = « vide » et ***pustka*** = « désert », avec ***puszcza*** = « forêt vierge » (= où l'homme n'est jamais entré »). Ce que confirme le mongol désert = ***rhüngün***, de ***rhün*** = homme et ***gün*** = sans. Comme quoi la ***steppe*** est ***vide d'humains*** parce qu'elle est pauvre en sols fertiles et en végétation dense (« steppe de la faim ») ; mais aussi parce qu'elle recèle des maladies potentiellement mortelles (« steppe de la peur », comme la précédente en Asie Centrale. IL semble bien que pas mal d'épidémies (voire de pandémies) aient pour origine toute première ces confins steppiques de l'Asie centrale ou orientale. Et cela a terrifié les Humains bien avant les temps modernes ou même le Moyen-Âge et son effarante Peste Noire. En grec, en effet, « peste » se disait ***loïmos*** (prn. ≈ *loyimoss*), apparenté à ***loïpos*** = « départ », du verbe ***léïpô*** = « quitter » qui renvoie à ***loïgos*** = « malheur mortel », lequel rapporte à ***lugros*** = « triste » (*cf*. lugubre), le tout descendant d'une très ancienne divinité de la mort que rappelle le gaulois **LUG**. Cela fait très longtemps que les Humains connaissent les maladies mortelles cachées dans les régions de pâturage des steppes.

2– V İRUS

Comme je l'ai dit, le premier virus c'est un **phytologue** qui l'a isolé : un **homme** des végétaux, des **plantes** ; pas un zoologue ni un médecin. Cela tombe bien, le mot renvoie à la **verdure** et à la **verdeur**, *via* ***viridis/viror***, de ***vireo*** = « être vert », ***virus*** étant plus spécialement la ***sève*** des plantes détournée en ***sperme*** des hommes, le ***suc*** surtout connotant le « ***POİSON*** » qui est une autre des significations de *virus*, poison qui va jusqu'au ***venin***.

Pour **MA PART**, je crois qui si le mot a sauté de la *sève* au *poison*, c'est parce qu'il faut invoquer **autre chose** que ce suc généreux, cette force alimentaire des végétaux, qui est à la fois, leur **sang**, leur **lymphe**, voire leur **flux** sensitif et informatif par ce qu'elle transporte, notamment en infusant, en partie, la **moelle** (comme l'attestent mes photographies, İSBN 978-2-9530048-6-1, *Entre Splendeur et Epouvante*, DLE-20210302-15339), ce qui **reste à découvrir** pour les **VOİES et les MOYENS** ; et cette autre chose c'est probablement les ***LATEX***, ces **faux laits végétaux**, particulièrement ceux des **euphorbiacées** : ce liquide blanc, dense, visqueux, faisant penser au sperme

des mâles, d'où les sens de *virus* en latin. ***Virus***, renvoie donc à la ***virilité***, ***VİR*** = « mâle », en latin, donc à la « **force** » et à la « **violence** » = ***VİS*** (latin), et, naturellement, à ***VİTA*** = « **vie** ».

C'est ici que se tient l'**importance de l'origine des choses** de la **LANGUE HUMAİNE** (et non tel de ses idiomes en particulier), laquelle, comme la **vie** du reste, semble **se gouverner elle-même**, car – pour l'heureux **inventeur** du nom des ***virus*** – s'en remettre au sens du **poison** pour mettre en jeu la **vie**, donc la **mort** qui la gère, en s'appuyant sur le ***VÉGÉTAL***, **fondement de la mosaïque de tous les vivants** sur Terre, quel heureux **hasard**, ou quelle **prescience**, ou quelle **culture** ! Quel génie!

IV. MON "PASSEPORT" SCIENTIFIQUE

MES PRINCIPAUX APPORTS ET CONTRIBUTIONS

À LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

Toutes les publications ont été accompagnées d'abondants documents (photographies, schémas, plans, tableaux statistiques, cartes, etc.).

⊛ MORT DE LA FORÊT Années 1980 : pour la forêt jardinée

J'ai attiré l'attention sur la possibilité de traiter (notamment les forêts domaniales, qu'un ministre « de droite » s'est cru autorisé à vendre pour une partie de l'une d'entre elles !) les massifs boisés selon le principe des quartiers, voire de l'assolement, avec **réserve naturelle intégrale** et intégralement interdite y compris aux équipages de chasse à courre où l'on observerait la dynamique végétale spontanée, lots de haut rendement avec labours, amendements, engrais sous contrôle biologique, pour satisfaire aux nécessités pécuniaires des travaux forestiers mais pas nécessairement en associations de futaie pure mono-spécifique, donc sous régime de futaie partiellement jardinée, cette dernière étant la règle de patron d'exploitation, plus ou moins développée selon les essences et les milieux physiques. J'ai observé que là où un semblant de ce système se développait spontanément, la forêt résistait plutôt bien au réchauffement du climat.

⊛ INTELLIGENCE VÉGÉTALE 1969

Norois*, N° 64**, pp. 503-519 *Retour sur la question mal éclaircie des arbres à contreforts.* Premières **études** sur l'intelligence*** (mot que j'ai dû éviter pour pouvoir être publié **!)végétale** montrant le pouvoir d'analyse et de décision des arbres par modifications morpho-anatomo-physiologiques.

1975 ***Thèse de doctorat d'État*** (Mai, Rennes) Les forêts et leur environnement humain (paysages agraires) des pays ligéro-atlantiques nord. 799 pages, 264 figures originales, Index, bibliographie classée et commentée. Travail guidé par la notion fondamentale de **CONNIVENCE**, c-à-d. d'***INTELLIGENCE* VÉGÉTALE**, fondée sur l'***ÉTHOLOGIE* VÉGÉTALE** (v. ci-dessous et plus bas à propos du **système perceptif** des arbres).

⊛ ÉTHOLOGIE VÉGÉTALE 1972-73 ®

Cahiers Nantais de Recherche N° 6 *Par-delà l'économie et l'écologie : l'éthologie – les élites et les ilotes,* ***Cahiers Nantais de Recherche N° 6*** *Par-delà l'économie et l'écologie : l'éthologie – les élites et les ilotes* :*(éthologie végétale en plus, p.26* –(1972-73). Ici, non plus, je n'ai **copié personne**, le collaborateur de B. Martin au *Muséum d'Histoire Naturelle* n'ayant usé du terme que dans les premières années du XXIe siècle (quelque **30 ans après moi**)

⊛ ÉTHOLOGIE® HUMAINE 1972-73 (dépassement de l'ÉCONOMIE et de l'ÉCOLOGIE)

Cahiers Nantais de Recherche N° 6 *Par-delà l'économie et l'écologie : l'éthologie – les élites et les ilotes, pp. 12-33 (éthologie végétale en plus, p.26)*. Je n'ai donc **pas attendu** que B. **Cyrulnik** l'enseigne en médecine à Marseille en 1974, puisque je l'enseignais à mes étudiants à Nantes, depuis 1967, la rendant officielle par une publication sous dépôt légal (1972-73). A cette occasion, je dénonçais…déjà :

⍟ le **dépérissement** des centres-villes, en utilisant la notion de **périphérie** en géographie (précédant ici aussi des «trouvailles» plus tardives)

> ⍟ **SYSTÈME PERCEPTİF des ARBRES 1991-92 équivalent du système « NERVEUX » (animaux)** *in Le VIVANT et l'INERTE* – ***İNTELLİGENCE ET STRATÉGİES DE SURVİE CHEZ LES ESPÈCES ARBORESCENTES*, perçu** dès **1969**, **précisé** en **1975** (thèse État), ***formalisé par Cahiers Nantais*, N° 38** (ISSN 0755–9232), janvier 1992, pp. 77-148. On comprendra donc que je ne pâme pas quand le journaliste Barthélémy accorde une page entière du *Monde*, à u entretien avec le phytobiologiste italien ***Mancuso*** qui **reprend mes propres qualifications**, telles que je les souligne ici (en rouge). C'est quand même bien la moindre des choses que je me rende justice !

⍟ le problème des **banlieues** avec **guérilla** urbaine et revendications « **indigènes** », mimant celles des vrais opprimés, les Tupamaros, sous l'indignation de collègues aveugles ou crétins.

⍟ *LES ARBRES ET LA MAÎTRİSE DE L'ESPACE ET DU TEMPS par leurs grandes stratégies de survie. DE L'İNTELLİGENTE BEAUTÉ DU MONDE*
2012 DL Fév 2013 N° 2013-03-14- 146106 ISBN : 978-2-9530048-1- pp. repris et précisé par les éditions suivantes (eg Codicile, ISBN 978–2–9530048–5–4 , DL Mai 2017) . Dans ce travail, j'ai proposé de considérer le système **lenticelles** et **assimilables** en relation avec le **système médullaire**, comme **système perceptif/décisionnel**, *VİA* les "porteurs" **hormono-enzymatiques**, comme équivalent du **système nerveux animal** (*ALBUM* XV-XVIII).

> ⍟ Quant à l'intelligence pure des végétaux – arbres – comparée à celle des autres vivants, je ne la définis pas comme *Mancuso* par le fait que ceux-ci « *font des choix* » par rapport aux problèmes posés par l'environnement (*Le Monde, 18.04.2016,p. 8*), je la caractérise, entre autres façons, par le fait que lesdits arbres – singulièrement les « FEUİLLUS » (Angiospermes à feuilles caduques) – ont inventé leur nature et leur chute annuelle afin d'ÉLABORER LES *SOLS* – leur *habitat* essentiel – par mixage de la matière organique – la leur – et de la matière minérale issue des roches du sous-sol, *CRÉANT* ainsi leur propre milieu de vie (composante de l'environnement). De ce fait, elles ne font pas QUE s'adapter ou subir : elles génèrent, en partie, la vie. C'est la raison pour laquelle, les végétaux sont à la base de la pyramide vivante.

⍟ **CLİMAT 1976-78** *Cahier Nantais N° 15 (Juin 1978)* ***prévision de CANİCULE ARİDE autour an 2000***, *pp. 61-95*. Au colloque international de Rennes sur les **bocages** (juillet **1976**), dans **ma contribution**, j'alertais déjà sur les menaces d'une sécheresse caniculaire à l'approche du XXIème siècle, avec un pic possible entre 2003 et 2005. Dans l'**indifférence** générale et l'**hostilité** véhémente de certains, tenants d'une **MİNİ-GLACİATİON** – y compris le **…** climatologue (**? !**) Jouzel, pour cette échéance. J'ai **persisté**, **précisé**, **prédit** et **proposé**. Toutes les revues scientifiques – y

compris la propre revue de mon **UER** – m'ont **éconduit** : glaciation obligeait ! En insistant et menaçant, j'ai obtenu de faire paraître un article sur le rapport précipitations pluviales et cultures, où j'ai pu glisser quelques éléments **probatoires** de ma théorie du **réchauffement climatique** et des menaces de **crises arides** (v. mon site pour appréciation : wwww.palierne-biogeographie.fr¸).

⊛ Aussi bien, ai-je alerté sur le rapport entre l'**ASSÈCHEMENT CLİMATİQUE** et le **RİSQUE DE DÉPÉRİSSEMENT FORESTİER**, dans deux études principales dont on n'a pas tenu compte, préférant mettre en cause les trop fameuses « pluies acides ». 1) *in Norois* N° 129 (janvier 1986, pp. 55-66, ***La forêt au péril des idées reçues*** ; 2) *in Cahiers Nantais*, N° 40, 1993, pp. 115-125, ***L'étiolement des pins dans les dunes littorales***.

⊛ **BOCAGES et OPENFİELD** Dès **1969** (*Cahiers Nantais de recherches sur l'aménagement de l'espace*, N° 3, janvier, pp. 61-131, ***MİLİEU NATUREL ET PAYSAGE AGRAİRE***), je remettais en cause les théories existantes sur les structures agraires (en France notamment), lesquelles, vues par les géographes s'enfonçaient toujours davantage dans l'**impasse historique** et les **niaiseries querelleuses** (« *le bocage est-il une champagne avortée ou est-ce le contraire* » **!!!** Champier *vs* Meynier). Ces **géographes fumistes**, solennels mais **incapables**, n'ont pas vu que de ***Bretagne*** jusqu'en ***Iran*** ou en ***Arabie***, en passant par la ***Croatie*** ou la ***Hongrie***, en structure non bocagère, le nom des **terres**, des **champs**, des **fermes**, des chemins et des pratiques est le même (racine **MZ**, inversée en **ZM**), tirant son origine de la sédentarisation des **bandes paléolithiques** (***gaings***) dans des **enclos** cultivés en **commun** avec **élevage commun** : environs de ***Nantes*** : **terroirs** où ***GAAİGNER*** **= cultiver/élever =** environs de ***Zagreb*** même chose avec ***GAJENJE*** (pron. *gayégné*), sur **mêmes terroirs** en **openfield** !

Quant au **BOCAGE**, les **géographes –** qui l'ont traité en **pseudo-historiens ignorants et maladroits** –n'ont ***PAS VU*** qu'il n'était **PAS** une **structure** d'origine, mais le **résultat** de l'appropriation capitaliste, **ADAPTÉE** à des **sols**, un **climat** (un **relief**) **spécifiques** ! Ils n'ont, du reste, pas davantage compris, l'openfield, à l'exclusion de quelques grands esprits comme Xavier de Planhol. Sauf erreur, **J'Aİ ÉTÉ LE PREMİER** à traiter du bocage en **vrai géographe**, soucieux des **impératifs** et **spécificités** de sa **discipline**, et non en historien raté ou dévoyé. Le **bocage** n'est **Nİ** une **structure** de **gardiennage** du **bétail Nİ seulement** la **marque** de la **propriété** foncière.

⊛ **ADN** Bien que n'étant pas généticien, je n'ai jamais admis la notion **loufoque** d'un « ***ADN-POUBELLE*** ». J'ai eu, souvent, maille à partir avec mes collègues et étudiants, par **rejet** de cette **absurdité** qu'un organisme vivant entretiendrait dans sa structure la plus fondamentale du **désordre** (« ***ADN bric-à-brac*** » comme l'ose la généticienne Heyer, mais cela fait tellement chic, d'apparaître désinvolte !) ou des **déchets !!!** On a toujours refusé de publier mon point de vue sur cette question, mais l'« historique » de mon ordinateur serait, je suppose, en mesure d'attester ce refus qui remonte – pour sa mise en forme – aux années **1980.**

⊛ En 1975 (thèse État), j'ai même proposé une "*CLASSİFİCATİON ÉTHOLOGİQUE* " des groupements végétaux… !!! Précisée en 2012 : sociétés, communautés, colonies, collectivités.

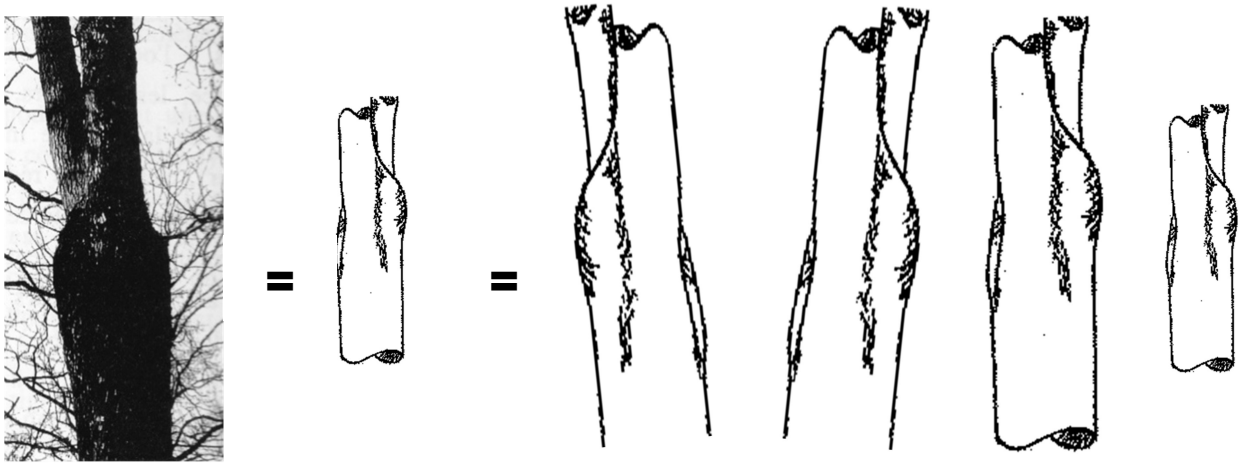
⊛ Il est évidemment bien entendu, que le mot doit être **pris** dans son **sens originel**, celui qu'ont voulu ses "**inventeurs**" (*e.g.* K. Lorenz) **biologistes**, et surtout **PAS** comme un moyen de faire l'intéressant en le substituant à ***psychologie***, ***psychiatrie***, ***psychanalyse***, etc. pour faire semblant d'innover !

⊛ **Pour ce qui est des *VİRUS*, je PROPOSE de les considérer comme les exécutants de la MORT, ce qui fait alors d'eux les gardiens de la VİE dont ils assurent le maintien de son fonctionnement.**

MA RECHERCHE ET LES OBSTACLES QUE L'ON Y A MİS COMME À MA VİE

1 – Tricheries à mes dépens

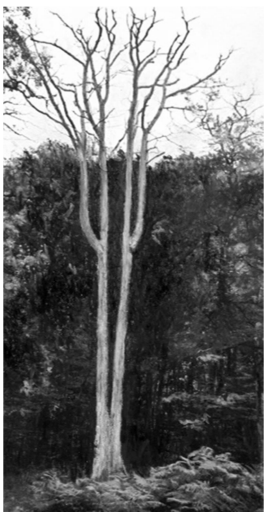
Ma lectrice ni mon lecteur ne le savent probablement pas : je suis l'« inventeur » du mot **DİPLASİE** pour qualifier une théorie que j'ai tirée des faits d'observation en matière de **biologie végétale**, selon quoi un **arbre** (je n'ai travaillé que sur ces grands végétaux) qui subit une agression (ce peut être par suite d'une trop grande concurrence au milieu de ses semblables – forêt – ou d'autres vivants, ou encore par la gêne produite par un milieu inerte), peut **survivre** et **prospérer** en **DÉDOUBLANT** son **TRONC**, ce qui lui permet d'**augmenter** son **apport nutritif** de presque **1,5** (que j'ai calculé en rapportant le **périmètre de son tronc** (où sont les transmetteurs nourriciers) à sa **surface transversale** (à la même hauteur). Cette découverte a été niée par des forestiers et boudée par des éditeurs, mais **volée** par un bio-physicien allemand (Cl. Mattheck, honoré de prix scientifiques) qui l'a exploitée en tension/compression), erronément du reste !



L'astuce est grossière et grotesque : partant de ma **photographie**, **calquée** et amputée au sommet de la tige du premier plan, le dessin frauduleux est **retourné** verticalement, **redressé**, puis **rapetissé**. A partir de là, ont été tirées des dizaines de pages baptisées *tension-compression*). Ni vu ni connu, a cru cet **indélicat** personnage : son **calque** est tellement **stupide** qu'il ne représente rien d'existant dans la Nature, par **TOTALE İMPOSSİBİLİTÉ PHYSİQUE !!!** (in *Desing in Nature*, Springer *éd*., Berlin, Heidelberg, 1998) ; étant, de surcroît, **CONTRADİCTOİRE du texte**

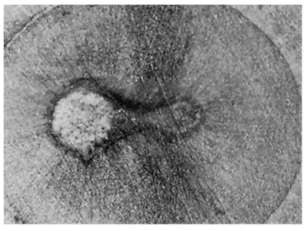
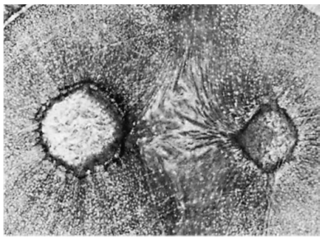
accompagnateur (*<u>symétrie</u>* des tiges !); cette *signature* de la fraude est le produit d'un voleur-faussaire inintelligent !!!







1  **2**  **3** 

Les clichés ci-dessus montrent ce qu'est la **DİPLASİE** par (dé)doublement du tronc, soit – la plus fréquente – en **milieu de tige** (âge = gaulis-perchis de la futaie), soit de **pied**, soit de **tête**, par **division** du ***rachis médullaire*** (central) en transférant – une fois trouvée la bonne direction (1) – le ***génotype*** (ADN – 2) à la nouvelle cellule basale de formation du tronc ((***clonage*** naturel par transfert de

moelle pour nouvelle tige – 3). Principaux moments de **microtomie transversale** (méthodologie et process 275 rne, 1991/2012).

Ci-dessous quelques exemples de ***diplasie*** ou **GÉMELLİTÉ VÉGÉTALE**, car c'est bien de cela qu'il s'agit, produite par un **stress drastique** menaçant la vie de l'individu. Pour être sûr que cette ***diplasie*** est bien d'**ordre *génétique***, c'est-à-dire inscrite dans l'**ADN** du ***génotype*** des arbres, il me fallait – au-delà des **relevés de terrain** et de leur vérification par la **dissection** au **niveau médullaire** (rappelé ci-dessus) – le **démontrer** en **laboratoire** par mise en évidence d'une **potentialité** d'***avant naissance***. Je l'ai obtenue sur des glands (chênes), des faînes (hêtres), des pépins d'agrumes divers (ci-dessous : mandarinier) etc., mis en confinement sévère pour créer une **ambiance stressante**, possiblement ***mortelle***. Dès la **germination**, les pépins ont produit un enracinement par **radicule** (**dé**)**doublée**, **tigelle** (**dé**)**doublée** soit à **brins simples**, soit à **brins** (**dé**)**doublés** eux-mêmes en cas de stress ultra-sévère (voir İSBN 978-2-9530048-6-1, *Entre Splendeur et Epouvante*, DLE-20210302-15339).







Si je reprends ici ces exemples, c'est pour alerter mes semblables (p. 254 ci-dessus), ayant recueilli, ce 12/03/2021, comme tout le monde, l'information selon quoi le nombre de **jumeaux** de femmes « âgées » ou traitées par procréation médicalement assistée est en **sensible augmentation**. Je le répète donc : la VIE est **trop mal connue** encore, dans ses **mécanismes PROFONDS**, pour que l'on joue inconsidérément avec elle en matière d'***ARTIFİCİALISATİON***

ou de **transhumanisme**, lequel, en fait, sera(it) un **extra-humanisme**, voire un ***ANTİ-HUMANİSME*** (***ALBUM***).

2 – Deux actions scélérates

1 – DROİT DU SANG : UNE SOTTİSE – DROİT DU SOL : UNE İGNOMİNİE

Démonstration par *vendetta* universitaire, sur perspective de « Mai 68 » expliqué aux naïfs

Il y a eu à Rennes, dans la seconde partie du XXe siècle, un professeur d'université en géographie fort redouté pour sa sévérité : André Meynier pour le nommer, dont l'***Internet*** encyclopédique dit, à juste titre du reste, qu'il ne reste rien de ses travaux. Cet homme…professait le plus grand mépris pour les étudiants-salariés – les « ***pions*** » notamment, comme il aimait à les stigmatiser – dont il jugeait qu'ils n'étaient bons qu'«***à boire du vin rouge et à jouer aux cartes*** ». Étant de ces salariés **"**plein temps**"**, je n'avais pu assister à un seul des cours dudit en *Géographie Régionale* (des ***régions du monde*** s'entend !), et voilà que j'eus le très mauvais goût, dès mon premier essai, de finir en tête de la session de Juin où, est-ce bête, je ***frôlais*** la mention *Très Bien* à 2 points près, mes quatre 17/20 ayant subi l'érosion d'un « *rattrapage pour erreur de report* » (!) de deux 14 (ceux des épreuves passées avec l'humaniste en question) reformulés en deux 13. Ce qui m'amena à douter publiquement de l'honnêteté de la notation ; opinion qui fut rapportée à l'intéressé par l'une de ses protégées. L'année suivante, en juin aussi, aux épreuves de géographie générale, la **"**casse**"** fut énorme : deux tiers des candidats furent envoyés au tapis. Je n'en fus pas, malgré de très mauvaises notes aux épreuves-surprises (de la *météorologie* me concernant) qui étaient du ressort du « ***Patron*** », ainsi que le susdit professeur aimait qu'on l'appelât. Mes excellentes notes dans les épreuves-phares me sauvèrent du désastre subi par les « deuxièmes années », punies, je crois, pour insuffisance de déférence (ou de servilité), voire par recherche d'écarter les « fortes » têtes dont j'aurais dû faire partie.

L'année suivante, ayant entrepris des études complètes en Histoire (fait exceptionnel parmi les étudiants en géographie), un collègue du patron me bombarda « *moniteur de Travaux Pratiques* » à Nantes (dépendante alors de Rennes). Meynier, l'ayant appris, se répandit en remarques acrimonieuses sur son collègue et moi-même, accusés de menées subversives dans son dos. Totalement surpris, je me rendis à Rennes et remis bruyamment ma démission au *Patron* qui voulut, cependant, me renommer audit poste que, naturellement, je refusai sèchement. Ce que l'intéressé et son collègue prirent très mal l'un et l'autre pour des raisons opposées ! Trois ans plus tard, mes différentes formations satisfaites, je m'inscrivis aux mémoires (il y en avait **deux** à passer) du ***Diplôme d'Etudes Supérieures*** (***DES***), devenus, depuis, l'**unique « Maîtrise** », rebaptisée, anglo-saxonnerie exige !, ***Master 2***. Ma spécialité, la **biogéographie** (étude de la végétation, des sols et du climat) dépendait du Meynier en question qui n'avait pourtant aucune qualité pour cela. Je fus donc obligé de le prendre pour directeur de recherche, n'obtenant pas mon transfert d'étudiant à Poitiers. J'avais choisi de

comparer deux massifs forestiers, l'un dans le nord de la Loire-Atlantique, l'autre dans le sud de la Vendée, ce qui fut très dur à réaliser étant donné que j'étais toujours salarié plein-temps et père, récent, d'un jeune enfant dont j'assurais, seul, l'entretien matériel, et qui, au moment de la soutenance de mes mémoires de ***DES***, avait tout juste deux mois.

Cinq jours (dont un week-end) **avant la soutenance**, mon supposé directeur de recherches « ***découvrit*** » [il avait tous les renseignements sur moi depuis cinq (**5**) ans] que **JE N'ÉTAİS « *PAS FRANÇAİS* » !**, et que, **faute que je prouve le contraire** (j'étais – quand même – ***Surveillant titulaire*** de l'**Éducation Nationale**, j'avais fait près de deux ans et demi de **service militaire** dont un et demi de guerre dans l'*Aurès* algérien, ce qui portait à onze (**11**) mes années de service de l'**État**), « *il ne pouvait lui, Meynier, **universitaire de haut rang**, se **compromettre** dans une **illégalité** qui reviendrait à me délivrer un **parchemin entaché de nullité pour faute grave**, fait passible de sanctions judiciaires, qu'il se refusait à **m'infliger*** ». Et pourquoi cette ahurissante situation ? Parce que, né à ***Madagascar*** (une ex-colonie…par surcroît d'infamie) devenu ***indépendant***, **j'étais un ÉTRANGER** sur le **SOL français**, sans, pour autant évidemment, bénéficier de la nationalité malgache : **ubuesque** et **kafkaïen** à la fois. Comment remédier à cela ? Il l'ignorait, le malheureux homme. À moi de voir. Avec le ***ministère des Affaires Étrangères***, peut-être des ***Armées***, ou de la ***Justice*** pour un jugement de tribunal. Allez savoir… Mais que je me renseigne, et vite, car la date de soutenance ne pouvait être modifiée, le **jury** étant **constitué** (je n'allais quand même pas décider, moi, de l'emploi du temps de professeurs de Faculté ! Tiens donc !). Et les **dispositions administratives**, est-ce que j'allais les dicter peut-être ? Non mais ! **UN PİON**, c'était trop fort… Et de m'expliquer en détail qu'une session de Septembre pour moi tout seul, et d'ailleurs non prévue au calendrier, était une pure chimère. J'allais perdre un an ; et, qui sait, si mon projet serait accepté après cette « vacance » dans mon « *cursus* » !

Il avait bonne mine le pion ; il avait l'air fin le ci-devant moniteur-d'un-jour-par-refus-de-se-soumettre. A-t-on idée aussi de s'insurger face à un homme dit de ***gôôche*** (ou de ***guêuche*** au choix) aux idées forcément généreuses, décoré de la **légion d'honneur** s'il vous plaît ? Et puis quoi encore ? Brûler la politesse à toutes les petites étudiantes et tous les petits étudiants sans suivre un seul des cours du *Maître* et dédaigner un poste de moniteur ? Mais pour qui donc me prenais-je ?
Pour ce qu'un juge comprit immédiatement comme la victime d'un traquenard où voulait me faire tomber le *Patron*, et qui fit en sorte que son jugement se fît à temps pour que cette injustice ourdie contre moi échouât piteusement : **voyez ci-dessous** (p. 285) **l'authentification du ***DROİT DU SANG*** dont je puis me réclamer, contre cette İGNOMİNİE doublée de lâcheté de DROİT DU SOL, dont je ne m'abaisserai pas à dire en quelle sorte d'estime j'en tiens les tarés inventeurs**. Et la soutenance dans tout cela ? Eh oui, restait la **soutenance** : ***réussie***. Oui ; mais est-ce bête : à un **dixième**

de point près, le jury (l'initiateur du *monitorat* en faisait partie, on n'est jamais trop prudent car les chacals ne se mangent pas entre eux) **n'avait pu accorder** la mention *Très Bien*. Ballot non ? Le 3ème larron de cette association littéralement de malfaiteurs était un *lichénologue* qui devait apprécier la pertinence de l'installation d'une gare routière à Nantes, mon deuxième mémoire (géographie appliquée). Tordant, non ?

L'année suivante, tandis que, par paquets entiers, les candidats rennais au **CAPES** (***Certificat d'Aptitude à l'Enseignement du Second degré*** *= Lycées et Collèges)* d'Histoire-Géo roulaient dans la poussière, l'**impudent pion**, lui, passait du premier coup. Aucune importance, le *Patron* qui était, entre autres charges, *Directeur du* ***CPR*** (*Centre Pédagogique Régional* de stage sur une année scolaire pour la pratique du métier de prof reçu au *CAPES*) de Rennes où je fus affecté, vint m'inspecter **moins d'une semaine avant l'agrégation** – qu'il exigeait que nous passassions – m'obligeant par-là à peaufiner, jusqu'au bout, mes cours et gêner ainsi mon éventuelle préparation à l'agrégation. Deux précautions valant mieux qu'une, j'eus droit, pour l'une de mes deux leçons de fin de stage, à un sujet (choisi par une affidée du Patron) qui stupéfia l'Inspecteur Général par la loufoquerie de son thème qui **ME** fut reproché. J'arrachai, quand même la mention ***Bien*** et trois semaines plus tard j'étais **admissible à l'Agrégation** que **j'obtins** définitivement « dans la foulée » des deux oraux à suivre (dont le premier était éliminatoire), alors que les favorites et favoris du *Patron* mordaient la poussière à pleines mâchoires.
Comment voulez-vous, dans ces **conditions discrétionnaires**, que **Mai 1968** n'éclatât pas dans les universités. Ce fut **presqu'un désastre** ? Mais dans un pays où certains néo-nationaux disent la loi que voulez-vous qu'il se produise vraiment d'autre ?

LA REVANCHE İNVOLONTAIRE PAR UNE THÈSE-TRAQUENARD

En 1965, agrégation en poche, affecté au Lycée Jules Verne à Nantes, dans un poste de Géographie créé pour moi par *l'Inspecteur Général président du jury* de ladite *agrégation* (« *impressionné par la rudesse de mon parcours universitaire accompli sans anicroche comme travailleur à temps plein* »), je projetai de commencer une **thèse** (sur la ***Puszta*** hongroise) et m'en ouvris à un collègue, car j'avais reçu des propositions d'affectation à un poste d'**assistant** à **Caen** (prof. Henri ELHAÏ), à **Reims** (prof. Roger BRUNET), à **Paris** (prof. Jacques VIERS du jury d'agrégation), à **Nantes** (prof. Jacques GRAS), car mes notes en Géographie physique avaient été remarquées. C'est alors que MEYNIER me contacta subitement et, à ma grande surprise, m'offrit un poste à **Rennes**. Ma femme se refusant à quitter Nantes (où elle continuait de préparer l'agrégation), je dus décliner les offres extérieures (le poste de Nantes ne devait être créé qu'en 1967), mais ne donnai pas suite, pour autant, aux offres royales de Meynier : **1 jour et demi** de cours à Rennes, la possibilité de partir pour Nantes dès la rentrée de 1967, **aucune charge** supplémentaire (dont. administrative) à Rennes et la

liberté absolue de choisir et conduire ma recherche à ma guise, qui – ma femme se consacrant à son concours (notre fils n'ayant que 3 ans) et renâclant à me voir m'éloigner pour des séjours en Hongrie – devint la dynamique biologique et pédologique des forêts nord-ligériennes affrontées aux paysages agraires encadrants. Un collègue de Meynier (P. F.) qui était arrivé récemment à Rennes, et dont je connaissais la femme (d'une spécialité proche de la mienne), me conseilla d'accepter à cause des paysages agraires et mes idées sur ceux-ci, totalement différentes de celles de Meynier. Par quatre fois dans l'année, le poste de Rennes me fut offert par Meynier, dont je crus – pauvre naïf – qu'il se repentait de ses injustices passées à mon encontre. Je finis par accepter, et entamai mes travaux selon mon bon plaisir. Je dus quand même emmener mon…« *directeur de recherche* » sur le terrain pour le convaincre de ses erreurs (je fus diplomate dans le choix de mes mots) sur le bocage.
Il resta impénétrable, et – comme celui qui m'avait nommé naguère **moniteur** (v. ci-dessus) « *s'était roulé par terre* » pour faire partie du jury de ma thèse – il n'avait pas osé faire obstacle aux **félicitations** du jury accompagnant ma mention ***Très Honorable*** (« très bien » c'est pour les petites thèses ordinaires, messieurs les journalistes du *Monde*) que me valurent mes travaux. Dans son compte-rendu, publié enfin deux ans après (parce qu'on lui avait ***sonné les cloches***, P.F.) Meynier eut ce dernier mot (*in cauda venenum*) « cette thèse ***datera*** », après avoir encensé mon travail. À mes protestations, le pauvre homme ne sut que dire : « *mais j'ai voulu dire **fera date*** ». Enfin, et sur les conseils de P.F., ayant dédié ma thèse *« À mon maître* », je compris que je le mettais (à mon insu) en contradiction absolue avec toute sa carrière, car lui, P.F. savait que ma nomination à Rennes visait à me **contrôler** et à me **neutraliser** dans mes démonstrations de démolition, en toute candeur, des théories fumeuses de Meynier. Le soir de ma « soutenance », au banquet organisé en mon honneur, P.F. (qui était du jury) me dit : « *Regardez Meynier : il ne dit rien : cette après-midi, vous l'avez tué, scientifiquement* ».
Grands dieux ! Que tout cela est petit et médiocre.

2 – D'ÉGOÏSMES À RÉPÉTİTİON EN SAUVAGERİE ABSOLUE : LE DÉSHONNEUR D'UN HOMME HONORABLE

Il me faut, ici, surmonter un dégoût immense qui n'est pas le mien, mais que je pourrais éprouver à rapporter des faits qui mettent en cause **mon propre père**. Cependant, le vieillard que je suis devenu ne peut décidément pas oublier les **humiliations** et la **torture** qui furent infligées à un enfant confiant et aimant, sans qu'il comprît – ne serait-ce que presque imperceptiblement – pourquoi ces mauvaises « *façons* » et les complications énormes de sa vie à venir lui furent infligés.
Oh ! Le **commissaire divisionnaire** de police était d'une droiture irréprochable ; le **procureur** qu'il fut aussi était d'une équité absolue : plusieurs fois il abandonna l'accusation à l'encontre d'un prévenu, convaincu qu'il était de l'innocence dudit. Le

résistant fut discret mais efficace et nous fîmes, lui et moi, plusieurs voyages en train de Marseille jusqu'au pied des Pyrénées pour accompagner des femmes juives en route vers les Etats-Unis, *via* l'Espagne : je jouais alors le fils ou le petit-fils d'un couple improbable que j'accompagnais innocemment ; ma dernière "mère", une certaine mademoiselle Marcus, qui était très drôle bien que très angoissée, me combla de tellement de bonbons que j'en fis une indigestion. Quant au **chef du Service des Internements** (je crois que c'était le nom des bureaux préfectoraux chargés de purger le cas des « *collabos* » à la « *Libération* »), il ne sombrait pas dans la vengeance, écœuré parfois par les dénonciations calomnieuses. Beau portait, non ? Et dire que je vais devoir brouiller cette image édifiante.
Je risque de me faire d'autant moins d'amis que ce père était un **haut dignitaire maçonnique**, « 33ème » de la ***GL*** (Grande Loge), 99ème de Memphis-Misraïm, etc., membre du *Convent* National (sorte de Parlement des maçons) de son obédience. Cela n'a rien à voir avec ma propre histoire, sauf qu'il en coûtait **très cher** à la famille aux dires d'une mère, d'autant plus choquée (mais bêtement fidèle !) que le grand homme « flashait à mort » (comme on ne disait pas à l'époque) sur les **femmes de petite vertu** qui lui faisaient *« craquer une thune d'enfer* » comme eût dit son petit-fils aîné s'il l'avait connu : une très belle propriété foncière de plusieurs millions de francs fut **dilapidée** en moins de quatre ans, et monsieur voulait aussi vendre la **maison familiale de sa femme**, que je dus soutenir dans sa lutte pour lui éviter le pur et simple dépouillement. Si les *femen* avaient existé à l'époque, elles se fussent délectées dans le dépeçage d'un vieux mâle blanc…misogyne mais jouisseur ! Voir sa mère souffrir et trimer dur pour combler les béances de dilapidations insensées est déjà dur ; mai subir soi-même d'abominables violences est au-delà du supportable, surtout lorsque votre géniteur se justifie au nom de l'autorité du « ***paterfamilias*** », et que votre frère simule une perte de la mémoire pour évacuer sa honte.

Avant que j'en vienne au pire, et pour qu'on le comprenne mieux, je dois esquisser le décor d'une souffrance ordinaire. Par exemple, je ne portais pas de **sous-vêtements** parce qu'ils sont « ***faits pour les adultes*** » (je passe sur les humiliations subies lors des visites médicales au lycée). De même, le passe-montagne était-il prohibé au nom de « *l'entraînement en vue d'une possible troisième guerre mondiale* ». Souffrant d'**otites** à répétition, mon ancien infirmier militaire de père se transformait en médecin pour m'administrer des « *bains de tympan à la* ***glycérine tiédie***», censés curatifs, mais surtout peu coûteux, etc.
Ma **scolarité**, aussi bien, souffrit des déménagements subits, qui me firent **manquer** presque **deux ans d'études primaires** et l'**année de 5ème** des lycées, après quoi, forcé de redoubler ma classe de 4ème, je dus abandonner le grec (que j'adorais et où j'excellais) afin d'opter pour l'espagnol, **mon avenir** ayant été décrété dans la **marine marchande**. Inscrit, à mon insu, au *Brevet supérieur* (auquel ne préparait pas l'enseignement secondaire !), je me fis échouer, mais l'été 1947 fut passé à **hanter les quais nantais**, de pinardier en transporteur de bananes, et de vraquier en *liberty-ship*

de tout usage, aux fins d'embauche en qualité de ***pilotin*** ; puisque, « *ayant redoublé ma 4ème, j'avais* ***montré mes limites intellectuelles*** »**… !** Fort heureusement, mon goût excessif pour la poésie découragea tous les capitaines aux longs cours sollicités pour un embarquement. Mon père dut donc ronger son frein jusqu'au passage sans histoire de mes deux baccalauréats. Alors, la conclusion de cet infernal jeu de cache-cache prit fin : **je fus mis en demeure de prendre la porte d'une maison qui était la mienne** par héritage (l'ayant héritée de ma mère, j'y suis revenu aujourd'hui pour cause de paralysie plus facile à y soigner que dans ma propre demeure), afin que j'assure désormais l'entretien de ma personne. C'est ainsi que je devins **"salarié à plein temps faisant des études supérieures"** (un ***pion*** méprisé) avec tous les risques d'échec qu'entraîne cet état incertain. Mais regrettais-je vraiment de quitter un lieu où à l'âge de douze ans – **12 ANS** – j'avais été **honteusement torturé**.

Voici la chose abominable. C'était fin Juin 1943, il était quatre heures de l'après-midi et je rentrais de mon dernier cours au lycée. Ma mère m'informa que mon père m'attendait dans l'« **atelier** » où elle m'accompagna : une partie de cave, au sol cimenté, meublé d'une table, d'une chaise, d'une étagère garnie de quelques livres. A peine fus-je entré que mon père hurla à l'intention de ma mère : « ***Tu vois, il a regardé l'étagère*** » ; qu'eussé-je pu faire d'autre, celle-ci faisant face à la porte ! Mon père exigea alors immédiatement que je livre le nom du libraire à qui j'avais vendu trois livres, "volés sur l'étagère" : « *Durance ou Cassin ?* ». Nageant dans l'incompréhension absolue de la situation ahurissante que je vivais, je protestais vivement de mon innocence dans ce vol auquel je ne comprenais rien, et reçus immédiatement un coup de poing qui me précipita au sol.

« *Relève-toi et* ***déshabille-toi !*** ». Terrorisé, je m'exécutai, les mains crispées sur mon bas-ventre, tandis que mon père réitérait sa question. Cette question, toujours incompréhensible, me fut hurlée des **centaines de fois** au cours des **deux journées** que je dus passer, enfermé, dans l'atelier, **jour et nuit** (le jour dans le noir, la nuit sous la lumière électrique), **intégralement NU**, alimenté d'**un peu d'eau** et d'**un bout de pain**, couché sur le ciment pour **"**dormir**"**. Toutes les deux heures environ, mon père reprenait son interrogatoire insensé, alternant les **hurlements** dans le visage, cible de pots d'eau vidés d'un coup, et les **fouettements de CRAVACHE** qui me **lacéraient** la peau. À 15 heures, le troisième jour, je dus me rhabiller, d'un **pantalon de golf** et d'un **épais chandail de laine à col roulé** qui exacerbait les brûlures de ma peau à vif. Mon père m'annonça, tandis que nous sortions, qu'il allait me livrer aux policiers de **"**Saint-Similien**"** qui « *eux*, *sauraient me faire parler* ». Leur commissariat était celui du premier arrondissement de Nantes, faisant face à l'église qui lui donnait son nom. C'était à peine à un kilomètre de notre domicile : arrivé à cent mètres du poste à la lumière bleutée : mon père m'arrêta et me pria « *une dernière fois d'****avouer*** ». Pour toute réponse, je me mis en marche, révélant que j'allais montrer mes blessures aux policiers. Apeuré, je me souviens encore du regard de mon père, celui-ci me rappela et nous rentrâmes à la maison, où plus jamais aucune question ne me fut posée.

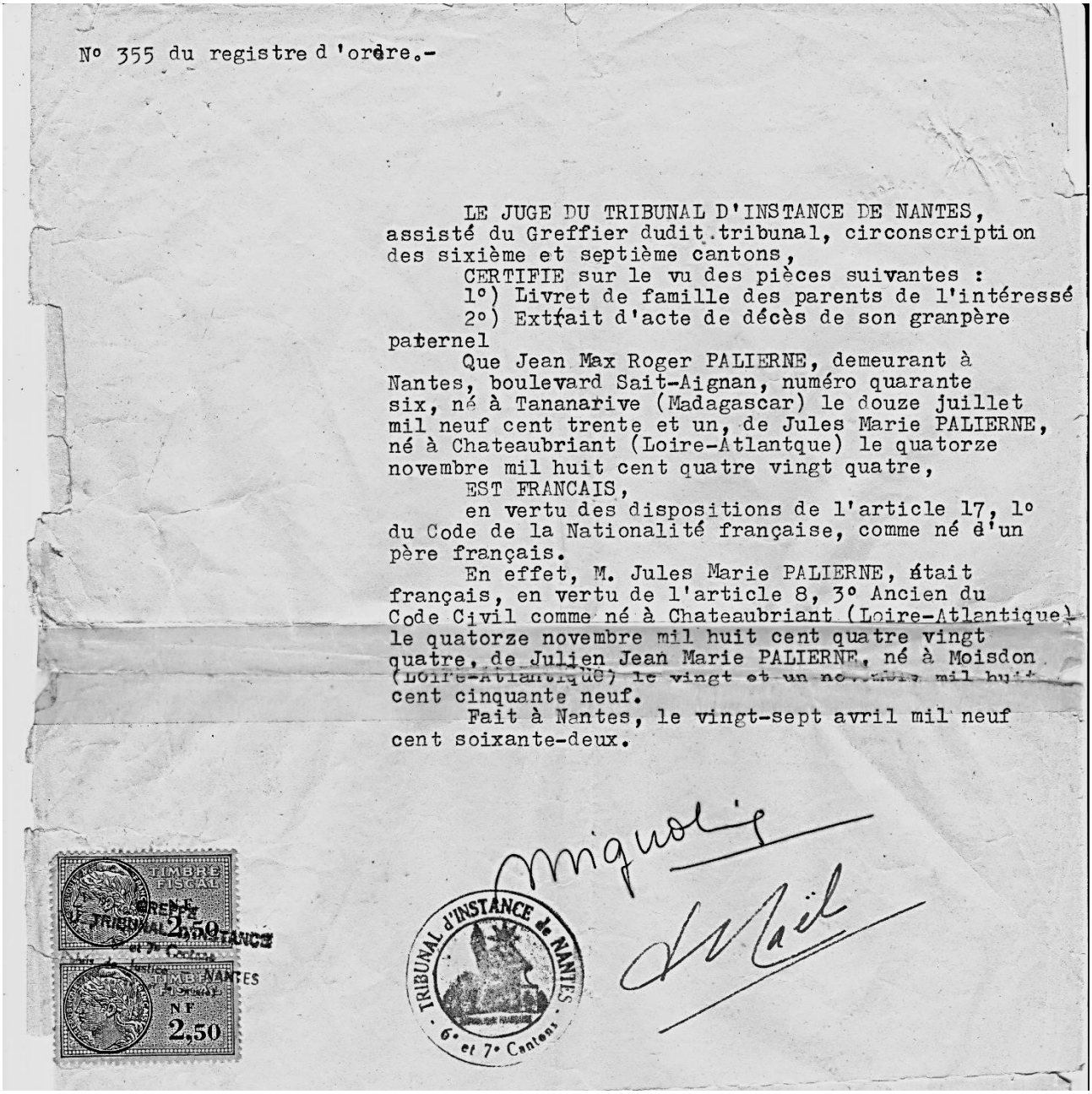
Quatorze ans plus tard, repassant place Saint-Similien en compagnie de mon père qui avait voulu me conduire jusqu'à la gare routière d'où je devais partir pour ma nouvelle affectation militaire (une sinécure où je pourrais attendre la fin de mes « *obligations militaires* » en forme de **convalescence** après ma très longue hospitalisation algéro-nantaise due aux blessures et maladies subies au front dans l'*Aurès* en guerre), je m'arrêtai et demandai à mon père pourquoi il m'avait autrefois torturé ? Ma **mère** venait enfin de me **révéler la vérité** : les livres disparus, que j'aurais volés pour les vendre (à des libraires **juifs** sous le nez des **nazis** ! c'est dire l'énormité de la mauvaise foi paternelle), avaient été prêtés à des amis qui avaient tardé à les restituer. J'attendais donc des mots de **regret** et des **excuses**. Mon père, cabré, refusa toute explication. Je précisai alors que je n'avais **ni pardonné ni** même **oublié**, et que faute d'excuses je n'adresserais **plus jamais la parole** à quelqu'un qui venait de **sortir définitivement de ma vie**. C'était en juin 1957. Mon père est mort en Janvier 1958 ; j'avais 26 ans et lui 73 ; j'ai tenu parole.

Je n'ai pas rapporté ces souvenirs désagréables par rancœur ou besoin de me venger, mais parce que, rendu pratiquement au terme de ma vie, je mesure l'énormité du gâchis où elle a été délibérément plongée : c'est peut-être pour cela que j'ai souhaité étudier de près certains de ses phénomènes [les **virus**, par exemple, un peu examinés autrefois dans mon laboratoire universitaire et "regardés" (seulement), encore récemment pour attirer l'attention sur leur rapport à la vie – **régulateurs** – et à la mort – **gardiens** ; voir *Entre Splendeur et Epouvante*, ISBN 978-2-9530048-6-1 ; DLE-20210302-15339, site palierne-biogeographie.fr]. Je me souviens de ces « factions » dans les mornes cours quimperloises où s'étiolaient de pauvres gamins, fils de marins-pêcheurs ou de petits paysans des terres ingrates des Monts d'Arrée, voués, comme moi, à une vie ardue, alors qu'une place m'attendait à *H IV* ou à *Louis-le-Grand* où j'aurais pu m'inscrire en *Classe Préparatoire* (que m'octroyait mon *Grand Prix du Concours Général*) pour envisager *Normale Sup'* ou *Agro* ; ce que mon père avait rendu impossible en refusant de payer ma pension (et je ne pouvais être boursier du fait de ses revenus). Moi qui n'ai échoué jamais, ni à un examen ni à un concours. C'est pour cela que j'ai dédié spécialement ce travail à ceux qui ont été généreux avec moi ; par intelligence et désintéressement. Alors que des crétins m'ont persécuté gratuitement. La vie n'est pas un long fleuve paisible, et je mesure, encore mieux, aujourd'hui, ce que je dois à ces êtres efficaces et sans esbroufe.

Jugement de tribunal (nationalité)

Exigé par A. MEYNİER, professeur de Géographie (Université de Rennes)

Pour m'autoriser à me présenter au *Diplôme d'Études Supérieures*



N° 355 du registre d'ordre.-

LE JUGE DU TRIBUNAL D'INSTANCE DE NANTES, assisté du Greffier dudit tribunal, circonscription des sixième et septième cantons,

CERTIFIE sur le vu des pièces suivantes :

1°) Livret de famille des parents de l'intéressé

2°) Extrait d'acte de décès de son granpère paternel

Que Jean Max Roger PALIERNE, demeurant à Nantes, boulevard Sait-Aignan, numéro quarante six, né à Tananarive (Madagascar) le douze juillet mil neuf cent trente et un, de Jules Marie PALIERNE, né à Chateaubriant (Loire-Atlantque) le quatorze novembre mil huit cent quatre vingt quatre,

EST FRANCAIS,

en vertu des dispositions de l'article 17, 1° du Code de la Nationalité française, comme né d'un père français.

En effet, M. Jules Marie PALIERNE, était français, en vertu de l'article 8, 3° Ancien du Code Civil comme né à Chateaubriant (Loire-Atlantique) le quatorze novembre mil huit cent quatre vingt quatre, de Julien Jean Marie PALIERNE, né à Moisdon (Loire-Atlantique) le vingt et un novembre mil huit cent cinquante neuf.

Fait à Nantes, le vingt-sept avril mil neuf cent soixante-deux.

TIMBRE FISCAL 2,50 NF

TRIBUNAL d'INSTANCE de NANTES 6e et 7e Cantons

Mignoli

Noël

Ne pouvant me déplacer (pour cause d'hospitalisation de longue durée), j'ai écrit au Tribunal d'Instance de Nantes (Nationalités) afin de retrouver le nom du juge et de son greffier : j'attends encore la réponse… Je suppose qu'il s'agit de ***Mignoli***, pour le juge, et ***Noel***, pour le greffier ; mais quelle déception de n'avoir pas de certitude pour exprimer ma gratitude à leur égard…

ATTESTATİON D'ACCİDENT

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

RÉGION DE L'OUEST — EXPLOITATION

Arrondissement de N A N T E S - 2 Allée du Commandant Charcot

V/réf. : V/let. du : yL N/réf. : BA.III 61 AC/39

Objet : NANTES le 23 Décembre 1952

Monsieur PALIERNE Jean

Surveillant du Collège

S A V E N A Y

Monsieur,

A la suite de l'accident survenu le 4 Novembre 1952, au PN de COUERON et dont vous avez été victime, la S.N.C.F. a été amenée à payer certaines dépenses pour le compte des blessés ou des familles des voyageurs qui ont été tués dans le déraillement causé par un camion automobile tombé en panne sur la voie.

Je crois devoir vous signaler que l'instruction judiciaire qui est actuellement en cours étant susceptible de dégager la responsabilité de la S.N.C.F. et de ses préposés et de mettre en cause celle du conducteur du camion et de son patron, il doit être bien entendu que toutes les sommes qui ont été payées ou qui seront payées pour le compte des victimes ou de leurs ayants droit l'ont été ou le seront à titre de secours d'urgence ou d'avance et sous réserve de recours ultérieur contre qui de droit, sans aucune reconnaissance de responsabilité.

Assuré que vous comprendrez notre position en cette affaire, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

LE CHEF D'ARRONDISSEMENT,

SCIP - 30/W 14633 - 8-48 Mod. 12

C'est tellement facile, sur des dizaines d'années, de raconter n'importe quoi !

CURRİCULUM VİTÆ CURSUS HONORUMQUE

1931 Jlt. Naissance à **Antananarivo** (Madagascar)
1937 Oct. Cours préparatoire (**Mahajanga**)
1937 Déc. Arrêt de scolarité (pour soins à donner à Tananarive à mon frère)
1938 Oct. Cours élémentaire1, **Fianarantsoa** (Fianar')
1940 Mars Arrêt de scolarité : cessation d'activité paternelle départ de Fianar'
1940 Mai **Capetown** (puis vague scélérate + croiseur britannique ≈ naufrage
1940 Juin **Dakar** (bombardement anglais, paquebot évacué, père arrêté pr. soutien à De Gaulle
1940 Aut. **Casablanca, Oujda**
1940 Sep. **Alger**
1940 Oct. **Marseille** cours moyen 1 Montolivet/Marseille
1942 Avril arrêt scolarité : départ pour **Nantes**
1942 Juin concours *DEPP* (entrée sélective « *Lycée-d'État* ») admis
1942 Oct. Entrée en, 6ème classique
1943 Sept. Arrêt scolarité, pr. évacuation forcée (occupant) de Nantes ravagée par aviation US (16-23/23 Sept)
1943-1944 Oct. **Moisdon-la-Rivière**, aucune scolarité
1944 Nov. **Nantes**, rentrée au lycée en 4ème sur examen de passage réussi
1945 4ème redoublée pour échanger grec classique contre espagnol (père ayant décidé de l'avenir comme navigant au commerce maritime)
1947 Brevet supérieur sur inscription par père : heureusement échec (aidé)
1949 1ère partie de **baccalauréat**
1949 Oct. Concours National « Bourses Zellidja/**Concours Général** des Lycées ((15000 participants, 200 reçus) Choix : **Tunisie**
1950 2ème partie du bac. Voyage en Tunisie. 20 rapports primés, dont J-M. Palierne *Rapports sociopolitiques/France*). Entrée en Propédeutique : dois assurer «frais de bouche» et vêtements (cours part.)
1951 Juin succès au **CELGC** (*Certificat Études Littéraires Générales Classiques*) Et **Grand Prix** (*Concours Général des Lycées* – Zellidja)
1951 Septembre, nommé **Maître d'Internat**, Collège Moderne/Technique **Quimperlé** (Finistère) 1jour et demi de liberté/semaine, tous Dimanches occupés par promenades des pensionnaires. Serai, en conséquence interdit d'examen de licence pour 1952 par Prof. Meynier (absence aux excursions dominicales de terrain !!! Justification professionnelle rejetée)
1952 Octobre muté à **Savenay** pour rapprochement de la faculté.
Accident ferroviaire : traumatisme crânien, **pertes de mémoire** pérennes quant à la fixation de certains souvenirs ; **sans amélioration**.
1954 Arrêt de la fonction de **Maître Internat**, Education Nationale
1954 Abandon des **études supérieures**. Nommé « *Instituteur Suppléant Éventuel* » à **Touvois** (classe unique rurale)
1955 Jvr. Muté à **Nantes**/**Orvault**, classe enfantine, puis Certificat d'Études.
1955 Sursis révoqué par Autorité militaire. Affecté (Août), par "représailles" !

9ème Chasseurs d'Afrique, Batna (**Aurès**, Algérie) où 1er mort militaire

1956 Jlt. 1ère permission en France (15 jours)

1956 Août ***Blessure*** jambe droite (classée « légère » !), soins, puis « convalescence » par Gardes (10 jours, aux bordels pour militaires à Batna : *Les Lilas* et *Village Nègre/Médina* – ***sic***). Août : ***Hépatite*** virale (**Infirmerie** Régimentaire, puis **Hôpital** de **Batna**, **Hôpital** militaire de **Constantine**, **Hôpital** militaire de campagne **Telergma**. Décembre, retour au Corps. À suivre : hospitalisation **Batna** (début de ***tuberculose*** décelé).

1957 Fév. : **rapatriement** sanitaire (**Hôpital** militaire de **Nantes**). Fin des soins convalescence, réforme des *Théâtres d'Opérations Extérieures* (Mai). Juin : muté 5ème Régiment de Cuirassiers, **Vannes**/camp de Meucon

1957 Déc. **Fin** des obligations **militaires**. Nommé **Surveillant d'Externat Nantes**

1958 Juin : reçu 1er au certificat de Licence [*géographie "régionale"* (mondiale en fait ; *e.g*. de mes épreuves : *Le Congo et les régions qu'il draine, Les vallées intercalaires de l'Ouest des États-Unis*, *Le Rhône : étude de fleuve, Le réseau urbain en Aquitaine*, *Les activités agricoles et industrielles des Grands Lacs Américains en fonction de leurs aptitudes naturelles…)*]

1959-1961 Licence d'Enseignement de Géographie et Licence libre d'Histoire.

1962 ***D****iplôme d'****É****tudes* ***S****upérieurs* (Master 2), après **jugement de tribunal** pour attester ma qualité de Français, **exigé** par A. **Meynier** (v. p. 285)

1963 Consacrée à mon fils Frédéric en relai de la nourrice (hiver redoutable et grève des mineurs de charbon)

1964 Jlt **Admis** au *Concours* (***C****ertificat d'****A****ptitude à l'****E****nseignement* ***S****econdaire*) **Histoire-Géographie**, Épreuves théoriques du ***CAPES***

1964-1965 stage pratique au **CPR** (*Centre Pédagogique Régional*, Rennes)

1965 Juin **Admis** aux Épreuves Pratiques du ***CAPES***, affecté au lycée de Vannes

Jlt. **Admis** à l'**Agrégation** de **Géographie**, muté au Lycée J. Verne, Nantes sur poste créé

1965-1966 professeur agrégé au lycée J. Verne. Propositions pour un poste d'Assistant à Paris-Sorbonne (Viers), Caen (Elhaï), Reims (R. Brunet), Nantes (Gras)…et Meynier (Rennes). Choix de Rennes pour raisons matrimoniales et avantages incomparables à Rennes pour thèse *ad hoc*

1966-1967 assistant à **Rennes**

1967 Nov. assistant à **Nantes**

1975 Mai : **docteur d'Etat** après soutien de thèse, mention **très honorable** et **félicitations du jury**

1986 obtention d'une cessation progressive d'activité (sans aucun avantage). Pour raison de dégradation de santé (suite guerre Algérie).

1991 entrée dans le cadre de réserve des professeurs titulaires d'Université

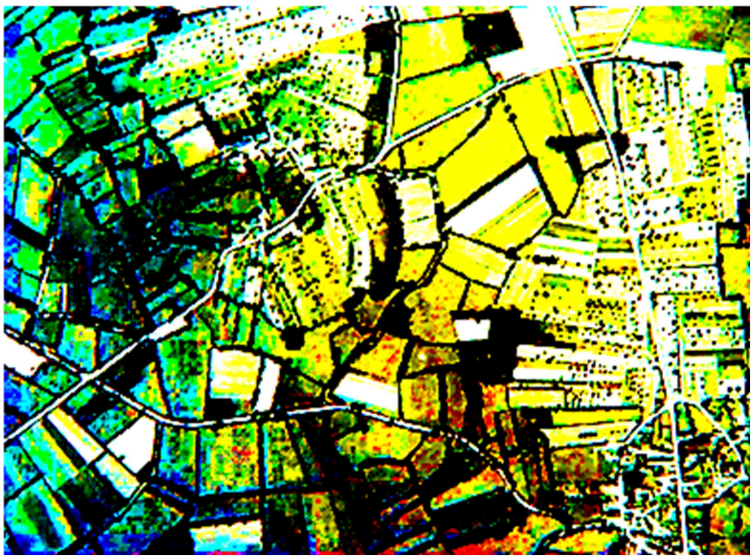
TABLE DES ILLUSTRATIONS (i)

1 – Les glaciations en Europe (carte) 53
2 – La merzlota ou pergélisol (carte) 54
3 – Types de sols (CINQ photos) 55
4 – Sols : coupes explicatives (croquis) 56
5 – Légende des types de sols (croquis) 57
6 – L'eau dans les sols (croquis) 57
7- L'eau dans les sols, suite (croquis) 58
8 – Bâton à feu (photos) 111
9 – Croquis volé 123
9bis Croquis plagié 123
10 – Croquis volé 123
X – Eglise hors-les-murs 136
11 – Dialectique de la Vie (croquis) 157
12 – Gaignerie en voie de disparition (photo) 160
13 – Localisation de l'habitat rural (carte) 163
14 – Gaignerie : aspect de terres emblavées (photo) 164
15 – Gaignerie : emblavure complantée de pommiers (photo) 164
16 – Localisation d'habitat rural (croquis) 164
17 – Profil hydro-topographique de localisation de gaignerie (croquis) 164
18 – Gaignerie : bloc-diagramme d'ensemble (croquis) 165
19 – Structures agraires superposées : carte topographique (d'ap. IGN) 166
20 – Parcellaire de gaignerie (plan, d'ap. cadastre) 166
21 – Palimpseste paysager (croquis d'ap. photo aérienne IGN) 166
22 – Gaigneries (croquis d'ap. plan cadastral) 167
23 – Gaigneries (croquis d'ap. plan cadastral) 167
24 –Champs à plan "contrarié" de gaignerie (photo) 168
25 – Trêve : survivance retrouvée (extrait d'ap. plan cadastral, croquis) 169
26 – Parcellaire d'openfield (croquis) d'ap. cadastre Metzervise/Moselle) 169
27 – Orientations du parcellaire d'ap. plan cadastral (croquis) 169
28 – Gaignerie : haies et chemins protecteurs (croquis d'ap. cadastre) 170
29 – Parcelles en plan "contrarié" (d'ap. cadastre, croquis) 171
30 – Parquet à lamelles "contrariées" (photo) 171
31 – Prairie bocagère à hersage contrarié ensemble et détail (photos) 171
32 – Gaignerie anglaise (plan d'après croquis de l'auteur) 172
33 – Idem 32 172

34 – Gaignerie « embocagée » (photo aérienne IGN) 181
35 – Gaignerie à complant de pommiers (détail photo aérienne) 182
36 – Bocage de substitution (Palierne) sur gaignerie (détail photo aérienne) 182
37 – Gaignerie fossilisée (détail *id*. 35) 182
38 – Destruction de vergers de complant (détail *id*. 35) 182
39 – Gaignerie morte à l'abandon (photo) 183
40 – Survivance parasitaire de parcelle (gaignerie non remembrée) 183
A – Champs en « arête de poisson » (Mésopotamie, photo, v. texte) 185
B – Champs contraposés (Syrie, photo, v. texte) 185
C – Openfield à gaigneries juxtaposées (photo drone) 186
D – Cadastre d'openfield à gaigneries en Brière (croquis d'ap original) 187
E – Cadastre à Sains-Richaumont (Thiérache, croquis d'ap original) 198
F – Cadastres comparés D et E (croquis d'ap plans cadastr.) 204
41 – Villages-barres de gaigneries (croquis d'ap. relevés de terrain) 212
42 – « Survivance » de trêve modernisée (croquis d'ap. cadastre) 212
43 – Cadastre de Sains-Richaumont/Thiérache (Section du bourg, croquis) 213
44 – *Id*. 43 : détail du village en « fuseau » (*cf*. 45, 46) 213
45 – Village-rue typique "lorrain" (Loire-Atlantique nord, d'ap. cadastre) 214
46 – Village-rue typique "lorrain" (Loire-Atlantique sud, d'ap. cadastre) 214
47 – Vue d'ensemble transversale, village-rue (v. 45, photo) 215
48 – Usoir de 47 adapté à vie moderne (photo, Le Gâvre, L^re^-At. nord) 215
49 – *Id*. vis-à-vis de 48 215
50 –"Cintrage" du front bâti pour "fermeture" du bourg (photo, v. 45) 215
51 – *Id*. en vis-à-vis (avec suppression de l'usoir (v. 45, coin gauche haut) 215
52 – Détail du décrochement (51/45, photo) 216
53 – Vue rapprochée de 52/51/45, par suppression de l'usoir 216
54 – Usoir de village lorrain (tas de bois traditionnel) 216
55 – Cheminée sortant du mur (s/s électrique) pour suppléer manque ancien 216
56 – Croquis perspectif de barre « moderne » (partielle) 217
57 – Croquis perspectif de barre plus ancienne (partielle) 217
58 – I.57 vue de face et cotes architecturales des ouvertures (croquis) 218
59 – Façade au Gâvre, médiévale d'origine, vue 1962 (usoir en terre) 229
59 – La même, vue 2015 (puits sur usoir préservé, au fond) 229
60 – Plan-type de village de gaignerie à barres multiples et son plan ovoïde 230
Et A, B (185), C (186), D (197), E (198), F (204).
Hors Texte Paysages naturels et aménagés 152b

A L B U M





du vert, selon l'herbe, les labours, la végétation arborée

la lumière modifiée par contraste (cliché du bas), porté à hauteur de + 450 ‰, révèle, sans en dénaturer la réalité, la charge humaine sur la Nature en accentuant la différence entre bocage de prairie (à gauche) et champs labourés (à droite) ; en noir : bois et haies

I











II









III











IV

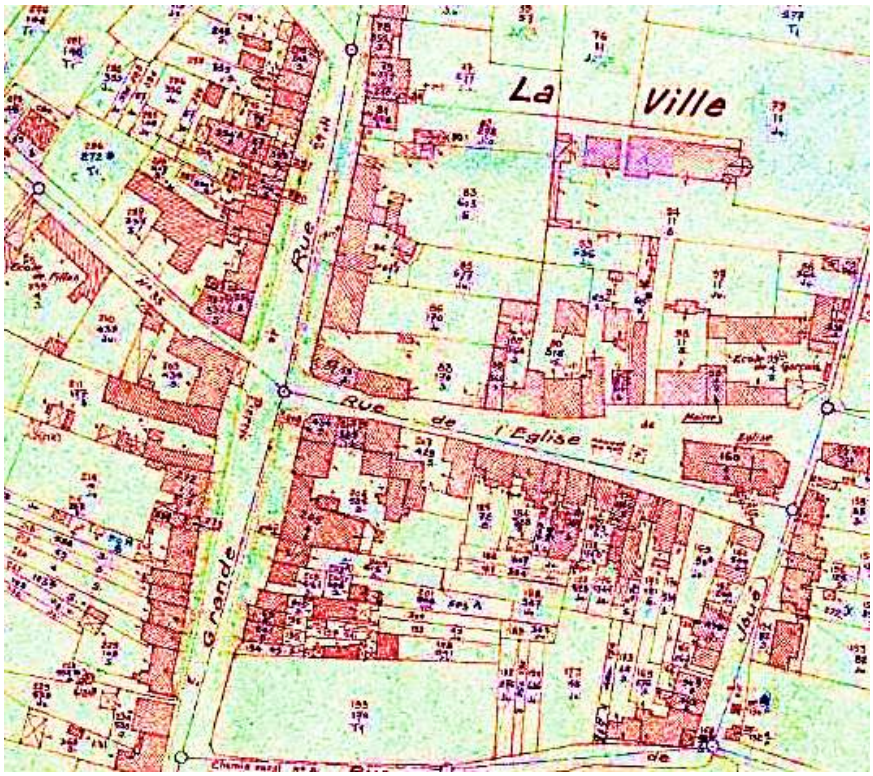


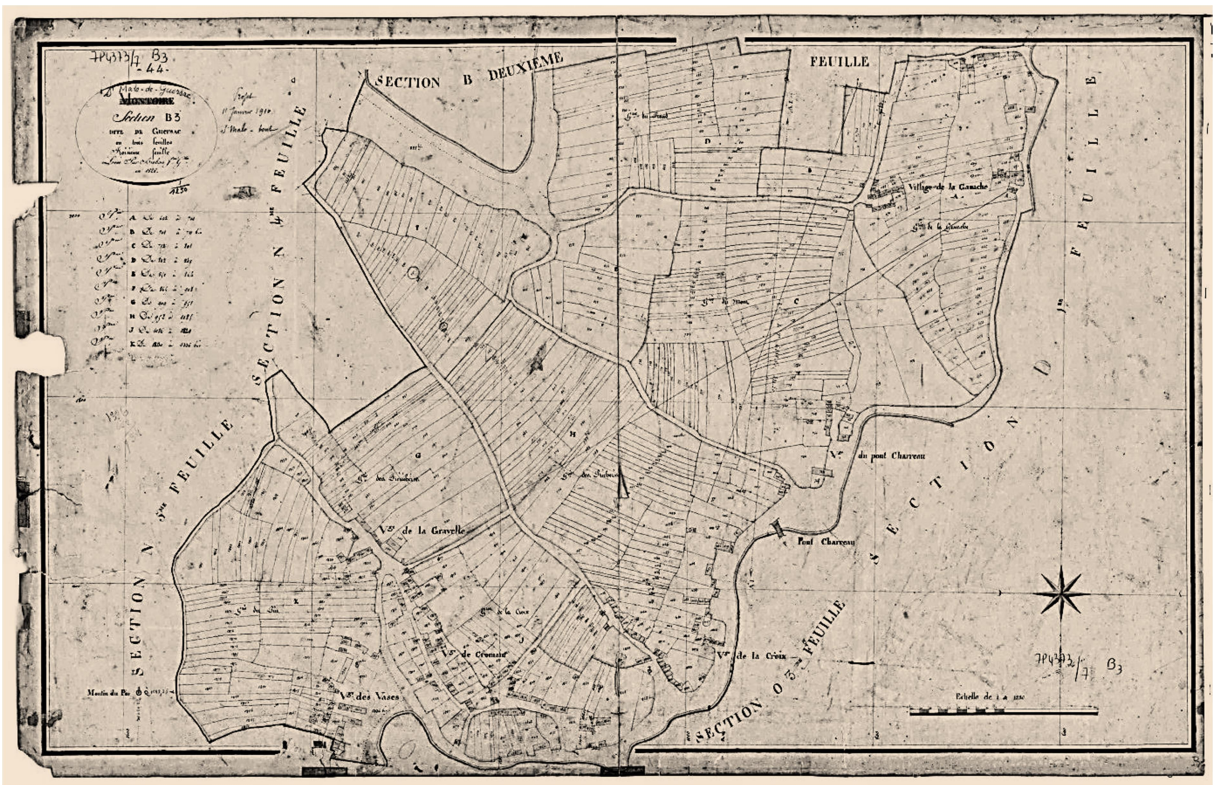






V


La Ville
Rue de l'Eglise
Rue Grande
Rue


SECTION B DEUXIÈME
FEUILLE
SECTION N 4me FEUILLE
SECTION N 3me FEUILLE
SECTION O 1re FEUILLE
SECTION O 2e FEUILLE
Village de la Grande
Vde du pont Charreau
Pont Charreau
Vde de la Gravelle
Vde de la Croix
Vde des Vases
Echelle de 1 a 2500

VI









VII









VIII







IX





x







XI













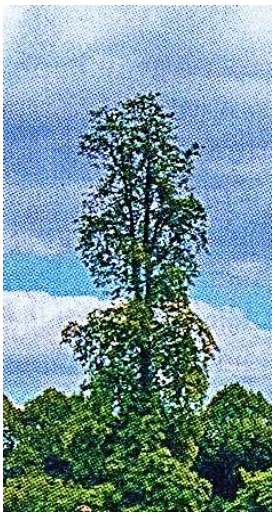
XII

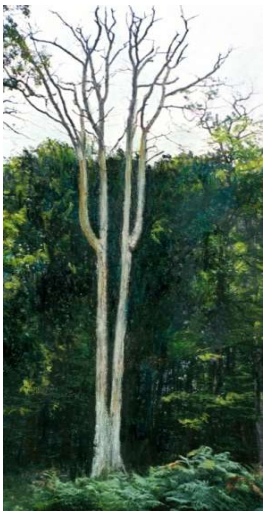


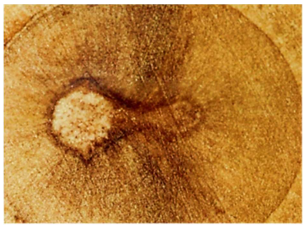
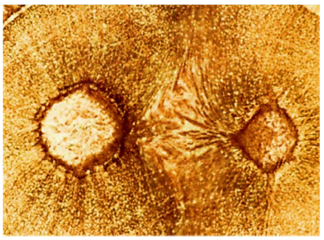


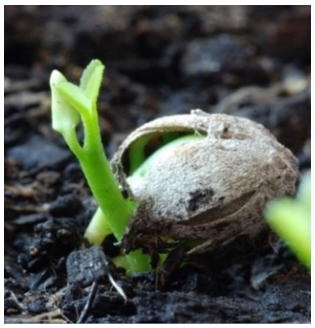


XIII




IDENTIFICATION DES PLANCHES

De gauche à droite et de haut en bas : I. *Tchernoziom* (à la française) des savanes riches tempérées (*Prairie*) - Sol brun (sous belle futaie) – Sol faiblement lessivé – Sol lixivié hydro-morphe (eau à éclipses) – II. Bâton à feu, offert par une femme makgadikgadi*, du pays des "*Terres Inviolées" *de l'Extra-Okawango* – Parquet de style "flottant" – III. Prairie hersée pour aération (ensemble et détail Notre-Dame-des-Landes) – Emblavure de gaignerie (Dastres) – *Idem*, complantée de pommiers – Parcellaire contraposé (détail) – IV. Openfield croate (= gaigneries contigües) – Parcellaire d'openfield (Syrie) – Gaignerie morte (culture impraticable par remembrement) – Remembrement spontané (amiable), imparfait par refus du propriétaire de la parcelle en friche –V. Plan du Gâvre, village rue (Loire-Atlantique), avec église-hors-les-murs du village originel – Section cadastrale de St Malo-de-Guersac (Brière) avec openfield par coalescence des gaigneries – VI. Village du Gâvre (1962) bâtiments d'époque (fondation en 1235, avec usoir à puits (au fond) – Détail du précédent avec prise de cheminée en façade(exemption d'impôt sur les feux) – Moyen-Âge, Loire-Atlantique/Lorraine, actuelle : même voussure au linteau – VII. Village-rue du Gâvre (2015), avec superbes usoirs intacts mais aménagés – Pour comparaison : village lorrain de pied des Vosges – VIII. IX. Vues partielles du Gâvre, la Ville (libre) expliquées dans le texte : not. forme ovoïde et « fermeture » des extrémités – X. Différentes vues de bocage régulier de substitution, en sites et temps variés (Bretagne centrale, Finistère (avec neige), Morbihan – XI. Chemin creux breton devenu route vicinale – Talus coffré breton (Cornouaille sud) – Bocage d'intercalation (conquête de terres nouvelles : voir lande à *roch'ou* au premier plan) – Anciennes maisons des barres individualisées par embocagement – Bocage normand partiellement remembré – XII. Paysage d'enclos minéral, ensemble et détail, sur littoral *bigouden* (très semblable à paysage d'Irlande) – XIII. Diplasie sur arbres en milieux différenciés (tronc dédoublé) – Diplasie en cours à partir du rachis médullaire (transmission d'ADN du génotype) – Vérification génétique par séquestration stressante de pépins de mandarinier produisant la diplasie au stade germinatif. XIV. Identification des Planches.

Achevé d'imprimer Mars 2021

Dépôt Légal Avril 2021

HÉLIOGRAPHIC

2 rue Gutenberg
44 981 – Sainte-Luce-sur-Loire

339 939 472

N° Éditeur 978-2-9530048

Imprimé en France

Dépôt Légal Enregistré N° 2021OSO3-29047